5.9.223

Digitized by Google

5.9.223

Digitized by Google

B.

C 10

Exig.ª P. Equis e Pátrons
Arbencia do Equis

5. I. K. 9.
5. D. 22

e

5.9.223

5.9.223

LE MENTOR MODERNE,

OU

DISCOURS

SUR LES MOEURS DU SIECLE;

TRADUITS DE L'ANGLOIS DU

GUARDIAN

DE MRS. *ADDISSON, STEELE,*
ET AUTRES AUTEURS DU

SPECTATEUR.

TOME PREMIER.

A LA HAYE,
Chez les Freres VAILLANT,
& N. PREVOST.
M. DCC. XXIII.

Digitized by Google

PREFACE.

MES Lecteurs ſauront apparemment, que le *Jazeur*, *le Spectateur*, & *le Gardien* ſont les productions des mêmes eſprits, & que ſe ſuccédant l'un à l'autre ils ont partagé l'eſtime & l'admiration du Public Anglois. Un jeune homme de cette Nation dit un jour ſon opinion de ces trois ouvrages, de la maniere ſuivante : *Dans le Jazeur l'eſprit a beaucoup de raiſon, dans le Spectateur la raiſon & l'eſprit ſuivent la même route d'un pas égal, & dans le Gardien la raiſon a beaucoup d'eſprit.* S'il faut qu'il y ait des Modes dans le bel-eſprit, & ſi les Antitheſes autrefois ſi fort en vogue doivent être rejettées, ſimplement par ce que ce ſont des Antitheſes, j'avoue que le jeu d'images, qui accompa-

gne le jugement en queſtion ne merite pas qu'on lui faſſe grace; mais quand ces badinages de l'eſprit expriment une penſée de la maniere la plus preciſe & la plus forte, & qu'ils ornent le bon ſens, au lieu de le mettre à la torture, j'oſe croire qu'on peut les eſtimer à l'égal de tout autre heureux tour d'expreſſion.

Telle eſt à mon avis l'Antitheſe, que je viens d'alleguer. Elle ſaiſit parfaitement bien les characteres de ces trois livres, & elle les peint avec toute la force, & avec toute la vivacité poſſibles. En effet dans le *Jazeur* la gayeté, & le feu de l'imagination dominent, mais on y ſent preſque par tout la direction d'une raiſon exacte. L'agrement y tient le premier rang, mais d'ordinaire, il mene à l'inſtruction. Le *Spectateur* deploye dans des portions egales les talents de divertir & de plaire. Le jugement & l'imagination y partagent

gent pour ainſi dire le terrain, entre l'utile & l'agreable, entre le brillant & le ſolide. La force, l'étendue & la beauté de la raiſon forment le charactere diſtinctif du *Gardien*, mais elles y tirent du ſecours & de l'embelliſſement d'une imagination heureuſe & féconde; ſon but direct eſt d'inſtruire, & de developper les veritez les plus grandes, les plus nobles, les plus intereſſantes, mais il parvient à ce but par la route de l'agrément.

Ces admirables productions me paroiſſent encore marquer trois differentes ſaiſons dans un beau genie, dans un genie, où le feu de l'eſprit, la vivacité de la penétration, & la juſteſſe du raiſonnement, ſe ſoutiennent & s'embelliſent. Le Jazeur ſemble le fruit de la jeuneſſe d'un tel genie; tout y eſt gay, brillant, agreable, ce ſont des images neuves, des penſées extraordinaires, u-

ne invention perpetuelle; mais cette nouveauté, cet extraordinaire, cette eſpece de *création* ne perdent jamais le bon-ſens de vue, & paroiſſent toujours dociles à ſes Loix.

Je croy voir dans le Spectateur l'age viril d'un genie de cet ordre. J'y découvre une raiſon plus forte, mieux exercée, plus charmée d'elle même; elle peut diſpoſer des mêmes threſors que lui offre une imagination féconde, mais ſon gout fortifié, éclairé, écarte tout l'eſprit, où il y a plus de parure que de ſolidité, & il ne met en uſage que celui où l'utilité egale l'ornement.

Dans le Gardien je trouve ce même genie dans une virilité plus avancée, ou ſi l'on veut dans le commencement de la vieilleſſe. Mais c'eſt une vieilleſſe robuſte, ſaine, aimable; elle poſſede encore tout le feu de l'eſprit, qui a fait ſes plus grandes delices à la fleur de l'âge, mais

mais elle s'en ſert avec ſobrieté; la grandeur & la Majeſté de la raiſon ont pour elle des charmes ſi puiſſants qu'elle commence à ſentir une eſpece de dégout pour tous les agréments qui ne ſortent pas du ſein de la raiſon même; ſi elle a encore ſouvent recours à l'imagination, c'eſt par charité, c'eſt par une eſpece de condeſcendence pour des hommes foibles, qui n'ont pas encore l'amour pur de la ſageſſe, qui doivent être ſeduits pour etre éclairez, & qu'il faut amuſer par le plaiſir, pour les rendre acceſſibles à l'inſtruction.

Qu'on n'infere pas de là, que je m'imagine que les Auteurs de ces livres les ont produits dans ces differentes ſaiſons de leur âge; non; le genie a ſon age à part; L'exercice qu'il ſe donne c'eſt ſa vie. Un genie tel que celui que j'ai ſuppoſé, s'il ſe forme par un exercice continuel ne ſauroit reſter long temps

dans l'Adoleſcence ; ſouvent quand le corps n'eſt qu'à la flœur de l'age, ce genie eſt deja parvenu à la virilité, qui dans un tres petit nombre d'années peut faire place à la vieilleſſe ſaine & robuſte dont j'ai j'ai parlé ; cette noble & aimable vieilleſſe ſe ſoutient d'ordinaire longtemps ; & elle ne devient âge decrepit, que lorſque les reſſorts du cerveau entiérement uſez ſe refuſent aux operations de l'ame.

Les Characteres que je viens de donner à ces trois ouvrages, me paroiſſent auſſi indiquez par leurs differents titres. Le *Jazeur*, qui babille ſans verbiage & d'une maniere inſtructive, marque la jeuneſſe d'un beau genie, que la ſucceſſion bruſque de mille & mille images porte à une grande varieté de diſcours, dictez pour la plûpart par le feu & par la gayeté. Le *Spectateur* deſigne un homme maitre

tre de ſon imagination, attentif à tout ce qui ſe paſſe autour de lui & porté à en tirer des réflexions utiles à lui-même, & aux autres. Le *Gardien* ou le *Gouverneur* deja poſſeſſeur d'un riche threſor de ſageſſe s'occupe principalement à le rendre aimable & à le prodiguer à ſes éléves.

Ces mêmes idées ſortent comme d'elles-mêmes de la nature des preceptes, qu'on trouve dans ces differents ouvrages. Les leçons badines de l'un tendent principalement à tourner le vice & la ſottiſe en ridicule; l'inſtruction de l'autre engagent ſur tout l'homme à porter la ſonde dans le fond de ſon cœur, & à aller vers la ſageſſe par un examen ſerieux de ſa propre nature & de celle de la raiſon. Le but le plus direct du troiſieme c'eſt de porter l'eſprit cultivé aux vertus chretiennes, qui conſtituent la grandeur eſſentielle &

le veritable ornement de la nature humaine. Ce n'eſt pas que toutes ces differentes methodes d'inſtruire ne ſe trouvent dans chacune de ces productions; je ne pretends deſigner que la methode qui regne dans chacune & qui la characteriſe.

Dans la pluſpart des préfaces on fait tous ſes efforts pour prevenir le gout du public en faveur d'un livre, mais de la maniere dont les hommes ſont faits, j'ai lieu de craindre, que ce que je viens de dire de mon original, n'en dégoute le grand nombre. Un livre ſerieux, un livre Philoſophique, & ce qu'il y a de plus criant un livre qui veut conduire les hommes à une vertu exacte, à une pieté ſcrupuleuſe n'eſt pas ce qu'il faut à la multitude, qui lit pour s'amuſer, & qui ne conſidere la lecture, que comme un agreable milieu entre l'occupation fatigante, & l'oiſiveté ennuieuſe. Cette objection n'eſt

n'eſt par malheur que trop bien fondée ; pour en diminuer la force, je ne me contenterai pas de déclarer à cette *populace du Genre humain*, que cet ouvrage eſt dans un grand nombre d'endroits aſſez folatre, du moins en apparence, pour contenter un gout ſi pueril, & qu'il eſt capable de plaire ſimplement à de petits eſprits, dans le temps, qu'il donne du plaiſir & des lumieres à des eſprits d'une autre ordre. Cette reponſe eſt vraye & ſatisfaiſante ; mais j'en ai une autre à donner, qui me paroit auſſi veritable, & beaucoup plus utile. Cette *multitude* ennemie du ſerieux peut être partagée en deux claſſes. La premiere conſiſte en gens abſolument abrutis, & impenetrables aux raiſonnements les plus ſimples & les plus forts ; L'autre eſt compoſée de perſonnes, qui ont une ame, qui ſe developpera dez qu'ils le voudront bien, & qui ſavent deja raiſonner juſte

juſte ſur leurs interets groſſiers. Pour ce qui regarde les gens de la premiere claſſe, je n'ai rien à leur dire; que peut-on dire à une eſpece d'hommes qui n'a pas le ſens commun? Mais j'oſe ſuplier les autres de préter un moment d'attention à une verité palpable. Des Etres créez pour ſavoir, & qui pourtant nouriſſent dans leur ame un dégout pour ce qui va le plus directement à leur procurer des lumieres & de la félicité, ne ſont-ils pas dans la diſpoſition du monde la plus infame, & la plus monſtrueuſe? Ne doivent-ils pas faire quelque effort pour en ſortir au plus vite, & pour commencer à repondre à l'excellence de leur nature? Ils n'eſt pas poſſible qu'on refuſe ſon ſufrage à un principe ſi évident; or un des livres les plus propres à guerir l'homme d'un degout ſi biſarre, d'une Lethargie ſi funeſte, c'eſt celui-ci; La vertu n'y paroit pas ſeche, rude,

rude, pesante, lugubre, telle qu'elle est dans l'imagination de certaines honnestes-gens atrabilaires, qui l'enveloppant des sombres vapeurs de leur cerveau malade croyent, qu'elle ne doit produire que des soupirs & des gemissements. Elle paroit dans cet ouvrage telle, qu'elle est dans sa nature, faite pour l'homme, repondant à toute ses facultez naturelles, noble, grande, riche, Majestueuse, capable d'etendre d'elever l'ame, & d'y verser les sensations les plus delicieuses: sensations, que l'amertume ne trouble & ne suit jamais, & qui sont les sources de satisfactions plus entieres, de plaisirs plus vifs & plus touchauts, en sorte que chaque sensation agréable nous sert de dégré pour parvenir à une sensation plus agréable encore. Voilà la nature de la vertu pour laquelle on tache ici d'animer notre gout, en nous faisant considerer les Loix de

l'Etre

l'Etre ſuprême moins comme des marques de ſa ſouveraineté, que comme les effets de ſa bienveillance, qui nous promet un bonheur eternel, pour prix d'avoir bien voulu conſentir à être heureux ſur cette terre. ce n'eſt pas par des preuves ſeches, qu'on veut nous inſpirer des idées ſi grandes & ſi raviſſantes; ces preuves ſont revetues de l'Eloquence la plus vive, & bien ſouvent enveloppées dans ces Allegories heureuſes, où la plus riche imagination ſuit pas à pas la direction d'un eſprit net & ſolide. Mon ſuffage ne doit point être ici d'un grand poids, mais je ne ſaurois m'empecher de déclarer que frappé & ravi des ſublimes beautez de ce livre j'en ai trouvé la traduction aiſée & noblement divertiſſante; je dis plus, ſi elle a le bonheur de ne pas déplaire au public éclairé, j'en ſerai plus ſatisfait que de l'approbation dont

dont on a bien voulu honorer quelques ouvrages, que dans ma premiere jeuneſſe j'ai compoſé à peu prez dans le meme genre.

Je trouve ici l'occaſion naturelle de dire un mot ſur ma traduction. J'avoue qu'elle eſt aſſez libre, mais je crois qu'elle devoit l'être pour être bonne; j'ai voulu rendre des penſées, & non des expreſſions, & j'ai fait de mon mieux pour faire dans l'eſprit de mes-Lecteurs des impreſſions ſemblables à celles que l'original fait ſur les Anglois. C'eſt là veritablement traduire, ſi je ne me trompe. Lorſque certains preceptes appliqués aux mœurs & au Charactere des Anglois m'ont paru appliquables à nos mœurs & à notre charactere, je ne me ſuis point fait un ſcrupule d'alterer un peu le texte; quand j'ai cru voir qu'une trop grande préciſion repandoit quelque obſcurité ſur un paſſage, j'ai

j'ai oſé y ajouter quelques periodes pour en developper le ſens, & bien ſouvent j'ai aſſez mépriſé la petiteſſe d'eſprit de certains Puriſtes François, pour hazarder quelque expreſſion afin de donner tout l'équivalent de la force de l'Anglois. Au reſte j'ai écarté tout ce qui ne pouvoit être intereſſant que pour la ſeule Nation Britannique, auſſi bien que tout ce qui tiroit ſon agrément ou ſon utilité de certaines circonſtances, qui en paſſant ont entrainé aprez elles cette utilité ou cet agrément. J'ai bien voulu encore me donner la peine de traduire en vers françois d'aſſez grands lambeaux de quelques excellentes pieces angloiſes ; trop content ſi l'on y entrevoit ſeulement la beauté des originaux.

Pour ce qui regarde les ſentences Latines, qu'on voit au frontiſpice de chaque diſcours, j'ai été aſſez hardi, pour en oter quelques unes dont l'ap-

l'application me ſembloit trop forcée, & pour les remplacer par d'autres, qui me paroiſſoient plus juſtes & plus convenables. En les traduiſant je ne leur ai pas donné le ſens qu'elles ont dans les livres dont elles ſont tirées, mais celui que les autheurs ont eu dans l'eſprit en les appliquant à leurs feuilles volantes.

Cet ouvrage s'appelle en Anglois le *Gardien*, titre qu'il eſt impoſſible d'exprimer en François dans un ſeul mot. Il ſignifie *Tuteur* & *Gouverneur*; auſſi voit-on dans tout le cours de cet ouvrage, que les Autheurs conſiderent les Anglois comme leurs Eleves, comme leurs Pupilles; Le Titre de *Mentor* m'a paru envelopper ces deux idées, & j'eſpere que mes Lecteurs ſeront de mon ſentiment. Le pretendu Autheur s'y donne encore le nom d'*Ironſide*, ce qui veut dire *flanc de fer*, nom qu'il a pris ſans doute pour exprimer la

vigœur de ſa vieilleſſe, fruit de ſa ſageſſe & de ſa frugalité.

Voilà ce que j'avois à dire ſur l'ouvrage & ſur la traduction; j'eſpere qu'elle fera un heureux effet ſur mes Lecteurs, & qu'ils imiteront la Nation Britannique qui a bien voulu applaudir à un autheur, qui a eu la noble audace de lui donner des traittez de morale en guiſe de pieces divertiſſantes.

LE

LE

MENTOR MODERNE,

OU DISCOURS SUR LES MOEURS DU SIECLE.

DISCOURS I.

——— Ille quem requiris.
C'eſt l'homme qu'il vous faut.

IL n'y a point de paſſion plus generale, que le deſir de ſe faire connoitre, & de communiquer aux autres hommes ſes talens, ſes vertus, ſes ſentimens, & ſes lumieres. Quoi qu'elle ſe varie ſous differentes formes, elle eſt de la même nature dans toutes les ames. Les gens d'un genie ſuperieur en ſont tellement gouvernez, qu'ils ne peuvent pas ſouffrir même, que le public tombe dans quelque erreur par raport à leur Phyſionomie. Un certain Mr. *Airs*, excellent Maitre à écrire, a eu ſoin de placer ſon Portrait à la tête d'un ſavant Traité, où il enſeigne à la jeuneſſe Bri-

tannique l'Art important d'acquérir une belle main.

La même particularité eſt encore remarquable dans l'Auteur d'un Livre intitulé : *La Clef des interêts ſimples & compoſez, contenant des regles pratiques claires & étendues, pour toutes ſortes d'interêts, & pour les termes du payement, quels qu'ils puiſſent être.* Cet honnête homme ſe dedommage lui-même & le public du malheur qu'il a de vivre à *Cheſter*, en nous venant voir à Londres, placé vis à vis de ſon Titre, en Perruque de Sénateur, en Robbe flottante, & entouré d'un feuillage de Lauriers. Ce n'eſt pas tout ; pour ne nous laiſſer rien ignorer de ce qui concerne un Auteur ſi utile, il a orné ſon Portrait de l'Inſcription ſuivante : JOHANNES WARD, *de Civitate Ceſtriæ, ætat. ſuæ an.* 58. *Dom.* 1706.

Rien ne me confirme d'avantage dans l'idée que j'ai de l'étendue de cette ſorte d'ambition, que l'air ſerain & content, qu'on remarque dans ces Portraits, & la grande vanité, qu'un de nos Compatriottes tire d'une pareille ſource. On le connoitra facilement ſans que je le nomme ; c'eſt * l'homme de l'Univers *le plus*

* *Le fameux Sacheverel.*

S.R. 224 XI

plus peint, ſes traits & ſa Phiſionomie courent toutes les rues de cette bonne Ville ; tous les plus habiles Peintres ſe ſont exercés ſur lui, & leur zele a été ſoutenu par tous nos Graveurs, & par tous ceux qui ont le talent de multiplier les Tableaux.

Je me ſouviens d'avoir vu ici un certain *Jean Gale*, Muſicien vagabond, qui, en joüant de la Muſette, procuroit au peuple le plaiſir de former des danſes rondes à l'entour de ſa figure. Rien n'étoit plus connu que ſon viſage, & tous les Peintres ſe diſputoient l'honneur de le tracer au naturel ; perſuadez que tout Londres étoit en état de juger de la réüſſite. Je ne ſai pas trop, s'il y avoit quelque choſe de moins ſolide dans l'honneur que ces Meſſieurs faiſoient à ce celebre Joueur du Muſette, que dans la réputation que s'eſt acquiſe notre dit Compatriotte, auſſi bien que tous ceux, qui aiment à ſe trouver dans le cerveau des autres. Quoi qu'il en ſoit, je crains fort, que cette vanité ne ſoit le motif de nos plus grands efforts d'eſprit, & de la plupart des actions éclatantes & utiles, qui devroient ſortir d'une ſource plus noble & plus pure. Par bonheur, il

n'importe gueres au public, quel principe nous anime à travailler pour lui, pourvû que les ſervices, qu'on s'efforce à lui rendre, ſoient réels & importants.

J'avoue ingenument, que cette eſpece de vanité entre beaucoup dans l'entrepriſe que j'ai formée de guider la conduite de ma Nation, & que je me flatte même, que mon Lecteur ne renvoyera pas mon amour-propre tout-à-fait mécontent, & mortifié; ſur tout, ſi mon Projet n'a rien que de louable. On en jugera par une expoſition conciſe, que je m'en vais en donner.

Je me ſerois bien gardé de prendre dans cet Ouvrage le titre de *Gouverneur*, ſi je n'avois pas été perſuadé, que les qualitez néceſſaires pour s'aquiter dignement de cet emploi ont plutôt leur ſource dans l'intégrité du cœur, que dans le genie & dans les talens de l'eſprit. Tout homme eſt le maitre de parvenir à cette premiere ſorte de merite: il eſt vrai, que plus il en approche, plus il ſe rend acceſſibles la juſteſſe du raiſonnement, & les agrémens de l'eſprit. Ce que vous demanderez ſur-tout dans votre *Gouverneur*, c'eſt la probité, la juſtice, & en un mot le caractere d'honnête-homme.

Si

Si, avec ces qualitez du cœur, vous le trouvez ſpirituel, ingénieux, agréable, vous tirerez de ſes Leçons non ſeulement les moiens de marcher d'un pas ferme dans la route de la vertu, mais encore celui de l'embellir, & de la parſemer de fleurs. L'Hiſtoire de ma vie paſſée, que je vous tracerai dans quelques papiers ſuivans, vous fera voir, ſi j'ai donné d'aſſez fortes preuves de cette integrité, qui doit néceſſairement être la baze de mon Caractere, & ſi j'ai les talens & les ſecours qu'il faut, pour aſſaiſonner d'un ſel agréable & piquant la ſolide bonté de mes preceptes.

Le grand but de mon Ouvrage ſera de proteger le vrai merite & l'induſtrie, de faire l'éloge de la valeur & de l'habileté, d'encourager les honnêtes gens & les gens de bien, de confondre l'impudence, d'expoſer au mépris l'oiſiveté, la vanité, & la baſſeſſe d'ame, & de rompre les meſures de la profanation, & du libertinage. Il ne me ſera pas poſſible de remplir un projet de cette nature, à moins que de garder une impartialité parfaite, à l'égard des choſes & des perſonnes, & de m'attacher inviolablement non ſeulement aux regles d'une ſaine mo-

rale, mais encore aux bonnes manieres, & à cette politeſſe, qui a ſon principe dans une raiſon épurée. Comme l'uſage déraiſonnable, qu'on fait d'ordinaire de l'éducation, & de la fortune, eſt la ſource de tous les malheurs publics & particuliers, rien ne ſauroit être d'une utilité plus generale, que les cenſures, ou plutôt les avertiſſemens, d'un *Gouverneur* attentif, qui ſuit ſes *Eleves* dans tous les differens états, & dans toutes les circonſtances diverſes de la vie; ſurtout, ſi ſes preceptes ſont marquez au coin de la charité, & de la bonté du cœur.

Pour contribuer au bien public tout ce qui me ſera poſſible, je m'efforcerai à augmenter par mes reflexions, les douceurs du commerce civil, les charmes des Dames, la richeſſe des négocians, & l'induſtrie de ceux qui s'appliquent aux arts : je m'engage même à avoir un égard tout particulier pour ceux qui excellent dans les metiers, qui influent ſi fort ſur le bonheur du genre-humain. Un bon nombre de perſonnes, qui n'ont jamais daigné tourner leurs reflexions de ce côté-là, ont de la peine à ſe mettre dans l'eſprit, que la Providence, pour unir

unir d'avantage les hommes, & pour les rendre plus chers les uns aux autres par des beſoins mutuels, a trouvé à propos de mettre la liaiſon la plus étroite entre le cerveau d'un citoïen, & la main d'un autre. Le Charpentier, & le Serrurier ſont auſſi néceſſaires aux Mathématiciens, que mon Clerc l'eſt à moi, dont l'écriture n'eſt pas aſſez liſible pour être imprimée. Je ſuis tellement convaincu de la vérité que je viens d'établir, que j'ai réſolu de donner dans mon Ouvrage aux artiſans diſtinguez un rang parmi les perſonnages les plus illuſtres. Pour montrer le reſpect que j'ai pour eux, je commencerai par le Peintre. Il eſt artiſan par raport à l'execution de ſon Ouvrage, mais à l'égard de l'invention, de la diſpoſition, & de l'eſprit qu'il donne à ſes Tableaux, il eſt à peine au deſſous du Poete. Je trouverai peut-être ailleurs occaſion de m'étendre ſur ceux qui brillent dans cet art : pour à préſent, je me contenterai d'avoir fait voir aux hommes qu'il y a entre toutes les productions humaines, qui ſont utiles à la ſocieté, une relation plus étroite & plus néceſſaire, qu'elle ne paroit à l'orgueil des ſavans : l'experience m'a fait voir

juſqu'à quel point leur vanité ſe trompe; & c'eſt pour cette raiſon que je me déclare protecteur de tous ceux qui profeſſent les arts méchaniques, depuis M. *Rowley* qui travaille à perfectioner les *Spheres*, juſqu'à *Bartholomée Pigeon*, fameux Coupeur de cheveux.

On me demandera, peut-être; quelle vocation je puis avoir pour m'ériger en *Directeur* de la conduite de tout le genre-humain; mais, on n'a qu'à me lire avec attention deux ou trois jours de ſuite, pour être perſuadé, que j'ai aſſez long-tems exercé le métier de *Gouverneur particulier*, pour être qualifié duement, pour être *Gouverneur public*. Au reſte, l'Ouvrage que je vais publier par Lambeaux eſt unique dans ſon eſpece, & l'on n'en voit point à preſent qui tendent à une fin ſemblable. Tous les autres ſont preſque des recits de ce qui ſe paſſe dans le monde: comme d'ordinaire ils ne ſervent qu'à animer les paſſions de mes Compatriotes, je prendrai quelquefois la peine le jour après l'arrivée de Lettres étrangéres, d'en donner une idée exacte, & de rectifier les impreſſions qu'elles ont faites. L'eſprit de parti eſt trop violent parmi nous, pour l'exclure de mes re-

fle-

flexions. Quoi que je ſois *impartial* à cet égard, il m'eſt impoſſible d'être *neutre*: j'y ſuis trop intéreſſé, pour ne pas embraſſer quelque parti; & je ſuis bien aiſe de déclarer ici ouvertement, que par raport au Gouvernement Eccleſiaſtique, je ſuis *Tori*; & *Whig*, par raport au Gouvernement de l'Etat.

Mes correſpondances, & la peine qu'il m'en coute, pour aſſembler mes penſées, pour les digerer, & pour les exprimer dans un ſtile convenable, m'oblige de mettre le prix de mon petit papier plus haut d'un demi ſol que ce qu'on vend les autres feuilles volantes.

Tous ceux, qui ont quelque choſe à me communiquer, ſont priez d'adreſſer leurs Lettres *Franco à M. Mentor Ironſide Ecuier, chez M. Tonſon dans le Strand.* Je déclare, que je ne prétens entrer en converſation avec perſonne, que par le moien d'un commerce de Lettres. Je ſuis un homme d'âge; &, l'emploi de Gouverneur particulier, dont je ſuis chargé dans une Famille conſidérable, demande une grande partie de mon tems, quoi que je trouve le perſonnage que j'y joue trop borné, pour y renfermer mes talens pendant toute ma vie. D'ail-

leurs, j'ai déjà ſi bien dreſſez mes Eleves, qu'ils ſavent ſe guider tous ſeuls, & que lorſqu'ils s'écartent de leur route, le moindre de mes ſignes les remet ſur les voies auſſi tôt.

Vous voilà au fait, ami Lecteur, vous voiez que mon but eſt de faire en ſorte, que la *Chaire*, le *Bareau*, & le *Theatre*, travaillent de concert à l'avancement de la pieté, de la juſtice, & de toutes les autres vertus. Je me trouve affranchi de tous ces égards, qui genent la candeur d'un homme, & je ne ſuis obligé à aucun ménagement pour aucun mortel, ni pour aucun parti. Je me vois un bon viellard, qui a déjà un pied dans la foſſe, & qui ſe prépare à paſſer bientôt dans l'Eternité. Les ſeules ſources de chagrin, qui ſubſiſtent encore pour moi, c'eſt la *douleur* & le *vice*; & ſi je ſuis aſſez heureux pour me garantir de ces deux maux, je ſuis à l'abri de tous les autres. L'ambition, l'envie, la volupté, l'eſprit de vengeance, ſont des *excreſcences de l'ame*, que j'ai réüſſi à couper il y a long-tems. Comme elles ne difforment pas ſeulement ceux qui les nourriſſent, mais qu'elles leur ſont encore douloureuſes, je ne négligerai rien pour

pour porter les autres hommes à travailler à leur gueriſon en ſuivant la même méthode, qui m'a ſi bien ſuccedé.

DISCOURS II.

LE plus ſûr moyen de prevenir le public en faveur de mon entrepriſe, c'eſt de lui faire ſavoir quel homme c'eſt que celui qui lui promet tous les jours une demi-feuille remplie de ſes Reflexions. Je me ſuis engagé à lui donner l'Hiſtoire de ma vie, & j'entre en matiere, ſans perdre du tems en préambules. Je ſuis né l'an 1642, dans une maiſon de Campagne, à un quart de lieue de la Ville de Brandford, dans la Comté de Middleſex. Mes Parens avoient aſſez de bien pour me donner une bonne éducation, & aſſez de raiſon pour croire que rien ne pût m'être plus avantageux; quoi que l'héritage, où je pouvois m'attendre dût être à peine capable de me mettre à l'abri de la diſette.

Dans ma 16 année, je fus placé à Oxford dans le College de Ste. Madelaine. Parmi les grands avantages, dont jouïſſent ceux qui font leurs études dans nos

Univerſitez, on peut compter pour un des plus conſiderables les amitiez qu'on y contracte ſouvent, & qui nous ſont utiles pendant tout le cours de notre vie. Je puis en parler par expérience. Je n'avois pas encore pris aucun de mes dégrez, que j'entrai dans les liaiſons les plus étroites avec M. *Ambroiſe Lizard*, qui logeoit dans un College proche du nôtre: je fis connoiſſance en même tems avec M. *Joſeph Pullen*, qui étudioit ſous les mêmes maitres que moi; & je n'attribue la vielleſſe floriſſante, où je me trouve à préſent, qu'aux promenades que j'ai faites tous les matins dans ſon agréable compagnie ſur la Colline de *Hedington*. Si cet honnête homme vit encore, je prends la liberté de lui faire ici mes complimens. J'en reviens à mon ami intime M. Lizard. A peine étoit-il entré dans l'adoleſcence, qu'on le fit partir pour épouſer Mademoiſelle Jeane Lizard, riche héritiere, dont le pere ſouhaitoit ce mariage par amour pour ſon nom de famille. Le jeune Cavalier arriva à la terre des Lizards un Samedi au ſoir: il vit ſa maitreſſe le jour après à table; & il l'épouſa, par ordre de ſon pere le Chevalier Ambroiſe, le Mardi ſui-

ſuivant entre dix & onze heures du matin. Quelques années après, quand mon ami ſe vit le Chevalier Ambroiſe lui même ; il étoit tellement content de la femme, qu'on lui avoit choiſie, qu'il donna au Prêtre, qui avoit beni cet heureux Hymenée, la Cure de *Welt*, Paroiſſe peu éloignée de *Wellingborough*. Mon ami ſe maria l'an 62, & pendant dix-huit années conſécutives j'ai paſſé à ſa terre les plus agréables mois de l'été, Juin, Juillet, & Aout. C'étoit le 4 de Juillet de l'an 1674, (je m'en ſouviendrai toute ma vie,) que liſant quelque choſe devant mon ami dans un petit boccage, je m'arrêtai tout d'un coup; voiant qu'il ne me prêtoit plus attention. *Fermez votre livre*, me dit-il, *& faiſons un tour de promenade dans cette allée ; j'ai quelque choſe à vous dire*; nous nous étions promenez pendant quelques momens dans un profond ſilence, moi avide de l'écouter, & lui ſe préparant à s'ouvrir à moi ſur une choſe de la plus grande importance. Enfin, me regardant d'un œil attentif, *Vous avez certainement remarqué, mon cher ami*, me dit-il, *que depuis le premier moment que je vous ai vu à l'Univerſité, j'ai toujours cherché votre com-*

pagnie, & ambitionné votre amitié. Le penchant, que je me ſuis d'abord ſenti pour vous, s'eſt fortifié de jour en jour par la conformité de nos inclinations, & de nos ſentimens. Je ne ſai, s'il n'y a pas trop de vanité à le dire, dans le tems même, que j'oſe vous aſſurer, que vous êtes l'homme du monde, dans lequel j'ai réconnu le plus de probité, & de candeur. Vous n'êtes pas d'humeur à vous jetter dans le grand monde, & vous preferez la douceur de la vie privée, & le calme du Celibat, aux ſoins orageux des emplois, & aux inquiétudes, qui ſont la ſuite des meilleurs mariages. Vous voyez là dedans, mon fils Fréderic, *mon Enfant unique: ſon éducation éxige de moi mille ſoins néceſſaires, dont je voudrois me décharger ſur vous, du moins de la plus grande partie; &, pour vous parler ſans détour, en vous faiſant cette propoſition, je ſonge à faire en ſorte qu'elle vaille la peine d'être acceptée.* Il ne voulut point être interrompu, & il continua à me dire, *que c'étoit ſur ce plan qu'il avoit reglé toutes ſes affaires, & qu'il me croyoit trop de ſes amis pour vouloir les déranger.*

Dès que nous fumes rentrez dans la maiſon, il me donna un billet de deux mille livres ſterling ſur ſon banquier de Lon-

Londres, en me disant que c'étoit là le prix dont il m'achetoit avec tous mes talens, afin que je me chargeasse de l'Education de son fils, & que je rendisse à sa famille tous les services possibles, selon les instructions, qu'il me donneroit en tems & lieu.

Le Lecteur me prêtera ici sans doute une longue tirade de complimens fleuris: il croira que je ne manquois pas de dire à mon ami, qu'en faisant ma fortune, il ne m'obligeoit que de m'acquiter d'un devoir, où j'étois porté suffisamment par mon inclination. Cependant, je ne lui tins aucun discours de cette nature: je savois que c'étoit un homme prudent, qui n'agissoit que par poids & par mesure, sans dépendre des circonstances du tems & des caprices de sa propre humeur; & je ne voulois pas lui ôter le plaisir de m'obliger à sa maniere. J'étois fortement persuadé d'ailleurs, que je ne prendrois jamais aucun parti, qui pût me détourner des soins qu'il exigeoit de moi; & dès ce moment je me considerai comme un membre de sa famille, dont je devins en même tems comme l'intendant à tous égards. Le bon Chevalier m'assura encore, qu'il ne me demanderoit jamais

mais rien, qui fût incompatible, avec le desir que je pourrois avoir dans la suite de changer de condition : il n'avoit pour but que d'acquérir à sa Maison un ami sûr, & d'en éloigner cette peste des gens riches, ces maitres d'Hôtel mercenaires, qui ne travaillent que pour eux, & qui en peu de tems deviennent Crediteurs de leurs Maitres de la moitié de leur Patrimoine, quoi que la base de leur fortune ne soit qu'un modique salaire, qu'on leur a donné, pour ne songer qu'aux intérêts de ceux qui les employent. C'est là dessus que nous eumes une très longue Conference ce même soir; & le résultat en fut, que son fils *Frederic* seroit dèslors absolument sous ma conduite, & que je donnerois toute mon application à ce cher Enfant en particulier, & à toute la famille en general. Depuis ce tems, il fut si content de mes soins, qu'il me fit l'executeur de son testament, & qu'il me confia la tutelle de son fils. Toute ma conduite dans cet emploi, la méthode que j'ai emploiée en élevant *Frederic* jusqu'à son âge viril, la maniere dont je me suis intéressé en ce qui le regardoit, jusqu'à l'heure de sa mort, & mon procédé avec toute la nombreuse

Poste-

Poſtérité de mon vieux ami, ſont capables de faire une ſuite d'évenemens de la vie privée, auſſi utile du moins que les Hiſtoires les plus remplies d'actions brillantes, qui ont donné l'immortalité aux Princes, & aux Miniſtres d'Etat. La veuve du vieux Chevalier Ambroiſe, & la vertueuſe Epouſe de ſon fils *Frederic*, ſont toutes deux encore pleines de vie.

Je ſuis obligé d'avertir le Lecteur, que la plupart des choſes dont je l'entretiendrai dans cet Ouvrage, couleront du pot à thé de Myladi Liſard, c'eſt-à-dire des Diſcours que nous tenons chez elle, pendant qu'avec toute ſa famille elle prend cette agréable boiſſon. Cette Dame eſt à préſent dans la 46 année de ſon âge, elle s'eſt mariée à quinze, elle eſt bénie d'une nombreuſe famille, qui conſiſte en quatre fils & cinq filles : elle s'eſt vue Mere de tous ces Enfans à l'âge de trente ans, lorſqu'elle perdit le Chevalier Frederic Lizard, un Gentilhomme eſtimable par ſa généroſité, & par mille autres vertus.

Il laiſſa à ſon fils ainé un Patrimoine, qu'il avoit fait monter par ſa bonne œconomie juſqu'à ſix mille livres ſterling de revenu, ſans compter le revenu d'une

d'une année en argent comptant, qu'il a legué à chacun de ſes autres Enfans. Le nom de Batême de Myladi eſt *Aſpaſie*. Ce nom a quelque choſe de grand ; &, comme il eſt propre à donner de la dignité à mon ſtile, je ſtipule avec le Lecteur de me ſervir d'*Aſpaſie*, ou de *Myladi Lizard*, conformement à la nature des ſujets que je traiterai. Quand elle m'entretiendra de ſes rentes, de ſon argent en caiſſe, & de ſon menage, je me ſervirai du nom le plus vulgaire ; mais, ce ſera *Aſpaſie* qui ſe fera une étude de former l'eſprit & le cœur de ſes Enfans, qui donnera noblement ſon ſuperflu aux pauvres, & qui parlera des matieres de Religion & de morale. Aſpaſie eſt une Dame, qui a beaucoup de génie, & une grande Elevation dans l'eſprit & dans les ſentimens : elle a paſſé tout le tems de ſon veuvage dans une retraite convenable, qui fait honneur à ſon Epoux defunt, & qui donne de la réputation à ſes Enfans. Comme elle en a pluſieurs de l'un & de l'autre ſexe en âge de ſe marier, cette conſidération lui attire beaucoup de viſites ; mais ſes vertus, & les agrémens de ſa converſation, lui en attirent encore d'avantage. Il n'y a preſque

que point de circonſtance de la vie humaine qui n'entre dans la vie de cette Dame conſiderée dans toutes ces differentes relations ; &, par conſéquent, ſa conduite me fournira une infinité d'incidens, dont le public pourra tirer les préceptes les plus utiles. Madame Lizard eſt ſur-tout d'une habileté admirable, à bien placer ſon argent, & à le faire profiter de toutes les manieres que les loix & la vertu authoriſent : jamais femme ne fut plus propre à augmenter le bien de ſes Enfans.

Je vous parlerai dans la ſuite des membres de cette famille, de leur caractere, de leurs penchans, de leurs occupations, & de leurs amuſemens. Ce ſeront autant de nouvelles, qui vaudront mieux que celles de la Gazette, & qui ne ſauroient qu'être intéreſſantes, venant directement de la table à thé d'une Dame ſi ſage, ſi habile, & ſi accomplie.

DISCOURS III.

Quidquid eſt illud quod ſentit, quod ſapit, quod vult, quod viget, cæleſte & divinum eſt, ob eamque rem æternum ſit neceſſe eſt.

CICERON.

Quelque choſe que ce puiſſe être en nous, qui ſent, qui goute, qui veut, qui eſt animé, il faut que ce ſoit quelque choſe de divin, & par conſequent d'éternel.

J'Aurois continué aujourd'hui à vous donner l'Hiſtoire inſtructive de ma vie, ſi je n'en avois pas été détourné par un Livre, qui m'eſt tombé entre les mains. Si je negligeois d'y faire quelques reflexions, j'aurois tort de me donner pour un homme, qui prend à cœur les intérêts de la ſocieté & de la Religion. Cet Ouvrage a pour titre, *Diſcours touchant la liberté de penſer, occaſionné par l'Origine, & par les progrez d'une ſecte appellée Eſprits-forts.*

L'Auteur commence fort méthodiquement par definir ſon ſujet. *Par Liberté de penſer*, dit-il, *j'entends l'uſage, qu'on fait de ſon entendement pour comprendre le ſens*

ſens de quelque propoſition que ce ſoit; en conſiderant la nature de l'évidence, qu'il y a pour ou contre cette propoſition, & en proportionant le jugement, qu'on en fait, au degré apparent de force ou de foibleſſe de cette évidence.

On s'attendroit, à voir cette definition, à une impartialité entiere de la part de l'Auteur; & l'on ne croiroit jamais, qu'il marqueroit de l'attachement ou de l'averſion pour quelque objet que ce fût, avant que de l'avoir attentivement conſideré. Cependant, il renonce d'abord au Caractere d'un homme qui aime la Liberté de penſer, & il expoſe à nos yeux ſans détour ſa prevention contre tout un corps de perſonnes pour lequel tous les honnêtes gens ont les plus grands égards. C'eſt du Clergé que je parle. Il eſt naturel, ce me ſemble, que des perſonnes, qui depuis leur enfance ſe ſont dévouez au ſervice de Dieu, paſſent pour venerables, dans l'eſprit de tous ceux qui font profeſſion de craindre ce Dieu; & rien ne caracteriſe mieux un eſprit déréglé & ſans principes, que la licence de parler mal en general de tous les Eccléſiaſtiques. Il eſt bien certain, que dans le grand nombre, il doit s'en

être

être gliſſé dont le naturel répond mal à leur charge ſacrée; mais, de ce que l'avarice & l'ambition logent quelque fois dans un cœur qui devroit être le ſejour de la dévotion, & de la ſainteté, il eſt ridicule de conclure qu'il eſt permis d'expoſer tout l'ordre aux mépris du public.

Pour voir que l'Auteur ne daigne pas ſeulement déguiſer le moins du monde ſa haine contre le Clergé, il ſuffit de remarquer, qu'il n'inſinue nullement qu'il y ait de la néceſſité, ou la moindre utilité même, dans l'Etabliſſement de certaines perſonnes deſtinées au ſervice Divin, & à l'inſtruction de ceux qui leur ſont inférieurs en lumieres. Il ne ſonge par tout qu'à les attaquer directement, à miner leur crédit, & à fruſtrer la ſocieté du fruit de leurs travaux. On voit ici tout ce que les gens d'Egliſe ſe ſont laiſſé échaper inconſidérement dans la chaleur de la diſpute, allégué avec l'affectation la plus malicieuſe; & certains paſſages, qu'ils ont avancés, mis à la torture, pour en tirer des conſéquences, qui ſappent les fondemens de la ſaine Doctrine. En un mot, l'Auteur ne néglige rien, pour ruiner la Religion, en ſur-

ſurprenant pour ainſi dire les ſuffrages de ceux, dont le devoir principal eſt de prouver la vérité de cette Religion, & d'en enſeigner les préceptes. Si l'Accuſation que j'intente ici à cet Ecrivain, eſt fondée, comme il eſt palpable à ceux, qui parcourent ſon Traité avec quelque attention; & ſi l'on avoue en même tems que la Religion eſt le plus fort lien de la ſocieté; de quelle maniere faut-il traiter cet Ennemi commun du genre-humain? Comment faut-il agir avec un homme, qui travaille avec le plus grand zêle à la propagation de la Doctrine des Eſprits-forts?

Un homme, qui, après avoir mis le feu à une maiſon, voudroit ſe juſtifier par ſa prérogative d'être un Agent libre, ſeroit plus excuſable que notre Auteur, qui fonde des Priviléges plus horribles encore ſur ſon droit de penſer librement. Quelque odieuſe que ſoit ſa conduite, elle me paroit pourtant dans un certain ſens digne de la pitié, & dans un autre, digne de la raillerie des honnêtes gens.

Il y a une eſpece de gens ſombres, ſteriles, mélancholiques, qui, deſtituez des talens néceſſaires, pour faire quelque figure dans le monde en ſuivant les prin-

ci-

cipes d'une généreuſe Charité, s'efforcent à ſortir de leur baſſeſſe naturelle, en traverſant les efforts de ceux qui excellent dans les Sciences les plus ſalutaires au genre-humain. Si l'on pouvoit ſe réſoudre à ſe divertir d'une matiere, où il s'agit d'une choſe auſſi importante que le Salut, on pourroit entrer dans un éxamen aſſez Comique des ſatisfactions merveilleuſes, des plaiſirs piquans, & du libertinage délicieux, que nos Eſprits-forts ſe procurent en ſe débaraſſant des liens, qui tiennent les paſſions humaines, pour ainſi dire, garottées. Pourroit-on s'empêcher de rire, en voiant que les Chefs reſpectables de cette Secte, dont on vante tant les progrès, ſont des Libertins ſobres, qui n'animent leurs longues converſations, que par quelques taſſes de Caffé, & qui n'ont pas aſſez de feu dans l'imagination, & dans les ſentimens, pour tirer leur libertinage des bornes de la Théorie. Ces *Sages par excellence*, ces profonds Docteurs de l'incrédulité, ne ſont que des débauchez ſpéculatifs, trop contens de voir une jeuneſſe évaporée, affranchie par leurs Rhapſodies officieuſes du joug de la Reflexion, nager dans les plaiſirs, ſans participer

ticiper eux-mêmes à ces délices, dont leur doctrine leur fraye le chemin. C'eſt ainſi, que des humains d'un genie peſant, pour complaire à une vanité ſtérile, renoncent à une felicité éternelle, ſans ſonger à s'en dédommager par les charmes d'une volupté paſſagere. Quelle pitié, de ſavoir ſe délivrer des entraves de la vérité, & de n'avoir pas l'eſprit de profiter de cette liberté bienheureuſe! Quelle conduite mal ſuivie, que d'être auſſi étroitement empriſonné dans ſon indolence, qu'un Chrêtien l'eſt dans ſon devoir!

Un Eſprit-fort de ce caractere a l'ame, pour ainſi dire, léthargique: il eſt incapable d'avoir la moindre idée de ces ſentimens agréables, que la Religion fait naitre dans un cœur véritablement genereux & ſenſible; il ne ſait pas ce que c'eſt que ces raviſſemens délicieux que la pieté ſait exciter dans une ame grande & noble. N'en déplaiſe à la vanité de ces Meſſieurs, s'il leur eſt impoſſible d'être dévot, c'eſt faute de genie & de ſentimens.

Les ſentimens, qui ont leur ſource dans la pieté, auſſi bien que ceux, qui procedent des objets ſenſibles, ne ſont

vifs qu'à proportion de la vivacité naturelle de l'eſprit & du cœur. Sur ce pied-là, notre auteur peut s'aſſurer, qu'il ne connoit point ce qu'il s'efforce à décrier, & que ſon Athéïſme prétendu n'eſt qu'une ſtupidité réelle : je le croi auſſi peu capable de faire une Priere fervente, qu'un Poeme épique.

Quand des gens reſſerrez de cette maniere dans la ſphere étroite de leurs idées ſont en même tems maitriſez par l'orgueil, ils ſont portez naturellement à croire que leur pénétration a les mêmes limites que la verité, & que ce qu'ils ne comprennent point eſt abſolument incomprehenſible. Chaque argument qu'ils alleguent contre les veritez, dont les autres ſoutiennent avoir des idées claires & diſtinctes, eſt une preuve de leur ignorance, & de leur manque de lumieres.

La troupe d'Athées, qui deshonora le ſiecle paſſé, ne ſervoit pas le Diable *gratis*, comme nos Chefs de la nouvelle Secte : ils ſe diſtinguoient par des excès convenables à leurs principes ; au lieu que nos fameux contemporains ne nuiſent à la ſocieté, que pour lui être nuiſibles, ſans y gagner le moindre plaiſir réel. Leur maniere de vivre comme des eſpe-

eſpeces d'Anachorettes, tous livrés à l'étude & à la méditation, ſans autre deſſein que de troubler les hommes dans la poſſeſſion de leurs ſentimens ſur la Religion, me rappelle dans l'eſprit les divertiſſemens monſtrueux d'une troupe de débauchez, qui a brillé dans l'extravagance depuis peu. Elle ſe faiſoit le plaiſir le plus vif de courir les rues, & de donner des coups d'épée & de couteau à ceux qu'ils rencontroient; ſans avoir d'autre motif de leur cruauté, qu'une inſolence infame. Quand des écrivains de l'eſpece du nôtre, qui n'ont qu'autant d'eſprit que la malignité eſt capable de leur fournir s'érigent en Docteurs & en Philoſophes, je ne vois pas que des aſſaſſins, que le meurtre divertit, ne puiſſent ſe faire paſſer pour des gens agréables & divertiſſants.

On s'attendra ſans doute à voir ici quelque échantillon de la malice de notre auteur, qui, pour être digne d'une cenſure auſſi forte que la mienne, doit être extrémement criminel; mais, pour ſentir que je ne le traite pas avec trop de rigueur, on n'a qu'a lire ce qu'il debite pag. 52.

Tous les Prêtres répandus dans le monde

different ſur les Livres ſacrez, & diſputent ſur l'authorité qu'ils doivent avoir; les Bramins ont une ſainte écriture, appellée SHASTER; *les Perſans vantent leur* ZUNDAVASTAW; *les Bonzes de la Chine ſe prévalent d'un Livre compoſé par les Diſciples de* FO-HÉ, *qu'ils nomment Dieu & Sauveur du monde, né pour enſeigner le chemin du Salut, & pour expier les pechez des Hommes; les* TALOPOINS DE SIAM *ont un Livre écrit par* SOMMONOCODOM, *qui ſelon eux eſt né d'une Vierge, & le Dieu qui eſt attendu dans le monde. Pour les* DERVIS, *on ſait qu'ils s'appuient ſur la divinité de l'*ALCHORAN.

Je crois que perſonne ne diſputera à l'Auteur la parfaite impartialité dont il fait uſage en parlant de la baze de ces differentes Réligions; mais, cette impartialité même trahit ſes veritables penſées: l'Hiſtoire d'un Homme né d'une Vierge emprunte chez lui autant d'authorité de *St. Sommonocodom*, que chez nous de *St. Matthieu.* Voilà comme il traite la Révélation. Pour ce qui regarde la Philoſophie, il nous dit que Ciceron établit comme une Opinion probable, *que ceux qui étudient la Philoſophie croient qu'il n'y*

a

a point de Dieux ; & même il ſoutient, que le même grand homme conclut de l'examen de pluſieurs Notions differentes, *qu'il n'y a rien qui ſubſiſte après la mort.*

Ce qu'il nous débite ici ſur les idées de cet illuſtre Romain eſt ſuffiſamment détruit par le paſſage, que j'ai mis à la tête de cette feuille. Mais où eſt l'honnête-homme, qui puiſſe voir d'un œil tranquille la liſte d'infames Impoſteurs dans laquelle il place cavalierement l'auteur de notre ſainte Religion? Pour moi, je ne decouvre d'autre but dans tout cet ouvrage, que celui de ruiner de fond en comble, & de turlupiner l'autorité de l'Ecriture ſainte. La paix, & la tranquillité de la Nation, ſont les moindres motifs, qui nous doivent porter, à avoir pour cet Ennemi public, & contre ſon déteſtable ouvrage la plus haute indignation. Si jamais homme a merité, qu'on lui interdît l'eau & le feu, c'eſt indubitablement l'Auteur du *Diſcours ſur la liberté de penſer.*

DISCOURS IV.

Auſſi-tôt tu verras Poetes, Orateurs,
Rhéteurs, Grammairiens, Aſtronomes, Docteurs,
Degrader les Héros, pour te mettre en leurs places,
De tes titres pompeux enfler leurs Dedicaces,
Te prouver à toi même, en Hebreu, Grec, Latin,
Que tu ſais de leur art, & le fort, & le fin.
BOILEAU.

QUoi qu'un grand nombre de choſes très mauvaiſes dans leur nature trouvent un ſauf-conduit dans ce ſeul mot la *Coutume*, il ne laiſſe pas d'y en avoir d'une conſéquence ſi dangereuſe que ce terme ſignificatif ne ſauroit les ſauver des cenſures de tout homme qui reflechit un peu. Je ne puis m'empêcher de placer dans cette claſſe la pratique uſitée des Dedicaces, qui mene à des ſuites d'autant plus mauvaiſes, que ce ſont d'ordinaire les productions de ceux, qui prétendent avoir puiſé de la politeſſe dans les belles Lettres, & qui auroient bien fait d'y chercher des ſentimens nobles & genereux. Par cette proſtitution de l'éloge, non ſeulement on fourbe d'une maniere indigne la maſſe générale des

des hommes, qui ſe fait un devoir d'emprunter ſes idées des ſavans, mais on éteint encore chez les gens de merite cette ſoif de réputation qui eſt le grand motif des actions nobles, & qui ſe degoute, quand elle voit le prix de la vertu donné ſans choix à ceux qui le meritent, & à ceux qui s'en rendent indignes. Les Auteurs de ces pieces eux-mêmes malgré toute l'imagination & tout le genie qu'on puiſſe leur ſuppoſer, ne ſont pas en état d'honorer par là les qualitez le plus réellement eſtimables. Quelque verité, qu'il y ait dans l'admiration, qu'ils ſentent pour leurs Mecenas, il leur eſt impoſſible de trouver des Phraſes & des tours, qui n'ayent deja été uſurpez & avilis par une adulation ſervile, & trompeuſe.

La plus pure verité même, qui ſe hazarde dans une Dédicace, reſſemble à un honnête-homme deguiſé en fripon, & qu'il eſt impoſſible de diſtinguer d'avec ce qui lui eſt le plus contraire. Mais, ſuppoſons que le merite de quelqu'un ſoit inconteſtable, & généralement avoüé, je ne vois pas que la vertu éclatante d'un homme puiſſe authoriſer l'impertinence d'un autre à donner à cet *illuſtre* de

l'encençoir au travers du visage.

C'est justement là le revers de la coutume de l'ancienne Rome, qui apostoit à ses Heros triomphans, des gens payez pour les tourner en ridicule, & pour leur inspirer de l'humilité; au lieu que nous faisons tourner la tête à nos grands hommes, en les enivrant de louanges, & en faisant tous nos efforts pour les étourdir par un sot orgueil. Supposons même que l'Auteur ne soit pas animé d'un esprit mercenaire, je ne vois pas que son Patron lui doive savoir gré de ses peines, & qu'il ait plus d'obligation à cet indiscret Panegyriste, qu'à un Marchand qui prend son portrait pour enseigne de sa boutique. Je dis plus; on fait moins de tort à un homme, en agissant cavalierement avec sa figure, qu'en profanant ses talens & ses qualitez, qu'il doit regarder comme la partie la plus noble & la plus sacrée de soi-même. Passe encore si l'on ne fait une telle entreprise, qu'avec la permission préalable du Mecenas, & si suivant ses vues on fait tous ses efforts pour en tracer un tableau fidelle; mais malheureusement la plupart des Auteurs imitent ce Peintre de taverne, qui, après avoir fait plu-

sieurs

ſieurs portraits à tout hazard, alloit chercher les Originaux, dont les traits pouvoient y avoir quelque rapport pour leur perſuader, que c'étoient leurs véritables copies.

Pour exprimer dans un mot mon ſentiment là deſſus, louër un homme en face, au delà de ce qu'on penſe de ſon mérite, eſt une *friponnerie*, ſi l'on agit par un principe d'intérêt; & c'eſt une *extravagance*, ſi l'on agit par tout autre motif. Quiconque a travaillé de cette maniere avec ſuccès doit être perſuadé dans ſa propre conſcience, qu'il eſt un malhonnête-homme lui même; & que ſon patron, qui l'a cru ſur ſa parole, mérite une place dans l'Hopital des foux.

J'ai quelquefois pris plaiſir à conſiderer les Epitres dedicatoires, d'un point de vue qui n'eſt pas fort ordinaire. Par les qualitez, qu'un Auteur croit les plus propres à chatouiller l'orgueil de ſon patron, on peut deviner le caractere de celui qui les prodigue ſi liberalement, & être perſuadé qu'il ſe les croit naturelles à lui-même. A moins que de prendre garde à cette vérité d'experience, on ne ſauroit à peine lire une ſeule Dedicace, qu'on ne s'étonne de la nature du Pane-

gyrique & de ſon application. J'ai vu un Heros des plus humains, complimenté ſur la noble fierté, qui brilloit ſur ſon viſage après une victoire remportée ſur ſes ennemis; & un homme de qualité des plus entêtez de ſon rang, applaudi ſur ſa condeſcendence pour ſes inférieurs. J'en aurois été dans la plus grande ſurpriſe, ſi je n'avois pas connu le naturel des *Panegyriſtes*. L'Auteur du premier éloge étoit un Cavalier raiſonnablement ſuffiſant, dont l'air & la demarche s'animoit d'un noble orgueil, quand il venoit d'honorer le public de quelque nouvelle production. Pour l'autre, c'étoit un homme aſſez ennemi des façons, pour faire la débauche, pendant des nuits entieres, avec les garçons imprimeurs, quand ils travailloient à faire éclore ſes ouvrages.

On ne peut qu'obſerver par rapport aux auteurs femelles qui ſe mêlent de *dedier*, qu'elles portent les choſes à un excez bien plus grand, que les hommes. Comme la beauté eſt la choſe du monde dont elles ſe piquent le plus, elles en parlent dans un ſtile bien plus ſublîme que nous; & c'eſt aux agremens corporels, qu'elles s'attachent le plus : elles adorent de la même maniere dont elles veu-

veulent être adorées. C'eſt ainſi qu'une Dame, qui a compoſé un Roman moderne, demande la permiſſion à un jeune Seigneur de lui addreſſer ſes *adorations à genoux*. On a lieu de s'étonner de cette expreſſion; mais, l'étonnement doit ceſſer dès qu'on ſe met dans l'eſprit que cette poſture humiliée d'un homme charme le beau Sexe, & flatte ſa vanité le plus délicieuſement. Les plus grands flatteurs ſont ceux qui aiment le plus qu'on les flatte; tout de même qu'il n'y a point de gens qui ſoient plus choqués de la Calomnie, que ceux qui ſont le plus portez à en accabler leur prochain.

Ce qui a entrainé mon eſprit dans ſes dernieres Reflexions eſt une Dédicace, qui m'eſt tombé entre les mains aujourd'hui, d'une maniere qui paroitra peut-être ſinguliere au Lecteur. Il ſaura s'il lui plait, que c'eſt ma coutume de traiter avec un profond reſpect tous les reſtes des vieux livres, monumens delabrez du genie des hommes. Cet amour pour les belles lettres, ſous quelque apparence vile qu'elles s'offrent à mes yeux, m'a rendu ſi heureux dans la recherche du beau, que juſques dans la doublure des boetes à chapeau j'ai trouvé des threſors impaya-

bles d'eſprit & d'érudition. Je conſidere ces *édifices de carton*, que nos Marchands ont ſoin d'orner en dedans de lambeaux de Literature, avec la même vénération, qu'un Antiquaire ſent à la vue d'une mazure reſpectable, dont les murs conſervent encore des inſcriptions, qu'on chercheroit en vain ailleurs. Le matin, tandis qu'une des Demoiſelles Liſard fouilloit avec attention dans une boete pleine de Rubans & de dentelles, je n'étois pas moins occupé à éxaminer la boëte même qui contenoit tout cet attirail. Elle étoit doublée de quelques Scenes d'une Tragedie compoſée, comme le titre le faiſoit voir, par une perſonne du beau ſexe. Ce qu'il y avoit de plus entier, & de plus liſible, étoit la Dédicace, grace à la grandeur du Caractere, qui n'avoit pas tant ſoufert que le reſte, de certains ornemens Gothiques, ſous leſquels il plait aux architectes de ces boetes d'enſevelir les ouvrages des ſavans. Je vais communiquer cette piece au Lecteur, éxactement de la même maniere dont il m'a été poſſible de la lire.

„ MA-

„ MADAME,

„ QUoique ce ſoit une eſpece de pro-
„ fanation d'approcher de votre
„ grandeur avec une ofrande ſi me-
„ priſable, cependant quand je réflechis
„ ſur la ſatisfaction avec laquelle le Ciel
„ recevoit le ſacrifice de quelques fleurs,
„ dans le premier & le plus pur âge de
„ la Religion, où elles étoient conſa-
„ crées à l'Autel avec ſolemnité par
„ l'ordre de Dieu lui-même, j'oſe.....
„ Ce n'eſt que par cette conſidération
„ que je ne croi pas pouvoir mieux mar-
„ quer mon zele pour vous, qu'en vous
„ dédiant.... Il n'eſt pas poſſible de
„ vous voir ſans vous adorer: cepen-
„ dant, eblouis & portés au reſpect par
„ la gloire qui vous environne, les hom-
„ mes ſentent un pouvoir ſacré, qui
„ épurent leur flamme, & les rend ſem-
„ blables à celles dont il faut bruler
„ pour la Divinité.... Le temple eſt
„ digne de la Divinité qui y habite: nous
„ voyons dans votre Grandeur ce que la
„ femme étoit avant ſa chute, & juſqu'à
„ quel point elle approchoit de la pure-
„ té & de la perfection des Anges.

„ le voyons, Madame, en beniſſant &
„ en adorant en vous cette glorieuſe reſ-
„ ſemblance...

Cette periode, & pluſieurs autres, qui compoſent cette très pieuſe Dédicace, ne pouvoient que convaincre la Ducheſſe, qui en étoit l'objet, de la ſincerité de la Déclaration, dont l'Auteur ſe ſert à la fin de cette Dédicace, ſavoir, qu'elle eſt ſa très humble ſervante avec la plus *fervante Dévotion*. Je crois, au reſte, que c'eſt là l'échantillon d'un ſtile tout nouveau, où les Critiques n'ont pas encore fait attention, & qui eſt ſi fort au deſſus du ſtile ſublime, qu'on pourroit l'appeller le ſtile Celeſte.

Comme j'ai naturellement beaucoup d'émulation, je voudrois bien n'en rien devoir de reſte à cette Dame; & je veux faire mes efforts pour être le premier inventeur d'une nouvelle ſorte de Dédicaces très differentes de la ſienne & de toutes les autres, en ce qu'il n'y aura pas un mot qui ne réponde éxactement aux ſentimens de l'Auteur. Elles pourront ſervir devant quelque Livre que ce ſoit, Vers ou Proſe, deja publié ou à publier encore. Voici quel en pourroit être le tour.

L'Au-

L'AUTEUR A LUI-MEME.

„ APrès une meure déliberation, je
„ trouve que cet ouvrage vous ap-
„ partient à meilleur titre, qu'à tout
„ autre, & que vous avez ſur lui des
„ droits inconteſtables. C'eſt unique-
„ ment votre volonté toute-puiſſante ſur
„ moi, qui a pu me porter à publier ce
„ fruit de mes veilles; & l'indulgence,
„ que vous avez marquée, pour tout ce
„ qui eſt de ma façon, m'aſſeure que
„ perſonne n'a plus de penchant que
„ vous à proteger cet ouvrage, & à le
„ défendre avec chaleur. D'ailleurs,
„ vous êtes plus capable que tout autre
„ d'en découvrir toutes les beautez; &
„ même, il y a des paſſages dont le ſens
„ eſt impenetrable pour tout autre que
„ vous. Soyez perſuadé auſſi, Mon-
„ ſieur, que mon amitié, mon eſtime,
„ & mon reſpect pour vous, vont au
„ delà de l'expreſſion, & que je ſurpaſſe
„ à cet égard de bien loin tous ceux,
„ qui ont l'avantage de vous connoitre,
„ & de vous fréquenter.

„ Pour ce qui regarde les defauts,
„ que certains Cenſeurs atrabilaires pré-

„ ten-

„ tendent vous trouver, je puis vous
„ déclarer avec toute la ſincerité poſſi-
„ ble, que je n'en ai jamais apperçu ſeu-
„ lement l'ombre ; & je ne doute pas
„ que ces gens ne ſoient animez contre
„ vous de cet eſprit de malice & d'en-
„ vie, qu'un grand mérite, comme me
„ paroit le vôtre, ne manque jamais de
„ s'attirer. On me blamera peut-être
„ de faire violence à votre modeſtie, en
„ vous diſant ces choſes d'une maniere ſi
„ publique ; mais, du moins, puis-je
„ vous aſſurer, qu'au pied de la lettre je
„ penſe ſur votre chapitre éxactement
„ de la même maniere, lorſque vous ê-
„ tes l'objet de mes reflexions ſecrettes ;
„ ce qui arrive très ſouvent. S'il m'é-
„ toit permis de ſuivre le penchant le
„ plus fort de mon cœur, il n'y a rien
„ au monde, où je travaillaſſe avec plus
„ de plaiſir, qu'à votre Panegyrique.
„ Comme j'en ſuis détourné par la
„ crainte de la Critique, qui n'épargne
„ rien dans ce malheureux ſiecle, je fi-
„ nirai en vous proteſtant, que je ne
„ ſouhaitte rien avec plus d'ardeur, que
„ de vous conoitre d'une maniere plus
„ intime, que je ne fais peut-être à pré-
„ ſent. C'eſt alors, que je ſerois capa-
„ ble

„ ble de vous témoigner ma tendreſſe &
„ mon eſtime par des ſervices réels. En
„ attendant ce bonheur, je continuerai
„ d'être plus qu'homme au monde,
„ Monſieur, Votre affectionné Ami,
„ & le plus grand de vos Admirateurs. „

DISCOURS V.

Laudantur ſimili prole Puerperæ. HOR.

Les Meres vertueuſes s'acquierent de la Reputation par des filles qui leur reſſemblent.

J'Ai parlé en gros dans ma ſeconde feuille volante, de la famille, ſur laquelle je fus pour ainſi dire enté par mon ami; & j'ai fait comprendre à mes Lecteurs, que j'ai des obligations ſi grandes à toute cette maiſon que j'aurois été le plus ingrat des hommes, ſi je ne l'avois pour ainſi dire adoptée. Je puis dire que je l'ai fait; & s'il y a un homme au monde, qui, ſans s'être jamais marié, eſt capable de connoitre la tendreſſe naturelle d'un Pere vertueux pour une nombreuſe famille qui s'en rend digne, j'oſe dire que c'eſt moi. Je crois même que mes ſoins pour mes pupilles ont dû leur

leur être plus utiles que ceux d'un Pere véritable. Je n'ai point ſenti pour eux cette tendreſſe d'inſtinct, qui détourne d'ordinaire de ſon véritable but l'amitié d'un Pere, pour ceux à qui il a donné le jour : j'ai été toujours maitre de ma raiſon, quand il s'eſt agi de juger de leur conduite ; & un amour inconſideré pour leurs perſonnes ne m'a jamais porté à negliger leurs véritables interêts.

La ſurveillance, & la protection, ſont ſur-tout néceſſaires au beau-ſexe, qui fait partie d'une famille : les femmes doivent être garanties particulierement de l'infortune, & du deshonneur. Elles ont moins de force que nous, pour ſoutenir la premiere ; &, par la biſarrerie tyrannique de la coutume, & de l'opinion, elles s'attirent l'autre, par des choſes, qui ne paſſent, que pour des peccadilles, quand les hommes s'en rendent coupables. Cette Conſidération m'oblige à commencer, ce que j'ai à dire de mes Pupilles, par les femmes, qui doivent s'attirer les ſoins les plus délicats de la part d'un Tuteur ; car, c'eſt ſur ce pied là à peu près que je ſuis dans cette maiſon.

La venerable & pieuſe Dame, Douariere

riere du Chevalier Ambroiſe, s'eſt retirée depuis quelque tems du commerce du monde, & elle ne reçoit plus que les viſites de ſes parens. La nature des converſations, où j'entre d'ordinaire avec elle, fait voir avec la derniere évidence, que les gens d'âge ſe ſouviennent le mieux des choſes dont les images ſont entrées dans leur cerveau dans le tems que les facultez de leur ame étoient dans toute leur vigueur. Je me réſous d'ordinaire à l'aller voir, lorſque je me ſens l'eſprit troublé par le chagrin, ou par l'inquiétude, que me donne quelque affaire. On dit que dans ces ſortes d'occaſions rien n'eſt plus propre à remettre le calme dans une ame, que la joye & le divertiſſement. Pour moi, je connois une eſpece de douleur, qui me donne plus de conſolation, & qui réüſſit mieux à rendre la tranquilité à mon cœur, que tous les plaiſirs imaginables. Dez que nous ſommes enſemble nous ne faiſons que gliſſer ſur les choſes, qui ſont paſſées depuis peu, & notre eſprit recule imperceptiblement vers ces jours qui nous paroiſſent les ſeuls dignes d'être appellez heureux: ce tems, où nous étions à la mode, & les agréments qui l'accompagnoient,

gnoient, & qui étoient bien autre chose que tout ce qu'on voit à preſent, frappent alors notre imagination d'une maniere ſi vive, que par une agréable illuſion nous croyons voir, ce que nous ne faiſons que retracer à notre eſprit.

Cet entretien manque rarement de nous ramener le ſouvenir d'un *ami*, qui m'étoit plus cher qu'un Frere, & d'un *époux*, qui étoit à cette Dame plus precieux que la vie même : nous ne ſaurions nous empecher de nous étendre ſur cet article; & ces diſcours attendriſſans l'envoyent d'ordinaire à ſon cabinet, & moi aux affaires qui intereſſent la poſterité de cet ami genereux. Je ne ſai comment cette particularité de nos entretiens m'a fait oublier ce que voulois dire de cette Matrone reſpectable. Son âge avancé l'approche trop d'un monde meilleur, pour qu'elle s'embaraſſe encore beaucoup de celui-ci; & je n'ai fait mention d'elle, que comme de l'objet de la plus profonde veneration de tous ſes deſcendants. Leur conduite à ſon égard, eſt telle qu'elle peut ſervir de modelle à tous les jeunes gens, & leur faire ſentir que le tems où les gens d'âge commencent à être entierement inutiles à leur famille,

eſt

eſt preciſement la periode, dans laquelle leurs Enfants doivent s'acquiter envers eux de tous leurs devoirs, avec le plus d'éxactitude, & le plus d'étendue.

La veuve du Chevalier Frederic feu mon Eleve doit être conſiderée de tout un autre point de vue. Elle n'eſt plus dans la fleur brillante de l'âge; mais, elle ſe trouve dans cette ſaiſon, où les agrémens d'une grande fortune, la ſatisfaction de s'en ſervir noblement, & le plaiſir de s'attirer l'eſtime & l'admiration des hommes, ont de plus grands charmes, que dans la plus tendre jeuneſſe. *Mylady Lizard* jouït de cette heureuſe ſituation dans toute ſon étendue, & il ne tient qu'à elle d'y ajouter la touchante perſécution d'une grande foule d'amans; mais, elle eſt tendre mere, & entierement devouée aux ſoins de ſa famille. Cet amour maternel, & cette occupation joints au plaiſir d'être ſa propre maitreſſe, garantiſſent ſon cœur contre les attaques de l'amour. Je ne dis pas, que Mylady ne s'applaudiſſe point en ſecret d'être encore aſſez belle, pour s'attirer des amans, & d'être aſſez ſage pour reſiſter à la tentation de les écouter: je ne voudrois pas jurer même que cette va-

vanité ne la dédommage de la ſatisfaction, dont ſa raiſon la prive, & que cet amour-propre, qui n'a rien de vicieux ne ſoit la plus forte cauſe de la conſtance que nous admirons en elle.

Mademoiſelle Jeanne l'ainée de ſes filles eſt dans ſa vingt & troiſieme année. Dans toute ſa conduite, auſſi bien que dans ſon air, & dans ſes manieres, elle ſe moulle abſolument ſur ſa mere ; elle en eſt la copie la plus exacte : la nature même a jetté la baze de cette imitation, en donnant à cette Demoiſelle des traits extremement reſſemblans à ceux de *Myladi Lizard*. Je crains quelquefois qu'en la copiant avec une éxactitude trop ſcrupuleuſe, elle ne lui faſſe la cour d'une maniere peu adroite. C'eſt le vrai moyen, à mon avis, de faire ſentir à *Madame Lizard*, d'une maniere aſſez mortifiante, que la fille eſt réellement, ce que la Mere voudroit continuer d'être. Peut-être que je rafine trop ici ; &, dans le fond, on peut paſſer à l'une & à l'autre ces minuties en faveur de leurs excellentes qualitez.

Mademoiſelle Janneton eſt la main droite de ſa Mere. Elle ſe fait la plus ſerieuſe étude, de la ſeconder dans la conduite

duite du menage, & de toutes les affaires domeſtiques : elle intercepte, pour ainſi dire, certains murmures ridicules, qui pourroient troubler le repos de ſa Mere, & les empeche de parvenir juſqu'à ſes oreilles. Elle fait des efforts continuels, pour faire valoir auprès de cette Dame le mérite de ſes autres Enfans, comme auſſi la diligence & l'obeïſſance gaye de ceux qui la ſervent. C'eſt par le ménagement adroit de cette Demoiſelle, que toute la famille eſt gouvernée, ni par amour ni par crainte, mais par un certain reſpect, qui eſt un compoſé de l'un & de l'autre. En un mot, *Mademoiſelle Janneton* eſt véritablement ce qu'on appelle une fille de merite; mais, ni ſon dévouement à la pieté, ni ſon applicàtion aux affaires du menage, ni aucune autre raiſon, n'ont pu preſerver ſon ame contre l'amour : j'ai remarqué qu'elle s'eſt laiſſé toucher le cœur par le merite d'un jeune homme de grande eſpérance, mais d'une fortune très mince, & qu'elle le prefere à des gens fort riches qui la demandent à *Myladi Lizard*. Celle-ci regarde le mariage de tout un autre œuil, & elle ne ceſſe de dire à la tendre *Janneton*, que la pru-

prudence doit diriger les paſſions ; de maniere, que ſi je ne m'en mêle, la pauvre enfant ſera obligée de ſurmonter deux paſſions à la fois, en donnant ſon congé par prudence à celui qu'elle aime, & en épouſant par contrainte celui qu'elle ne regarde qu'avec averſion.

Mademoiſelle Lizard la ſeconde ſe nomme *Annabelle*. Elle a l'eſprit extrémement vif, beaucoup de bon ſens, & la figure très aimable ; mais, ce qui me fait de la peine en elle, c'eſt une certaine fineſſe d'eſprit, qui ne me paroit pas trop compatible avec l'éxacte probité. Elle paroitra quelque fois rever profondement à rien : d'autrefois, uniquement occupée d'elle même, ou d'une infinité de bagatelles ; &, dans ce même tems, la friponne fait des remarques ſur toute la compagnie, en amaſſant pour ſon eſprit ſatyrique un petit thréſor de differents ridicules. Je crains bien qu'avec toutes les qualitez les plus propres à donner de la tendreſſe, elle ne ſoit incapable d'aimer autre choſe qu'elle-même. Que ferai-je de cette fille-la ?

Mademoiſelle *Cornelie* employe à la Lecture la plus grande partie de ſon tems : elle le fait avec tant d'application,

tion, qu'elle en contracte un petit air diſtrait, qui eſt plutôt convenable à un ſavant qu'à une jeune fille extrémement aimable. Les plus railleuſes de ſes amies pretendent qu'elle doit avoir de l'amour, & que la retraite ne lui deplait, que faute du tête à tête. J'ai raillé ſouvent ſur les Romans devant elle, de peur qu'elle ne ſe jettât dans la profondeur de ces ſortes d'Etudes; mais, je crains bien, qu'en voulant l'en détourner, je n'aye fait autre choſe qu'exciter ſa curioſité pour cette ſorte d'ouvrages. J'ai bien peur qu'elle ne ſoit plus ſavante ſur ces matieres, que je ne la ſouhaite. Elle dit l'autre jour, en regardant un verre d'eau, où elle vouloit ſe laver après le diner, & en y trempant ſes doits, avec une petite delicateſſe affectée, *Ah! quelle eſt belle! c'eſt du Criſtal liquide.* J'examinerai cette affaire plus à la rigueur, & je n'en déciderai pas, avant que d'avoir des preuves plus claires.

La quatrieme eſt Mademoiſelle *Babet.* Je ne ſaurois comprendre comment elle fait, pour être ſi bien inſtruite de tout ce qui ſe paſſe, & pour être ſi ſavante dans l'Hiſtoire ſcandaleuſe. Elle ſait ſur le bout du doit tout ce qui s'eſt paſſé

entre Mylord un tel, & Myladi une telle, & quand il lui donna la main au ſortir de la Comédie. Elle eſt parvenue tout d'un coup à connoitre tout le *trantran* du monde ; & hier, elle dit à ſon ainée d'un petit air inſultant, *Eh, ma chere Sœur, comment ſeriez-vous au fait de certaines choſes, vous qui n'entendez parler que de ce qui ſe paſſe dans la famille ?* Je ne ſai que croire là deſſus ; mais, ſa fille de chambre m'eſt furieuſement ſuſpecte.

Pour Mademoiſelle *Manon* la cadette, ſes Sœurs la raillent & l'appellent de mon nom de famille, parce que je l'aime particulierement, & que je lui ai donné le nom de *Brillante*. Je puis dire que c'eſt la quinteſſence de tout ce qui compoſe un excellent naturel. C'eſt le portrait veritable de ſon grand pere ; &, ſi l'on s'imagine toutes les qualitez qui forment un parfaitement honnête-homme changées pour ainſi dire de Sexe, on en trouvera chez elle la ſemence, & même la fleur. Quoi que je ſente tout le ridicule qu'il y a à marquer une certaine tendreſſe pour les traits & pour la figure d'un ami mort, je ne ſaurois me delivrer de la foibleſſe d'aimer d'avantage cette aimable Enfant, à cauſe de ſa reſſemblance

blance avec ſon grand Pere. Combien de fois ne m'eſt-il pas arrivé, quand elle me parloit, de me ſéparer bruſquement d'elle, pour lui cacher l'attendriſſement, qu'excitoit en moi le ſon de ſa voix? Elle m'aime bien auſſi, la pauvre fille, & ce n'eſt pas par un principe d'interêt qu'elle me donne tant de marques d'amitié. Son air naturel m'eſt un garant de la ſincerité de ſon cœur: il n'eſt pas croyable que des traits comme les ſiens cachent le moindre artifice. Quand je ſuis un ſeul jour ſans voir la famille, je puis être ſur de l'avoir chez moi le lendemain, pour me demander les raiſons de mon abſence.

On peut juger ſi on rend force viſites à *Myladi Lizard*, maitreſſe de diſpoſer de toutes ces aimables filles, qui ſeront très riches, pourvu qu'elles ſe marient de mon aveu, & de celui de leur Mere.

Le Chevalier *Guillaume Oger* vient très ſouvent chez nous avec ſon fils, qui eſt deja en âge de maturité. Ses viſites aſſidues ont un double motif: le Chevalier dit avec une Galanterie un peu campagnarde, qu'il eſt tout prêt à épouſer la Mere, ſi elle veut bien; & qu'elle le veuille ou non, que ſon fils Olivier eſt

le maitre d'épouſer celle des filles, que ce *Garçon* trouvera le plus à ſon gré.

M. Rigburt, qui eſt de la même Province que nous, & qui outre un peu le compte qu'il nous rend de ſon bien & de l'ancienneté de ſa race, s'offre à contracter avec nous, pour la ſomme & valeur de deux filles.

De plus, le Chevalier *Henri Pandolf* nous a écrit de ſa terre, qu'il eſt fort porté à une Alliance avec la famille des Lizards. Myladi m'a montré ſa Lettre ce matin. La voici.

MADAME,

ON dit beaucoup de bien de vos filles; &, quoi qu'on m'offre ici de très bons partis pour mes Garçons, & que la petite verole faſſe de grands ravages à Londres, j'enverrai mon ainé pour les aller voir, pourvu qu'il paroiſſe par votre réponſe, que vous êtes contente de la liſte que je vous envoye ici de mes revenus, & que vous ne le refuſiez pas pour votre gendre. A vous dire la verité, je ne prétends pas que mon fils ait un refus de quelque perſonne que ce ſoit. Là deſſus Madame, je conclus, & ſuis

Votre très-humble Serviteur,

HENRI PANDOLF.

DIS-

DISCOURS VI.

Non minor eſt virtus quàm quærere parta tueri.

Il n'y a pas moins d'habileté à conſerver des biens, qu'à les acquerir.

VOilà les femmes de notre famille depechées, & leurs Caracteres courent deja toute la ville. Pour répandre ſuffiſamment du jour ſur les Diſcours ſuivans, qu'on appellera les *Preceptes du Gouverneur*, ou ſi l'on veut les *Avis de M.* * *Ironſide*, il ſera neceſſaire de parler en detail des hoirs males de la maiſon dont j'écris l'Hiſtoire morale.

Les talens & les qualitez des femmes, quand elles ſont ſages, ſont preſque entierement bornées aux affaires domeſtiques, au lieu que le caractere & la conduite des hommes doivent être conſidérées dans des Rélations plus differentes & plus étendues.

Il y a bien de l'apparence, par conſe-

* C'eſt le *nom de famille*, que l'Auteur ſe donne. Ce mot ſignifie *flanc de fer*. Il prétend être d'un tempéramment robuſte, & d'une race qui vi[illegible] ès ong-tems.

quent, que *Meſſieurs Lizard* occuperont plus long-tems ma plume que n'ont fait Medemoiſelles leurs ſœurs.

Le Chevalier *Henri Lizard* de la Comté de Northamton, fils & Heritier du Chevalier *Frederic*, eſt entré depuis peu dans ſa vingt & ſixieme année, & il a fixé ſa demeure dans la Province.

Le revenu annuel, dont il jouït dès à préſent eſt de trois mille livres ſterling argent clair & net, qui lui reſte après avoir payé les taxes, & ſatisfait à toute autre charge. C'eſt un homme qui a de l'eſprit, & du jugement, ſans pouvoir paſſer pour ce qu'on appelle d'ordinaire un homme d'un *mérite brillant*. Ses vertus ſont plus grandes que ſes *agremens*, & ſa conduite eſt meilleure que ſa converſation : cependant, quand on compare ſes manieres & ſes actions, avec la ſituation où la Providence l'a placé, on ne peut qu'avouër que c'eſt un homme d'un *mérite ſolide*.

L'éducation, qu'on lui a donnée, a eu pour principal but de le rendre habile par rapport au calcul. Dans toutes les entrepriſes qu'on lui propoſe, il ſaiſit d'abord le vrai & le fort d'une affaire, & en moins de rien il eſt éxactement inſtruit

ſtruit du profit ou de la perte qu'il y a à attendre du projet dont il s'agit. Cette capacité, jointe à ſon intégrité naturelle, le rend auſſi juſte à l'égard des autres, qu'à l'égard de lui-même. Il paye avec toute la ponctualité imaginable, & je ſuis ſur que jamais il n'a ſongé à bâtir, & à faire faire quelque embelliſſement à ſes jardins ou à ſon Parc, ſans avoir en caiſſe l'argent qu'il y devoit emploier. Quoique par là il pût ſe faire ſervir à meilleur marché qu'un autre, il a un trop bon naturel pour le prétendre; mais, il tire un autre uſage de la ſupériorité de ſon exactitude & de ſa prudence: c'eſt qu'il eſt le maitre de choiſir les artiſans les plus habiles, & les plus propres à éxécuter ſes deſſeins. Avec ſon argent comptant, l'Architecte, le Maçon, & le Charpentier, ſe trouvent en état de faire affaire avec les autres Gentilshommes de la Province, qui les employent inconſidérement, & qui ſouvent les payent en leur cédant une partie de leurs Terres. Gens peu judicieux, s'il y en eut jamais: ils ne ſauroient ſe mettre dans l'eſprit, que s'ils vendoient le terrain même où ils font batir, l'Edifice ne paſſeroit que pour un vil acceſ-

ſoire du fond. C'eſt bien un autre homme, que le Chevalier Henri : il a toujours dans ſes coffres, ſon revenu d'une année, pour être en état de fournir à ſes plaiſirs innocens, de régaler ſes bons amis, & de ſoulager les malheureux. Ses valets, ſon betail, & tout ce qu'il poſſede, ont un air, qui annonce la richeſſe de leur Maitre. Les gens qui l'approchent le plus, ſon Baillif, ſon Valet de chambre, & celui qui a ſoin de ſa cave, ont plutôt l'air content, que gai : les autres Domeſtiques paroiſſent vivre dans l'abondance, & non pas dans la débauche.

Comme le Chevalier Henri eſt dans la fleur de ſon âge, & d'un naturel fort actif, il ne figure jamais mieux qu'à Cheval. Avant que d'entrer dans le détail à cet égard, je dois vous dire que pendant ſon Enfance tous les jeunes Gentilshommes du voiſinage avoient la permiſſion de venir ſe rendre dans une partie de la maiſon, qu'on appelloit l'*Academie*. Il y avoit là un Maitre d'Ecole aſſez habile, & d'une conduite très réguliere, qui, outre la table, avoit de la famille une penſion de cinquante livres ſterling, pour vaquer à l'inſtruction de tous les Enfans no-

nobles ou roturiers qui vouloient bien être les compagnons d'étude de nôtre jeune homme. Dès qu'ils furent plus avancez en âge, ils pouvoient se servir des chevaux de la maison, pour s'aller promener avec lui : il y avoit toujours dix ou douze chevaux de main tous prêts pour lui & pour ses favoris, qu'il choisissoit avec beaucoup de discernement, & parmi lesquels il partageoit ses bontez avec autant de bon naturel que de prudence. Tous ses *Coureurs*, aussi bien que les chevaux d'attellage, étoient très bien dressez par un Ecuier, qui étoit aux gages de la maison, & qui dans un manege, où il commandoit absolument, donnoit leçon à tous les jeunes Gentilshommes de notre Comté qui avoient envie d'apprendre ce noble exercice. Cette maniere d'agir nous a procuré, outre de l'estime & du credit dans la Province, des profits très réels, & très considérables. Comme la Noblesse, qui possede à present presque toutes les Terres de la Province, est redevable au Chevalier Henri de la partie de son éducation, dont elle se prévaut le plus, je veux dire de son addresse à manier un cheval, elle préfere les chevaux qui sortent de notre

manege à tous les autres, & les paye plus cher de dix pour cent.

Tout ce que je viens de dire eſt la cauſe, pourquoi notre Chevalier fait ſi belle figure à cheval. On ſait les heures, qu'il deſtine à ſes cavalcades, & à peine eſt-il dans la ſelle, qu'il voit paroitre tous les Gentilshommes du voiſinage ſes amis, & ſes compagnons d'Ecole, prêts à l'accompagner, montez à merveille, & ſuivis par des laquais de fort bonne mine.

Je ne ſaurois trop louer notre Chevalier de l'attention particuliere qu'il fait à ſon Ecurie. Non ſeulement il fait dreſſer les chevaux de main, mais encore les chevaux de chaiſe, & de caroſſe, dont ſa Province produit les plus beaux & les plus vigoureux de toute l'Angleterre. Il y trouve ſon compte à tous les marchez: ce qui n'eſt pas ſurprenant; rien ne releve d'avantage la force & l'agilité d'un cheval, que la bonne grace. Ce n'eſt pas tout: pour encourager tous ceux, qui ont des haras, il propoſe toutes les années des prix pour les chevaux, qui excellent dans tous les ſervices que ces animaux peuvent rendre au genre-humain: il y en a pour le meilleur trotteur,

teur, pour celui qui galloppe le mieux, qui va le mieux l'amble, & qui a le meilleur pas; il y en a encore pour celui, qui tire le plus vite le plus grand fardeau d'un lieu à un autre, & pour celui qui porte le plus loin la plus grande charge. C'eſt là un des plus touchants plaiſirs de notre jeune Seigneur, & il a un gout excellent pour l'habillement des Piqueurs. Pour animer d'avantage les combatants, c'eſt toujours quelque beauté villageoiſe de diſtinction qui tient en main le prix deſtiné au meilleur trotteur; & ſes amants, qui ſe diſputent ce prix, auſſi bien que les bonnes graces de la belle, doivent bien ſe garder, de regagner par le *galop*, le terrain qu'ils ont perdu par le *trot*. Au reſte, les chevaux qui ne combattent que pour l'honneur d'avoir le meilleur pas, ſont d'ordinaire montez par quelques beaux-Eſprits campagnards, qui n'aiment pas à battre beaucoup de païs, ſi ce n'eſt par l'imagination. C'eſt par ces ſortes de petits divertiſſemens auſſi utiles qu'agréables, que le Chevalier Henri s'attire l'amitié de ceux qui ne connoiſſent pas tout ce que vaut ſon intérieur, & l'eſtime de tous ceux qui penetrent juſqu'au fond de

ſon caractere. Je dois remarquer encore, qu'il n'eſt pas amateur des courſes de chevaux, dont on fait tant de cas par tout le pais: il trouve qu'il y a de l'inhumanité à arracher à ces pauvres bêtes les derniers efforts de vigueur; & cela, ſimplement dans la vue de ſe divertir. Cependant, pour éviter toute affectation de ſingularité, il fait courir toutes les années pour le prix propoſé par Sa Majeſté, avec ordre à ſon piqueur de ne pas gagner, de ne pas reſter auſſi trop en arriere; mais, quand il eſt avec ſes amis familiers, il ſoutient en bon Gentilhomme Campagnard, que c'eſt un deffaut dans tous les *Miniſteres* de ne faire attention, qu'aux chevaux qui ont le plus d'agilité.

Comme j'écris ici la vie d'un homme de mérite, je m'attache volontiers à des Minuties, perſuadé avec Plutarque, que les petites particularitez caractériſent mieux un homme, que les actions d'éclat. Rien ne diſtingue mieux la famille des Lizards, que le détail exact d'une œconomie. Il y a environ ſix ans, que notre Chevalier en donna un éxemple, qui me perſuade, qu'un jour il pourra briller dans *la chambre des Communes*. Il

eſt

eſt vrai que toute ſa richeſſe conſiſte en terres ; mais, cela n'empêche pas qu'il ne ſente, que la valeur de ce qu'il poſſéde dépend de la ſituation & du degré de notre commerce. Il n'avoit que vingt ans, quand en ſa préſence je pris l'occaſion de demander à un habile Marchand drappier, ce que lui coutoit de louage la boutique qu'il occupoit près de la bourſe. Cette boutique, ſi je m'en ſouviens bien, a 14 pieds de long, ſur 8 de large. Il me répondit qu'il en donnoit 80 livres ſterl. & là deſſus je laiſſai tomber la converſation, ſans plus y ſonger : elle avoit pourtant fait de très fortes impreſſions ſur l'eſprit du Chevalier ; & le lendemain, je vis ſur ſa table un calcul de la valeur des terres d'une Ile *d'une telle étendue, acceſſible par tant de bons ports, & de la difference de la valeur de ces terres, à proportion de leur proximité des ports, & des commoditez qu'elles pouvoient en tirer.* Tout le but de ſon opération étoit de ſavoir, pourquoi une ſeule toiſe auprès de la bourſe valoit mieux que pluſieurs arpents dans la Comté de Northamton, & ce que vaudroient ces arpens dans cette Province, s'il n'y avoit point de commerce du tout dans le Royaume.

En vérité, je ſuis mortifié, quand je penſe à la conduite de ce jeune homme, & que je conſidere en même tems avec combien de facilité des gens riches peuvent faire du bien à tout le monde, dans quelque endroit qu'ils puiſſent avoir fixé leur demeure. Ils n'y ſongent pas pourtant, quoi que les mêmes moyens, dont ils pourroient ſe ſervir pour être utiles aux autres, ſont les plus propres à augmenter leurs richeſſes, & leur réputation.

Pour moi, je n'attribue la ſplendeur ſoutenue de la famille des Lizards, qu'au genie de celui qui l'a tirée de l'obſcurité. Ce genie s'eſt répandu ſur tous les hoirs males de generation en generation. Le vieux Chevalier Henri, tris-ayeul de notre jeune homme, ſe conformant à l'humeur ſententieuſe de ſon ſiecle, a écrit de ſa propre main ſur tous les actes, qu'il a jamais ſignez, la Maxime, que voici : *Il y a quatre bonnes Meres, qui ont mis au monde quatre Filles très odieuſes; la* Vérité *a engendré la* Haine; *le* Bonheur, *l'*Orgueuil; *la* Sécurité, *le* Danger; *& la* Familiarité *le* Mepris.

DISCOURS VII.

——Properat cursu
Vita citato.

La vie s'envole d'une course rapide.

M'Etant donné ce matin l'honneur d'aller rendre visite à Milady Lizard, je me suis mis dans le fauteuil, qui m'attend toujours à sa table à thé, au haut bout de laquelle étoit placée cette vertueuse Dame avec ses filles rangées à sa droite & à sa gauche. Dans cette situation, elle me paroissoit avoir plus de dignité, que Venus accompagnée des Graces, que Diane environnée de ses Nymphes, ou que quelqu'autre beauté céleste que ce soit, qui doive son éxistence à la Poesie.

Comme nous étions tous de la famille, & que nous n'étions contraints par aucun étranger, la conversation n'a roulé que sur les moyens de bien établir nos Demoiselles. J'ai vu d'abord que Mylady avoit envie de faire à cet égard à son ainée une proposition, qui est autant du gout de la Mere, qu'elle déplait à la fille

fille & à moi. Je n'ai rien négligé pour détourner la converſation de ce ſujet delicat; car, il n'eſt pas bon que nos jeunes filles remarquent jamais que nous puiſſions être, Madame & moi, d'opinions differentes.

A propos de mariage, ai-je dit d'un air fort ſerieux, il me ſemble qu'une fille de vingt & trois ans eſt encore bien jeune, & qu'on ne feroit pas mal d'attendre encore une douzaine d'années, avant que de ſonger à la marier. Toute la compagnie s'eſt allarmée d'un Paradoxe ſi étrange, & la pauvre *Brillante* s'eſt brulé les doits en voulant s'appuier ſur la table, pour me regarder en face, & pour m'écouter avec plus d'attention.

Comme je ne ſongeois qu'à faire ma Cour à la Mere, j'ai fait ſemblant de ne pas prendre garde à l'indignation qui étoit peinte dans les yeux de tous ſes enfans; &, pour appuier ce que je venois de dire, j'ai addreſſé à cette Dame le petit Diſcours ſuivant. Dans ce ſiecle pétulant & inconſidéré, on s'eſt accoutumé mal-à-propos à abréger beaucoup le Rolle qu'une femme doit joüer ſur le théatre de la vie: on a renfermé ce que ce Rolle a de plus noble, & de plus gra-

gracieux, dans cette partie de ſon âge, où la raiſon & le diſcernement ſont les plus foibles, & où les caprices & la paſſion ont le plus de pouvoir. Une Demoiſelle très jeune paroit à la Cour: elle entend un murmure applaudiſſant à l'entour d'elle: les hommes ſe demandent les uns aux autres, qui eſt cette jeune beauté? On boit enſuite à ſa ſanté, dans toutes les Compagnies où l'on ſe pique d'aimer le beau ſexe, & elle eſt le centre de tous les regards dans les aſſemblées publiques. Mais, ſi elle ne ſe marie pas en trois ans de tems, depuis le prémier moment qu'elle a été introduite dans le monde; on ſe familiariſe avec ſes charmes, ſes yeux ſont deſarmez, & l'on n'en parle plus qu'avec la plus grande indifference. Ce qui me mortifie le plus, c'eſt que ſa Gloire finit vite, à proportion que ſa conduite eſt ſage & prudente.

Or, Madame, ſi en nous formant l'idée d'une femme aimable, nous étions aſſez judicieux pour y renfermer l'utilité ſolide, que nous pouvons en tirer, il eſt certain que notre choix tomberoit ſurtout ſur celles, qui ſont en état de nous pro-

procurer des Enfans vigoureux, & de leur donner une bonne nourriture ; ce qu'on ne ſauroit gueres attendre d'une fille dans la prémiere fleur de ſa jeuneſſe.

On ſe conduiſoit bien plus ſagement à cet égard ſous le Regne glorieux de la bonne Reine Eliſabeth. Je me ſuis occupé ce matin à parcourir un gros in folio intitulé *le Parfait Ambaſſadeur*, & qui conſiſte ſur tout en Lettres écrites de *Milord Burleigh Comte de Leiceſter*, & du *Chevalier Thomas Smith*. Il y en a une de ce dernier au *Chevalier François Walſingham*, pleine d'une ſavante galanterie. Il tache d'y perſuader à ſon ami, qui étoit Ambaſſadeur à la Cour de France, que pour hater le mariage du Frere du Monarque François avec la Reine, il faudroit faire ſortir cet amant de ſon indolence, & le porter à venir voir ſon Auguſte maitreſſe. Cependant, elle étoit alors dans ſa trente-neuvieme année; mais, il faut remarquer qu'alors il regnoit dans toute la conduite des amans une certaine reſerve, qui faiſoit le Caractere de ce ſiecle, & qui étoit très propre à entretenir long tems le feu de l'amour. Cette ſageſſe, qui de la penſée

ſée ſe repandoit ſur les paroles & ſur les actions, entretenoit les deſirs dans une chaleur égale, qui charmoit le cœur, ſans le mettre à la torture, & ſans le deſſécher. Voici cette Lettre, Madame, je l'ai copiée à cauſe de la ſingularité des penſées.

Au très honorable Chevalier François Walſingham Ambaſſadeur a la Cour de France.

„ JE ſuis faché qu'une auſſi bonne affaire que la nôtre ſoit ſujette à „ tant de délais, faute d'une démarche un peu délicate. Il me ſemble „ pourtant, que ce ne ſeroit pas une „ ſi grande affaire pour notre amant, „ que de prendre la peine d'aller voir „ ſes amours. Faut-il donc qu'elle diſe „ *Oui*, avant que d'avoir vu ſon amant, & d'en être vue? Il y a vingt „ raiſons, qui l'obligent à faire ce voyage, & qui le doivent perſuader, „ qu'il ſera le très bien venu. Peut-être „ ſa préſence fera-t-elle plus dans une „ heure, que toutes nos Négociations „ dans deux ans. *Cupido ille, qui vincit*

„ *om-*

„ *omnia, in oculos inſidet, & ex oculis e-*
„ *jaculatur, & in oculos utriuſque, vi-*
„ *dendo non ſolum, ut ait Poeta, fæmina*
„ *virum, ſed vir fæminam.* C'eſt-à-
„ dire, *L'Amour, qui eſt le plus grand*
„ *Conquerant du monde réſide dans les*
„ *yeux: C'eſt de là qu'il tire toutes ſes fle-*
„ *ches; &, ſelon le ſentiment d'un Poete,*
„ *c'eſt par la vue, que non ſeulement la*
„ *femme charme l'homme, mais que l'hom-*
„ *me encore touche le cœur de la femme.*
„ Quelle comparaiſon y a t-il, je vous
„ prie, entre *j'ai entendu dire, je penſe,*
„ *je m'imagine*, & cette ſituation, *Cum*
„ *præſens præſentem tuetur & alloquitur*
„ *& furore forſitan amoris ductus amplec-*
„ *titur:* c. d. *Quand on ſe contemple mu-*
„ *tuellement, quand on entre en Converſa-*
„ *tion, & que dans une extaze de tendreſ-*
„ *ſe l'Amant arrache un doux baiſer à*
„ *l'objet de ſon amour?* Quelle impreſ-
„ ſion ne fait-il pas ſur l'eſprit de ſa
„ maitreſſe, quand il ſe dit à ſoi-même,
„ mais aſſez haut pour qu'elle puiſſe
„ l'entendre, *Teneo-ne te mea? an etiam*
„ *ſomno fæminæ volunt videri cogi ad id*
„ *quod maximum cupiunt?* c. d. *Tiens-*
„ *je ma belle entre mes bras? Seroit-*

ce.

ce bien une réalité, ou arriveroit-il même en ſonge, que les Dames veulent être forçées à ce qu'elles ſouhaitent le plus? Si nous faiſons les indifferens de notre côté, c'eſt un Rolle qui convient à la dignité de la perſonne & à ſon ſexe; mais, quelle raiſon avez-vous vous autres d'être ſi froids? Ne faut-il pas qu'un jeune Cavalier ſoit courageux, hardi, & prêt à tenter les avantures les plus difficiles? S'il eſt refuſé, il n'aura que *honorificam repulſam*; le refus même lui ſera glorieux. On n'en parlera pas plus mal de lui que de Phaeton, *quam ſi non tenuit, magnis tamen excedit auſis.* c. d. *S'il n'a pas réüſſi à conduire le char du Soleil, il s'eſt pourtant rendu illuſtre par ſa chute.* Autant que je puis juger de cette Affaire, *hæc eſt ſola noſtra anchora, hæc jacenda eſt in nobis alea.* Il faut que le galant vienne ici, *c'eſt la notre dernier Ancre, le ſort en doit être jetté.* Dans l'inſtabilité des choſes humaines, *Unum momentum eſt uno momento perfectum factum, ac dictum ſtabilitatem facere poteſt.* c. d. *Un ſeul heureux moment eſt capable de faire tout réüſſir.* Il en faut paſſer par là, à moins qu'on ne veuille

» en-

„ encore reſter long-tems dans le doute,
„ & dans l'incertitude.

„ Votre fidelle Ami,

„ De Killingworth,
„ le 22 Aout 1572.

THOMAS SMITH. „

Mon Diſcours ne pouvoit faire qu'une agréable impreſſion ſur l'eſprit de Mylady Lizard, qui, ſelon le calcul du Regne d'Eliſabeth, ſe voyoit à peine au deſſus de l'âge de Maturité. Le reſte de la Compagnie en récompenſe en étoit cruellement mortifié, & nos pauvres Demoiſelles étoient bien fachées de n'être encore que des *Enfants à la bavette*. Il falloit bien les conſoler un peu; & j'y reuſſis, en attribuant les mariages précipitez de nos jours à l'importunité des hommes, par laquelle il eſt impoſſible aux filles de jouïr, auſſi long tems qu'elles le voudroient, des agrements & de la liberté du Célibat.

Je finirai par une réflexion, qui paroit aſſez éloignée de mon ſujet, & qui ne laiſſe pas d'y avoir de la Relation. Il n'y

a

à point d'âge, point de caractere, point de profeſſion, qui puiſſe nous affranchir entierement nous autres hommes de l'ambition naturelle de plaire au beau ſexe. *Cardan*, homme grave, & Philoſophe de Profeſſion, avoue ingénument, que quoi qu'il ait ſoutenu avec fermeté, l'indigence, la calomnie, & une longue ſuite de toutes ſortes de malheurs, il n'a conſidéré la vie comme un fardeau inſupportable que depuis le commencement de ſa vingt & unieme année, juſqu'à l'âge de trente ans.

Les railleries, que lui attira l'incapacité, où il ſe trouva pendant ces dix années, de répondre aux bontez des Dames, & le mépris, que ce malheur lui donna pour lui-même, remplirent ſon cœur, à ce qu'il nous dit, d'afflictions, dont il eſt impoſſible de donner une idée aſſez forte. *Mille malheurs, mille deſaſtres*, dit-il dans le même endroit, *peuvent être les ſuites de notre amour pour les femmes. Les Dépenſes exceſſives où nous forcent leur extravagance & leur vanité. Que dis-je? quelques mots ſortis inconſidérement de leur bouche peuvent nous ruiner & même nous attirer la mort. Mais, la crainte de ces malheurs, n'eſt rien en comparaiſon*

ſon des ſentimens afreux, dont notre ame eſt accablée, par l'incapacité de profiter de leurs tendreſſes. Cet aveu arraché, pour ainſi dire, par la force de la vérité, à un homme de ce caractere, eſt très propre à appuier ce que j'ai dit touchant la tyrannie naturelle, que les femmes exercent ſur nous d'une maniere irréſiſtible.

J'avoue que les expreſſions fortes, dont cet Auteur ſe ſert, ne m'étonnent point, & que je n'y trouve rien d'outré. Extravagance tant que l'on veut: elle a ſa baze dans la nature, qui ſelon toutes les apparences n'a pas donné au beau ſexe un penchant moins vif pour les hommes, que celui qui nous entraine vers elles. Il eſt vrai, qu'il y a de certaines filles fantaſques, qui ſe font un Heroïſme de leur indifference pour nous. Ce caprice tient bon pour quelque temps: mais, la nature le ſurmonte a la fin; & celles, qui ont été les dupes de cette chimere, donnent ſouvent dans quelque attachement indigne, après avoir mépriſé des partis conſiderables.

Ce qui eſt naturel n'eſt jamais eſſentiellement mauvais; &, par conſequent, il ne s'agit pas de déraciner cette inclination

nation violente, que les deux ſexes ont l'un pour l'autre: il s'agit de le diriger, & de le rendre utile à tous les deux. L'experience nous fait voir que le naturel le plus farouche revêt l'humanité, dès que l'amour s'en mêle. Cette paſſion menage de nouvelles graces à nos manieres, de la grandeur à nos ſentimens, de la nobleſſe & de la douceur à notre Phiſionomie. Veut-on ſe pouſſer dans les belles lettres, ou dans les armes; tache-t-on à donner à ſon corps, par les exercices, de l'agrément & de la vigeur? il ſuffit pour hater la réüſſite de nos efforts, de ſonger à un objet, à qui nous avons envie de plaire. C'eſt dans les amants, qu'on voit briller avec le plus d'éclat la politeſſe, le courage, la generoſité, la magnificence, enfin toutes les vertus qui font les honnêtes gens, & les Heros. Mais, qu'on ne s'y trompe pas; l'amour ne produit pas toujours de ſi nobles effets: il n'eſt accompagné de ces grandes qualitez, que lorſqu'il a pour objet des *Demoiſelles Lizard*, qui, ſi elles ſuivent l'exemple de leur Mere, ſont capables de faire gouter à des époux tous les plaiſirs de cette Paſſion, ſans aucun mélange de ces amertumes, qui en ſont d'ordinaire inſeparables.

DISCOURS VIII.

—— Animum rege. HOR.

Maitrisez vos passions.

RIen n'est plus du ressort d'un homme qui s'erige en Directeur des mœurs de tout un peuple, que de decouvrir les écœuils, où nous sommes jettez par la violence dereglée de nos passions. J'ose avancer là dessus une proposition qui paroitra paradoxe à cause de sa nouveauté; & je soutiens qu'il arrive très souvent, qu'entrainé par la fougue de ces passions on fait des choses directement contraires aux interêts de ces passions mêmes. La vérité de cette maxime paroit évidemment dans une Histoire que j'ai lue depuis peu dans les Commentaires Royaux du *Perou*. On y voit un Tiran orgeuilleux devenir le plus lache des hommes, aussi tôt qu'il se voit privé du poste, qui étoit l'unique baze de son insolence; on y voit un de ceux qu'il avoit opprimez, tellement possedé du démon de la vangean-

geance, qu'avant que de parvenir à ſon but il n'a pas le loiſir de ſonger à ſa propre conſervation. Mais auſſi tôt que ſa paſſion furieuſe eſt ſatisfaite, ce ſentiment naturel, & la crainte d'un danger prochain, rentrent dans ſon ame avec violence, & l'agitent tellement, qu'il eſt incapable de profiter de l'occaſion de ſe ſauver, & qu'il ſe jette dans le peril, par la crainte du peril même.

Il eſt vrai qu'à proprement parler les motifs de la conduite de ces deux hommes ne furent pas tant des paſſions, que de mauvaiſes habitudes contractées par les paſſions; à mon avis l'*orgœuil* & la *vangeance* ne ſont que des plans & des ſyſthemes de *dedain* & de *colere*. Voici l'Hiſtoire.

Le Licencié *Eſquivel* Gouverneur de la Ville de Potoſi commanda un jour à deux cens hommes de cette Garniſon de marcher vers le *Tucuman*, avec ordre exprès de ne ſe point ſervir d'Indiens, pour porter leur bagage. Il ſe mit dans un lieu convenable pour obſerver de quelle maniere il ſeroit obei, & il vit bien-tôt un grand nombre d'Ameriquains chargez du Bagage des Eſpagnols. Il trouva

pourtant à propos de laiſſer paſſer tous les rangs, & il ſe contenta de ſaiſir dans le dernier un Soldat appellé *Aguire*, dont les hardes étoient portées par deux Indiens : il le fit mettre aux arrêts, & peu de jours après il le condamna à recevoir deux cens coups de fouet. *Aguire* fit repreſenter au Gouverneur par ſes amis, qu'étant Gentilhomme, & ayant un Frere dans le Païs, qui poſſedoit des Terres conſiderables, il eſperoit que ſa naiſſance l'exemteroit d'une punition ſi infame. Cette repréſentation ne fit rien ſur la Dureté du Gouverneur, qui s'obſtinoit à vouloir faire exécuter la Sentence; ce qui jetta *Aguire* dans un tel deſeſpoir, qu'il conjura *Eſquivel* de le condamner plutot à un ſupplice, auquel il ne ſeroit pas forcé de ſurvivre, & de le faire pendre quoi que ſa nobleſſe ſemblât le mettre à l'abri d'une mort ſi honteuſe. Quoique notre *Licencié*, avant que de parvenir à une charge ſi conſiderable, eut fait parade pendant toute ſa vie d'un caractere de douceur & d'humanité, ſa fortune l'avoit tellement changé, que les ſoumiſſions du pauvre Soldat ne faiſoient que nourrir & enfler ſon inſolence. Dans le tems même, que les amis d'Aguire lui ad-

addreſſoient de la part de ce malheureux une priere ſi attendriſſante, il ordonna d'un ton orgœuilleux que la Sentence fut miſe en execution dans le moment même.

Là deſſus, comme il arrive d'ordinaire dans ces ſortes d'occaſions, tout le peuple accourut pour voir ce triſte ſpectacle, mais les principaux habitans de la ville, touchez de compaſſion pour ce jeune Gentilhomme, allerent en corps prier le Gouverneur de ſuſpendre du moins la punition du coupable, s'il ne vouloit pas l'addoucir; tout ce qu'ils purent obtenir par leurs inſtances, fut un délai de huit jours. Malheureuſement lorſqu'ils coururent vers le cachot, pour porter cette nouvelle au Priſonnier, ils le virent deja depouillé de ſes habits & monté ſur un ane; poſture dans laquelle les criminels les plus vils ſont fouettez parmi les Eſpagnols. Ils ſe mirent à crier *otez le, otez le*, & firent voir l'ordre du Gouverneur pour differer ſon ſupplice; mais le jeune homme peu content d'une grace ſi cruelle la mepriſa. *Tous les efforts que j'ai faits auprès du Gouverneur*, dit-il, *n'ont eu pour but, que de m'épargner la honte de monter ſur cette*

beſte, & d'être expoſé nud aux yeux du peuple; mais puiſque j'en ſuis là, on n'a qu'à paſſer outre; la douleur, que je vais ſoufrir, n'eſt rien en comparaiſon des craintes, & des inquietudes, qui me dechiroient pendant les huits jours dont on veut me gratifier. Qu'on execute ſeulement la ſentence, je veux exemter mes amis de la peine de nouvelles interceſſions, & de la honte de nouveaux refus. Dez qu'il eut prononcé ces parolles d'un ton ferme, on fit avancer l'ane, & *Aguire* receut les coups de fouets, ou il avoit été condamné: la maniere calme, dont il receut ce cruel afront, & le mepris, qu'il avoit marqué, pour le delai, qu'on lui avoit obtenu perſuaderent aux ſpectateurs, qu'il trouvoit une ſource de conſolation, dans quelque reſolution ſecrette de vanger ſon honneur d'une maniere éclatante.

Depuis ce temps là les Habitants de Potoſi, qui connoiſſoient la valeur de ce jeune homme, eurent beau l'exhorter a marcher avec ſes compagnons a quelque expedition militaire, il leur répondoit toujours d'un air noblement mortifié, qu'après l'infamie, ſous laquelle il avoit été forcé de ſe courber, le metier de la guerre

guerre étoit trop noble pour lui, & qu'il ne lui restoit d'autre source de consolation que la mort.

Il demeura dans le Perou enseveli dans cette profonde Mélancholie, jusqu'a ce que le tems du Gouvernement d'*Esquivel* fut expiré, & dez qu'il sut que ce Licencié eut quitté *Potosi*, il le suivit par tout comme un desesperé, & lui donna la chasse de lieu en lieu, ne cherchant que l'occasion de laver son affront dans le sang de son barbare juge. *Esquivel* informé par ses amis de cette résolution enragée de son ennemi, fit pour l'éviter un voyage de trois ou quatre cents lieues, dans la supposition, que l'esprit de vangeance, qui animoit *Aguire* ne seroit pas assez fort pour lui faire faire un si grand chemin; il se trompa, sa fuite ne fit que donner de nouvelles forces à la Haine d'*Aguire*. Dez qu'il sut qu'*Esquivel* s'en étoit allé à *Los Reyes* qui est a trois cents vingt lieues de *Potosi*, il le suivit d'un pas haté, & dans quinze jours de tems son ennemi l'y vit arriver. Là dessus le *Licencié* prit de nouveau l'essor, & crut trouver un azyle dans la Ville de *Quito*, éloignée de *Los Reyes* de quatre cent lieues; mais à peine vingt jours se

passerent, qu'Aguire n'y fut : aussi tôt qu'*Esquivel* fut instruit de son arrivée, il s'enfuit encore jusqu'a *Cozco*, qui est à 500 lieues de *Quito*.

Mais son opiniatre ennemi le suivant à la trace y vint presque aussi tôt que lui, ayant parcouru un si grand espace de terrain à pied sans souliers & sans bas. Il disoit à tous ceux qui étoient surpris de le voir voyager dans un si triste état, qu'il n'appartenoit pas à un faquin fouetté par la main du bourreau d'aller à cheval, & de trancher du Gentilhomme.

C'est de cette maniere qu'*Aguire* poursuivit son tyran pendant trois ans & quatre mois; à la fin *Esquivel* lassé de cette fuite continuelle résolut de fixer son sejour à *Cozco*, persuadé, que son ennemi n'ozeroit rien entreprendre contre sa vie par la crainte du Gouverneur de ce lieu, homme severe, inflexible, & peu accoutumé à adoucir la rigueur des Loix. Il prit une maison au beau milieu de la Ville, tout près de la grande Eglise, & ne négligea rien pour se précautionner contre l'esprit vindicatif du jeune Soldat. Il portoit toujours une Cotte de mailles sous ses habits, & ne marchoit jamais sans être armé d'une Epée, & d'un poignard,

gnard, quoi que cet équipage fût très incompatible avec sa profession. Toutes ces mesures ne furent pas capables de rallentir l'animosité d'*Aguire*, qui le suivoit toujours & qui paroissoit attaché à ses pas. Las à la fin de le voir trop bien accompagné pour faire son coup dans la rue, *Aguire* resolut de l'attaquer dans sa maison même, où il se croyoit le plus en sureté; il y entre un jour hardiment, le cherche de chambre en chambre, & le trouve dans son cabinet qui sommeilloit sur un lit de repos. Il lui perce d'abord le cœur d'un coup de poignard d'un air fort tranquille, & il cherche à loisir les endroits, qui n'étoient pas couverts de la cotte de maille, pour assouvir sa vangeance par mille blessures superflues. Il sort ensuite de la maison, sans avoir été observé de personne, mais à peine sa furieuse passion fut elle satisfaite, qu'il commença à réfléchir sur l'humeur inexorable du Gouverneur; ces pensées le troublerent tellement, qu'il ne lui vint pas dans l'Esprit de se sauver dans l'Eglise, qui étoit tout près du lieu, où il venoit de commettre ce crime. Il se mit à courir les rues, comme un homme frenetique; il informa tout le peuple de

l'action qu'il venoit de faire, & conjura tout le monde de le cacher.

Le triſte ſort, & la lacheté d'*Eſquivel*, qui fait tous ſes efforts pour ſe derober à la Haine d'un ſimple Soldat, qu'il avoit traité ſi inſolemment, & le reſſentiment prodigieux d'un homme auſſi peu conſiderable qu'*Aguire*, ſont d'utiles leçons, aux petits eſprits qui ſe trouvent dans de grands poſtes, & leur doivent apprendre à reſpecter les braves gens, quelle que ſoit la baſſeſſe de leur condition.

DISCOURS IX.

In tantas brevi creverant opes, ſeu maritimis ſeu terreſtribus fructibus, ſeu multitudinis incremento, ſeu ſanctitate Diſciplinæ.

Ses richeſſes s'augmenterent prodigieuſement, en peu d'années par les revenus de ſon commerce & de ſes terres, par l'accroiſſement du nombre de ſes Vaſſeaux, par la régularité de ſa conduite, & par la juſteſſe de ſon Economie.

TIT. LIV.

UN bon nombre de ſujets de mes feuilles volantes ſera pris des con-

ver-

verſations que nous avons chez nous avec un certain Monſieur *Charwel*, & des exemples de ſageſſe que nous fournit la conduite de cet honnête homme. Il a été autrefois Marchand dans cette Ville; & il y a vingt ans, que graces à ſon œconomie, à ſa frugalité, & au bonheur de ce commerce, il ſe voyoit deja cent mille livres ſterling de bien, quoi qu'il n'eut encore que quarante ans. Une ſi grande fortune paſſoit de ſi loin ſes eſperances, & ſes deſirs mêmes, qu'il réſolut de s'en contenter, d'abandonner le négoce & la ville, & de jouïr du fruit de ſes travaux.

Conformément à ce deſſein, il employa la moitié de ſon argent à l'achat d'une terre ſeigneuriale fort peu éloignée de la maiſon de campagne de Myladi Lizard. De ce voiſinage vint la liaiſon entre les deux familles; &, depuis ce tems là, elle eſt devenue de jour en jour plus étroite, par l'augmentation de l'eſtime mutuelle. Mr. *Charwel* fait fort peu de viſites à la nobleſſe des environs. S'il veut prendre l'air en Eté, il ne va gueres que chez Milady Lizard; & quand en hiver ſes affaires l'obligent de venir à Londres, il ne manque pas, dès qu'il

les a dépechées, de venir diner chez nous, ou du moins d'y prendre le Thé, & les ordres de Madame pour la Province.

Il me ſera difficile de donner un compte éxact de la maniere dont il a employé ſon tems à la campagne pendant vingt années, ſi je ne commence par donner une idée de l'état où ſe trouvoit ſa terre, quand il l'acheta.

Ce bien conſiſtoit alors dans un vieux chateau, mais bon, ſolidement bati, & très ſpacieux; dans un Parc de mille arpens, & en quatre mille autres arpens de terre partagés en pluſieurs fermes.

Le terroir étoit aſſez fertile, mais les habitans étoient clairs ſemez dans le païs d'alentour; & ces habitants étoient les ſeuls, qui puſſent conſumer le froment & l'orge, que produiſoient ces campagnes. Une petite Riviere couloit auprès du Chateau, qui étoit dans le centre de toute cette terre; mais, elle n'étoit pas navigable, & tout le pais s'étoit oppoſé au deſſein du Maitre de la rendre telle. Les chemins y étoient d'ailleurs mauvais au ſuprême dégré, & il étoit impoſſible aux fermiers d'aller vendre leurs blé ailleurs, parce que les frais du tranſport juſ-

juſqu'au marché le plus prochain auroient excedé le prix de la Marchandiſe même. Les bois à l'entour de la maiſon avoient été entierement ruinez pour ménager de belles vues à Milord, qui ne ſe faiſoit pas une affaire de ſacrifier à ſes plaiſirs une partie de ſes revenus.

Il eſt vrai que pour ſon propre uſage il pouvoit ſe paſſer de ces bois, puiſqu'il y avoit dans la même terre des Charbonnieres à une demi-lieue de la maiſon capables de fournir de quoi ſe chauffer à des Provinces entieres; mais, faute d'un moyen facile d'en tranſporter le charbon, on n'en tiroit aucun profit, & il ne coutoit à ceux qui en avoient beſoin, que la peine de l'aller chercher. Il ne laiſſoit pas d'y avoir encor ſur pied un grand nombre d'arbres propres à la charpente; mais, ils reſtoient là, faute d'acheteurs: on ne batiſſoit gueres dans un pais ſi mal peuplé; & ceux qui demeuroient un peu loin de là, n'en auroient pas voulu pour rien à cauſe des frais exceſſifs du *Charroi*. Mylord néanmoins eſtimoit chacun de ſes arbres, autant qu'ils auroient pu valoir dans une ſituation plus avantageuſe, & il faiſoit le même calcul à l'égard de chaque arpent de terre, qui lui apparte-

noit. Cependant, tous les Fermiers étoient dans un état déplorable, & ils étoient reduits la plupart à la derniere misere. M. *Charwel* n'ignoroit aucune de ces facheuſes particularitez; mais, elles n'étoient pas capables de le détourner de l'achat de cette terre.

Il prit d'abord la ferme réſolution de ne ſe point laiſſer manger par un grand nombre de Domeſtiques inutiles; un des moyens dont ſon Prédeceſſeur s'étoit ſervi pour hater ſa ruine. Pour cette raiſon, il fit ſemblant de ne pas trouver la vieille maiſon à ſon gré, & il choiſit un terrain pour en batir une autre à un quart de lieue plus haut, ſur la même petite riviere, où aboutiſſoit un des cotez du Parc. C'eſt là, que pour la ſomme de quatre ou cinq mille livres ſterling, & en employant tout ce qu'il pouvoit tirer de materiaux & d'embelliſſemens du vieux Palais, il fit conſtruire une maiſon d'une modique grandeur, avec toutes les commoditez requiſes. Il crut qu'elle étoit juſtement comme il le falloit, pour être proportionnée à ſes revenus, quoi qu'elle ne fût gueres plus grande, que le *Chenil* de Mylord, & beaucoup moins ſpatieuſe que ſes *Ecuries*.

Il

Il ſongea enſuite à *réformer* ſon Parc : il n'en reſerva que les cent Arpens, qui étoient le plus près de ſa maiſon, & il convertit le reſte en prairies ; perſuadé que des Vaches & des Bœufs lui apporteroient plus de profit, que des Cerfs & des Biches.

Toute cette réforme allarma extrémement ſes fermiers, très mortifiez de la perte du Domeſtique de Mylord, dont la conſomtion avoit été leur plus liquide Revenu, & de l'emploi que le nouveau Seigneur faiſoit de tant de terres, qui avoient été autrefois en friche, & qui dans un pais ſi mal peuplé ne pouvoient que faire baiſſer le prix des denrées. Ils craignoient d'être obligez de garder pour eux tout le *provenu* de leurs fermes, & de ſe voir bientôt abſolument ruinez par la frugalité, & par l'œconomie de leur nouveau maitre.

M. Charwel vit ſans peine que leur craintes étoient fondées, & qu'ils ſeroient obligez d'abandonner leurs maiſons, puiſqu'il paroiſſoit également impoſſible de vendre leur blé dans des marchez eloignez, & d'établir le marché chez eux. Il ne pouvoit pas eſpérer raiſonnablement, qu'on lui permettroit de rendre la

la riviere navigable. Le moyen qu'un homme inconnu dans cette Province obtint ce que Mylord, avec tout ſon crédit, avoit ſollicité en vain? Il ne lui reſtoit, que de tacher d'établir le marché chez lui; ce qu'il avoit deja eu dans l'eſprit dans le tems qu'il ſongeoit à acheter la terre. Il avoit projetté dès lors le plan d'un grand Bourg, qui ſeroit ſitué tout prez du vieux chateau; &, dez qu'il ſe vit en état d'éxecuter ce deſſein, il y travailla avec toute l'application poſſible.

Ses ſoins ont eu tout le ſuccès, qu'il en attendoit. Il n'a été maitre de ce bien, que pendant l'eſpace de vingt ans, & il eſt aſſez heureux pour voir ſur ſes propres terres un gros bourg, compoſé de plus de mille maiſons neuves, & rempli de cinq mille nouveaux habitants, de tout âge & de tout ſexe, qui ſe ſuſtentent ſans peine par leur travail, au grand profit de ſes fermiers, & ſans lui être en aucune maniere à charge à lui-même.

Il eſt très naturel de croire, que tout ce nouveau peuple ne ſauroit ſubſiſter ſans dépenſer chaque année par tête du moins cinq livres ſterling; ce qui fait en tout 25000 livres, dont la plus grande partie

partie doit être de neceſſité partagée entre les fermiers de M. *Charwel*, qui ſont les plus proches voiſins de cette eſpece de *Colonie*. Si d'autres plus éloignez ont quelque part à ce profit, il eſt toujours certain que ceux de notre ami doivent gagner le plus ſur leur denrées, par l'épargne qu'ils font ſur le charroi.

D'ailleurs, il y a des denrées d'une nature à ne pouvoir pas être tranſportées bien loin, & tout le profit de celles-là doit venir de néceſſité aux fermiers de M. *Charwel*. On m'a aſſuré, par éxemple, que du ſeul article du lait, à ne compter qu'une pinte par jour pour chaque maiſon, ils tirent de la nouvelle ville cinq cens livres ſterling par an. On m'a dit encore, que le fumier de toutes ſortes, qui provient de ce gros bourg, vaut par an deux cens livres : c'eſt autant d'ajouté au revenu du Seigneur ; puiſqu'il eſt porté ſur ſes terres, par les charettes de ſes fermiers, qui s'en chargent après avoir porté des proviſions dans le nouveau Bourg.

Tous ces nouveaux habitans ont beſoin toutes les années, pour leur chaufage, tout au moins de cent mille meſures de charbon, qui tirées des mines de M. *Char-*

Charwel, à un ſol par meſure, augmentent ſon revenu annuel de quatre cens livres ſterl. Comme ce bourg croit de jour en jour en nombre d'habitans, les revenus du Seigneur croiſſent à proportion, à l'égard des articles mentionez & de pluſieurs autres, qu'on devinera ſans peine.

Ses fermiers ne regrettent plus à preſent le nombreux domeſtique de ſon Prédéceſſeur: la conſomtion faite par 5000 perſonnes excede de beaucoup celle de cinquante des plus grandes familles de tout le Royaume. Il ne s'agit plus à l'heure qu'il eſt de chercher les moyens de tranſporter les denrées à des marchez éloignez; à peine le provenu des terres ſuffit-il pour ſubvenir aux beſoins du bourg, qui n'eſt qu'à quatre pas de là, & qui doit tirer à quelque prix que ce ſoit de lieux plus éloignez tout ce que ces Terres ne ſauroit lui fournir.

Tous les fermiers étrangers, dont les terres ſont près de la riviere, ſouhaittent à preſént à leur tour un acte de Parlement, pour la rendre navigable, afin de tranſporter leur blé facilement au Bourg en queſtion: les fermiers de *M. Charwel*, au contraire, ſont les ſeuls qui s'y oppo-

oppoſent, pour ne pas partager avec les autres les avantages que l'induſtrie de leur Seigneur leur a procurez; mais, ils ne ſeront pas long-tems les maitres d'empecher l'éxécution de ce projet. Leur bail ſera fini au premier jour, & comme ils ſont devenus très riches, il y a un grand nombre de perſonnes toutes prêtes à prendre les mêmes fermes à condition d'en payer le double, quand même on rendroit la riviere navigable, & qu'on procureroit aux étrangers une occaſion facile de venir vendre à ce marché leur denrées.

Pour *M. Charwel*, il ne craint en aucune maniere que la valeur de ſes terres baiſſera par ce tranſport aiſé. Il ſait que le bon marché des vivres a été un des plus utiles moyens pour aſſembler ce grand nombre de nouveaux habitans, & que ce n'eſt que par le même moyen, qu'il peut les retenir. Il paroit être uniquement occupé à donner une telle étendue à ſa nouvelle ville, que tout le pais à dix lieues à la ronde ſera à peine capable de fournir à ſes beſoins. Il conſidere, que de quelque diſtance que les proviſions ſoient portées chez lui, leur conſomtion lui doit au moins procurer du fu-

fumier pour ſes terres, & qu'il faut de neceſſité que les fermiers étrangers contribuent de cette maniere à améliorer ſon bien.

Pluſieurs de mes feuilles volantes rouleront peut-être ſur les encouragemens & ſur les promeſſes dont il s'eſt ſervi pour former ce nouveau Bourg, ſur le caractere des gens, qu'il a attirez par là, & ſur l'induſtrie dont il a fait uſage, pour leur procurer les moyens de ſubſiſter par leur propre travail, & de l'enrichir en s'enrichiſſant eux-mêmes.

LETTRE A L'AUTEUR.

„ MONSIEUR,

„ VOtre feuille de Samedi paſſé fait „ eſperer à toute la ville, que „ vous pourriez bien deſtiner ce jour là „ aux affaires de la Religion. Si tel eſt „ votre deſſein, vous ne pouviez jamais „ en commencer mieux l'éxecution, „ qu'en découvrant à vos Eleves le poiſon caché ſous le voile de la *Liberté de „ penſer*. Si vous voulez bien menager „ un petit eſpace pour quelques lignes „ qui concernent le même ſujet, celles-„ ci ſont fort à votre ſervice. Il

„ Il m'arriva, il y a quelques jours, „ d'être preſent à une Converſation, en„ tre pluſieurs defenſeurs du traité en „ queſtion, & pluſieurs autres, qui n'é„ toient en aucune maniere de leur ſen„ timent. Ce qui me divertit extréme„ ment, ce fut d'entendre ces mêmes „ gens nous vouloir perſuader tout d'une „ haleine de *la Liberté de penſer*, & ſou„ tenir comme une maxime fondamen„ tale de leur doctrine, qu'il n'y a point „ de *Liberté* du tout dans les actions hu„ maines. On s'imagineroit que ces gens „ rougiroient de honte, en ſe voyant „ embaraſſez dans une contradiction plus „ palpable, qu'aucune de celles, que le „ Traité, dont il s'agit, s'efforce à tour„ ner en ridicule. Il faut avoüer que le „ principe d'une *fatalité libre*, & d'une „ *liberté neceſſaire*, eſt tout-à-fait digne „ de cette ſecte Philoſophique. Il y a „ dans cette opinion une clarté & une é„ vidence ſi conformes à celles, qu'on „ voit éclatter dans la *Tranſubſtantia„ tion*, qu'elles ſemblent être produites „ l'un & l'autre par le même tour d'eſ„ prit, & par des génies de la même „ trempe. Il eſt bon, Monſieur, que „ le monde ſache, juſqu'à quel point la

„ rai-

„ raiſon abandonne l'homme, quand il „ veut l'employer contre la Religion.

„ Comme c'eſt là mon intention, j'eſ- „ pere qu'elle vous paroitra aſſez bonne „ pour me pardonner la liberté que j'ai „ priſe de vous écrire.

„ Je ſuis &c.

„ MISATHÉE.„

DISCOURS X.

Venit ad me ſæpe clamitans, —
Veſtitu nimium indulges, nimium ineptus es.
Nimium ipſe eſt durus præter æquum, bonumque!
TER.

Il vient ſouvent me crier aux oreilles, vous aimez trop la bagatelle, vous donnez trop dans l'ajuſtement; mais il ne ſonge pas que ſa ſeverité s'écarte de l'équité & de la bienſéance.

QUand je ſonge à donner d'utiles avis à mes Eleves, mes plus profondes méditations roulent ſur certains ſujets, que la plupart des gens d'un ſolide merite mépriſent trop, & qui ſervent d'unique merite à ceux, qui n'en ont point. Du nombre de ces ſujets eſt ſans contredit l'ajuſtement. Il faut conſidérer

rer comme une foibleſſe indigne de gens capables de réflexion l'orgœuil ou la mortification, qu'ils fondent ſur la figure agréable ou deſagréable, qu'il a plu à la nature de donner à leur corps. Mais c'eſt en eux une extravagance complette, de s'enfler, ou de s'humilier, à meſure de l'agrément ou du deſagrément étranger, que leur prête l'étoffe qui les enveloppe. Cependant, la complaiſance que nous devons aux autres hommes nous preſcrit certaines regles, qu'il eſt de la derniere utilité de ſuivre.

Il eſt permis, il eſt même raiſonnable, d'aider nos bonnes qualitez à s'attirer de l'eſtime, en ſaiſiſſant l'occaſion de prevenir les hommes en notre faveur, pour ainſi dire, du premier coup d'œuil. La qualité d'une perſonne, & la ſituation où la fortune la place, décident ſouvent de la maniere de s'habiller à ſon avantage.

Une perſonne riche & diſtinguée, qui ſe trouve dans la fleur de ſa jeuneſſe, ne ſauroit s'aviſer d'un moyen plus ſur de donner bonne opinion d'elle à ceux qui ne connoiſſent pas ſon caractere, que de ſe produire dans un habit modeſte ſans être négligé. Par là, elle gagne le cœur des hommes, du prémier abord; au lieu

que

que ceux, qui magnifiques juſqu'a l'oſtentation, aiment à ſe *panader* aux yeux des hommes, manquent rarement de donner mauvaiſe opinion de leurs lumieres & de leurs ſentimens.

Quand Mademoiſelle Lizard ma favorite eſt à ſa toilette devant moi, je me fais une occupation ſérieuſe de l'éxaminer depuis les pieds juſqu'à la tête; & je ſuis véritablement mortifié, quand je l'a vois placer dans ſa coëffure quelque ruban, qui par ſa couleur trop vive, ou trop ſombre, releve ou offuſque trop ſon teint. S'il y a de la *groſſiéreté* à ne ſe pas mettre en peine de quelle maniere l'on eſt bati, il y a ce me ſemble une eſpece de *libertinage* délicat, à tirer de ſa figure, par l'ajuſtement, tout ce qu'on en peut tirer.

Ceux, qui ſe mettent dans l'eſprit, que des qualitez réellement grandes ſuppleent à la négligence, qu'on a pour les bagatelles de la mode, ſont trop ſeverement punis tous les jours de leur peu de complaiſance, pour qu'il ſoit naturel d'imiter leurs manieres.

Une expérience conſtante nous enſeigne juſqu'à quel point il eſt difficile de ne nous pas arrêter à l'éc[illegible]ce de ceux que

que nous voyons, & dont nous ne connoiſſons pas l'intérieur. La maniere de ſe mettre eſt par conſéquent une affaire, qui mérite nos reflexions, & je la conſidererai ſur ce pied-là dans tout le corps de cet Ouvrage.

Pour ce qui regarde le beau ſexe, j'ai reſolu de lui communiquer mes lumieres, ſur ce ſujet, par le moyen d'un Commentaire étendu, que je vais faire ſur un habit neuf, que ma chere *Brillante* doit recevoir de ſon tailleur la ſemaine qui vient. J'eſpere prouver clair comme le jour, que c'eſt un vrai modelle d'ajuſtement pour les Dames: auſſi, n'a-t-il été commandé, qu'après trois conferences très ſérieuſes que j'ai eues avec cette aimable fille, ſur toutes les parties qui doivent le compoſer.

Par rapport à l'inſtruction des hommes ſur le même ſujet, je ſuis charmé pour l'amour d'une Univerſité, où j'ai fait autrefois quelque figure, de ce qu'il s'y trouve à preſent un heureux genie pour ces minuties importantes. C'eſt une choſe déplorable, que juſqu'à préſent on revienne de ce ſéjour des Muſes auſſi incapable de s'habiller, que les Enfants qui ſortent des bras de leurs Nourices. On

ne ſauroit croire combien ce défaut de gout eſt préjudiciable à un homme, qui entre dans le monde, & juſqu'à quel point cette negligence lui rend rabotteux le chemin de la fortune. Pour remedier à ces inconveniens, je veux donner ma Protection à l'Auteur de la Lettre ſuivante, dont je crois le caractere plus raiſonnable qu'il ne le depeint lui-même. Je crois qu'il l'aura chargé d'un certain ridicule, pour le rendre plus original & plus propre à divertir mes Lecteurs. Quelle que ſoit la Lettre, je la crois très capable de porter les jeunes gens, qui ne ſauroient aquerir de l'Erudition dans les Univerſitez, à n'y pas acquerir un air nigaud; & de perſuader aux autres, que le ſavoir peut ſe paſſer d'un habillement pedanteſque. Voici la Lettre dont il s'agit.

„ Oxford le 8 de Mars. 1712-13.

„ MONSIEUR,

„ QUoique je prévoye que les Correſpondans ne vous manqueront „ pas ici, je me flatte pourtant „ que ma Lettre obtiendra une place

„ dans

„ dans votre feuille volante, à cauſe de
„ la ſingularité de la matiere, ſur la-
„ quelle mes compagnons d'étude ſont
„ d'une ſi craſſe ignorance, que j'en ai
„ une veritable douleur. Pour ne vous
„ pas amuſer par un long exorde, je vous
„ dirai, Monſieur, que dans ce ſéjour
„ du ſavoir, où chacun s'efforce à de-
„ voiler la nature, je me ſuis fait une
„ occupation d'entrer par mes reflexions
„ dans la nature de l'ajuſtement, & que
„ je ſuis *le joli homme* de l'Univerſité en
„ titre d'office. Je conſidere quelque-
„ fois avec la plus grande mortification,
„ l'obligation où je ſuis de porter un ha-
„ bit grave, ce qui ote à mon eſprit in-
„ ventif l'occaſion de ſe faire valoir, en
„ introduiſant de nouvelles modes parmi
„ les Nouriçons de Phœbus. C'eſt ce
„ malheur, qui me force à faire connoi-
„ tre mes talens par le moyen de la
„ preſſe, contre mon inclination, &
„ contre l'attente de ceux qui connoiſ-
„ ſent ma capacité. Il eſt vrai que j'ai
„ le plaiſir de voir pluſieurs projets, que
„ j'ai formez ſur cet article, très goutez
„ par pluſieurs jeunes gens plus éveillez
„ que les autres: & que les manches de
„ la robbe, rélevées de velours vert, qui

„ ont ſi fort la vogue ici, tirent leur ori-
„ gine de la fecondité de mon *imaginati-*
„ *ve*; ce qui n'eſt pas un petit ſujet de
„ triomphe pour moi.

„ Pour faire des progrès dans le genre
„ d'érudition, que j'ai choiſi, il faut
„ avoir l'eſprit auſſi net, que le teint:
„ c'eſt pour cette raiſon, que j'evite la
„ compagnie des hommes, pour n'être
„ pas obligé de boire, & que je ne fré-
„ quente gueres que les petites Coteries
„ des Dames. Je connois en perfection
„ toutes les parties qui compoſent leur
„ ajuſtement, & je les ſai nommer tou-
„ tes par leur veritable nom. Mes a-
„ mies ne font rien faire, ſans m'avoir
„ conſulté; & je crois pouvoir dire,
„ ſans me donner de trop grands airs,
„ que je ſuis un grand genie pour bien
„ tourner un nœud de ruban. Je me
„ fais quelquefois un plaiſir de manier
„ l'éguille, & de broder de la mouſeline
„ pour la petite Mademoiſelle *Double-*
„ *point*, qui eſt ma favorite à préſent,
„ & qui me dit que je m'y prens fort
„ bien. D'autrefois, je lis vos feuilles
„ volantes devant elle & ſes bonnes a-
„ mies, & je leur explique le paſſage
„ latin, qui vous ſert de texte. Elles

„ ne

„ ne manquent jamais d'y trouver plus
„ d'eſprit qu'il n'eſt gros. Il eſt vrai
„ qu'aſſez ſouvent je tranche un peu du
„ petit tiran parmi elles. Que voulez-
„ vous ? Chacun a ſes petites humeurs.
„ Dez qu'il y a à leur ajuſtement la
„ moindre choſe qui n'eſt pas orthodo-
„ xe, elles peuvent compter ſur la cen-
„ ſure de Mr. Propret ; &, ſi quelque
„ petite etourdie hazarde un parure, qui
„ peche contre les principes du bon
„ gout, elle doit être ſure que je déchi-
„ rerai ſi bien, à coups de langue, cet
„ ajuſtement heteroclyte, qu'il n'y reſ-
„ tera pas un petit morceau d'entier.
„ Ma ſeule vue epouvante la pauvre *Ce-*
„ *limene*, dont la robbe de chambre paſ-
„ ſe chez bien des gens pour une veri-
„ table *Indienne*. Sa couſine affecte de
„ m'éviter, quand elle eſt dans ſon ha-
„ bit de Dimanche, que certains pré-
„ tendus docteurs de notre art prennent
„ pour ſortir de la boutique, & que du
„ premier coup d'œuil j'ai reconnu pour
„ être lavé, & remis ſous la preſſe.

„ Voilà, Monſieur, qu'elles ſont mes
„ lumieres acquiſes, que je ſerois bien
„ aize de communiquer aux jeunes gens
„ qui, comme moi, ont de la diſpoſi-

 „ tion

„ tion à briller d'avantage du côté du
„ Corps, que du côté de l'Eſprit. Je
„ croi pouvoir le faire innocemment, &
„ il me ſemble même, que le tems que
„ j'ai employé à pouſſer mes études dans
„ cette ſcience ne doit point paſſer pour
„ être du tems perdu. Si par là je ne
„ me ſuis pas rendu eſtimable, du moins
„ me ſuis-je garenti d'un deſagreable ex-
„ terieur ; & il y a un grand nombre
„ de jeunes Cavaliers qui devroient m'i-
„ miter, pour faire quelque eſpece de
„ figure dans le monde.

„ Rien ne me paroit plus inſupporta-
„ ble, qu'un homme *ſtupide*, qui eſt en
„ même tems un *ſalop*. Quoi que tout
„ homme ne puiſſe pas ſe remplir la tête
„ d'érudition, chacun ne laiſſe pas d'ê-
„ tre le maitre de porter une perruque
„ de bon gout. Que celui, qui ne ſau-
„ roit dire de jolies choſes, montre du
„ moins des dents blanches en riant des
„ bons-mots des autres. Si quelqu'un
„ ſe connoit incapable de faire des chan-
„ ſons, qu'il ait ſoin d'avoir la main belle
„ & d'une peau douce. A qui ne ſait
„ pas parler ſavamment de triangles &
„ d'arcs de cercle, il doit être permis
„ de ſe ſéparer les ſourcils par quelques
„ coups de razoir. Quand

„ Quand la paix ſera faite, nous aurons ſans doute de nouvelles modes de „ la France, & je crois avoir quelque „ raiſon de m'imaginer, qu'une partie „ de l'ajuſtement des Abbez de Cour „ pourra être tranſplanté avantageuſement dans nos habits.

„ J'eſpere que cette eſpece d'adoption „ ne me fera pas ſoupçonner de Papiſme; mais, à tout hazard, j'oſe vous „ ſupplier de me ſoutenir par votre credit dans ce deſſein, qui ne ſauroit „ avoir rien de dangereux pour l'Egliſe.

„ Au reſte, je ne pretens pas que mes talens me donnent la moindre Juriſdiction, ſinon ſur ceux qui n'ont point „ de diſpoſition à briller du côté de ce „ qu'on appelle mérite ſolide. Pour les „ jeunes gens qui ne ſongent qu'à leurs „ études, je les abandonne à leur mauvais gout, comme animaux indécrottables; mais, je vous conjure de me „ donner une commiſſion, pour gouverner ſous vous, avec une autorité abſolue, tout ce qu'il y a ici d'ignorans. „ Par là, j'aurai un titre, pour introduire ici de tems en tems certaines petites manieres biſarres de relever ou

„ de ceindre la robbe, pour regler les
„ dimenſions des Perruques, pour va-
„ rier la houpe des bonnets carrez, &
„ pour retreſſir ou élargir les petits col-
„ lets.

„ J'ai compoſé un petit traité pour
„ faire voir l'indecence des cravates à la
„ cavaliere, quand elles accompagnent
„ la Robbe; & l'on m'a dit que ce pe-
„ tit ouvrage a ſon mérite. J'ai mis en-
„ core ſur le papier à la hâte pluſieurs
„ Obſervations ſur les *bas*, & ſur leurs
„ differents *coins*. Mes amis m'aſſeurent
„ que les plus habiles gens ne ſe feroient
„ pas une honte de paſſer pour en être
„ les Auteurs. Cependant, je ne les
„ donnerai pas au public, avant que de
„ les avoir expoſées à la critique de notre
„ ſocieté femelle. Je ſuis d'autant plus
„ porté à faire cette démarche, que je
„ ſuis ſur d'avance de ſes applaudiſſe-
„ mens. Car, toutes mes amies avouent
„ naturellement, que j'entens mieux ces
„ ſortes de matieres, qu'elles mêmes. Je
„ ſerois charmé d'être encouragé par un
„ homme comme vous à l'éxécution de
„ mes grands deſſeins, puiſqu'après mon
„ ambition de mettre notre Univerſi-
„ té de bon-gout, je n'en ai pas de

„ plus

„ plus grande que de faire voir que je „ ſuis „

„ MONSIEUR,

„ Votre &c.

„ SIMON PROPRET. „

DISCOURS XI.

—— Huc propius me
Dum doceo inſanire omnes vos ordine adite.

Approchez vous de moi, Meſſieurs, & prêtés moi attention, pendant que je vous enſeignerai, que tout le monde extravague.

COmme il y a une maniere indirecte de cenſurer, qui adoucit tout ce qu'il peut y avoir de rude, il y a dans la flatterie un certain ménagement délicat, qui fait la rendre agréable, quelque groſſiere qu'elle ſoit dans le fond. Le plus adroit de tous les adulateurs, eſt celui qui flatte par ſes actions, & qui ſe conforme aux maximes des autres d'une ma-

niere aizée & naturelle, ſans leur inſinuer que par là il ſonge à leur plaire. La Nature même a frayé à cette ſorte d'adulation la route du cœur humain, qui manque rarement de s'ouvrir à la conformité des ſentimens & des manieres. Cette eſpece de flatterie ne doit être miſe en uſage, que pour gagner la faveur de perſonnes ſenſées, qui ne ſe livrent pas inconſidérement aux illuſions de l'amour-propre; mais, il n'y faut pas faire tant de façons, avec ces admirateurs conſtants de leur individu, qui ne regardent leur prétendu merite, qu'à travers le microſcope de leur vanité.

La Lettre ſuivante place cette matiere dans un jour auſſi agréable que peu commun: elle attaque l'amour-propre, en faiſant ſemblant de s'y prêter; &, par une Ironie bien conduite, elle nous détourne de ce ridicule, en feignant d'en prendre les interêts, & de le juſtifier.

„ MONSIEUR,

„ COmme vous faites profeſſion d'en-
„ courager tous ceux qui s'efforcent à contribuer au bien public, je
„ crois avoir un droit inconteſtable de
„ pre-

„ pretendre à l'honneur de votre puiſ-
„ ſante protection. Je me donne le ti-
„ tre de *Médecin des Foux*; mais, je ne
„ ſuis pas de cette eſpece qui ont pour
„ but de débaraſſer le cerveau humain
„ de Chimeres & de Fantaiſies : au con-
„ traire, je me fais une etude ſerieuſe
„ d'y introduire, ou bien d'y fortifier,
„ une certaine frénefie agréable, & qui
„ eſt de la derniere utilité pour la ſocie-
„ té civile. Puiſque tous les Philoſophes
„ ſoutiennent unanimement, que le bon-
„ heur & la miſere, ne conſiſtent le plus
„ ſouvent qu'en imagination, rien ne
„ ſauroit être plus néceſſaire aux hom-
„ mes en general, que l'art de leur pro-
„ curer un délire charmant qui les rende
„ contents d'eux-mêmes, & ſurs de l'eſ-
„ time de leur prochain.

„ Je me ſuis livré entiérement à l'étu-
„ de de cet art, depuis pluſieurs années,
„ & j'ai ajouté la Pratique à la Théo-
„ rie, par le ſéjour que j'ai fait dans
„ preſque toutes les Cours de l'Europe.
„ Je l'ai reduit dans une méthode ſi ſu-
„ re, & ſi aizée, que je puis l'exercer
„ avec un ſuccès preſque égal ſur les
„ perſonnes de tout ſexe, de tout âge,
„ & de tout temperemment. J'y réüſ-

„ ſis ſur-tout, par le moyen de mon *Ob-*
„ *ſequium Catholicum*, *ou Grand Elixir*
„ *molliſiant*, qui a toutes les qualitez né-
„ ceſſaires pour ſoutenir l'imagination
„ humaine dans toute la chaleur de ſes
„ travers. Ce Remede a l'odeur du mon-
„ de la plus agréable pour toutes ſortes
„ de Nez.

„ Il plait également à tous les ſens,
„ il opere de la maniere la plus délicieu-
„ ſe, on peut le prendre à toute heure
„ du jour ſans garder la chambre, & il
„ fait tout autant d'effet dans un bal ou
„ à la comedie, que dans la maiſon du
„ patient. Il rétablit, & anime les eſ-
„ prits les plus humiliez, en corrigeant,
„ & en faiſant évaporer toutes les hu-
„ meurs acres, qui procedent de la con-
„ noiſſance de ſoi-même. Une ſeule
„ doze de cet Elixir merveilleux ſe re-
„ pend d'abord par toute la machine, &
„ il tarit pour jamais la ſource de la dé-
„ fiance. Il egaye le cerveau, rarifie
„ les vapeurs excitées par la réfléxion,
„ donne un feu extraordinaire aux Eſ-
„ prits animaux, prête à tout l'exterieur
„ une agreable vivacité, & repend dans
„ la Phiſonomie, & dans l'action d'un
„ homme un air merveilleux de confian-
„ ce. „ Quel-

„ Quelque invéteré que puiſſe être le
„ mal que mon rémede attaque, on ne
„ doit pas deſeſperer de ſa guériſon :
„ j'entreprens de guérir les perſonnes
„ mêmes, qui ont été troublées, pen-
„ dant vingt ans par des réflexions in-
„ quietes, qui, faute de remedes pro-
„ pres, ont eu le tems de former une
„ eſpece de Philoſophie habituelle.
„ Ceux, qui ont été attaqués par la ſa-
„ tyre, trouveront dans mon Elixir un
„ antidote admirable, qui diſſipera in-
„ failliblement tout le virus, qui leur
„ eſt laiſſé dans l'eſprit par de mauvaiſes
„ cures. Mon remede eſt encore un pré-
„ ſervatif excellent, contre la malignité
„ des *brochures*, l'aigreur des *épigrammes*,
„ & le mauvais air des Vaudevilles. J'en
„ ai fait l'experience ſur pluſieurs per-
„ ſonnes de l'un & de l'autre ſexe, *
„ pendant la derniere ſaiſon des bains.

„ Pour faire voir d'une maniere enco-
„ re plus forte l'excellence de mon Eli-
„ xir, je pourrois inſérer ici un grand
„ nombre de certificats, qui m'ont été
„ donnez par pluſieurs Favoris, & Con-
„ feſſeurs des premieres têtes couronnées
„ de l'Europe ; mais, je n'aime pas à

* *C'eſt la ſaiſon des avantures galantes.*

„ me donner ces airs charlatans. Je me „ contenterai de faire mention d'un petit „ nombre de belles cures, que j'ai faites „ par mon *grand Reſtoratif univerſel* pen- „ dant le premier mois de mon ſéjour „ dans cette Ville.

„ *Cures faites durant le mois de Fevrier* „ 1713.

„ *George Hemiſtiche*, *Ecuier & Poete*, „ membre d'une fameuſe ſocieté de „ beaux eſprits, fut attaqué d'une vio- „ lente *affection Hypocondriaque*, par la „ vue d'un parterre vuide à la troiſieme „ repréſentation d'une de ſes pieces. Il „ étoit deja tombé dans de ſi grandes „ frayeurs aux deux premieres repreſen- „ tations, par le bruit des ſiflets, que „ la ſeule prononciation d'un *S* exci- „ toit en lui des vapeurs terribles. Je „ penetrai d'abord dans la cauſe de ſon „ indiſpoſition; &, par une ſeule priſe „ de mon *Obſequium* preparé *ſecundum* „ *artem*, je le rétablis dans ſa folie natu- „ relle. Il eſt vrai que je mêlai mon re- „ mede avec quelque grains de certaines „ drogues appellées *mauvais gout du ſie- „ cle*, *envie des critiques*, *ignorance des* „ *ac-*

„ *acteurs &c.* Il eſt ſi parfaitement gué-
„ ri à préſent, qu'il a promis de mettre
„ une autre piece ſur le theatre l'hiver
„ prochain.

„ *Une Prude de Profeſſion*, qui n'a pas
„ voulu me permettre de la nommer,
„ choquée dans une compagnie, par une
„ Phraze équivoque, dont elle ſeule dé-
„ couvroit le venin caché, tomba dans
„ un friſſon de modeſtie. Je lui donnai
„ d'abord mon ſpécifique, qui, accom-
„ pagné d'un éloge adroit de la rare ver-
„ tu de la Dame, la jetta auſſi tôt dans
„ une agréable reverie, ſur le mérite de
„ ſa pudeur. Dans l'inſtant même, la
„ fermentation de ſon ſang fut arrêtée,
„ ſa Phiſionomie acquit de la ſerenité,
„ & elle regarda même d'un air un peu
„ vivement charitable le Cavalier, qui
„ lui avoit cauſé cette ſubite indiſpoſi-
„ tion.

„ *Hilaria*, *Maitreſſe coquette*, qui par
„ une longue pratique avoit appris tout
„ le fin de ſon métier, dérangée par les
„ Cenſures d'une vieille fille, avoit con-
„ tracté un air grave qui ne l'abandon-
„ noit pas dans les compagnies les plus
„ brillantes: ſes yeux étoient ſombres &
„ fixes ſur un même objet; & ſon é-

„ ven-

„ ventail étoit mort entre ſes mains : en-
„ un mot, elle étoit réduite dans un é-
„ tat ſi triſte, qu'à l'Egliſe elle fut deux
„ ou trois fois ſur le point de tomber
„ dans un accez de dévotion. Je lui
„ preſcrivis mon *Elixir* auec une petite
„ doze de *libertez innocentes* & de *baiſers*
„ *de hazard* ; &, pour ſeconder le re-
„ mede par un peu d'exercice, je lui or-
„ donnai celui des yeux & de l'éventail.
„ A peine le remede avoit-il eu le temps
„ de ſe repandre dans toutes ſes veines,
„ qu'elle rattrapa ſes ſouris fins & deli-
„ cats, & qu'elle jetta des regards aga-
„ çants tout à l'entour d'elle. Pendant
„ deux Dimanches conſécutifs, on ne l'a
„ pas vu une ſeule fois a l'Egliſe dans u-
„ ne poſture attentive : c'eſt un fait que
„ les Marguilliers ſont tous prêts à at-
„ teſter par ſerment.

„ *André Bandit*, *Etudiant en Droit &*
„ *Breteur*, avoit perdu toute la vivacité
„ de ſa converſation & tout le brillant
„ de ſes manieres, par les remontrances
„ d'un vieux Juriſconſulte : il étoit ſi
„ mal, que ſon chappeau autrefois re-
„ trouſſé ſi fierement commençoit a faire
„ le *Clabaud* ; & qui pis eſt il avoit paru
„ plus d'une fois à l'Audience, & la can-

„ ne

„ ne d'un de ſes amis avoit touché le
„ bout de ſon épée, ſans qu'il en témoi-
„ gnât la moindre ſenſibilité. Comme
„ le mal étoit fort dangereux, je lui ap-
„ pliquai mon remede d'une maniere un
„ peu extraordinaire: en lui verſant dans
„ l'oreille quelques goutes de mon elixir
„ je le fis ſortir d'abord de ſa léthargie,
„ & un ſeconde doze remit ſon extrava-
„ gance dans toute ſa vivacité naturelle.
„ Il ſe trouve à préſent dans une ſanté
„ ſi parfaite, qu'il a déja caſſé les vitres
„ de cinq ou ſix maiſons publiques.

„ Je ne vous importunerai pas par le
„ recit de mille cures étonnantes, que
„ j'ai fait depuis trois ſemaines: il vau-
„ dra mieux que je vous demande une
„ petite place dans votre feuille volante,
„ pour exhorter toutes les perſonnes de
„ tout age, temperemment, ſexe, &
„ qualité de ſe fournir au plus vite de
„ mon Elixir merveilleux. Elles peu-
„ vent s'aſſeurer qu'il cauſe dans tous les
„ ſens un trouble agréable, qui reſſem-
„ ble à une douce ivreſſe, & que ſes ef-
„ fets ne donnent pas ſeulement du plai-
„ ſir au Patient, mais encore à ſes amis,
„ & a tous ceux qui ont avec lui quel-
„ que relation. Au reſte, il ne faut pas

„ beau-

„ beaucoup de façons pour s'en ſervir : „ il peut être donné par une fille de „ chambre, par un valet, en un mot „ par le domeſtique le plus ignorant. „ J'oſe dire même que par une vertu „ toute particuliere de mon Elixir, il „ opere avec d'autant plus de ſuccès, „ qu'il eſt donné par une perſonne ſtu- „ pide, ou qui a du moins l'art de pa- „ roitre telle. Je dois avertir encore, „ que les Dames ne ſauroient mieux fai- „ re, que d'en avaler une priſe avant „ que de monter en caroſſe pour faire „ des viſites.

„ Mais, il eſt tems de vous faire le „ même compliment qu'Horace addreſſa „ autrefois à Auguſte : *C'eſt ne pas ſon- „ ger au bien public, que de vous derobber „ la moindre partie de votre tems.* Je dois „ pourtant vous dire avant que de pren- „ dre congé de vous, que je vous ferois „ préſent de tout mon cœur de quelques „ drachmes de mon *Obſequium catholi- „ cum*, ſi je n'avois pas de fortes raiſons „ pour craindre, qu'il ne fît pas ſur vous „ ſon effet ordinaire. Dans le fond, il „ n'eſt pas néceſſaire pour moi de ga- „ gner votre faveur par des préſens : vo- „ tre generoſité, & votre amour pour

„

„ le genre humain, me ſont garants de
„ votre protection; & je ne doute pas
„ que vous ne recommandiez à tout le
„ monde les ſoins utiles de celui qui eſt
„ avec un très profond reſpect,

„ MONSIEUR,

„ Votre très humble, très
„ obeiſſant, très fidelle,
„ & très devoué ſerviteur
„ & admirateur

„ GNATHON.„

„ NB. J'enſeigne les ſecrets de mon
„ art à un prix raiſonnable aux Cavaliers
„ des Univerſitez, qui ſouhaitent être
„ duement qualifiez pour compoſer des
„ Dedicaces. J'offre les mêmes ſecours
„ aux amans, & à ceux qui vont à la
„ chaſſe de la fortune; à condition qu'ils
„ ne me payeront que le jour de leur
„ mariage. Des perſonnes d'un heureux
„ genie peuvent apprendre chez moi à
„ flatter les autres, & j'inſtruis ceux qui
„ n'ont que de minces talents dans l'art
„ de ſe flatter eux-mêmes.

„ C'eſt moi qui ſuis le prémier inven-
„ teur des miroirs de poche.

DIS-

DISCOURS XII.

Vel quia nil rectum, nisi quod placuit sibi ducunt
Vel quia turpe putant parere minoribus.

Il nous critiquent, ou parce qu'ils ne jugent des choſes, ſinon conformement à leurs propres maximes, ou parce qu'ils ſe font une honte d'admettre celles de gens, qui ont moins d'âge qu'eux.

J'Ai toujours remarqué, qu'un poeme, quand il paroit dans le public, s'attire plus de Cenſeurs, & leur donne plus d'ouvrage, que toute autre production. J'avoue, que je n'en ſai pas trop bien decouvrir la cauſe. Peut-être qu'il y a peu de perſonnes, qui n'ayent pas quelquefois eſſayé leur génie de ce côté-là, & qu'ils fondent ſur cet eſſai un droit de juger des talents des autres.

Peut-être s'imagine-t-on, qu'en faiſant des remarques fines ſur l'art du monde qui paſſe pour le plus délicat, on trouve le moyen de plus ſur de paſſer pour un genie du premier ordre. Peut-être enfin la malice humaine ſe fait-elle un plaiſir de refuſer des applaudiſſemens à ceux, qui d'ordinaire ne travaillent que pour

pour s'acquerir de la réputation. Quoiqu'il en ſoit, le fait eſt certain : la difficulté, qu'il y a à bien juger d'une piece en vers, & le danger de ſe donner par là un ridicule, empeche fort peu de gens, de s'ériger en arbitres du Parnaſſe.

Je croi que dans le fond la plupart des gens ont aſſez de genie pour être charmez des tableaux agréables dont la poeſie embellit l'imagination, & que naturellement ils ſont aſſez portez à ſavoir gré aux perſonnes qui leur procurent de pareils plaiſirs. Malheureuſement, ils ſont détournez très ſouvent de la jouïſſance de ces plaiſirs, par la fauſſe application de certaines regles mal entendues, ou par la deference, qu'ils ont pour les opinions de certaines perſonnes, dont ils ont une haute idée. C'eſt par là qu'ils s'obſtinent à ne pas laiſſer agir la nature : ils ſe ſont fait un certain Siſtheme, & ils ne veulent abſolument point ſe divertir d'une maniere qui ne s'y ajuſte pas.

Ils ſont critiques, pour ainſi dire, par *reverberation* : ils ont lu des critiques, & en s'épargnant la peine d'aller aux ſources du vrai, & de lire les Auteurs critiqués mêmes, ils ont une idée generale de

de leurs caracteres. La connoiſſance, qu'ils ont des differens genres de poeſie, reſſemble à celle que ceux, qui ne liſent que les Géographes, ont des mœurs & du genie des Nations.

D'ordinaire ces Meſſieurs diſent leur ſentiment d'un poeme d'une maniere ſententieuſe & générale; &, comme il eſt très difficile de repouſſer comme il faut des attaques ſi vagues, ils ont ſouvent la ſatisfaction de quiter le champ de bataille d'un air ttiomphant. Les jeunes gens, & ſur tout les Dames, ſont fort ſujets à laiſſer enchainer leur bon-ſens par ces tyrans du bel-eſprit; cette raiſon m'oblige à developper trois ou quatre ruſes dont ces ennemis du *Beau* ſe ſervent, & à donner aux Lecteurs quelques maximes propres à les garantir d'en être les dupes.

La prémiere de ces Déciſions qui me vient dans l'eſprit eſt celle-ci: *Il y a par-ci par-là quelques bons vers dans cette piece; mais, il n'y a point de régularité.* Cette extravagante ſentence eſt ſur-tout ordinaire à ceux, qui ont puiſé tout ce qu'ils ſavent de l'art poetique dans les plus fameux critiques François, qui ont écrit ſur la nature de l'Epopée, & des pieces de Théatre. Il faut en convenir, ces ſor-

ſortes de poemes ne ſauroient ſubſiſter, ſans un certain Siſtheme fixe ; mais, il eſt ridicule d'aſſervir aux mêmes régles une *Ode*, une *Epitre*, un *Panegyrique en vers*. Il eſt vrai que rarement on diſpute à une Ode l'Enthouziaſme, & à une Epitre rimée, le droit de rejetter le plan & les liaiſons ; mais, on eſt plus ſevere ſur certains Panegyriques écrits d'un ſtile ſublime, & dans les mêmes nombres que l'Epopée & la Tragedie, & qui ſervent à celebrer les grandes actions d'un Heros, ou d'une Nation entiere. Cependant, cette rigueur eſt auſſi mal fondée, que celle qui voudroit aſſujettir à un Siſtheme & les *Odes* & les *Epitres*. Je ne vois pas même la moindre route, qui puiſſe mener naturellement à ce travers, à moins que ceux qui y donnent ne ſe mettent dans l'Eſprit, que le gout ſublime, qui regne dans ces pieces comme dans le Poeme Epique, doit les ranger ſous l'exactitude ſcrupuleuſe des mêmes regles.

Comme l'Epopée conſiſte principalement dans le recit étendu d'une action, il eſt naturel de donner à la narration une certaine ſuite, & de joindre tous les incidents, qui menent à cette action, par

par des liaiſons aizées, & vrai-ſemblables; mais, un pareil arrangement n'eſt non plus requis dans les Panegyriques, dont je viens de parler, qu'il eſt neceſſaire, qu'une Harangue reſſemble à une Hiſtoire. Tout le Syſtheme dont ces ſortes de petits Poëmes Heroïques ont beſoin, c'eſt que les matériaux, que fournit le ſujet ſoient tellement diſpoſez, que l'incident, qui precede, prépare l'eſprit du Lecteur à l'incident qui ſuit, & qu'on ne puiſſe changer cet arrangement, ſans que tout l'ouvrage en ſoufre. Je ſoutiens même que des digreſſions adroites & certaines interruptions vives & hardies, qui paroiſſent inſpirées par la nobleſſe du ſujet, contribuent à rendre ces ſortes d'ouvrages ſublimes & touchants. Ces ſortes de diſtractions poetiques prouvent un grand génie, comme l'art de rentrer dans la narration d'une maniere naturelle caracteriſe la ſoupleſſe & la dexterité de l'eſprit.

Une autre de ces ſentences banales, c'eſt *que tout ce qu'il y a de beau dans un poeme eſt pillé des anciens.* Cette maniere de critiquer eſt très familiere aux Pédans, qui ſe perſuadent que le *beau*, & l'*antique* ſont des choſes inſéparables; mais

mais, elle paſſera toujours pour puerile, chez des perſonnes, qui joignent un eſprit judicieux à une profonde erudition.

Ignorent-ils, ces Cenſeurs pédanteſques, que la Nature eſt toujours eſſentiellement la même? Les modernes en feroient-ils un portrait fidelle, s'ils la peignoient avec d'autres couleurs, que celles dont ſe ſont ſervi les meilleurs eſprits de l'Antiquité? Par éxemple, je dois parler du cheval de Bataille, qui ſervit le courage de notre Héros à Bleinheim *: ſi par hazard la deſcription que mon imagination m'en fournit reſſemble à celle que Virgile fait du noble Courſier d'Enée, il eſt auſſi impertinent de m'accuſer d'avoir pillé ce Poëte, que de reprocher à *Mylord Marlboroug*, de ſe battre comme le fondateur de l'Empire Romain. Tout ce qu'on peut demander au génie le plus fécond ſoutenu du diſcernement le plus exact, c'eſt de choiſir dans la varieté des circonſtances, qui environnent un ſujet, celles qui ſont les plus propres à le placer dans un beau jour, & à frapper l'imagination de la maniere la plus vive, & la plus agréable; mais, la baze de cet agrément doit toujours

* *Hochſtet.*

jours être une imitation préciſe de la nature, qui doit confondre néceſſairement la juſteſſe de notre eſprit avec la juſteſſe d'eſprit des plus habiles anciens.

D'ailleurs, une imitation ingénieuſe des Auteurs de l'antiquité doit procurer un double plaiſir à un Lecteur ſavant, en renouvellant dans ſon eſprit la ſatisfaction, que lui a procuré la Lecture de l'auteur imité. Ces ſortes de copies occupent notre imagination de la même maniere, que la vue d'un aimable Enfant, dont le Pere & la Mere ſe font diſtinguer par leur beauté: on y admire, outre la proportion exacte de tous les membres, & la régularité des traits, l'image des charmes de ſes parents, & le mélange agréable de la beauté de l'un & de l'autre.

Des Phrazes tirées de l'Ecriture ſainte & certaines alluſions aux paſſages des livres ſacrez, dans le tems même qu'elles ne ſervent pas de preuves, donnent de la grandeur & de la Majeſté aux plus beaux ſermons. De la même maniere, un certain gout d'Homere & de Virgile, qui ſe fait ſentir dans un Poeme moderne, y répand de la dignité, & lui donne un air grave & venérable.

La

La derniere remarque que je ferai ſur ce ſujet roulera ſur le dégout ridicule, de certaines gens à la mode, qui s'erigent en critiques. Ce ſont des Perſonnes qui s'habillent par ſyſtheme, qui ſe font un mérite eſſentiel de ſavoir *ſe mettre bien*, & qui ne trouvent rien à redire à un poeme, ſinon, qu'il n'eſt pas écrit d'une maniere aizée. Malheureuſement, ils ne ſavent pas trop bien ce qu'ils diſent, & je prendrai la liberté d'apprendre à ces gens délicats, que toutes les penſées, qui dépeignent bien la nature, & qui ſont exprimées d'une maniere convenable, ſont aizées de quelque nature qu'elles puiſſent être. L'air aizé, & la force ne ſont rien moins qu'incompatibles. La ſtatue d'un Gladiateur, quoique placée dans une attitude, qui tend tous les nerfs, & qui enfle chaque muſcle, peut être auſſi aizée, que celle d'une Venus. L'une exprime la vigueur & le courage d'une maniere auſſi naturelle que l'autre, la beauté & la molleſſe. Il ne s'agit pas toujours de flatter l'imagination; il faut quelquefois exciter les paſſions les plus vives: en traitant un objet agréable, il eſt naturel de remplir le cerveau d'images riantes; il eſt naturel, quand on dé-

peint un ſujet ſublime d'étonner l'imagination & de remplir l'ame de ſentimens nobles & élevez.

Il y a des gens, qui ont entendu parler du *Phœbus* & du *Galimathias*, à qui une diction eſt ſuſpecte, dès qu'elle eſt grande & figurée. Ce ſont des Perſonnes d'un temperemment foible, & d'un genie borné, incapables de ſentir rien de grand, & de penetrer dans le ſens d'un langage qui s'éloigne du ſtile vulgaire. Pour être plus réſervez dans leurs critiques, ces Cenſeurs devroient obſerver que la nature & la raiſon aſſignent à chaque choſe l'ornement, qui leur eſt convenable. Je m'adreſſe ici particuliérement à des gens qui parlent toujours de ſe mettre de bon gout, & je ſuis en droit par conſéquent de leur demander, s'il eſt naturel qu'un guerrier, qui eſt ſur le point de donner dans une breche, s'adoniſe comme un homme de Cour, qui s'ajuſte pour briller à un bal?

DISCOURS XIII.

Pudore & Liberalitate liberos
Retinere ſatius eſſe credo, quàm metu.

Je crois qu'il vaut mieux tenir les Enfans dans le devoir, en les piquant d'honneur, qu'en leur inſpirant de la crainte.

IL ne manque au Lecteur pour connoître toute la famille des *Lizards* que les caracteres des fils Cadets. Il arrive ſouvent dans notre pais, que les cadets, quand ils ſuppléent au malheur de leur naiſſance par leur genie & par leurs ſentimens, forment de nouvelles branches auſſi vigoureuſes & auſſi fécondes, que celle dont ils ſont ſortis. Leur éducation par conſéquent merite toute l'attention poſſible.

Les jeunes gens, quand ils ſont bons à quelque choſe, abandonnez à leurs propres penchans ſe livrent d'ordinaire avec une eſpece de fureur aux exercices du corps, ou bien à l'étude des belles lettres. *M. Thomas*, le ſecond fils de notre famille, s'eſt partagé avec modération entre ces deux occupations de la premie-

re jeuneſſe : il en a pris autant qu'il faut, pour éclairer ſon eſprit, & pour donner de la grace à ſon corps : ce qui le met à l'abri de la pédanterie de toute eſpece ; écueil fatal des gens de ſon âge.

Il y a dans toute ſa conduite quelque choſe de ſi aiſé & de ſi accommodant, qu'il eſt agréable à tous ceux, qui le fréquentent, de quelque humeur ou de quelque inclination qu'ils puiſſent être.

Son air n'a rien de préſomtueux : jamais il ne ſe préfere aux autres. Par là, il gagne les bonnes graces de tout le monde, ſans s'expoſer à l'envie : par là il concentre en lui les vœux de tous ceux qui le connoiſſent ; c'eſt une choſe à remarquer, que depuis ſon enfance juſqu'à l'âge de vingt-quatre ans, il ne s'eſt jamais brouillé avec ſes amis.

Son intention eſt de ſe pouſſer à la Cour, & quand je réflechis ſur ſon caractere, il me paroit preſque impoſſible, qu'il n'y réüſſiſſe. Il a joint à ſa complaiſance naturelle une grande ſagacité, une pénétration des plus vives ; & il diſtingue mieux que perſonne la réalité d'avec l'apparence.

Dans un train de vie, où tous nos compagnons ſont nos rivaux, on a beſoin

ſoin de la circonſpection la plus attentive, pour éviter les querelles, qui doivent naitre de tant de differents interêts; mais, quand on eſt comme lui d'une humeur fléxible, la nature même nous fraye le chemin de cette prudence éxacte, & la moindre reflexion nous y conduit ſans peine.

Ce qui me charme le plus en lui ce ſont ſes manieres avec les femmes. Il a l'addreſſe de vivre avec elles, comme un homme prudent ſe conduit, avec un ſeigneur dont il eſpere de la protection, ſans vouloir la lui demander directement. Il eſt à leur égard poli & galant, ſans leur débiter des complimens & des fleurettes. Il ne fait ſa cour à aucune Dame en particulier, & tout le beau ſexe ſemble s'être donné le mot pour dire mille biens de lui. Je croi qu'il a été aimé plus d'une fois; mais, je ne ſache pas qu'il ait jamais été amoureux. Il ſait que le grand ſecret de leur plaire à toutes, c'eſt de ſe rendre aimable, ſans paroitre avoir des vues particulieres; & il pratique avec la plus grande dexterité, ce qu'il ſait là deſſus.

Il a un langage naturel & coulant, un ſon de voix agréable, une Phyſionomie

où aucune paſſion ne domine, un geſte aiſé & convenable. Il conte à charmer; de ſa maniere de narrer un fait on tire plus de ſatisfaction, que ſi l'on en étoit témoin oculaire. Outre l'image vive & fidelle de la choſe qu'il dépeint, on voit avec plaiſir, dans ſon air, l'impreſſion qu'elle a faite ſur lui, & les ſentimens, qu'elle a excitez dans ſon cœur. Quand il raille, il aſſaiſonne ſon diſcours de tant d'ironies délicates & neuves, qu'on eſt forcé de détourner ſon eſprit de ce qu'il y a d'odieux dans les ſujets qu'il ſatiriſe, & de ne les conſidérer que de leur coté ridicule. De cette maniere, il ſemble que ſes railleries mêmes ſont des effets de ſon bon naturel. Il n'y a point d'homme plus amuſant; & ce que je trouve de plus admirable en lui, c'eſt qu'il plaiſante avec toute la fineſſe poſſible, ſans ſe laiſſer échapper jamais le moindre trait offenſant.

Il eſt l'arbitre general de tous les differents qui naiſſent entre les perſonnes de ſa connoiſſance; &, s'il y a moyen de les reconcilier, on peut compter, qu'il en viendra à bout. Il lui arrive ſouvent d'être employé par les deux parties chacune à part, à tater le pouls à l'autre, &

& à voir s'il eſt poſſible d'en venir à un accommodement. Il tache alors d'avoir parole de l'un & de l'autre, de s'en remettre à la déciſion de quiconque il plaira à leur adverſaire de choiſir : il ſe prévaut de cette heureuſe conjoncture, rien ne lui eſt plus aiſé que de ſe faire choiſir lui-même, & il ſe ſert de l'autorité qu'on lui donne avec tant d'addreſſe, que l'animoſité fait bien tôt place à une amitié ſincere. C'eſt ainſi qu'il devient le lien de ces nouveaux amis. Il lui doivent toute l'eſtime, qu'ils ont conçue l'un pour l'autre, & pour peu qu'ils ayent le cœur bienfait, ils ſe diſputent l'honneur de lui en marquer la plus vive reconnoiſſance.

Mon jeune homme brille ſur tout à tirer d'un ſujet même de quoi l'embellir, & le mettre dans ſon jour le plus avantageux. Par là, il trompe agréablement ceux à qui il repréſente ce ſujet, & qui ne le croyoient pas ſuſceptible de tant d'agrements. Il ſait ſe proportionner toujours à ſes matieres, & jamais il ne parle avec chaleur que quand la matiere l'éxige abſolument. De maniere que la véhémence paroit ſortir non de ſon naturel, mais du ſujet même dont il s'agit.

En un mot, ce qu'on appelle *gracieux* fait ſon caractere diſtinctif, & brille dans tous ſes diſcours, & dans toutes ſes actions.

M. Guillaume, qui le ſuit en âge, n'eſt pas d'un tempérament ſi ſouple, & ſi prêt à s'accomoder aux humeurs & aux penchants des autres. Il refuſe à ſe rendre à toute autre choſe qu'au raiſonnement le plus rigide: il veut toujours percer juſqu'aux ſources & aux cauſes primitives de tout ce qui s'offre à ſa reflexion, & reduire la coutume & la mode même à des principes fixes. Cette exactitude ſcrupuleuſe ne peut que lui donner avec le tems un ridicule dans le monde, à moins que la converſation & l'expérience ne réuſſiſſent à le rendre plus accommodant. Je n'ai pas jugé à propos cependant de traverſer en lui cet eſprit d'éxamen & de recherche, parce que je ſais qu'il lui doit être d'un grand uſage dans le genre de vie auquel il ſe deſtine. C'eſt la Juriſprudence, qui eſt ſon étude favorite, & il ſe propoſe de briller un jour dans le Barreau.

J'ai fait tout ce qui m'a été poſſible, pour le détourner de l'éxacte imitation de certains avocats, qui ſe font admirer

gene-

generalement. Je voudrois que leur exemple ne l'animât qu'à faire tous les efforts imaginables pour ſe diſtinguer dans ſa profeſſion. Pour l'y faire réüſſir, je l'exhorte continuellement à mettre à profit le talent qu'il a de creuſer les matieres, & d'en conſidérer diſtinctement toutes les differentes faces. Je ſuis perſuadé que des idées nettes produiſent des expreſſions propres & claires, & que ces ſortes d'expreſſions entrainent après elles un ton & un geſte convenables. Ce ſera pour moi une maxime infaillible juſqu'à ce qu'on me montre un ſeul exemple du contraire. Juſqu'ici, je puis aſſeurer, que je n'ai jamais vu un orateur parler comme il faut, ſans penſer d'une maniere diſtincte.

Il n'y a rien qui faſſe échouer tant de jeunes gens, malgré leur genie & leur habileté, que l'imitation ſervile des meilleurs modelles. Il imitent d'ordinaire les grands hommes dans certaines choſes, que faute d'experience & de penetration, ils conſiderent à tort comme les ſources des applaudiſſemens qu'on leur prodigue. Il arrive ſouvent qu'un avocat, dont la réputation eſt établie, a un certain air de ſuffiſance qu'on pardonne à ſon mérite;

la perſuaſion où il eſt en plaidant, qu'il poſſede à fond ſon ſujet, & qu'il eſt en état de prouver la bonté de ſa cauſe, peut lui donner certaines attitudes, & certains airs de tête, qui conviennent plutôt au *Tribunal*, qu'au *Barreau*.

Quel ridicule ne donneroit pas à un jeune homme, qui ne feroit qu'entrer dans cette carriere, un extérieur qu'on excuſe à peine dans le Juriſconſulte le plus diſtingué ? Je ſouhaite de tout mon cœur que mon jeune homme évite un pareil écueil ; ce qu'il fera certainement, s'il continue à être docile à mes preceptes.

Pour *M. Jean*, le cadet de toute la famille, il n'eſt pas poſſible d'en faire de trop grands éloges. Il y a de la grace & de la dignité dans toute ſa perſonne : on decouvre dans ſon corps, & dans ſon eſprit, de la force, & de la majeſté. L'air ſerain & tranquille, qui regne dans ſa phiſionomie, lui attire une eſpece de tendreſſe, qui dez qu'on connoit les principes de cette ſerenité devient la plus parfaite eſtime. Il a une noble verve pour la Poeſie ſublime, & un art admirable de faire paſſer dans l'eſprit des autres les vérités, dont il eſt perſuadé

lui

lui-meme, & qui excitent en lui des ſentimens vifs.

Avec ces qualitez & ces lumieres, cet excellent jeune homme s'eſt dévoüé au miniſtere de l'Evangile ; & il a réſolu de prendre les ordres ſacrez, avec des diſpoſitions qui pourroient le faire briller dans une cour, ou dans une armée. Il a une connoiſſance éxacte de la nature de ſa profeſſion, & de la maniere dont il faut l'exercer, quand on la choiſit par un pur motif d'amour pour la vérité, & par un juſte mépris de tout ce qu'on appelle grand dans le monde, & qu'on ne ſauroit conſidérer que comme très petit, quand on le met en parallele avec ce qui eſt éternel, & immuable.

Notre pieux jeune homme a réſolu de faire pour le ſalut des ames tous les efforts, qu'arrache aux autres la plus forte paſſion pour la gloire, ou le plus ardent amour pour la patrie. Je ſuis ſûr qu'il éxécutera un jour glorieuſement un ſi beau deſſein, & qu'il ſe fera conſidérer comme un vrai Héros du Chriſtianime ; le moyen d'en douter ! il dirige à ce ſeul but ſon imagination, ſa mémoire, ſon jugement : toutes les facultez de ſon ame ſont occupées à ce ſeul ſujet. J'eſ-

pere même qu'un jour je pourrai offrir à la jeuneſſe de ce ſiecle un recueil d'actions Chretiennement heroiques, compoſé par ce jeune Théologien, & d'une lecture plus agréable, que tout ce qu'on peut trouver de plus attachant dans les Cyrus & dans les Caſſandres ; impertinentes legendes du faux honneur, & de la fauſſe vertu.

DISCOURS XIV.

Nec ſcit qua ſit iter, nec ſi ſciat imperet...
OVID.

Il ne ſait pas le chemin, & quand il le ſauroit, il ne ſait pas s'y conduire.

LETTRE A L'AUTEUR.

Le 21 de Mars.

„ LA déclaration que vous avez faite
„ dans votre premiere feuille, que
„ vous ne negligerez aucune occaſion
„ de contribuer au bien de la ſocieté ci-
„ vile, m'inſpire la liberté de m'addreſ-
„ ſer à vous, & d'implorer votre ſecours.

„ Il

„ Il s'agit de redreſſer par vos leçons la
„ conduite de deux jeunes Meſſieurs,
„ que je ſers. Vous verrez vous même
„ qu'ils ne ſont pas indignes de vos ſoins,
„ quand je vous aurai dépeint leur âge,
„ leur qualité, & leurs occupations. Ils
„ ſont naturellement auſſi dociles que
„ jeunes gens au monde, & l'on en
„ pourroit tout eſperer, ſi l'on trouvoit
„ un moyen de les garantir de la conta-
„ gion des mauvaiſes compagnies, &
„ de les arracher de l'habitude malheu-
„ reuſe de perdre leur temps dans des
„ amuſements indignes de leurs talents,
„ & de leur naiſſance. L'ainé a dix
„ ſept ans, l'autre quinze. Ils ſont d'u-
„ ne maiſon très illuſtre, & dans l'at-
„ tente de poſſeder un jour de grands
„ biens. Leur Pere & leur mere ſont
„ gens de mérite: ils ont encore un
„ Gouverneur très propre à leur donner
„ une bonne education, mais il ne vo-
„ yent jamais qu'a contrecœur, & par
„ contrainte, & ceux qui leur ont don-
„ né la vie, & celui qui voudroit tra-
„ vailler à les rendre honnêtes-gens. J'ai
„ remarqué que rien ne leur fait plus
„ de plaiſir, que les *courſes des Chevaux*,
„ & les *combats des Cocqs*, ſpectacles

„ fa-

„ favorits de nos compatriotes. Ils en-
„ tendent ces matieres ſi bien, que
„ j'en ſuis au deſeſpoir. Ils vous diront
„ poſitivement à la premiere vue, quel
„ cheval doit emporter le prix, & quel
„ cocq gagnera la bataille. Si vous n'ê-
„ tes pas de leur ſentiment ils vous pa-
„ rieront tout ce que vous voudrez, &
„ vous jouez d'un grand bonheur, ſi
„ vous ne perdez pas la gageure. Ce
„ qui me chagrine le plus, c'eſt qu'ils
„ aiment mieux s'enfermer dans une E-
„ curie, que dans leur cabinet, &
„ qu'ils ont plus de commerce avec les
„ Laquais & les palfreniers, qu'avec
„ leur parents & d'autres perſonnes de
„ condition. Je ſuis ſur même, qu'à
„ l'heure que je vous parle, ils ſavent
„ mieux conduire une Berline, qu'ex-
„ pliquer un vers de Virgile ou d'Ho-
„ race.

„ Il y a quelques jours, qu'allant ſe
„ promener enſemble, ils rencontrerent
„ deux jeunes Demoiſelles avec leſquel-
„ les ils firent d'abord connoiſſance, &
„ dont la converſation leur plut beau-
„ coup. Quoi qu'ils ne les euſſent ja-
„ mais vues auparavant, ils voulurent
„ s'inſinuer dans leur faveur, en leur

„ mon-

„ montrant un échantillon de leur ad-
„ dreſſe ; & ils leur propoſérent de pren-
„ dre l'air dans un de leurs caroſſes qui
„ les attendoit prez de là. Les jeunes
„ filles y topperent, & mes cavaliers,
„ ayant ordonné à leur cocher de s'arrê-
„ ter là juſqu'à leur retour, monterent
„ l'un ſur le ſiege, & l'autre derriere le
„ caroſſe, pour faire les rolles de cocher
„ & de Laquais, qu'ils avoient etudiez
„ pendant long-tems avec un très grand
„ ſuccès. Auſſi, s'en acquiterent-ils au
„ grand contentement des jeunes De-
„ moiſelles. Il m'eſt impoſſible de pré-
„ voir à quoi aboutiront de pareils di-
„ vertiſſemens ; mais, je croi que quel-
„ ques unes de vos réflexions ſur cette
„ matiere pourroient ſauver à une illuſ-
„ tre famille des chagrins très vifs, dont
„ elle eſt menacée par la conduite in-
„ conſiderée de ces jeunes gens. On y
„ lit vos feuilles volantes, & ce que
„ vous pourrez dire touchant de pareils
„ travers d'eſprit, la portera peut être à
„ prendre des meſures pour tenir en bri-
„ de l'extravagance de ces Phaetons.

„ Votre &c. „

* SECONDE LETTRE

Du même.

„ JE ſuis d'autant plus mortifié de ce
„ que vous n'ayez pas daigné faire
„ attention à ma Lettre du 1 Mars,
„ que je ſuis ſûr que le Pere de mes
„ jeunes gens eut ſenti, juſqu'à quel
„ point il étoit intereſſé dans les refle-
„ xions que j'attendois de vous; Mal-
„ heureuſement, elles viendroient trop
„ tard à preſent, puiſque notre Phaeton
„ s'eſt allé précipiter dans le goufre du
„ mariage avec un fille, qui ne lui con-
„ vient pas trop. C'eſt une de ces per-
„ ſonnes, qu'il avoit rencontrées en ſe
„ promenant avec ſon cadet; j'ai ſu tirer
„ adroitemeut de celui-ci, qui n'eſt que
„ dans ſa ſeizieme année, & qui heureu-
„ ſement vit encore dans le celibat, la
„ maniere dont ſon ainé a conduit toute
„ cette intrigue: en voici tout le dé-
„ tail.

„ L'une de ces Demoiſelles, paroiſ-
„ ſant

* *L'Auteur fait ſemblant d'avoir negligé de répondre a la premiere Lettre; il y a bien de l'apparence qu'elles ſont toutes deux de ſa façon.*

„ ſant fort contente des manieres du plus
„ âgé de mes maitres, lui plut extreme-
„ ment par cela même, & il obtint
„ d'elle & de ſa compagne de vouloir
„ bien paſſer quelques moments dans u-
„ ne eſpece de cabaret peu éloigné de
„ la ville. Cette belle joua ſon Rolle ſi
„ habilement, que dans cette premiere
„ entrevue notre Phaeton en devint aſ-
„ ſez amoureux pour s'informer de ſa
„ demeure & pour lui faire toutes les
„ queſtions neceſſaires pour former avec
„ elle une liaiſon des plus étroites; Elle
„ menagea ſes réponſes ſi adroitement,
„ qu'il déſeſpera preſque de la poſſibilité
„ de la voir, & elle fit extrémement va-
„ loir la ſeverité d'une mere, dont il é-
„ toit très difficile de tromper la vigi-
„ lance.

„ *On lui a voulu perſuader, que j'étois*
„ *jolie*, dit-elle, avec une modeſtie enfan-
„ tine, *& elle craint que je ne me marie*
„ *avec quelqu'un, avant que d'être en âge*
„ *de gouverner un ménage.* Enfin, elle
„ fit ſemblant de n'oſer pas penſer à un
„ commerce particulier avec ſon amant,
„ parce qu'elle craignoit de n'être pas
„ aſſez habile, pour le cacher à une
„ Mere ſi ſoupçonneuſe. Les difficul-

„ tez

„ tez qu'elle alleguoit ne firent qu'en-
„ flammer d'avantage les deſirs de notre
„ étourdi, qui lui promit toute la pru-
„ dence imaginable, & qui eut pluſieurs
„ rendez-vous avec elle dans l'Eſpace de
„ vingt & quatre heures. La Mere é-
„ toit inſtruite de toute cette intrigue,
„ & elle ſut ſi bien menager les choſes,
„ que l'amant devoit s'imaginer naturel-
„ lement, qu'il deroboit à ſes ſoupçons
„ toutes les viſites qu'il rendoit à ſa fil-
„ le. A peine avoit-il paſſé un quart
„ d'heure avec ſa maitreſſe qu'elle l'ap-
„ pelloit, en la grondant d'une maniere,
„ qu'il pouvoit l'entendre, de ce qu'elle
„ ne ſavoit pas demeurer dans un même
„ endroit.

„ Toutes ces petites entrevues inter-
„ rompues ſi à propos agacerent telle-
„ ment la paſſion de notre jeune hom-
„ me, que ſa belle comprit parfaite-
„ ment qu'il ne pouvoit plus vivre ſans
„ elle, & qu'il hazarderoit tout pour la
„ poſſeder. Il étoit temps alors pour la
„ Mere de ſortir de derriere les couliſ-
„ ſes: elle ſurprit les jeunes amans en-
„ ſemble, fit une vie épouventable, &
„ defendit ſa maiſon au jeunhomme deſ-
„ eſpéré d'un contretems ſi facheux.

„ Quels

„ Quels efforts l'amour n'arrache-t-il
„ pas à l'imagination d'un jeunhomme!
„ Il ſort le lendemain de bonne heure,
„ ſuivi de ſon cadet ; &, ayant gagné
„ l'amitié d'un jeune Fiacre par un mo-
„ dique preſent, il change d'habits avec
„ lui, ſe place ſur le ſiege, & va ſe
„ poſter au coin de la rue ou demeuroit
„ ſa belle, que le cadet ſous un autre
„ deguiſement avoit avertie par un petit
„ billet du ſtratageme de ſon ainé. Il
„ reſta là dans l'impatience la plus vive
„ pendant une grande partie du jour ſans
„ trouver l'opportunité de mettre ſon
„ projet en éxécution. Sa Maitreſſe ne
„ manqua de ſe mettre de tems en tems
„ à la fenetre, & de lui lancer quelques
„ œuillades conſolantes, auxquelles il
„ repondoit eu faiſant claquer ſon fouet,
„ & en faiſant rouler ſon fiacre en rond,
„ pour faire voir ſon habileté, & l'ex-
„ treme deſir, qu'il avoit de la conduire
„ par tout ou elle voudroit. Entre chien
„ & loup, un ſavetier jetta dans le co-
„ che un petit billet, par lequel notre
„ jeune homme aprit, qu'à ſept heures
„ ſa maitreſſe devoit monter en caroſſe
„ avec ſa Mere, & l'amie qu'il connoiſ-
„ ſoit ; que ces deux Dames deſcen-

„ droient

„ droient dans le *Strand*, pour rendre
„ une viſite; mais qu'elle iroit plus loin
„ pour faire quelques emplettes; &
„ qu'enſuite elle devoit aller rejoindre ſa
„ compagnie. Cette heure fortunée ar-
„ rive à la fin: notre noble fiacre ſe
„ trouve à portée, & reçoit ſa belle ac-
„ compagnée de ſa Mere, & de l'amie
„ de la promenade, qui deſcendent dans
„ l'endroit marqué, & qui la prient de
„ les venir prendre dans une heure. Voi-
„ là notre amant au comble de ſes vœux:
„ il pouſſe ſes roſſes à toute bride, & ſe
„ ſauve avec ſa Proye.

„ La Mere avoit inſtruit notre pré-
„ tendue innocente de tout ce qu'elle
„ devoit faire quand ſon amant le prie-
„ roit de l'épouzer; & des perſonnes
„ qu'elle devoit envoyer chercher pour
„ aſſiſter à la ceremonie nuptiale en qua-
„ lité de témoins.

„ Il n'eſt pas néceſſaire d'entrer dans
„ de plus grandes particularitez: il ſuf-
„ fit de vous dire que cet aimable couple
„ s'eſt marié hier au ſoir dans un village
„ proche d'ici, en preſence de notre Ca-
„ det, & de deux ou trois autres per-
„ ſonnes. Ce qui fait voir, que le ma-
„ rié croyoit faire une action très méri-

„ toire,

„ toire, & qu'il etoit fort content de ſa
„ petite perſonne, c'eſt qu'un moment
„ avant que de ſe lier par des chaines é-
„ ternelles, il prit ſon cadet à part, pour
„ l'exhorter à épouſer l'*amie* de ſa future
„ moitié.

„ Je ne ſuis pas d'humeur, Monſieur,
„ à faire une longue harangue ſur cette
„ triſte avanture : je remarquerai ſeule-
„ ment, que ſi dans l'Education de ce
„ jeune Seigneur on s'étoit plus attaché
„ à lui former la raiſon, & moins à lui
„ former le corps, il auroit vêcu plus
„ long tems, ſelon toutes les apparen-
„ ces ſans devenir Pere de famille. Tou-
„ te la ville ſaura dans peu de jours, les
„ noms de ceux, que concerne cette
„ affaire, & toutes les circonſtances,
„ qui l'ont accompagnée. Le malheur
„ eſt irréparable : je compte mon jeune
„ maitre perdu, toute la ſageſſe de vos
„ avis eſt inutile à ſon égard ; mais l'em-
„ ploi dont vous vous êtes chargé, vous
„ oblige du moins de faire en ſorte, que
„ d'autres jeunes etourdis ne faſſent pas
„ naufrage contre le même écueil.

DIS-

DISCOURS XV.

——— Sibi quivis
Speret idem, ſudet multum, fruſtraque laboret
Auſus idem.

Il y a un certain tour d'eſprit, qui paroit ſi aizé, & ſi naturel, que tout le monde croit pouvoir l'attraper; & cependant il échappe preſque à tout le monde.

HIer, en entrant dans la grand ſalle chez Mylady, j'y trouvai Mademoiſelle Cornelie ſa troiſieme fille toute ſeule, occupée à lire un écrit, qui comme je l'ai découvert dans la ſuite contenoit des vers ſur l'amour & ſur l'amitié. Craignant, à ce que je m'imagine, qu'en jettant les yeux ſur ce papier je ne m'aperçuſſe par la ſeparation des lignes que c'étoit de la poeſie, elle me le tendit avec une modeſte rougeur ſur le viſage, en me diſant, que je pouvois le lire ſi je le voulois; & là deſſus elle me quitta. Je ne pus pas diſtinguer d'abord ſi c'étoit une main d'homme ou de femme; mais, ayant mis mes Lunettes, je me perſuadai par un examen très attentif que c'étoit

toit l'ouvrage d'une femelle. Ce qui me le fit croire étoient certaines manieres d'épeller, particulieres à ce ſexe, & une certaine négligence par rapport aux regles de la Grammaire. J'ai appris depuis que cette ſavante fille à une amie à la campagne auſſi docte qu'elle ; qu'elles ont un commerce de Lettres ſous les noms d'Aſtrée, & de Dorinde, & qu'elles ſe ſont acquis de la réputation par le tour aizé de leur ſtile. Je conviens que je ſerois faché, qu'il y eut dans la famille un poete femelle ; & cepandant, j'ai de la peine à traverſer le panchant de cette jeune fille, qui conſidéré en ſoi-même n'a rien que d'innocent. Je la chagrinerois certainement, ſi je donnois au public le petit Poeme de ſon amie, & ſur tout ſi j'en faiſois une critique exacte, qui pourroit nuire à ſa réputation en qualité de bel-eſprit. J'aime mieux faire quelques Reflexions generales ſur ce genre d'écrire qu'on appelle particulierement le *ſtile aizé*. Ces deux ſpirituelles filles, & le public, en pourront tirer quelque uſage.

J'ai dit dans une de mes feuilles précédentes, que toute penſée, qui depeint la nature, & qui eſt exprimée en termes

convenables, doit paſſer pour *aizée*. Par là j'ai répondu à la critique vague de certaines gens, qui veulent que le ſtyle aizé regne dans tous les genres de Poeſie. Cette maxime eſt vraye & inconteſtable, quand on oppoſe la diction aizée, à celle qui eſt forcée & pleine d'affectation. Cependant, comme il y a un air *aizé* & *une maniere aizée de ſe mettre*, qu'on appelle ainſi particulierement, il faut avouer qu'il y a auſſi une *Poeſie aizée*, qui a un droit particulier de s'approprier ce nom.

Pour *écrire aizément*, il eſt certain qu'il faut penſer d'une *maniere aizée*. On ſait que les penſées doivent toujours repondre à la nature des ſujets. La colere, la rage, & d'autres paſſions violentes, excitent des penſées fortes. La gloire, la grandeur, & le pouvoir, demandent des penſées nobles & ſublimes. La ſolitude, une douce mélancolie, l'amour, & tous les ſentimens qui remuent l'ame, ſans agiter violemment, inſpirent des penſées aizées.

Parmi les penſées, que ces ſujets tendres font naître, il y en a, qui ſont ſuſceptibles d'ornement & de tour; mais, il y en a d'autres, qui plus elles ſont exprimées d'une maniere ſimple, claire, & natu-

naturelle, plus elles excitent dans les cœurs des mouvemens agréables, & ſatisfaiſants. Chaque figure, chaque embelliſſement, qu'on y ajoute, cache quelque beauté naturelle : l'art n'a qu'a paroitre ici pour gâter la nature ; c'eſt du fard ſur un beau teint.

Pour attrapper cette *diction aizée*, qui fait tant de plaiſir, il ne ſuffit pas d'avoir une grande vivacité d'imagination, & d'être propre à produire une grande variété d'images ; il faut encore un diſcernement exact & délicat, pour ne choiſir parmi ces images, que celles, qui ſans le ſecours des ornemens peuvent briller par leurs beautez naturelles. Il faut rejetter tout ce qui a l'air recherché & penible, quoi qu'il s'offre à l'eſprit ſans travail ; & raſſembler tout ce qui a l'air naturel, quoique réellement on l'ait trouvé par un effort d'imagination. Cela s'appelle cacher l'art par le moyen de l'art ; & c'eſt la perfection du *ſtile aizé*.

Suppoſons un Auteur réellement touché de la paſſion qu'il veut dépeindre, & voyons de quelle maniere il s'en acquitera. C'eſt là, à mon avis, le moyen le plus ſûr de ſe former une idée du *ſtile aizé*. Un Poete qui veut tracer l'image

d'une paſſion qu'il ne ſent pas, peut bien en attrapper une foible reſſemblance à force de donner la torture à ſon imagination; mais, imaginer n'eſt pas ſentir, & la difference eſt d'ordinaire très ſenſible.

Suppoſons donc que ce Poete ſoit amoureux. C'eſt l'amour certainement, qui a produit les pieces les plus achevées dans le genre aizé. Un amant veut être cru de ſa maitreſſe, il doit s'exprimer par conſéquent avec un air de candeur, & cet air nait d'ordinaire de la ſimplicité: il ne ſonge point à faire admirer ſon eſprit, mais à faire gouter ſa tendreſſe; il faut donc qu'il la depeigne d'une maniere naïve, & ſans affectation.

Des Reflexions profondes ne ſortent que d'une raiſon calme; les belles penſées, & les tours fins, ne s'engendrent que dans une imagination nette, que la paſſion ne remplit pas de nuages, ce ſont là les deux écueils de ces poetes,

Qui foux de ſens raſſis couchez aux pieds des ketres
Font redire aux échos des ſottiſes champetres.

Mais

Mais un homme, dont le cœur eſt veritablement touché, n'a que faire de ſonger à les éviter ; ſes ſentimens l'en éloignent ſans le moindre effort.

Le plus grand art de la poeſie en general conſiſte à choiſir les circonſtances les plus propres d'embellir les ſujets, & à les placer dans le jour le plus agreable. Mais la nature même porte un amant à ramaſſer de petites circonſtances. Elles ſont l'unique meditation d'un homme véritablement amoureux, & tout ſon plaiſir eſt de ſe les rendre preſentes de la maniere la plus naturelle. Rien ne paroit petit pour un amant, pourvu qu'il y trouve quelque relation avec ſa tendreſſe, qui lui paroit la ſeule affaire importante, & qui donne du poids à tout ce qui l'environne ; dans les moindres minuties, il veut lire ſon bonheur ou ſon malheur. Voilà ce que le *génie poetique* néglige, quand il n'eſt pas ſoutenu par la paſſion ; & c'eſt pourtant ce qui caractériſe les vers amoureux, qui ont l'approbation la plus générale. De mille exemples que j'en pourrois citer, je ne choiſirai que ces deux vers qui me paroiſſent auſſi tendres & auſſi naturels que j'en ai jamais vu,

Je gemis, je ſoupire, au chagrin je me livre :
Mon Iris part demain, comment pourrai-je vivre ?

Tout homme, qui a jamais été fortement amoureux, ne peut qu'être touché de ces vers, & ceux qui le ſont actuellement ſentiront en les liſant, que leur paſſion y repond, & ſe les approprie.

Il paroit par tout ce que je viens d'avancer, que rien n'eſt plus difficile que d'écrire aizément. Cepandant, quand des productions de ce genre tombent entre les mains d'un eſprit ordinaire, il y trouve tout ſi naturel, & ſi peu travaillé, qu'il veut d'abord écrire dans ce gout, & qu'il ſe met dans l'eſprit que pour y réüſſir, il n'a qu'à ne point faire des efforts d'imagination. Il eſt vrai qu'alors il penſe d'une maniere ſimple, mais ſes images ne ſont pas choiſies avec jugement, & elles ſont deſtituées de cette beauté naturelle, qui en fait tout le prix. Il s'exprime d'une maniere naïve, & ſans ornement ; mais, ſa naïveté eſt platte, & n'a rien de touchant. Un homme d'un genie extremement vif & fé-

fécond, n'eſt pas plus propre à réüſſir dans ce ſtile. Quelle mortification, quel renoncement à lui-même, quand il doit rejetter les pointes d'eſprit, qui s'offrent à ſon imagination! Avec quelle peine n'écarte-t-il pas les jolis tours de phraze & les figures brillantes dont il eſt accoutumé de relever ſon ſtile! Tant il eſt vrai, qu'il n'y a rien de ſi pénible, que d'attrapper une belle ſimplicité. J'ai vu une Dame, qui avoit la plus ridicule figure du monde, en paroiſſant dans un habit noir tout uni, pour imiter Mademoiſelle *Lizard* l'ainée.

Quand Monſieur *Polidor* me ſoutint l'autre jour que tout homme, pour écrire d'un ſtile aizé, n'avoit qu'à le vouloir, je ne voulus pas le réfuter: je lui demandai ſeulement, s'il croyoit qu'il fût poſſible au Chevalier *Bois-de-cerf* d'entrer dans une chambre de la même maniere, que lui? Il ſe contenta de me faire une reverence gracieuſe, & de me dire avec un agréable ſouris, *Vous avez raiſon, Monſieur, je me rends.*

Je finirai, en obſervant que la poeſie paſtorale qui fait la branche la plus conſidérable du ſtile aizé, eſt de tous les genres de Poeſie celui, qu'on eſſaye le

plus ſouvent ſans ſuccès. C'eſt pour cette raiſon, que j'ai réſolu de communiquer au public dans quelques jours les réfléxions que j'ai faites ſur ce ſujet.

DISCOURS XVI.

—— Ne forte pudori
Sit tibi Muſa Lyræ ſolers, & Cantor Apollo.

Ne Rougis pas Phillus d'être ſenſible au ſon
D'un air tendre & charmant dicté par Apollon.

Il y a deux jours qu'un Cavalier vint prendre du Thé avec nous chez Myladi Lyzard. C'eſt un homme qui ſe fait diſtinguer par ſon gout delicat pour toutes les productions de l'eſprit, & ſur tout pour celles qui concernent l'amour & la galanterie. Il y a quelque choſe de groteſque dans toute ſa figure, mais en récompenſe il a l'air aizé, de belles manieres, & le veritable eſprit de la converſation. Pour lui faire plaiſir nos Dames tournerent d'abord le diſcours ſur la Poeſie, ce qui donna occaſion au Cavalier de tirer de ſa poche deux chanſons nouvelles, dont il parla comme de deux pie-

ces

ces achevées dans leur genre ; *la premiere*, dit-il, *eſt compoſée par un auteur, à qui perſonne dans le pais ne diſpute le premier rang dans tous les genres de poeſie, & l'autre eſt l'ouvrage d'une Dame, qui me fait la grace d'être amoureuſe de moi, par ce que je ne ſuis pas beau.*

Là deſſus notre aimable Annabelle, que ſa vivacité porte aſſez ſouvent à de petites actions un peu bruſques, mit la main ſur ces vers & les lui ayant arrachez, elle y jetta l'œuil avec un petit air d'impatience, & les lut à toute la compagnie : elle s'adreſſa enſuite fort obligeamment au bel-Eſprit, pour le prier de lui envoyer une copie de ces petites pieces, & de l'accompagner de quelques regles de critique, ſur les chanſons en general. *Je pourrois avoir un jour un amant Poete*, ajouta-t-elle, *& je voudrois bien être en état de juger de ſes ouvrages, & de lui en ſavoir gré à proportion de leur merite.* Le Cavalier le lui promit, & le lendemain étant à ſa toilette, elle reçut, de la main d'un valet de chambre auſſi bien mis que ſon maitre, les pieces que voici.

PREMIERE CHANSON.

Panché ſur le beau ſein d'une belle inflexible
Thyrſis troublé par de fougueux deſirs
Dit, en pouſſant mille brulans ſoupirs,
Tu m'appris la premiere à devenir ſenſible,
Que de toi j'apprenne à mon tour,
Ce que c'eſt qu'un heureux amour.

Non, non, *lui dit Philis, cruelle par prudence,*
Notre interêt veut qu'un volage amant
Sente toujours augmenter ſon tourment.
Mes crédules bontez détruiroient ta conſtance.
Apprendre à devenir heureux
C'eſt oublier d'être amoureux.

SECONDE CHANSON,

à Thyrſis, qui n'eſt aimable qu'à mes yeux.

L'amour que tu m'as inſpiré
Ne doit pas trop t'en faire accroire;
Tu plais à mon gout égaré,
A tout autre tu peux déplaire.

Tu me parois bien-fait & beau,
Pour d'autres d'amour vrai remede.
D'où vient? Je me ſers du bandeau
Du petit Dieu, qui me poſſede.

La

La ſource de ma paſſion
N'eſt rien qu'un caprice burleſque ;
Tes appas ſont de la façon
De mon penchant pour le Groteſque.

Tes charmes ont tout emprunté,
Du ſeul excez de ma tendreſſe,
Et le degré de ta beauté
N'eſt que celui de ta foibleſſe.

Songe à tes plus chers interêts,
Tache d'entretenir ma flamme.
Thyrſis, adieu tous tes attraits,
Si ce feu s'éteint dans mon ame.

Ces vers étoient accompagnez d'une Lettre du bel-Eſprit en queſtion, addreſſée à Mademoiſelle Annebelle Lyzard.

„ MADEMOISELLE,

„ POur vous faire voir que vos ordres
„ ſont abſolus ſur moi, & que j'ai
„ grande opinion de votre bon-ſens, je
„ vous donnerai, ſans aucun préambule
„ dicté par la fauſſe modeſtie, les reflexions que j'ai faites ſur le *génie Chanſonnier*, & je vous les donnerai dans le
„ même ordre où elles ſe ſont préſentées
„ à mon eſprit. Permettez ſeulement à
„ mon amour-propre de vous dire, que

„ je ne ſache pas, qu'on ait rien écrit
„ ſur cette matiere. Par là, vous êtes
„ obligée de me pardonner, ſi je me
„ trompe; mais, à votre tour, vous en
„ pourrez tirer cet avantage, que la pré-
„ vention produite par l'autorité ne ge-
„ nera pas la liberté de votre jugement.
„ J'entre en matiere.

„ Dans tous les ſiecles, & chez tou-
„ tes les Nations où la Poeſie a été en
„ vogue, la Claſſe des *Chanſonniers* a
„ toujours été très nombreuſe. Tout
„ jeune homme d'une imagination un
„ peu vive, & un peu inſtruit de l'art
„ de la verſification, s'erige d'abord en
„ faiſeur de chanſons, & prend la reſo-
„ lution d'immortaliſer ſa maitreſſe, ou
„ ſa bouteille. De là toutes ces produc-
„ tions inſipides, dans ce genre, qui
„ inondent notre patrie depuis le regne
„ du Roi Guillaume. Je ne les cherche
„ pas de plus loin. Heureuſement, celles
„ qui ont fatigué l'eſprit & les oreilles a-
„ vant cette époque, ſont oubliées depuis
„ long-tems. La raiſon pourquoi tant de
„ gens ſe mélent de ce metier, c'eſt qu'ils
„ croyent l'entendre, & qu'ils ne l'en-
„ tendent pas. Il eſt vrai, que pour bien
„ faire une chanſon, il n'eſt pas néceſ-

„ faire

„ faire d'avoir une grande élévation d'eſ-
„ prit, ni un genie extraordinaire, ni
„ une grande étendue de connoiſſances ;
„ mais, il faut un aſſemblage d'autres
„ talents, qui n'eſt pas moins rare. Il
„ faut penſer avec éxactitude, & avec
„ délicateſſe. Il faut ſavoir joindre à la
„ pureté & à la clarté du ſtile, les nom-
„ bres les plus aizez & les plus coulans :
„ il faut faire rouler tout ſur un ſujet
„ unique, & l'exprimer d'un tour d'eſ-
„ prit dont l'élegance ſoit naïve, & ſans
„ la moindre affectation.

„ De grands ouvrages ne ſauroient
„ gueres être ſans quelques négligences,
„ & ſans quelques inégalitez remarqua-
„ bles, il eſt naturel de les excuſer ; mais
„ une chanſon perd tout ſon agrement ;
„ ſi elle n'eſt pas ſoutenue d'un bout à
„ l'autre, & par tout également correc-
„ te, tant pour la penſée, que pour l'ex-
„ preſſion. Ici la moindre faute reſſem-
„ ble à une tache dans un Diamant, qui
„ lui fait perdre preſque toute ſa valeur.
„ Je conſidere une Chanſon comme un
„ portrait en mignature, qui demande
„ les touches les plus délicates du pin-
„ ceau, la plus grande douceur, & les
„ traits les plus finis, en un mot toute

„ cette correction lechée, qui ſeroit ridiculement employée à de grands tableaux, qui doivent toute leur grace à la noble hardieſſe d'une main de maitre.

„ Puiſque tout ce que les anciens ont fait de meilleur eſt traduit dans notre langue, vous ne m'accuſerez pas de pédanterie, ſi j'ôſe vous alleguer les Odes de Sapho, & d'Anacreon, avec les petites pieces Lyriques d'Horace, comme les modelles les plus achevez des Chanſons. Vous voyez preſque toujours ces auteurs pourſuivre une ſeule penſée dans tout le cours de ces petits ouvrages, & la developper peu à peu, ſans ces interruptions, & ces détours, qui ſont ſi ordinaires aux Chanſonniers Modernes. Si l'on veut rendre juſtice aux François on doit avouër, qu'il n'y a point de langue, qui puiſſe diſputer à la leur la gloire d'avoir produit le plus grand nombre de jolies chanſons. Le génie de ce peuple, & le tour aizé de leur Idiome, paroiſſent être faits exprès pour ces petites pieces. Pour nos compatriotes, ils en font d'ordinaire de mauvaiſes, à force d'eſprit, & de fécon-

„ dité.

„ dité. Ils *écraſent* dans une ſeule chan-
„ ſon aſſez de ſujets, pour en remplir
„ une douzaine; de cette maniere ils
„ deſſechent, ils étouffent chaque pen-
„ ſée: ſemblables à un jardinier mal-ha-
„ bile & avare, qui, pour elever un
„ grand nombre d'arbres dans un petit
„ eſpace, les place ſi près l'un de l'au-
„ tre, qu'ils meurent faute de nouritu-
„ re. Au lieu de faire une ſeule chanſon
„ finie, ils nous donnent le Canevas im-
„ parfait de pluſieurs. C'eſt là une fau-
„ te où l'illuſtre Monſieur Waller tombe
„ aſſez ſouvent, malgré la beauté de ſon
„ génie, qu'on ne ſauroit trop admirer,
„ & qui pourroit bien en être la cauſe.
„ Mais, ceux de nos poetes, dont les
„ chanſons pechent le plus, par un ex-
„ cez de feu, & de fécondité ſont Meſ-
„ ſieurs *Donne*, & *Cowley*.

„ Leurs penſées ſont des éclairs, qui
„ ſe ſuivent avec tant de rapidité, qu'ils
„ étourdiſſent l'attention, en l'éblouiſ-
„ ſant par un feu continuel. Chaque li-
„ gne contient preſque un nouveau ſu-
„ jet; & leur eſprit peu économe vous
„ mene juſqu'à la fin de la chanſon de
„ penſée en penſée, ſans vous en donner
„ une ſeule, qui ſoit ponr ainſi dire dans

ſon

„ ſon point de maturité, & de perfec-
„ tion.

„ Une chanſon doit être conduite
„ comme une Epigramme, avec cette
„ difference que celle-ci peut ſe paſſer
„ des nombres Lyriques & n'eſt gueres
„ employée qu'à la ſatire; au lieu que
„ l'occupation de l'autre ne conſiſte qu'à
„ exprimer dans des nombres coulans

„ *Les aimables chagrins que mélange Venus,*
„ *Et les libres plaiſirs du ſincere Bacchus.*

„ Je finirai ce que j'avois à dire ſur
„ ce ſujet, en obſervant que les François
„ confondent ſouvent l'Epigramme & la
„ Chanſon, & qu'ils prennent récipro-
„ quement l'une pour l'autre. Témoin
„ une certaine Epigramme très ſatirique,
„ & très jolie, qui a été une chanſon
„ fort en vogue.

„ *Tu parles mal par tout de moi,*
„ *Je dis du bien par tout de toi:*
„ *Quel malheur eſt le nôtre!*
„ *L'on ne croit ni l'un, ni l'autre.*

„ Voilà, Mademoiſelle, ce que pour
„ obéir à vos ordres j'ai ramaſſé dans
„ mon

„ mon petit eſprit. La vanité de m'éri-
„ ger en Auteur Critique n'y a pas eu la
„ moindre part, & mon unique motif a
„ été de vous faire voir par une docilité
„ outrée peut-être, que je deſire forte-
„ ment que vous me regardiez comme

„ Votre très-humble & très-
„ obeiſſant ſerviteur.

DISCOURS XVII.

Minimumque libidine peccant. JUVEN.

La Volupté les entraine dans des crimes plus odieux.

S'Il étoit poſſible de réſiſter au torrent de la Mode, qui jette un ridicule ſur la vénération, qu'on doit aux choſes ſacrées, je me hazarderois à dire, que * la ſemaine dans laquelle nous ſommes eſt un tems d'Humiliations, que toutes les circonſtances, qui nous environnent, nous la demandent, & que nous ferions bien de tourner toutes nos penſées de ce côté-là.

Il y a environ trente ans qu'un Prédi-

ca-

* La *Semaine ſainte.*

cateur très habile, & qui ſavoit parfaitement bien ſon monde, dit à ſes auditeurs, en prechant à *Witehall*, que s'ils ne vouloient pas s'engager à donner à leur conduite un *tour nouveau*, ils iroient certainement, au ſortir de cette vie, dans un endroit que la politeſſe lui defendoit de nommer devant tant de gens de Cour. Je me trouve à peu prez dans le cas de ce galant homme, & je voudrois bien dépeindre les vices favoris du ſiecle, & ſur tout ceux, qui ont relation avec la galanterie, d'une maniere à me faire lire des gens qui *ſavent vivre*. Il ſeroit impertinent de jetter les groſſieretez de la Théologie, & de la morale à la tête de Gentilshommes, & de Dames de qualité qui ſe piquent uniquement de politeſſe, & de belles manieres. Je ne ferois pas mal, par conſéquent, d'intituler les reflexions que je vais faire ſur l'Incontinence, *Eſſai de Critique ſur la fornication*, & de faire voir que *ceux qui s'adonnent à ces ſortes de plaiſirs aviliſſent leur gout, & ſont peu judicieux dans le choix de leurs divertiſſements.*

Si je n'appliquois cette maxime qu'à ceux, qui donnent dans un vil Commerce avec les femmes publiques, elle ne trou-

trouveroit pas beaucoup de contradiction chez les perſonnes qu'on appelle dans le monde honnêtes-gens ; mais, ſi je pouvois prouver clair comme le jour, que ceux qui s'efforcent à augmenter le nombre des femmes galantes tombent dans de plus grandes baſſeſſes, que ceux qui frequentent les lieux infames, il me ſemble que je ferois retomber ſur la galanterie, le ridicule, qu'à la faveur de la mode elle a ſu jetter ſur la ſageſſe. Cette preuve eſt très facile, & à la portée de tout le monde. Le *Debauché*, qui ſans gout, ſans bienſéance, promene ſa volupté vagabonde de griſette en griſette, n'eſt coupable que de ſe proſtituer lui-même, & d'expoſer ſa ſanté ; mais celui qui ſe livre à ce plaiſir avec plus de gout & de délicateſſe, ne ſauroit éxécuter ſes dangereux deſſeins, ſans trahir quelque homme, à qui il doit de l'amour & de l'eſtime, & ſans courrir riſque d'attirer le mépris public à celles, qu'il fait profeſſion de chérir le plus tendrement. Se ſentir toujours l'eſprit enceint de quelque trahiſon ; réfléchir ſur l'infamie, où l'on veut jetter un Epoux, ou une famille, qui n'ont pas mérité de nous cet affront, & qu'on voudroit exterminer ſi l'on en avoit

avoit reçu une pareille offenſe; c'eſt là à mon avis, une ſituation qui devroit faire rentrer en lui-même un homme qui a quelque idée de l'honneur, & le porter à refréner ſes paſſions impétueuſes. Ces véritez ſont palpables, & qu'eſt-ce qu'il y a de plus propre à décrediter dans l'eſprit d'un prétendu honnête homme les plaiſirs qu'il recherche, que la perſuaſion où il doit être, dans le tems même qu'il ſonge à ſe les procurer, qu'il eſt un lache, & un traitre. Entrer dans un commerce de galanterie, c'eſt renoncer abſolument au caractere d'un homme de probité.

Selon le cours ordinaire de ces entrepriſes galantes, l'amour ne ſubſiſte pas long tems entre le fourbe & la dupe. Dez qu'elle ſait qu'elle eſt trompée, elle hait l'impoſteur d'une haine furieuſe: cette haine devient bientôt mutuelle; & ce qu'ils trouvent de plus odieux l'un dans l'autre, ce ſont leurs plus grands agrémens, & leurs meilleures qualitez, qui ont été l'origine de leur malheureux commerce.

Ce n'eſt pas tout: le Crime du galant ne rend pas ſeulement la perſonne, dont il triomphe, malheureuſe; mais, le plus

ſou-

ſouvent, il la pouſſe de crime en crime. Si, après avoir franchi une fois les bornes de la pudeur, elle ne ſe livre pas à une proſtitution ouverte, du moins elle tache d'infecter d'autres perſonnes de ſon ſexe, de la contagion de ſa faute: elle ſe fait un plaiſir ſecret de conduire ſes compagnes dans le même abime, ſans en attendre d'autre ſatisfaction, que l'idée flatteuſe d'amoindrir ſon infamie, en la partageant avec pluſieurs autres infortunées.

Si un homme de cette claſſe a quelque conſideration pour la victime de ſes plaiſirs, dans quelle contrainte ne doit-il pas vivre, avec quelle précaution ne doit-il pas veiller ſur ſes paroles & ſur ſes actions, que de fourberies ne doit-il pas inventer pour cacher ſon intrigue? Pour être fidelle à ſa maitreſſe, il eſt forcé de tromper tout le monde, & il marche continuellement la fauſſeté dans le cœur, & le menſonge dans la bouche. Voilà ce que lui coutent les plaiſirs brutaux de quelques moments, goutez à la dérobbée, & accompagnez d'ordinaire de crainte, & d'allarmes. Le tour agreable, que la morale lubrique de pluſieurs Poëtes ont donné à ce crime, eſt une

foible conſolation pour un homme qui ſait encore refléchir ſur la ſituation de ſon cœur, & à qui la ſolitude depeint ſa conduite paſſée avec les couleurs les plus afreuſes. Des traits d'eſprit peuvent faire rire; mais ils ne ſauroient tarir une ſource de triſteſſe & d'inquiétude que la conſcience repend dans l'ame.

La maladie, la douleur, & la miſere, ſont des malheurs, qu'aucun mortel ne peut ſe promettre d'éviter. N'y a-t-il donc pas de la folie à ſe ménager de longue main tout ce qui peut ajouter du poids à la maladie, à la douleur, à la miſere? S'il y en a parmi ceux, à qui je m'addreſſe ici, des gens trop vifs pour être attaquez dans ces triſtes ſituations, par des penſées mortifiantes, je ſuis ſur que cet étourdiſſement ne durera pas toujours, & que leur inſenſibilité ne fait que leur accumuler un afreux tréſor de ces mêmes inquiétudes, dont pour le préſent, ils ont le malheur de n'être pas ſuſceptibles. Mais, j'ai meilleure opinion de ceux, qui n'ont pas encore effacé entierement les impreſſions qu'une éducation ſage & éclairée a faites dans leur cœur. J'eſpere qu'ils ſentiront d'abord la vérité de cette maxime: *celui qui*

s'a-

s'abandonne entierement à la volupté doit voir bientôt que la volupté eſt le moindre de ſes crimes.

Un voluptueux de l'eſpece en queſtion contracte une haine irréconciliable contre ceux la mêmes, qu'il a offenſé le plus cruellement. Il invente mille fourberies, pour cacher ſés crimes, ſi par une baſſeſſe plus afreuſe il ne s'en fait pas un honneur. Son amour-propre lui rend odieux les gens d'une vie réglée: il mépriſe tout ce qu'il y a de loüable & de ſacré, dez qu'il y trouve un obſtacle à ſes déſirs criminels. Toutes ſortes de vices honteux s'emparent de toutes les facultez de ſon ame, & la rendent entierement inacceſſible aux nobles plaiſirs qui découlent de la vertu, & du veritable honneur. Heureux ceux de ce caractere, qu'une maladie, ou quelque deſaſtre, reveille de cette Lithargie funeſte, qui rend le cœur inſenſible aux plus grandes ſatisfactions, dont l'homme puiſſe être capable.

Il y a eu des gens, dont le caractere étoit plutôt compoſé d'*heureuſes diſpoſitions* & de *foibleſſes*, que de *vices* & de *vertus*; qui bien loin de profiter de toutes ſortes de bonnes fortunes, ont eu la ge-

generoſité d'arreter ſur le bord du précipice l'innocence, qui y étoit conduite par la force preſqu'invincible de la plus cruelle néceſſité. Quelle imagination eſt aſſez forte pour ſe repréſenter les plaiſirs merveilleux dont une action de cette nature doit être ſuivie, dans une ame aſſez belle pour en avoir été la noble ſource. Ces ſortes de plaiſirs réſident dans la raiſon même: on les goute particuliérement en qualité d'homme; ils ont une pureté, une force, & une durée, qui la rend infiniment ſupérieure à celle qu'on peut tirer de la poſſeſſion de toutes les belles femmes d'un Royaume entier. Ils ne peuvent qu'augmenter l'amour raiſonnable, que nous avons pour nous mêmes, & qui fait notre plus grande félicité. Un homme, qui n'a été debauché que par foibleſſe, n'a qu'à faire une action de cette nature, pour avoir du dégout pour tout ce qui a fait auparavant ſa plus douce joie: elle lui doit paroitre vile & mépriſable au prix de l'inexprimable douceur, que ſa généreuſe charité vient de faire couler dans ſon ame.

Tous les hommes coupables de ces ſortes de fautes n'ont pas le moyen ou l'oc-

l'occaſion, de les réparer d'une maniere ſi glorieuſe; mais, du moins, dans cette *ſemaine de preparation*, ils devroient faire tout ce qui eſt dans leur pouvoir, pour témoigner leur repentir. J'en veux indiquer ici un moyen, dont je prévois que la ſeule propoſition me rendra ridicule à la délicateſſe impertinente des gens, qui ne raiſonnent point. N'importe: je m'y expoſerai avec plaiſir, pourvû que par là je puiſſe faire quelque heureuſe impreſſion ſur les coupables, que j'ai en vue.

J'oſe recommander les plus malheureuſes & les plus mépriſables de toutes les créatures humaines à la charité de ceux, à qui les mêmes crimes n'ont pas attiré les mêmes punitions. Je leur recommande ces martyrs de la débauche, ſéparez par leur ſexe en deux différens Hopitaux de cette Ville, qui en contiennent à peine toute la multitude. Les gens, à qui des fautes de ce genre inſpirent de véritables remords, devroient ſe charger eux mêmes, dans le cœur, de toute la ſoufrance, & de toute la honte, que leur ſeul bonheur les a fait eviter. Rien ne leur convient mieux, que d'en témoigner leur juſte reconnoiſſance, en ſoulageant dans leur miſere ceux en qui le vi-

ce paroit dans ſa plus grande difformité. Ils devroient conſidérer, que s'ils n'etalent pas un ſemblable ſpectacle d'horreur & de dégout, ils en ſont redevables à la Providence, & non pas à un moindre dégré de crime. Ce qui eſt très propre à donner plus de vivacité à leur compaſſion, c'eſt de penſer que peut-être parmi ces perſonnes à préſent effroyables, il y en a dont les charmes ont été autrefois les objets de leurs plus vifs tranſports.

Le nom de *Chrêtien* ne doit pas ſe prononcer devant les *honnêtes gens*, je le ſai: mais, en qualité d'*honnêtes gens*, en qualité de *gens d'honneur*, faut-il que nous abandonnions nos bonnes amies pour un nez de plus ou de moins?

DISCOURS XVIII.

—— Animæque capaces
Mortis.

Des cœurs fermes à l'approche de la mort.

L'Idée de la mort conſidérée en elle-même a quelque choſe de ſi ſombre, & de ſi afreux, que ſi elle étoit toujours préſente à notre eſprit, elle répandroit de

de l'amertume ſur tous les inſtans de notre vie ; c'eſt pour cette raiſon, que l'Auteur débonnaire de notre exiſtance, nous a formez d'une telle maniere, que ſuſceptibles d'un grand nombre de ſenſations, nous rencontrons par tout des amuſements & des occupations capables de nous diſtraire d'un objet, qui d'ailleurs, à cauſe de l'éloignement dans lequel il s'offre à l'imagination, ne fait ſur nous que des impreſſions foibles. Mais, quand même nous ne riſquerions rien à conſiderer la mort comme éloignée, la certitude où nous ſommes pourtant qu'il faut mourir, nous devroit porter à mettre à part une portion de notre vie, & à la deſtiner à des reflexions ſur ſa fin. Il eſt très-utile même de ſéparer de nos occupations un tems fixe, pour une méditation ſi intereſſante. Un principe d'amour-propre nous doit exciter, en qualité d'*hommes*, à éxaminer ce que nous deviendrons après la ſéparation de l'ame & du corps ; & notre conſcience en qualité de *Chrétiens*, doit nous apprendre que notre conduite décidera de notre bonheur, ou de notre malheur éternel. Si nous prêtons une attention ſerieuſe à ces véritez, nous trouverons la plus hau-

te extravagance à ne nous pas armer contre ce moment terrible; &, quand nous penſons que cette nuit même pourra nous amener cet inſtant critique, nous ne pouvons pas nous animer à une trop grande vigilance.

J'ai été charmé d'une converſation, que j'eus, ſur cet article, il y a quelque tems, avec un venerable Eccleſiaſtique. Voici ce qu'il me dit entre autres choſes:

„ Mes reflexions ſur cette vie courte,
„ & paſſagère m'ont fait prendre, il y a
„ déja long-tems un parti, auquel je
„ dois la plus grande ſatisfaction, dont
„ un mortel puiſſe jouïr dans ce monde.
„ Chaque nuit, avant que d'addreſſer
„ mes prieres à mon Créateur, je m'oc-
„ cupe à fouiller dans mon cœur; &,
„ après un examen ſevere de mes ſenti-
„ mens, je me demande à moi-même, ſi
„ ſortant de la vie cette nuit là même,
„ je puis eſperer d'avoir part aux glo-
„ rieux efforts de la miſéricorde divine?
„ Les triſtes inquiétudes, & les mortel-
„ les angoiſſes, que me cauſa dans le
„ commencement la connoiſſance de
„ moi-même, bien loin de me faire dé-
„ ſeſperer de cette bonté de Dieu qui ſe
„ répand ſur tous ſes Ouvrages, ne m'a-
„ ni-

„ nimerent qu'à veiller ſur toute ma
„ conduite avec une plus exacte circon-
„ ſpection : mes inquiétudes devinrent
„ moindres de plus en plus, à meſure
„ que je m'exerçois dans ces médita-
„ tions importantes ; &, en me familia-
„ riſant avec l'idée de la mort, j'ai fait
„ à la fin de cet objet atterrant la ſource
„ de ma plus douce ſatisfaction. L'habi-
„ tude de m'entretenir avec ces ſortes de
„ penſées m'a rendu ſérieux, mais non
„ pas ſombre & morne. Je dis plus :
„ bien loin d'*aigrir* mon naturel, & de
„ répandre des nuages ſur mon front,
„ elle me donne un air ſérain, & rend
„ ma converſation agréable ; ce ſont les
„ effets naturel du calme, qu'elle fait
„ régner dans mon eſprit, & de cette
„ ſource d'une joye durable & pure,
„ qu'elle a ouverte dans le fond de mon
„ cœur. Je goute tous les plaiſirs inno-
„ cents que notre ſouverain bien-faiteur
„ a deſtinez aux hommes, & je les gou-
„ te ſans aucun mélange d'amertume.
„ J'évite avec ſoin toutes les autres déli-
„ ces, qui laiſſent un afreux déboire a-
„ près elle ; & je ne ſuis point la dupe
„ de cette joie empoiſonnée, *au milieu*
„ *de laquelle il y a de la triſteſſe.*

Il n'y a point d'hommes, de quelque profeſſion qu'ils puiſſent être, à qui cette vigilance pieuſe ſoit plus néceſſaire, qu'à un Guerrier : ſon devoir l'expoſe continuellement aux plus grands hazards; & la mort, que les autres humains voyent comme dans une perſpective à perte de vue, ſe préſente ſans ceſſe aux yeux d'un homme de guerre, & à chaque inſtant ſemble ouvrir le tombeau devant ſes pas.

Malheureuſement, on fait d'ordinaire de cette vérité ſi palpable un uſage tout oppoſé. Ce qu'on gagne dans cette profeſſion coute des travaux infinis, & l'on n'eſt pas ſûr d'en être long-tems poſſeſſeur; Cette conſidération porte ces ſortes de gens à s'en ſervir d'une maniere bruſque, & à doubler pour ainſi dire une vie, qui peut être d'une ſi courte durée. Voilà la ſource de tant de déreglemens, & de cette ſuite continuée de plaiſirs tumultueux. On s'y livre avec d'autant plus de facilité, que quoi qu'ils donnent dans le crime, ils ne ſont point punis ſévérement. Ceux, qui doivent tenir les gens de guerre dans le devoir connivent à ces ſortes d'irrégularitez, pour ne pas décourager des hommes, qui ont beſoin d'une eſpece d'étourdiſſement,

pour

pour ſe précipiter tous les jours dans les périls les plus afreux. Cette eſpece de courage peut avoir ſon utilité ; mais, il y en a un autre infiniment mieux fondé, qu'une valeur ſi brutale. La certitude d'avoir une bonne conſcience, & de paſſer par une mort glorieuſe, qui peut nous attendre dans une bataille, au ſejour de la véritable gloire doit donner de la force au bras d'un Guerrier & remplir ſon cœur de l'intrepidité la plus genereuſe.

De toutes les ruſes de Mahomet, celle qui a le plus contribué à le rendre puiſſant & formidable, c'eſt l'aſſeurance qu'il donna à ſes Sectaires, qu'en tombant dans une bataille, ils entreroient d'abord dans ce paradis voluptueux que ſon imagination laſcive avoit inventé. Les anciens Druïdes enſeignoient aux Gaulois une Doctrine, qui faiſoit le même effet, en leur perſuadant que les ames de ceux qui mouroient les armes à la main, paſſeroient dans d'autres corps, où elles recevroient des récompenſes proportionnées à leur merite. Lucain nous propoſe cette Doctrine avec ſon tour d'eſprit ordinaire.

Ils penſent que des corps les Ombres diviſées
Ne vont pas s'enfermer dans les champs Elyſées,
Et ne connoiſſent point ces lieux infortunez,
Qu'à d'eternelles nuits le Ciel a condamnez.
De ſon corps languiſſant une ame ſéparée
En reprend un nouveau, dans une autre contrée:
Elle change de vie, au lieu de la laiſſer,
Et ne finit ſes jours, que pour les commencer.
Officieux Menſonge! Agréable Impoſture!
La Frayeur de la mort des frayeurs la plus dure
N'a jamais fait pâlir ces fieres Nations,
Qui trouvent leur repos dans leurs Illuſions.
De là nait dans les cœurs cette bouillante envie
D'affronter une mort, qui donne une autre vie,
De braver les périls, de chercher les combats,
Où l'on voit ſe renaitre au milieu du Trépas.

Un ſoldat Chrétien tireroit-il de moindres ſecours pour ſa valeur, d'une Religion fondée ſur des principes infiniment plus ſolides? Non, certainement, mais par

par malheur, ce n'eſt pas d'ordinaire dans cette ſource que nos Guerriers veulent puiſer leur fermeté. La choſe pourtant n'eſt pas ſans exemple; témoin notre brave compatriotte le Chevalier *Philippe Sidney*, cet illuſtre modelle de piété & de courage. Je penſe toujours avec plaiſir à la peine qu'il s'eſt donnée de traduire tous les Pſeaumes de David. Un de mes amis m'a dit qu'il en poſſede le Manuſcript, & qu'on y voit au deſſous du titre, *Fait par le très brave, & très vertueux Chevalier M. Philippe Sidney.*

Comme ces Pſeaumes n'ont jamais été imprimez, j'en donnerai ici à mes Lecteurs, un des plus beaux, que mon ami m'aſſure avoir été copié avec la fidélité la plus éxacte. Il n'y avoit qu'un ſeul mot, que j'ai pris la liberté de remplacer par un autre.

PSEAUME CXXXVII.

Vaincus, captifs, chargez de rudes chaines,
Nous gemiſſions dans les fertiles plaines
Où de l'Eufrate on voit couler les eaux :
Sion abſente augmentoit tous nos maux;
Chacun en pleurs dans ce triſte eſclavage
Pendoit ſa Lyre aux ſaules du rivage.

Lorſqu'aux douleurs notre ame étoit en proye,
Loin des lieux ſaints qui faiſoient notre joye,
L'Aſſyrien præſomtueux vainqueur
Nous commandoit par un diſcours moqueur
De lui chanter ces hymnes magnifiques
Qu'on entonnoit dans nos fêtes publiques.

Que je commette une action ſi lâche !
Plûtôt ma langue à mon palais s'attache ;
Ah ! que mes doits perdent le mouvement,
Si je t'oublie, O Sion, un moment,
Et ſi du Dieu préſent à ma mémoire
Chez les faux Dieux, je profane la gloire !

Dans ton Courroux, Seigneur, détruis, efface,
Du fier Edom la criminelle race,
Oublîras-tu la ſanguinaire voix,
Qui dit, d'Aſſur animant les exploits,
Que dans ſon ſang la triſte Sion nage,
Rempliſſez-la d'horreur, & de carnage.

Et toi, Babel, digne objet de la foudre
Un jour tes Murs ſeront réduits en poudre.
Heureux celui, bienheureux à jamais,
Qui punira l'orgœuil de tes forfaits :
Heureux celui, qui ſourd à tes prieres
Ecraſera tes enfants ſur les pierres.

DIS-

DISCOURS XIX.

Ne te ſemper inops agitet vexetque Cupido,
Ne pavor, & rerum mediocriter utilium ſpes.
HORAT.

Que l'avarice toujours neceſſiteuſe ne t'agite pas: ne te rend point la victime de la crainte, & ne te laiſſe pas duper par l'eſperance de choſes, qui n'ont qu'une utilité mince.

PArmi les vices principaux, comme un certain Auteur a obſervé aſſez judicieuſement, il y en a trois qui donnent du plaiſir, l'*avarice*, l'*Intemperance*, & la *Luxure*, il y en a un dont le gout eſt amer ſans aucun mélange; c'eſt l'*envie*; dans tous les autres on trouve un mélange de plaiſirs & de peines; tels ſont, par exemple, la *Colere* & l'*orgœuil*. Les vices, qui ſont accompagnés de quelque agrément paroiſſent les plus excuſables, parce que la nature, qui nous inſpire de l'amour pour nous mêmes, nous en fraye, pour ainſi dire, le chemin; mais par cela même, ils ſont plus dangereux que les autres, & il nous faut de plus grands efforts, pour fermer les yeux à leurs agrémens impoſteurs.

Quand un homme entre dans l'examen de ſon cœur, comme tous les Chrétiens le devroient faire naturellement dans ce tems de *Préparation*, il trouve que la meilleure barriere, qu'il puiſſe oppoſer à toutes ſortes de vices, c'eſt une reflexion continuelle ſur tout ce qu'il y a de plus grand, & de plus noble dans ſon propre *Etre*. Un homme, qui a le cœur bien placé, peut être la dupe de certaines circonſtances, qui l'entrainent inſenſiblement dans des paſſions honteuſes. L'occaſion de faire un gain conſidérable, le deſir de briller, la mauvaiſe fortune d'un ennemi, les careſſes ſeduiſantes d'une femme, peuvent l'attirer dans l'avarice, dans l'envie, dans la volupté; dans une joie maligne & vindicative; mais, tant que ſes foibleſſes réïtérées n'ont point formé d'habitude, la réflexion ſeule ſur l'excellence de ſa nature eſt capable de la tirer du goufre: elle lui inſpirera une certaine grandeur d'ame, qui lui donnera un noble mépris pour ſes fautes paſſageres, & les lui rendra odieuſes.

De tous les vices, qui aviliſſent l'homme, il n'y en a point qui jette de ſi profondes racines dans l'ame, & qui s'empare ſi abſolument de toutes nos facul-

tez, que l'*Avarice*. On voit des perſonnes, à ce défaut près, très aimables, & dignes de la plus grande eſtime, ſi poſſedées par l'amour des richeſſes, qu'ils s'effrayent de la moindre penſée qui les menace, quoique de loin, de quelque dépenſe. L'homme du monde le plus pieux ne peut pas veiller avec tant d'attention ſur ſa conſcience, que ſa circonſpection ne ſoit ſurpaſſée par la vigilance d'un avare, qui craint pour ſa bourſe.

Le moyen de tomber dans une pareille petiteſſe, ſi nous aimions ce qu'il y a de plus beau dans nous-mêmes, & ſi nous prêtions une attention ſerieuſe à cette approbation naturelle qu'on ſe trouve pour tous les ſentimens, qui répondent à la *Majeſté* de notre Ame! Si nous n'étouffions pas des penſées ſi dignes de nous, n'eſt-il pas certain que malgré nos foibleſſes, & nos rechutes, notre cœur ſeroit toujours acceſſible à la vertu, & au véritable honneur?

Ce qui me fait craindre qu'une maxime ſi bien fondée, ne faſſe que de foibles impreſſions ſur l'ame de mes Lecteurs, c'eſt que nous vivons dans des temps, où la tyrannie de la Coutume détourne l'homme de l'admiration, qu'il

ſe ſent naturellement, pour la vertu, & pour tout ce qu'il y a de plus grand & de plus ſublime. La Richeſſe, & la Pompe en ont pris la place, & perſonne ne ſe trouve petit, qu'à meſure qu'il eſt pauvre. Ce ſentiment mépriſable avilit toutes nos facultez, & détourne nos paſſions de leur pente naturelle.

Ce fut une grande mortification pour moi, il y a quelques jours, de voir à la Comédie une grande troupe de *canaille morale* déguiſée en gens de qualité, marquer l'inſenſibilité la plus ſtupide pour les plus nobles ſentiments. Un ſoldat, qui étoit mis ſur le théatre en ſentinelle pour empecher le deſordre cauſé ſi ſouvent par la plus inſolente jeuneſſe qui fut jamais, me donna quelque conſolation. Attentif à une des plus touchantes ſçenes de la piece, il fut tellement attendri qu'il ne put s'empecher de répandre des larmes : Là deſſus, la plus grande partie du parterre fit des eclats de rire impertinens, dont le bruit gagna le deſſus ſur les applaudiſſemens, que quelques gens ſenſez donnérent à la généreuſe foibleſſe de notre ſoldat. Ce brave garçon, s'eſſuiant les yeux, ſans marquer dans ſon air la moindre honte

de

de ce qui venoit de lui arriver, continua à prêter attention à la ſuite de l'intrigue. Cependant, la piece devenant de plus en plus pathetique, il fut ſi emu de nouveau, que pour cacher ſes larmes il fut obligé de tourner le dos à l'aſſemblée, qui trouva cette ſcene plus divertiſſante cent fois que la farce la plus boufonne. Le principal acteur, qui avoit le plus contribué à exciter dans ce bon cœur des mouvemens ſi vifs, en ſut tellement gré au pauvre ſoldat, qu'au ſortir du théatre, il lui fit preſent d'un Ecu, pour le conſoler dans ſon affliction.

Il faut de néceſſité, que malgré la baſſeſſe de ſa condition, ce pauvre garçon ait le bonheur d'être d'un excellent naturel. J'en ſuis convaincu par la pitié vive, qu'il marqua pour un illuſtre malheureux, dans le tems que ſes yeux novices pour ces ſortes de ſpectacles ne devoient ſe fixer naturellement que ſur des décorations, & ſur de beaux habits.

Je reviens à l'avarice. Le vrai caractere de la genéroſité & d'une *Réligion pure c'eſt de viſiter les veuves & les orphelins, & de ſe garder de l'impureté du monde.* Chaque pas, qu'un homme fait vers un ſuperflu exceſſif ôte quelque choſe à

la

la grandeur de ſa nature ; & quiconque s'occupe entierement à faire ſa fortune, travaille à détruire en lui-même *l'Etre raiſonnable*. Pour augmenter ſes thréſors, il devient ſourd à la voix des miſérables, il s'ôte le gout des plus nobles plaiſirs ; il arme ſon cœur de dureté, & il concentre toutes ſes penſées dans un amour-propre vil & lache.

On n'a qu'à ſe livrer entierement à une ſeule paſſion immoderée, pour qu'elle ſe rende entierement Maitreſſe de tous les principes de nos actions, & nous force à lui ſacrifier toute notre conduite. Heureux celui, qui entretenant toujours dans ſon ame la *vie raiſonnable*, montre toujours l'homme à travers de ſa fortune, quelle qu'elle puiſſe être.

Je viens d'alleguer un Soldat aux gardes, comme l'emportant en grandeur d'ame ſur tout un parterre Anglois, par la force d'un bon naturel ſauvé des impreſſions de la coutume, & d'une éducation mal dirigée. Un pareil naturel non ſeulement donne de la grandeur à l'état le plus bas, mais il embellit encore la condition la plus relevée. Je le prouverai, en inſerant ici, une priere, que Henri quatre Roy de France fit à la tête de ſon ar-

mée, un moment avant la bataille de Coutras, où il obtint une victoire signalée ſur ceux de la ligue.

„ O Dieu des armées, dont les yeux
„ percent le voile le plus épais, &
„ penetrent dans les deguiſements les
„ plus profonds! Toi, qui vois le fond
„ de mon cœur, & les deſſeins les plus
„ cachez de mes ennemis; toi, qui a
„ dans tes mains, & devant tes yeux,
„ tous les évenements de la vie humaine;
„ ſi tu ſais, que mon regne doit contri-
„ buer à l'avancement de ta gloire, &
„ au bien de ton peuple, & que je n'ai
„ pas d'autre ambition dans l'ame, que
„ de travailler à la gloire de ton ſaint
„ nom, & à la conſervation de ce Ro-
„ yaume, favoriſe, ô grand Dieu, la
„ juſtice de mes armes, & force tous
„ les rebelles à reconnoitre celui, que
„ tes ſaints decrets, & les droits d'une
„ ſucceſſion légitime ont fait leur ſou-
„ verain; Mais, ſi ta bonne providen-
„ ce en a ordonné autrement, & ſi tu
„ ſais que je dois être un de ces Roys,
„ que tu donnes dans ta colere, ôte-
„ moi, O Dieu de Miſéricorde, ôte-
„ moi ma Couronne, & ma vie; rend

„ moy

„ moi dans ce jour la victime de ta vo-
„ lonté ; que ma mort mette fin aux
„ calamitez de la France, & que mon
„ ſang ſoit le dernier qui doive être ré-
„ pandu dans cette querelle. „

Ce grand Prince prononça cette priere d'un ton de voix & d'un air, qui inſpira du courage à tous ceux, qui en étoient les témoins ; &, ſe tournant enſuite vers l'Eſquadron, à la tête du quel il alloit charger : *Mes compagnons*, dit-il, *ſi vous courez ma fortune, je cours la vôtre. Votre ſureté conſiſte à bien garder vos rangs. Si pourtant la chaleur du combat vous met en deſordre, que votre ſoin principal ſoit de vous rallier. Si vous perdez de vue vos Etendarts, cherchez ſeulement des yeux la plume blanche que j'ai ſur mon caſque. Vous la verrez toujours devant vous ; & elle vous conduira vers le chemin de l'honneur & de la victoire.*

La bravoure de ce grand Capitaine étoit ſoutenue par une ferme confiance en Dieu, laquelle lui inſpiroit le mépris de la mort & l'aſſûrance de vaincre. Sa noble indifference pour la couronne, ſi ſon regne étoit incompatible avec la gloire de Dieu, & le bonheur des peuples,

ples, prouve clairement, que la grandeur de la nature humaine peut être au deſſus de tout rang, ſans en excepter la ſouveraineté.

DISCOURS XX.

——— Minuti
Semper & infirmi eſt animi exiguique voluptas
Ultio.

La vengeance eſt le plaiſir favori d'une ame foible, petite, & lache.

SI l'on ne connoiſſoit l'homme, que par l'étude du cabinet, on ſeroit fort porté à croire, que les coutumes & les modes, qui ont la vogue chez les differents peuples, ont une etroite liaiſon avec leurs Loix, & avec leur Réligion; mais, on ſe tromperoit groſſierement à force de raiſonner juſte ſur un principe, qui naturellement devroit être ſûr. Je n'en veux point d'autres témoins, que les habitants de ces Royaumes. Nous voyons tous les jours que les caracteres, qui paſſent pour les plus nobles, & les plus propres à s'attirer l'eſtime du beau monde, ſont préciſement ceux, qui ſe li-

livrent avec le plus de licence à des crimes contraires à la nature humaine, & diamétralement opposez à ce que nous faisons profession de croire. Chez nous les titres de *Chrétien*, & d'*homme raisonnable*, sont incompatibles avec les titres de *galant homme* & d'*homme d'honneur* ; il faut renoncer à la vie éternelle, si l'on ne pardonne pas les offenses ; & il faut renoncer à tous les agremens de la vie temporelle, & passer pour infame, si l'on n'est pas tout prêt à commettre un meurtre & à laver le moindre affront dans le sang de celui qui nous l'a fait. Le sens commun, aussi bien que la religion, est tellement banni de nos esprits, qu'on se fait un honneur du crime, & qu'on se glorifie du penchant qu'on a, de sacrifier une créature humaine aux chimeres d'une fausse délicatesse.

Est-il possible qu'on puisse ignorer absolument, que le pardon des offenses est le plus haut dégré de grandeur, où la nature humaine puisse atteindre. Un poltron peut se battre ; un poltron peut terrasser son ennemi ; mais, un poltron ne pardonna jamais. La faculté de mépriser la vangeance découle d'une magnanimité éclairée, qui connoit sa propre

pre

pre grandeur, & qui y trouve une assurance, que la petiteſſe de ſes ennemis n'eſt pas capable de troubler un ſeul moment; Ceux, qui affrontent un homme vertueux, ſe puniſſent eux-mêmes, en ſe rendant mépriſables: c'eſt le propre d'un homme véritablement grand, de prêter de la *dignité* à ſes amis, & de la baſſeſſe à ceux qui le haïſſent.

La force des Loix peut reprimer l'eſprit vindicatif, & l'empecher d'éclatter; mais la vertu eſſentielle, que je recommande ici a une ſource plus pure, & plus noble; elle dérive de l'éxemple, & des préceptes de celui, qui, en mourant, pria pour ſes perſécuteurs, & qui ne nous obtint le pardon de nos péchés, qu'à condition, que nous ſerions prêts à pardonner à nos ennemis; condition raiſonnable, s'il y en eut jamais. Comment peut-on ſe flatter d'obtenir ce qu'on ne veut pas accorder ſoi-même; ſur-tout, quand ce que nous demandons eſt infiniment au deſſus de tout ce que nous ſommes capables d'accorder aux autres, & qu'en faiſant des graces, nous contribuons conſidérablement à notre propre félicité?

Rien n'eſt plus éxactement vrai: quand

on pardonne, on change l'eſclavage le plus rude, contre la plus aimable liberté. Un eſprit occupé aux projets de vangeance eſt déchiré continuellement, par le dépit, l'envie, la colere, l'indignation; autant de tyrans, qui ſe le renvoyent l'un à l'autre, pour le tourmenter. Ceux, qui font profeſſion de gouter quelque douceur dans une ſituation ſi cruelle, n'ont certainement jamais joüi de la félicité touchante, qui accompagne la reconciliation. Dans cet agréable moment, les nuages qui obſcurciſſoient la raiſon, & qui lui faiſoient voir les objets dans un faux jour, ſe diſſipent tout-à coup: l'orage, qui étoit excité dans le cœur, ſe calme; la baſſe défiance, l'injuſte dedain, la petite & vile ſatisfaction, qu'on trouvoit dans la conſidération des defauts & des malheurs d'autrui, ſont chaſſez par la lumiere de la verité & de la vertu, que la paſſion avoit éclypſées. L'ame eſt rendue à ſa beauté naturelle, ſans conſerver le moindre reſte de la malignité, qui la rendoit difforme. Dans cet état, il arrive quelquefois, que ces mêmes actions d'un Ennemi prétendu, qui nous paroiſſoit ſi odieuſes à travers de la haine, n'offrent à

nos

nos yeux deſſillez, que de l'intégrité, & de la juſtice.

Plus un homme paroit avoir pour nous une averſion opiniatre & invincible, plus il nous paroit difficile de lui inſpirer de la modération, & plus il faut le combattre par la douceur, & par la débonnaireté. Il eſt honteux pour des Chrétiens héroiques, de ſoufrir, que la malignité obſtinée d'un Ennemi triomphe de leur vertu, & ſache échapper aux effets de leur bienveuillance. Il eſt très poſſible de s'épargner une pareille honte.

Les maximes de notre Religion, malgré le mépris general qu'elles ſe ſont attiré, ſont ſi généreuſes, & d'une maniere ſi noble conformes avec le bien de la ſociété, qu'il n'eſt pas au pouvoir des méchants d'en éviter les benignes influences. Un chrétien, que vous regardez comme un ennemi, eſt plus porté à vous rendre les ſervices les plus importans, qu'un *Galant-homme*, qui fait profeſſion de vous chérir le plus tendrement.

Les Diſciples d'un maitre crucifié doivent abſolument déraciner de leur eſprit le ſentiment biſarre, qui ſuppoſe quelque choſe de grand, & de noble dans

un

un cœur altier & hautain. Ce ſentiment, il eſt vrai, s'eſt tellement fortifié dans preſque tous les hommes, qu'il eſt impoſſible de le bannir de l'eſprit, ſi on ne lui démontre avec la derniere évidence, que ce ſont juſtement les diſpoſitions contraires, qui ſont en droit de nous donner une grande opinion de nous. Il eſt aizé de le faire ſentir. L'humilité & la débonnaireté ont certainement quelque choſe de noble, & de ſublime. Bien loin d'avoir leur ſource dans des idées baſſes & petites, elles découlent des idées les plus grandes, & les plus étendues. L'orgœuil a ſon origine dans un eſprit borné, qui trouve de la grandeur dans quelques petits avantages chimériques, qui ſont étrangers à notre nature, & qui nous environnent plutôt, qu'ils ne nous ſont propres. Ce vice ſuppoſe un eſprit faux, & incapable de réflexion; au lieu que la véritable humilité, dont la bonté eſt inſéparable, eſt fondée ſur des vues étendues, ſur un diſcernement juſte, ſur une noble force d'eſprit qui ſait aſſigner aux objets leur véritable valeur. Elle a pour baze une juſtice éxacte, que nous rendons à nous-mêmes, & proportionnent à nôtre petit mérite, l'i-

l'idée que nous en formons : elle demande une connoiſſance étendue de nos rélations avec tout le genre-humain, & des devoirs, qui réſultent de ces rélations. Rien n'eſt plus grand, que de raiſonner juſte ; rien n'eſt plus petit, que de raiſonner de travers, & de recevoir ſes opinions de la main du hazard, ou de la coutume. Dire qu'un homme eſt hautain, c'eſt dire qu'il a le génie mince, & qu'il eſt continuellement la dupe, & le joüet des idées les plus fauſſes ; mais, quand on parle d'un homme *humble & débonnaire*, on nous apprend, que cet homme a porté la force d'eſprit au plus haut degré, puiſque maitre abſolu de ſon amour-propre, il a ſu peſer dans les mêmes balances ſes propres défauts & ceux des autres, ſes bonnes qualitez & celles de ſes plus cruels ennemis. On nous apprend encore, qu'il eſt juſte de traiter un tel homme avec la même candeur, avec la même bonté, & avec le même reſpect, qu'il a formé l'habitude d'étaler dans toute ſa conduite avec ſon prochain.

C'eſt par cette force d'eſprit, que la raiſon éclairée comprend, que tenant aux anges par ſon ame, il eſt confondu par

la matiere avec les inſectes les plus vils, & qu'il eſt un mélange merveilleux de ce qu'il y a de plus grand, & de ce qu'il y a de plus mépriſable. Par cette force d'eſprit, une attention toujours vive nous repréſente les objets, comme ils paroiſſent à l'intelligence infinie elle même, & non comme ils ſont fardez, ou avilis, par la biſarrerie de la mode & des opinions humaines.

Il ſeroit à ſouhaiter, que toutes les perſonnes de bon ſens daignaſſent réfléchir attentivement ſur la dignité & ſur le ſublime des vertus Chrétiennes. Leur ame agrandie, pour ainſi dire, deviendroit bientôt ſuſceptible d'un généreux mépris, pour tout ce que la Mode & le Prejugé honorent du titre de grand, & de glorieux: bientôt leurs penchants, & leur honneur, les conduiroient dans la même route vers laquelle la vertu les guide, & ne feroient de toute leur conduite, qu'une ſuite continuée d'actions réligieuſes.

Cet heureux changement devroit être produit dans notre cœur, par la conſidération ſeule de ce jour à jamais mémorable, où le fils de Dieu a ſoufert toutes les indignitez de la mort la plus infa-

me

me pour le ſalut du genre-humain. Ceux, qui croient mériter le titre d'*honnêtes-gens*, devroient ſe mettre dans l'eſprit, qu'il vaut bien la peine d'éxaminer ſi un tel éxemple n'eſt pas le plus propre du monde à reprimer en eux toutes les fougues de l'eſprit de vangeance, & à changer leurs idées ſur le *merite*, & ſur l'*honneur*.

Rien ne ſeroit plus utile à des hommes, qui font profeſſion de vouloir ſe préparer pour ce jour dans lequel celui, qui ſe ſoumit pour nous à une mort ignominieuſe, *paroitra en majeſté & en gloire pour nous juger*. De quelle maniere un homme, qui meurt ſaiſi des armes que l'orgœuil & la vangeance lui ont mis dans la main, paroitra-t-il devant ce juge terrible, *en la preſence du quel, la nature ſera agoniſante, le Soleil obſcurci, la Lune changée en ſang, & les puiſſances des cieux ébranlées?* Dans quel état ſe trouvera ce brave homme prétendu, *quand les cieux paſſeront avec un bruit ſiflant de tempête, quand les Elemens ſeront diſſous par la chaleur, & que la terre même, avec tout ce qu'elle contient, ſera conſumée par les flammes?*

Ce qui devroit ſur-tout étouffer dans

notre eſprit l'éxécrable folie de riſquer le ſalut, pour ſatisfaire à de petites animoſitez, c'eſt que dans un ſeul acte criminel le coupable offenſe ſon juge, & s'expoſe à paroitre dans le moment devant le tribunal de ce juge, qu'il vient de mépriſer. On eſt préciſement dans ce funeſte cas, en mourant dans un Duel. On offenſe Dieu de propos délibéré; & le cœur encor plein de mépris pour ſes Loix ſacrées, on paroit dans ſa préſence terrible. Y a-t-il quelque choſe de plus afreux, que l'idée qu'on doit avoir d'une ame, qui dans cet état eſt ſéparée du corps? Le moyen de n'être pas ſaiſi d'horreur en penſant, qu'un homme ſe précipite *dans un étang de feu & de ſoufre, là où il y a pleurs & grincement de dents*, uniquement pour éviter les impertinentes railleries d'un tas de gens, qui ſe font une gloire de n'avoir pas le ſens-commun? Avec quel plaiſir une ame accablée d'un tel malheur ne ſoufriroit-elle pas l'accuſation éternelle de poltronnerie, pour racheter le moment fatal, où il a tout hazardé, pour ſe garantir de ce ridicule reproche?

L'Ecriture ſainte eſt toute remplie de tableaux vifs & frappans d'une etérnité heu-

heureuſe, & malheureuſe. Je ſuis ſur, que la fréquente lecture de ces paſſages rendroit le chemin du ſalut ſi agréable, que la peine que nous trouvons à réſiſter aux charmes du vice, ſeroit entierement abſorbée, par la félicité, qu'on gouteroit en faiſant d'heureux progrès dans la vertu. A quel point doit être heureux un mortel, qui s'aſſure de la protection d'un être tout-puiſſant, & qui ſait conſidérer la Mort comme un objet qu'on ne ſauroit craindre ſans petiteſſe d'eſprit.

DISCOURS XXI.

—— Fungar inani
Munere.

Je m'acquiterai d'un devoir dont je n'attends pas beaucoup d'utilité.

LE fameux Docteur Tillotſon, dans un Diſcours touchant *les périls, qui accompagnent les pechez connus par la nature & par la révélation*, nous donne du dernier jour une deſcription très pathetique tirée de l'Ecriture ſainte. Après avoir raſſemblé les differents traits, qui dépeignent cet événement terrible, il

fait la refléxion ſuivante digne de toute notre attention.

„ JE demande à tout homme ſenſé, ſi
„ le tableau frappant, que je viens
„ d'emprunter de l'écriture ſainte,
„ ne convient pas merveilleuſement à ce
„ grand & terrible jour, où celui, qui
„ fit le monde viendra pour le juger?
„ Qu'on me diſe, ſi l'eſprit humain a
„ jamais produit quelque choſe de ſi
„ grand, & de ſi proportioné à la Ma-
„ jeſté de Dieu, & à cette Cataſtrophe
„ étonnante? Quelle petiteſſe découvre-
„ t-on dans les deſcriptions, que Virgile
„ fait des champs elyſées, & du Tarta-
„ re, au prix du tableau, que le ſaint
„ Eſprit nous trace du Paradis, de l'en-
„ fer, & du *grand & terrible jour du Sei-*
„ *gneur*? Sur cet article, le génie poe-
„ tique du Payen eſt fade & puérile, au-
„ près de l'inſpiration des Auteurs ſa-
„ crez. Virgile, cependant, a été ce-
„ lui de tous les hommes peut être, qui
„ ait eu l'imagination la plus belle, &
„ la mieux réglée, & qui ait ſu le mieux
„ l'art de peindre les objets, avec le
„ naturel, & les bienſéances convena-
„ bles. Mais le génie & la juſteſſe d'eſ-
„ prit

„ prit ne ſervent de rien ici : *qui peut*
„ *déclarer les grandes choſes de Dieu, que*
„ *celui à qui Dieu les a revelées?*

Cette reflexion eſt digne d'un eſprit orné d'un ſavoir poli, & elle devroit faire aſſez d'impreſſion ſur tous ceux, qui ſe piquent de cette ſorte d'érudition, pour leur faire éxaminer, ſi elle vient du gout juſte, & du diſcernement éxact d'un habile Critique, ou du zêle intéreſſé d'un Théologien qui tache de farder ſa Doctrine.

Pour moi, je ſuis perſuadé, que quiconque lit l'*Evangile* dans les mêmes diſpoſitions, avec leſquelles il ſe prepare à la Lecture d'*Homere*, & de *Virgile* n'y trouvera pas un ſeul paſſage, qui n'exprime pas les choſes d'une force plus naturelle, que tout ce qu'on admire le plus dans ces deux Poetes, les premiers ſans contredit de tous les âges & de toutes les Nations.

Une preuve de cette beauté naturelle de nos livres ſacrez ſe peut trouver à mon avis dans le 24 Chap. de St. Luc, que je viens de lire avec la plus grande ſatisfaction. On y voit le ſauveur, après ſa réſurrection, joindre deux de ſes Diſciples dans le chemin d'*Emmaus*, & ſe

ſervir du privilege des voyageurs, pour leur demander la cauſe de la triſteſſe, qui paroiſſoit dans tout leur air. Leur étonnement, de ce qu'un homme ſi près de Jeruſalem ignoroit ce qui venoit de s'y paſſer; l'aveu qu'ils font à un inconnu de l'attachement qu'ils avoient eu pour le Prophete crucifié; enfin la bonne-foi dont ils lui communiquent les doutes, & la douleur où les jettoit l'arrivée du troiſieme jour après ſa mort, ſans avoir rien entendu de certain touchant ſa reſurrection, qui avoit fait le plus doux objet de leur eſperance; tout cela eſt dépeint de la maniere la plus vive & la plus touchante, & dans ce genre de ſtile, que les gens de Lettres appellent la *noble ſimplicité*: il en faut dire autant de l'attention, dont ils écouterent J. Chriſt lorſqu'il leur expliquoit les prophéties qui avoient rapport à lui; de la douce violence avec laquelle ils l'arrêterent, quand il fit ſemblant de les quitter pour aller plus loin; & de la maniere, dont ils ſe découvrit à eux pendant le repas. La touchante ſimplicité, qui regne dans le recit de tous ces incidens, ne peut que les rendre extrémement agréables à l'imagination d'un Lecteur Chretien, & lui faire

re ſentir quelque choſe de ce qui ſe paſſa dans le cœur de ces deux Diſciples, lors que l'un dit à l'autre, *Ne nous ſentions-nous pas le cœur embrazé, lorſqu'il nous parloit en chemin, & qu'il nous expliquoit les Ecritures?*

Je ne me flatte pas d'être capable de traiter ces ſortes de matieres, ſelon leur dignité: j'eſpere pourtant, que ceux qui par leurs lumieres, & par leur vocation ſont en droit de ſe les réſerver voudront bien ne pas trouver mauvais, ſi je conſidere ces ſujets en ſimple ſeculier; ſi j'ôſe faire quelques reflexions ſur l'effet, que le ſtile de l'Ecriture doit produire naturellement dans l'eſprit d'un Lecteur ſenſé; enfin, ſi je tache de l'en faire conclurre qu'un ouvrage, qui laiſſe ſi loin derriere lui tous les efforts de l'imagination humaine, doit avoir Dieu même pour Auteur.

Quand je fixe les yeux ſur le tableau de Raphael, qui nous repreſente l'Apparition de Jeſus-Chriſt à ſes diſciples après ſa réſurrection, il me ſemble que toutes les figures, & l'ingenieuſe diſpoſition de la piece en general, font l'effet de pluſieurs volumes, qu'on pourroit compoſer ſur le fait, dont elles nous donnent

une idée ſi vive. Il eſt très aizé d'y diſtinguer les Evangéliſtes & les Apôtres : le zele & l'amour, qui paroiſſent dans leur attitude, & dans leur air, nous mettent d'abord au fait. Pour la groupe des autres diſciples, qu'on voit dans un plus grand éloignement, on lit ſur tous leurs viſages, quelque varieté que l'art du Peintre leur ait ménagée, la douleur, la honte, & les remords que leur incrédulité paſſée répandoit dans leur ame. En un mot, il n'y a rien dans ce tableau merveilleux, qui ne ſoit extremement propre à frapper l'imagination, & à toucher le cœur.

Il me ſemble que des productions pareilles à celle de Raphael, & d'autres, qui ne ſont point appellez au Miniſtere de l'Evangile, ſont des ſecours qui ne doivent point être mépriſez, par ceux que leur profeſſion engage à enſeigner les veritez ſalutaires. C'eſt préciſement dans des vues ſemblables, que je prends la liberté de traiter ces ſortes de matieres. Peut être quelqu'un de ceux, qui liſent cette feuille volante, trouvera de l'inſtruction, où il n'aura cherché, que de l'agrément, & ſentira l'heureux effet d'un précepte utile caché ſous un trait d'e-

d'eſprit, ou ſous une idée peu commune.

Dans le ſiecle où nous ſommes, tous les arts & toutes les ſciences devroient former une ligue contre le torrent du vice, & de l'impiété, qui gagne tous les jours du terrain; ce ſeroit contribuer beaucoup à l'avancement de la Religion, que de faire concourir toutes les differentes productions de l'eſprit humain à démontrer, qu'être inſenſible aux charmes de la vertu, c'eſt être privé des plus belles idées, & des plus nobles ſentiments, dont l'homme puiſſe être ſuſceptible.

Je me félicite de toute mon ame, de n'avoir pas le cœur capable d'une ſi honteuſe ſtupidité. J'ai été toujours extrémement ému par certains paſſages, que, ſelon la coutume de notre pais, on prononce, quand on enterre les morts. Quand il m'eſt arrivé de ſuivre vers le tombeau le cadavre d'un ami defunct, je n'ai jamais pu m'empecher de ſonger douloureuſement à tout ce qui s'étoit paſſé entre cet ami & moi, & de me rappeller un nombre de petites circonſtances, aux quelles l'amitié donne du poids, & dont les unes ſoulagent la douleur,

dans le tems que les autres l'augmentent; mais, ces penſées s'évanouiſſoient comme un ſonge dès que j'entendois ces paroles: *Je ſuis la réſurrection, & la vie: celui qui croit en moi vivra, quand il ſeroit mort; & quiconque vit, & croit en moi, ne mourra jamais.* Ces belles paroles prononcées gravement par un homme, à qui la certitude de parler de la part de Dieu prête de l'Autorité, ont toujours calmé la douleur que me donnoit la perte d'un ami; & une douce joye y ſuccedoit bientôt, quand le même ſerviteur de Dieu faiſoit entendre après quelque intervalle ces paroles pathetiques de Job: *Je ſai que mon Redemteur eſt vivant, & qu'il demeurera le dernier ſur la terre; & lorſqu'aprez ma peau aura été rongée, je verrai Dieu de ma chair.* Ce paſſage n'a jamais manqué de m'elever au deſſus de tous les intérêts mondains, & de préparer mon cœur à la ſentence ſuivante: *Nous n'avons rien apporté dans le monde, & il eſt certain que nous n'en emporterons rien. Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté, le Nom du Seigneur ſoit beni.*

Il y a beaucoup de gens, qui n'ont ni imagination, ni ſentimens, ni genie, & qui écoutent ces ſortes d'expreſſions d'un

d'un air auſſi indifferent que s'ils n'étoient preſens, qu'à la lecture d'une de mes feuilles volantes. Heureuſement, tous les cœurs ne ſont pas enſevelis dans une pareille léthargie; & je ne deſeſpere pas d'inſpirer aux gens d'eſprit du gout & de l'admiration pour le ſtile des Auteurs ſacrez. Je me flatte même, quelque avancé en âge que je ſois, de voir le jour, où la mode permettra aux gens polis d'être auſſi charmez d'une penſée noble de St. Paul, que des plus beaux traits de Virgile & d'Horace, & où un jeune homme bien mis tirera un Evangéliſte de ſa poche, avec le même air aiſé, que ſi c'étoit un Auteur claſſique de l'Edition d'*Elſevir* *.

Une juſte reconnoiſſance éxige de ceux, qui brillent par des talents diſtingués, de glorifier l'Auteur de leur être, d'une maniere proportionnée à ces talens, & d'exciter par leurs paroles, par leurs actions, & par leurs écrits, les eſprits plus ſtupides & plus pareſſeux, à imiter les nobles tranſports de leur gratitude.

* *Ces Editions ſont ſur tout eſtimées en Angleterre.*

DISCOURS XXII.

Rura mihi & rigui placeant in Vallibus amnes;
Flumina amem, ſilvaſque inglorius.

Que je prefere l'agrement des campagnes à la pompe des Villes, & que ſans ambition je ne prenne plaiſir, qu'à l'ombre des Bois, & au murmure des eaux.

COmme l'Eclogue eſt le genre de Poeſie, qui amuſe l'imagination de la maniere la plus agréable, c'eſt auſſi celui, qui doit le plus à l'imagination. Il nous tranſporte dans une eſpece de païs enchanté, où nos oreilles ſont flattées par les chants des oizeaux, par le bêlement des moutons, & par le doux murmure des fontaines; & où nos yeux ſont charmez par la verdure des arbres, & par l'émail varié des prairies. Cette ſorte de Poeſie nous fait gouter un doux ſommeil au bord d'un ruiſſeau, ſous un épaix feuillage, & elle nous fait gouter tout ce que la ſimple nature peut nous procurer de plaiſirs purs. C'eſt un ſonge, c'eſt une eſpece de viſion: nous ſouhaittons d'y trouver de la réalité; ces agreables images nous entrainent inſenſible-

blement, & elles ſont ſur nous tout l'effet de la vérité même.

Elles avoient fait une ſi vive impreſſion ſur le cerveau de Mlle. Cornelie Lizard, la derniere fois que nous fumes à la Campagne, qu'elle ſacrifioit ſon repos au plaiſir d'écouter le Roſſignol; elle avoit dans ſa chambre une couple de Tourterelles: & un agneau apprivoiſé la ſuivoit par toute la maiſon; & j'eus toutes les peines du monde à la rammener de cette touchante folie, par des preceptes indirects & délicatement ménagez.

Quand, dans la fleur de mon âge, je me trouvai à Oxford, la Lecture de Virgile & de Theocrite me toucha ſi fort, que j'eus grande envie de devenir berger moi-même, & de troquer mes livres contre des moutons. Quoique l'âge, & l'experience du monde, m'ayent armé contre les tentations de la vie Paſtorale, j'ai encore dans l'Eſprit les beaux projets que je fis là deſſus; &, comme ils ſont rectifiés par la raiſon, je me trouve en état de donner d'excellens Préceptes à ceux d'entre mes Lecteurs, qui pourroient avoir les mêmes penchants, & ſuivre éxactement les pas des Bergers,

gers, & des Bergeres de l'antiquité.

Pour donner une idée nette & juſte de la Poeſie Paſtorale, il eſt bon de conſidérer attentivement les premiers âges du monde. Puiſque les véritables ſujets de l'Eclogue n'exiſtent plus, il me paroit qu'il eſt néceſſaire à celui, qui veut ſe familiariſer avec eux, de les aller chercher, dans les ſiecles, où ils exiſtoient réellement. Ce ſont ces tems tranquilles, où le genre humain ne s'étoit pas encore raſſemblé dans des ſociétez nombreuſes, où les villes n'étoient pas encore baties, où le commerce n'étoit pas encore établi, & où toute la richeſſe conſiſtoit en gros & en menu bétail. On ſait, que les Princes mêmes faiſoient alors leur principale occupation d'élever leurs troupeaux, que les moutons & les Bœufs faiſoient preſque tous leurs ſujets, & que les montagnes & les vallées à l'entour de leur demeure faiſoient tout leur Empire. Comme les hommes de ce tems-là vivoient dans la tranquillité, & dans l'abondance, il eſt naturel de croire, qu'ils goutoient tous les plaiſirs, qui ſemblent ſortir naturellement de la ſituation où ils ſe trouvoient, & qu'ils les goutoient avec liberté, & ſans interruption.

tion. Leur maniere de vivre leur donnoit ſans doute le repos de l'eſprit, & la force du corps, & le petit nombre de leurs beſoins les affranchiſſoit de l'avarice, de l'ambition, & de l'envie. Comment ces paſſions, & les querelles qu'elles engendrent, auroient-elles pu s'emparer de leurs cœurs, puiſque tout homme poſſedoit au delà de ce qui lui étoit néceſſaire, & qu'on n'avoit pas encore trouvé les moyens d'employer le ſuperflu ? L'amour, j'en conviens, pouroit faire naitre parmi eux quelque innimitié, lorſque pluſieurs amans fixoient leurs deſirs ſur un même objet, de la perte duquel aucune compenſation ne devoit leur paroitre capable de les en dedommager. Excepté ce ſeul cas, leur vie étoit un état d'innocence, de tranquillité, & de ſatisfaction. Chez ces heureux Paſteurs, l'abondance engendra le plaiſir, le plaiſir la Muſique, la Muſique la Poeſie, qui comme par une eſpece de gratitude entretenoit le *plaiſir* à qui il devoit la naiſſance.

De cette maniere la Race des premiers hommes étoit heureuſe; mais, elle étoit en même tems groſſiere & impolie. Avant qu'il leur fût poſſible de faire des pro-

progrès conſidérables dans les arts, & dans les ſciences, la tranquillité de la vie champetre étoit deja troublée, par des eſprits turbulens, qui avoient formé des Nations, levé des armes, étudié la politique, & qui mettant au nombre de leurs Vaſſeaux les paiſibles bergers avoient fait, de leur vie libre & aizée, une vie laborieuſe, & miſérable. Ainſi, ſi nous conſiderons la vie paſtorale, comme elle étoit avant la naiſſance des arts & des ſciences, nous la trouverons groſſiere, & ſi nous la conſidérons telle qu'elle fut dans la ſuite, nous la trouverons pénible & malheureuſe.

Par conſéquent, un Auteur, qui veut ſe divertir à compoſer des Eclogues, doit former dans ſon eſprit l'image d'une ſituation, où du ſein de l'abondance, & de la ſimplicité des mœurs, ſortent la tranquillité, & la joye; Il ne ſuffit pas, pour faire une paſtorale, de parler de campagnes, & des Prairies, & d'en faire un Theatre agreable par la variété des décorations: il faut qu'il repreſente ſur ce Théatre, tout ce que la vie champetre a d'agréable, & de touchant, ſans y faire paroitre rien de ce que cet Etat peut avoir de triſte, & de malheureux.

Il

Il eſt vrai qu'on peut ſoutenir en general, que la verité fidellement peinte doit de néceſſité plaire à l'imagination; mais, il eſt vrai auſſi, que bien ſouvent il eſt bon de ne peindre de la verité, que ce qu'elle a de touchant & d'aimable. Il ne faut donner quelque fois que la moitié d'une image; mais, il faut la manier, & l'accommoder, pour ainſi dire, d'une maniere ſi adroite, que l'imagination trompée ne s'apperçoive pas, qu'on ne lui expoſe pas cette image toute entiere. Il en doit être ainſi de la Paſtorale. Il s'agit de repreſenter la vie champetre du côté de la tranquillité, & d'en cacher tout ce qu'elle peut avoir de petit & de bas : il faut en peindre la ſimplicité, mais en couvrir la miſere.

Ce n'eſt pas que je veuille, que dans une Paſtorale on n'introduiſe aucune image de peine, & de douleur : je ſuis ſeulement d'avis que l'agrément en doit faire l'eſſentiel. Si de cet état on faiſoit une Félicité parfaite, il eſt certain que l'imagination du Lecteur refuſeroit de ſe prêter à une illuſion ſi groſſiere? Tous les hommes ſavent trop bien, qu'une ſituation entiérement à l'abri de la moindre inquiétude eſt incompatible avec le

ſort

ſort des hommes. Il eſt convenable de donner aux bergers une eſpece d'afflictions, telles, par éxemple, que peuvent être cauſées, par la perte d'un mouton favori ou par l'infidélité d'une maitreſſe. Un Paſteur peut tirer une épine de ſon pied, ou exprimer la mortification, où il eſt, d'avoir perdu le prix de la danſe. Ces ſortes d'inconveniens ſervent d'ombre au tableau, & lui donnent un air plus vrai, dans le tems qu'ils ſervent à relever le fond du ſujet. Un genre de vivre doit être bienheureux, quand les malheurs, que je viens d'indiquer, en font les plus grandes Cataſtrophes.

Je voudrois qu'on agît de la même maniere dans les Caracteres d'innocence & de ſimplicité, qui conviennent aux Paſteurs: il eſt permis & naturel même de leur permettre *quelques reproches, & le vol d'un agneau ou d'une houlette:* des gens, parmi leſquels ces petites irrégularitez ſont les crimes les plus atroces, doivent donner de l'admiration, par leur innocence, & par la ſimplicité de leurs Mœurs.

Un Lecteur, qu'on a l'art de placer dans un ſéjour ſi agréable, & qu'on introduit

troduit dans une compagnie ſi amuſante, manque rarement de ſe livrer tout entier à une ſi aimable illuſion ; mais, comme il y a un bon nombre de perſonnes, qui prennent plaiſir à s'y abandonner, ſans ſavoir pourquoi ils y prennent plaiſir, je veux bien leur en découvrir les principes, & les déterrer dans leur propre cœur.

La premiere ſource de ce plaiſir, c'eſt qu'il eſt naturel à l'homme d'aimer le repos. Quoique l'ambition, ou l'avarice, occupent d'ordinaire toutes les facultez de notre ame, ce ſont pourtant des paſſions ſi incommodes, que nous ne nous y laiſſons pas entrainer par choix, mais uniquement par quelque néceſſité réelle, ou imaginaire. Le but, que nous nous propoſons, en courant après les richeſſes, & après les honneurs, c'eſt la félicité. Or le repos eſt la baze du bonheur, & c'eſt le deſir même de la tranquillité qui nous porte aux deſſeins les plus étroitement liez au travail, & à l'inquietude.

Le ſecond principe de notre gout pour la Paſtorale eſt notre amour naturel pour l'innocence, & pour la ſimplicité des mœurs. La nature humaine n'eſt pas aſſez

aſſez dépravée, pour ne pas eſtimer & reſpecter la vertu conſidérée en elle même, ſans les difficultez qui l'environnent; avec un cœur vuide de bonnes qualitez, nous ne ſaurions nous empecher de les reverer dans les autres. C'eſt là la raiſon pourquoi nous ſommes ſi charmez du langage à peine articulé des Enfans, & même de la maniere dont certains brutes expriment ce qu'ils ſentent. Ce qui nous rend ſi agréables, & les diſcours enfantins & ces mouvemens ſignificatifs des Bêtes, c'eſt que nous ſommes perſuadez, qu'il n'y a ni malignité ni artifice; & nous aimons naturellement trop la vérité, pour ne nous interreſſer pas à la candeur, par tout où nous la trouvons.

Enfin, nous aimons les tableaux naïfs de la vie champêtre, par ce qu'en ſuivant nos penchants les plus naturels nous préférerions la campagne aux villes. Il eſt vrai, que l'intéret general de la ſocieté, lié à notre intéret particulier nous porte à demeurer dans les villes; mais, ce n'eſt que par une eſpece de contrainte, & plus un homme eſt maitre de ſes paſſions, & détaché du vice, plus il aime la campagne, qui paroit compter au nom-

nombre de ſes fruits la ſanté, le repos, & le plaiſir.

C'eſt pour cette raiſon, que lorſqu'un ſimple motif d'amuſement nous porte à tracer quelque *deſſein*, ou à faire quelque deſcription, c'eſt d'ordinaire la campagne, qui vient nous offrir ſes images riantes. Ajoutons, que c'étoit dans un aimable jardin, que Dieu plaça nos premiers parents, & que toute la fécondité d'imagination des anciens n'a pas trouvé un endroit plus propre à être le ſéjour des bienheureux, que des champs, où étoient ramaſſées toutes les délices ruſtiques.

DISCOURS XXIII.

Extrema per illos
Juſtitia excedens terris veſtigia fecit.

C'eſt dans ces pais que la juſtice laiſſa ſes dernieres traces, quand elle quitta la terre.

J'Ai déja tranſporté mon Lecteur dans le pais enchanté, qu'habitent les Bergers de la Paſtorale, & je l'ai informé de la maniere de vivre de ces bonnes-

gens.

gens. Dans ma feuille volante d'aujourd'hui, j'entrerai dans un plus grand détail du Caractere diſtinctif de cette Nation imaginaire.

On peut conclure, de ce que j'ai déja dit touchant la ſimplicité, qui doit faire la baze des diſcours & des actions de ces Paſteurs, que tout rafinement doit être exclus de leurs mœurs & de leurs langage. Il faut toujours ſuppoſer leur eſprit ſi éloigné de la politeſſe & de l'art, qu'il leur eſt impoſſible de rien dire qui ſente l'affectation. On n'eſt pas obligé pourtant de les repreſenter comme abſolument niais & ſtupides; puiſqu'il eſt certain, qu'il y a eu des Eſprits naturellement beaux, avant que les arts & les ſciences, qui ſervent à polir les talents naturels, euſſent fait quelque progrez conſiderables. Il eſt permis par conſéquent de donner à nos bergers du bon ſens, & même de l'eſprit, pourvû qu'on écarte de leur maniere de penſer certains tours fins & délicats.

Tous les hommes ſenſez, groſſiers ou polis, conçoivent les choſes eſſentiellement de la même maniere, parce que la vérité ſe repréſente avec les mêmes couleurs à tous les eſprits, qui ſavent la diſcerner;

cerner; mais, ces deux eſpeces d'hommes different beaucoup dans la maniere d'exprimer leurs idées. Voilà ce qu'il faut remarquer principalement, ſi l'on veut réüſſir dans ce genre d'écrire. Des gens qui par l'Etude, & par l'uſage du monde ont appris à ranger leurs idées dans certaines claſſes, & à conſidérer d'une maniere abſtraite la nature generale des choſes, expriment leurs penſées par des tours concis, vifs, & ſurprenants. Il ne leur faut qu'un petit nombre de paroles, pour exciter dans notre eſprit pluſieurs idées, qui ont du rapport enſemble. Mais ceux, à qui l'habitude de réflechir n'a pas donné ce tour d'eſprit, attachent leurs penſées à chaque objet particulier: ils expriment ce qu'ils penſent, ou ce qu'ils ſentent, par des deſcriptions détaillées, & par certaines circonſtances, qui frappent les ſens, ou qui touchent le cœur. Les prémiers ſe font admirer de nous; mais, les autres ſont plus propres à nous donner du plaiſir, & à flatter agréablement notre imagination. Un homme de Cour peut dire à ſa belle:

Avec toi je pourrois me plaire
Dans le lieu le plus ſolitaire :
Du plus ſombre cachot, l'Eclat de ta beauté
Diſſiperoit l'obſcurité.
Tu pourrois adoucir le Deſtin le plus rude,
Et d'un afreux deſert bannir la ſolitude.

Un berger ſe contentera de dire la même choſe d'une maniere bien plus ſimple;

Revien, Amarillis; que l'amour t'accompagne.
Eh quels charmes ſans toi, peut avoir la Campagne?

Puiſqu'il ne doit pas être permis aux Bergers de réfléchir profondément, l'addreſſe de l'Auteur d'une Paſtorale conſiſte à leur faire rapporter juſtement autant de circonſtances qu'il en faut, pour que le Lecteur en puiſſe tirer lui-même la reflexion qu'elles renferment. C'eſt de cette maniere qu'un Paſteur s'y prend, pour faire entendre à ſon ami, qu'il eſt le meilleur Muſicien de tout le Canton:

Je chanterai Phillis ſur la douce Muſette,
Qu'en mourant me donna le vieux Paſteur Admete.

Mon

Mon Pere Arcas, *dit-il*, s'en ſervit le prémier,
Tu merites toi ſeul d'en être l'Héritier.

C'eſt encore dans ce même ſtile, qu'un autre berger fait ſentir juſqu'à quel point ſa maitreſſe eſt charmée de lui.

Un jour je me baignai dans une ſource Pure:
Mon Iris m'épioit à travers la verdure.
Se voyant découverte, elle fuit de ces lieux,
Mais vint fois en fuiant elle tourna les yeux.

Si jamais une reflexion eſt pardonnable dans une Paſtorale, c'eſt quand elle eſt ſi naturelle, que les objets les plus familiers ſemblent l'introduire d'eux-mêmes dans l'eſprit. Telle eſt par éxemple la penſée d'un de nos Auteurs, qui a ſu rencherir dans cette occaſion ſur *Theocrite*, & ſur *Virgile*.

Je me crois fait d'un air à plaire aux plus cruelles;
Les Ondes me l'ont dit, les Ondes flattent elles?
Non; j'ai vu dans les eaux l'image de nos fleurs
Dérobber quelque choſe à leurs vives couleurs.

J'ai dit dans ma feuille précédente, que l'innocence des mœurs doit être le second caractere des Bergers ; & je crois l'avoir assez bien prouvé, pour ne pouvoir pas y revenir sans tomber dans la répetition. Je dirai seulement en peu de mots, que puis qu'on suppose, dans une Pastorale, la Nature humaine aussi peu corrompue, qu'il est possible, il faut que la probité, & la franchise y éclattent par tout, & que si l'on y admet quelques petites irrégularitez pour varier d'avantage le tableau, elles ne doivent servir que d'ombre à l'innocence, qui en est le sujet principal. Je ne saurois mieux répandre du jour sur cette *Regle* qu'en rapportant l'exemple d'un berger qui ayant trouvé sa maitresse endormie parle ainsi de la maniere, dont il avoit profité de cette occasion.

Mon Iris l'autre jour dormoit sur la fougere;
Les Zephirs se jouoient de sa jupe legere.
Je baisai ses habits, & lui pris un baiser:
Condamnez moi, Pasteurs, si c'étoit trop ôser.

Il me semble que pour rendre le Caractere de nos bergers complet, il n'est pas

pas mal d'y répandre une petite doze de Religion, & même de Superſtition.

Il eſt naturel à des gens, qui vivent à la campagne à peu près deſœuvrez, & qui ſont frappez continuellement de la vue des merveilleux ouvrages de la Nature, d'être extremement portez à en reverer l'autheur. L'ignorance de ces ſortes de gens peut rendre ſuperſtitieuſe cette eſpece de Piété. C'eſt qui eſt arrivé chez les villageois de l'antiquité, & c'eſt qui arrive encore chez les païſans de nos jours : ils ajoutent foi auſſi fermement aux apparitions des ſpectres, & des revenants, que les païſans du Paganiſme ont cru les Satyres, les Faunes, & les Nymphes. De là vient que les Eclogues de Theocrite, & de Virgile, ſont pleines de Corbeaux ſiniſtres, de chênes frappez de la foudre, & d'enchantemens. J'ai remarqué avec plaiſir que celui de nos Auteurs Anglois, qui s'eſt rendu le plus celebre dans ce genre d'écrire, a imité fort adroitement ces illuſtres anciens, & qu'il a pratiqué cette regle d'une maniere très judicieuſe.

On voit encore dans les mêmes Auteurs un grand nombre d'expreſſions proverbiales, qui contribuent beaucoup à

rendre ſenſible le *Caractere* en queſtion. Je ne doute pas, qu'il ne faille ranger dans cette claſſe les frequentes comparaiſons qu'on trouve dans les meilleures Eclogues, & qui ſont ſi nombreuſes, qu'il eſt inutile d'en citer des éxemples. Je remarquerai ſeulement ſur cet article, que la perfection de l'art conſiſte quelquefois à exprimer le ſens d'un proverbe trop avili par la coutume d'une maniere plus relevée, ſans tomber pourtant dans le rafinement & dans l'affectation. C'eſt ainſi qu'un de nos auteurs a très heureuſement tourné ce vœu Proverbial, *Dieu faſſe paix à ſon ame :*

L'eſtimable Sidney paſſe dans la nuit ſombre.
Que d'Eternels bonheurs s'attachent à ſon ombre.

DISCOURS XXIV.

—— Dicenda tacendaque calles?

Savez-vous ce qu'il faut dire, & ce qu'il faut taire?

JEan Lizard avoit à peine quinze ans, quand on l'envoya à l'Univerſité. Il n'y avoit pas été long-tems, que le feu extraordinaire de ſon imagination, & ſa grande application aux études, ne donnaſſent un tour fort particulier à ſon eſprit. On s'en appercevoit d'abord dans la converſation: il avoit trop de vivacité, pour garder le ſilence; mais, il avoit ſi peu de monde, qu'il ne ſavoit comment faire, pour parler comme les autres gens.

Après avoir paſſé un an & demi à Oxford, il vint nous voir à la campagne dans l'intention d'y reſter quelques mois. La prémiere fois qu'il ſoupa avec nous, nous nous trouvames beaucoup *endoctrinez* par ſes diſcours. A l'occaſion d'un plat d'oizeaux ſauvages, il nous dit, que ſelon les ſentimens de quelques Naturaliſtes, il n'étoit pas impoſſible, qu'ils ne fuſſent venus depuis peu de la Lune. Ma

chere *Brillante* fit là deſſus un grand éclat de rire: mais, il la terraſſa par un grand nombre de queſtions ſur la grandeur de la Lune, & des Etoiles; & il n'interrompoit ſon éxamen inſultant, que pour me faire ſigne & pour me marquer, par des ſouris moquœurs, la pitié qu'il avoit de la petiteſſe d'eſprit de cette jeune fille. Son triomphe fut complet: ſa mere étoit charmée de lui; & tous les Domeſtiques étoient en extaze de l'Erudition prodigieuſe de leur jeune maitre.

Ce ſuccès l'encouragea tellement, que pendant une ſemaine entiere, il ne débita que des paradoxes. Un de ſes plus grands plaiſirs étoit de pincer les petits chiens de ſes ſœurs, pour avoir l'occaſion de prouver qu'ils n'en ſentoient rien; &, quand les jeunes Demoiſelles aſſortiſſoient quelque garniture de Ruban, il ſe faiſoit fort de leur démontrer qu'ils étoient tous de la même couleur, ou plutôt, qu'ils n'étoient point colorez du tout.

On croira facilement que ces demonſtrations n'étoient gueres du gout de ces filles; mais, elles avoient beau s'en facher, notre ami Jean alloit toujours ſon grand chemin. Sa Mere même penſa un jour ſe facher contre lui, malgré la grande

de ſatisfaction, que lui donnoient les progrez, que ſon cher fils faiſoit dans les ſciences. En verſant du Thé, elle s'étoit brulé les doits; & dans le tems même que tout ſon air marquoit la douleur que ce petit accident lui faiſoit ſoufrir, notre jeune ſavant prit cette occaſion aux cheveux, & ſoutint que c'étoit ſe moquer du monde que de s'imaginer, que la chaleur étoit dans le feu. En un mot, pendant un tems aſſez conſiderable, il ne ſe paſſa pas un jour, que notre Cadet ne ſe félicitât d'avoir éclairé, ſur pluſieurs articles, l'eſprit de toute la famille.

Jamais ſa converſation ne me chagrinoit ſi fort, que quand il ſe trouvoit en compagnie de quelques Gentilshommes campagnards du voiſinage. Il ſe croyoit alors obligé en conſcience d'être extrémement drolle; &, pour y réüſſir, il racontoit un grand nombre de plaiſants diſcours du *Cuiſinier du College* où il logeoit à l'Univerſité; cet homme avoit fait d'étranges impreſſions ſur l'eſprit de notre Cadet, & il ſembloit s'imaginer, que tous les autres hommes devoient être dans le même cas; mais, à la fin, il s'apperçut que ces contes dans leſquels il

étoit ſeul intéreſſé ne faiſoient naitre des éclats de rire que chez lui ſeul.

Pendant tout ce temps là, je conſiderai le pauvre Garçon, comme un jeune arbre, qui pouſſe des branches & des fleurs avant la ſaiſon, mais qui ne laiſſe pas de promettre une fécondité extraordinaire.

Pour le guérir de cette eſpece de Pédanterie ſi familiere aux Ecoliers, je le priai un ſoir de faire un tour de promenade avec moi, & je commençai par lui precher une maxime, que j'ai appriſe moi-même d'un Auteur du premier ordre; *Il faut penſer avec les habiles-gens, mais parler avec la vulgaire.* Le bon-ſens de ce jeunhomme lui fit d'abord comprendre ſans peine, qu'il s'étoit fort ſouvent donné un ridicule, en choquant une regle ſi ſenſée. Il me promit qu'à l'avenir il auroit ſoin de reſerver pour lui ſes *Notions ſcientifiques*, & de s'accommoder dans ſes diſcours aux opinions reçues. Il fit plus; il me conjura, de lui donner quelques regles touchant l'agrement de la converſation. Je lui dis que j'y penſerois; &, comme j'aime ce Garçon avec toute la tendreſſe poſſible, je lui envoyai le lendemain par écrit les ma-

ximes ſuivantes, qui peuvent avoir contribué à le rendre tel, que tout le monde le trouve à preſent, c'eſt à dire un des plus agréables hommes qu'on puiſſe fréquenter. Les voici:

Ce *troq de penſées*, qu'on exprime d'ordinaire par le terme de *converſation*, a été toujours regardé par les Auteurs moraux, comme une de plus grandes prérogatives de l'homme, & comme une ſource féconde de lumieres, & d'agrémens. Quoique rien ne ſoit plus propre à nous gagner l'affection des hommes que le bon uſage, qu'on peut faire de cette faculté de nous communiquer mutuellement nos ſentimens & nos idées, & que nous ayons mille occaſions de perfectionner en nous ce talent, il eſt très rare de rencontrer une perſonne, qui ſache l'employer comme il faut.

La converſation de la plus-part des hommes, manque d'agrement, moins faute de génie & de ſavoir, que faute de diſcrétion, & de politeſſe.

Quiconque ſe propoſe de plaire par ſes diſcours ne doit jamais ſonger à les accommoder à ſa vanité, ou à quelqu'une de ſes paſſions favorites: il faut qu'il ait toujours pour ſon but direct, de di-

vertir, ou d'inſtruire la compagnie où il ſe trouve. Celui, qui n'a que ces deux vues, eſt toujours aizé dans ſa converſation: il n'eſt jamais mortifié de ce qu'on l'interrompt; perſuadé, que ceux qui l'écoutent doivent ſavoir mieux que lui, ſi ce qu'il dit doit leur paroitre agréable, ou utile.

Une perſonne modeſte manque rarement de s'inſinuer dans l'eſprit de ceux, qui entrent avec lui en converſation. On plait facilement aux autres, quand on ne paroit pas ſe plaire trop à ſoi-même, & qu'on ne marque aucun deſſein d'étaler une ſupériorité d'eſprit, qui puiſſe les empêcher de briller.

Rien de plus convenable, que de parler très peu de ſoi-même. Qu'eſt-ce que nous pouvons dire de nous avec bienſéance? Si nous parlons de nos défauts, nous ſommes imprudens, & ſi nous vantons nos vertus prétendues, nous nous rendons ridicules. Nos affaires domeſtiques, ne ſont pas non plus d'une nature à faire le ſujet de la converſation; intereſſantes pour nous, elles ne le ſont gueres pour les autres. Qu'importe à la compagnie où je me trouve, combien de chevaux j'ai dans mon Ecurie, ou ſi mon

La-

Laquais mérite plutôt le titre de *Coquin*, que celui d'*étourdi* ?

On choque également une compagnie, en s'emparant de toute la converſation, & en affectant un ſilence dédaigneux.

Lors qu'on veut conter quelque hiſtoire, il eſt très bon de commencer par tracer les caracteres des principaux perſonnages, dont il s'agit, & d'en donner une idée claire & éxacte. Ce qu'il y a d'intéreſſant dans les contes, ne conſiſte pas tant dans les diſcours, & dans les faits que dans la connoiſſance de ceux, qui en ſont les Auteurs, & dans les circonſtances qui accompagnent ces faits, ou ces diſcours.

Malgré tous les agremens, qui ſont naturels à la jeuneſſe, il eſt rare que les jeunes-gens plaiſent dans la converſation: la raiſon en eſt, qu'un defaut d'experience les rend déciſifs; & que tout ce qu'ils diſent tend plutôt à flatter leur vanité, qu'à ſatisfaire celle des autres.

Il eſt certain même qu'un âge plus avancé donne un ſauf-conduit à un bon nombre de choſes, dont on ſe moqueroit, ſi elle ſortoient de la bouche d'une perſonne, qui ne fait qu'entrer dans le monde.

Rien ne paroit plus choquant aux gens ſenſez, que les diſcours orgueilleux de certains *eſprits vuides*, qui parlent par *Apophtegmes*, & qui prétendent décider de tout, par un proverbe, ou par une ſentence. Cette grave ſtupidité eſt d'autant plus inſupportable, qu'elle ſe pare d'un air de ſageſſe.

Un homme ſage & prudent évitera toujours de tourner la converſation ſur quelque ſcience particuliere, dans laquelle il s'eſt acquis une réputation diſtinguée. La particularité qui me plait le plus dans la vie de M. *Cowley*, c'eſt qu'il n'y eut jamais que ſes amis intimes, qui puſſent comprendre par ſes diſcours, qu'il étoit excellent Poete. Non ſeulement il y a de la bienſéance à ſuivre cette maxime, mais l'amour-propre y trouve ſon conte. Un homme qui parle d'une ſcience, qui l'a déjà rendu celebre, ne ſauroit rien gagner par là, & il riſque de perdre beaucoup, & de découvrir la foibleſſe de la baze, ſur laquelle ſa reputation eſt fondée. D'ailleurs, en gardant le ſilence, ſur des matieres ſur leſquelles on le croit en état de briller, il ſe ſert d'une charlatannerie modeſte, pour inſinuer, qu'il pourroit parler juſte ſur d'autres ſujets,

jets, qui pourtant ne ſont point de ſa portée.

Les femmes ſont effrayées du ſeul nom d'*argument*, ou de *démonſtration*. Une ſaillie, ou une comparaiſon ingénieuſe, ſont plus propres à les convaincre, qu'une preuve formelle.

Si vous voulez faire l'éloge de quelqu'un, joignez-y les raiſons, qui vous y portent; c'eſt là ce qui diſtingue les applaudiſſemens d'un homme ſenſé, d'avec les flatteries d'un adulateur, & d'avec l'admiration des ſots.

La raillerie doit avoir des bornes; elle n'eſt de ſaiſon, que tant qu'elle plait à toute la compagnie, & ſur tout à celui, qui en eſt le ſujet.

Quoique la bonne humeur, le bon ſens, & la diſcrétion ſuffiſent pour rendre un homme agréable dans les compagnies, ce n'eſt pas une mauvaiſe politique quelquefois de ſe preparer pour la converſation, en éxaminant à fond quelque *ſujet régnant*, dont les autres n'ont qu'une connoiſſance ſuperficielle. Quand nos armées ont aſſiégé quelque place fameuſe, ou lorſqu'il y a des débats dans notre Parlement, ſur quelque acte de conſéquence, on ne ſauroit manquer de

ſe

ſe faire écouter avec plaiſir, ſi l'on eſt éxactement informé de la force, de la ſituation, & de l'hiſtoire de cette ville, & qu'on ſache détailler les raiſons, qui ſont pour & contre l'acte dont il s'agit.

Une pareille preparation produira le même effet agréable pour vous, quand une perſonne commence à faire du bruit dans le monde. Rien de plus utile alors, que de ſavoir parvenir à la connoiſſance de quelques evenemens qui la caracteriſent. Quelque petites que ſoient en apparence ces particularitez qui échappent à la réflexion du vulgaire, elles mettent au fait les gens éclairez infiniment mieux que les actions les plus brillantes, qui d'ordinaire ont leur ſource dans quelque paſſion, & ne ſortent pas du fond du Caractere. Je ne connois qu'une ſeule mauvaiſe conſéquence, de la maxime, dont je ſoutiens ici l'utilité : il peut arriver qu'un homme, qui entre dans une compagnie le cerveau plein de ces ſortes de matieres, s'en décharge mal à propos, & ſans attendre une occaſion favorable.

La coutume, qu'ont certaines perſonnes de faire des queſtions, a un air de modeſtie, & ſemble procéder d'un deſir louable d'augmenter ſes lumieres; mais,

en récompenſe, elle fait peu de plaiſir au reſte de la compagnie, pour qui cette matiere peut n'avoir rien d'embaraſſant. Ajoutez-y, que celui qui fait ces queſtions ſemble ſe ſoumettre entierement à celui, à qui il les propoſe, & l'obliger à recevoir ſes réponſes comme des déciſions en dernier reſſort.

Il n'y a rien de moins gracieux, que les diſcours de certaines gens, qui ſe piquent de *dire tout ce qu'ils penſent*. Un homme de ce caractere dira des choſes offenſantes, uniquement pour le plaiſir de les dire, ſans conſidérer qu'avec plus de politeſſe il auroit été tout auſſi vertueux, & qu'il auroit pu ſe conſerver un ami, ou faire ſa fortune.

Il n'eſt pas impoſſible, à un homme, qui réfléchit, de trouver la même ſatisfaction à ſe prêter à l'humeur, & aux ſentimens des autres, que nous trouvons d'ordinaire à aſſervir les autres à nos ſentimens, & à notre humeur. Il y a certainement de la ſupériorité d'eſprit dans une complaiſance raiſonnable.

Il n'eſt pas poſſible de renfermer dans des préceptes, tout ce qui regarde l'agrément de la converſation. Il y a un certain charme, qui échappe à l'expreſſion,

ſion, & qu'on ne ſauroit s'approprier qu'en fréquentant les gens polis ; Dans les bonnes qualitez des hommes, comme dans leurs vices, il y a quelque choſe d'inſinuant qui porte à l'imitation, & qui ſe communique d'une maniere inſenſible. Il n'y a que le commerce du monde ſoutenu d'un eſprit de Réfléxion, qui puiſſe nous faire diſtinguer ce qui eſt propre à s'attirer l'attention des honnêtes-gens de ce qui doit naturellement inſpirer du dégout & de l'ennui.

DISCOURS XXV.

Non ego illam mihi dotem eſſe puto, quæ
Dos dicitur,
Sed pudicitiam, & pudorem, & ſedatum Cupidinem.

Pour moi, je ne fais pas conſiſter la Dot d'une femme dans ſes richeſſes, mais dans ſa pudeur, & dans ſon bon naturel.

LE plus heureux des mortels, à mon avis, eſt un vieux bon-homme, qui ſe porte encore bien : il jouït avec liberté, & ſans interruption, de la poſſeſſion de ſoi-même. Détaché de tout ce qui eſt

eſt hors de lui, il n'a rien à ménager; il dit naturellement tout ce qu'il a ſur le cœur, ſans ſe mettre en peine, ſi les autres le trouvent bon: s'ils en ſont mécontens, tant pis pour eux. Que lui importe, s'il eſt bien ou mal dans leur eſprit? Il n'a que faire de leurs bonnes graces, puiſqu'il ne leur demande rien.

Comme je me trouve dans cette heureuſe ſituation, j'ai envie de dire un peu leurs petites véritez aux femmes, dont les bontez me ſeroient aſſez inutiles à preſent; & je les dépeindrai comme elles ſortent des mains de la nature, en les diſtinguant du fard, dont elle ſavent embellir leur teint & leurs ſentimens.

Une troupe de fats, qui ſe ſont ſuccedez de generation en generation, ont fait un tel Galimathias, *d'Yeux brillants, de charmes, d'appas, de beau ſexe*, & d'autres termes, qu'on ne ſauroit prononcer convenablement qu'avec un ſoupir, que cette moitié du Genre-humain a changé entiérement d'*être*; & qu'on ne trouve plus de *femmes* dans tout l'Univers. Si elles ne ſont pas *Déeſſes*, *Graces*, *Nimphes*, ou *Bergeres*, elles ſont pour le moins *Dames*, ſans en excepter une ſeule. Allez aux Noces du plus vil

Ar-

Artizan de Londres, vous y entendrez à tout moment ; *aux inclinations des Dames, à la ſanté des Dames, quoi ! perſonne ne prend-il ſoin ici des Dames?* On voit par là facilement, qu'il n'y a plus de femmes dans toute la grande Bretagne ; &, par conſéquent, je puis dire mon ſentiment des *femmes*, ſans que les *Dames* ſoient en droit de s'en choquer.

Ce qui m'a mis en mauvaiſe humeur contre elles, c'eſt que pendant la ſemaine ſainte j'ai prié fort honnêtement les perſonnes, dont la conduite n'eſt pas des plus regulieres, de raccommoder un peu leur conſcience, en faiſant quelque charité aux *martyrs de l'amour*, & que j'apprens qu'elles ont fait la ſourde oreille à une exhortation ſi Chrétienne. Elle n'a fait que leur echauffer la bile ; &, pour prix de l'interêt que je prens en elles, je ne me ſuis attiré que les titres, de *radotteur* & de *vieux Brutal*, qui m'ont été prodiguez, ſur tout par les pecheurs & par les pechereſſes d'un certain rang. Dans le ſiécle où nous ſommes, la politeſſe a gagné tant de terrain ſur le bonſens, que c'eſt manquer d'éducation, que de parler des vices des gens de qualité, & que les bonnes mœurs ne doivent être exigées que de la Canaille. Il

Il faut avouer pourtant, que tout le monde n'a pas eu le cœur également dur, & qu'on a envoyé quelques aumones aux Hopitaux que j'avois recommandez à la charité publique. Mais quelles gens ſont-ce, qui ſe ſont diſtinguez à cet égard ?. Un petit nombre de pauvres Domeſtiques, qui ſe ſentoient coupables d'avoir rendus quelques petits ſervices ſcabreux à des perſonnes de naiſſance; Une fille de chambre, entre autres, a donné deux écus, de l'argent, qu'il lui a vallu l'honneur d'être la Confidente de ſa maitreſſe; & elle a eu la conſcience aſſez délicate, pour vouloir expier par là ce qu'il peut y avoir de criminel dans ſa conduite.

Elle n'a pas oſé demander à ſa Dame, qu'elle contribuât auſſi quelque petite choſe, par ce qu'il ne lui eſt pas permis de ſuppoſer, qu'il ſe commette la moindre peccadille dans la chambre de ladite Dame; quand, pendant l'abſence de ſon Epoux, elle y eſt enfermée trois heures de ſuite, avec un jeune Cavalier beau comme les amours. D'ailleurs, cette Dame eſt une perſonne de beaucoup d'eſprit, & qui aime la Lecture, & la pauvre fille ne ſauroit ſavoir au juſte, ſi

ces

ces perſonnes ne s'occupent pas à lire enſemble quelque bon livre. Comme elle craint pourtant qu'il ne ſoit poſſible, qu'il s'y paſſe autre choſe, elle a donné les deux écus en queſtion, pour mettre ſa conſcience en repos.

On a reçu encore un *Dé d'argent* d'une petite villageoiſe, qui confeſſe, qu'elle a revé ſouvent d'un beau Gentilhomme, qui vient quelquefois chez elle, & qui lui a fait preſent d'un demi écu, en l'avertiſſant de ne ſe point fier aux gens de la ville; mais, elle s'imagine, qu'il ne penſe pas ce qu'il dit, & elle a envoyé à l'Hopital ce petit préſent, parce qu'elle ſent bien, qu'elle ne hait pas ce Cavalier autant qu'elle le devroit pour ſon repos. Ces deux écus, ce Dé, & encore quelques autres bagatelles, ſont toute l'expiation de la maſſe entiere des pechés de la ban-lieue de *Londres* & de *Weſtmunſter*.

J'ai pourtant calculé que parmi trois cens femmes de cette bonne ville, il peut bien y en avoir une, qui n'eſt pas ſage. Ce calcul eſt très modeſte. Cependant, on peut voir par là combien de femmes n'ont pas fait la moindre attention à mon conſeil charitable. On auroit pu encore rai-

raiſonnablement attendre quelque petite choſe de celles qui ſont chaſtes, & qui pouvoient regarder la triſte Situation de nos pauvres patients, plûtôt du côté de la miſere, que du côté du crime; mais, elles ont trop d'horreur du vice, pour avoir quelque charité pour les vicieux.

Il eſt vrai qu'un Goguenard de mes amis ſoutient que les femmes ſages, qui ſont ici à proportion de 299 contre une qui ne l'eſt point, ſont à d'autres égards tout auſſi peu vertueuſes, que celles qui ont fait vœux de *Non Chaſteté*. Je croi qu'il n'a pas tout le tort: nous ſommes incommodez, dans cet âge malheureux par un tas de femmes précieuſes & fantaſques, qui ne ſont nullement propres à mettre de braves gens au monde. Nous voyons tous les jours les effets incompréhenſibles, que produiſent ſur les Enfans, les frayeurs, & les envies de femmes enceintes; & je croi qu'on peut conclure de là, que le tour d'eſprit, & les fantaiſies ordinaires des meres n'influent pas moins ſur le naturel, de ce qu'elle portent pendant neuf mois.

Ce n'eſt à mon avis que faute de choiſir des femmes raiſonnables, qu'on voit de certaines gens, pour l'Education des quels

quels on n'a épargné, ni ſoins, ni dépenſes, ſujets aux paſſions les plus extravagantes, & à toutes les ſaillies honteuſes, qui peuvent avoir leur ſource dans un mauvais naturel. Ils ont beau s'être familiariſez avec les meilleures maximes du bon ſens, & de la vertu ; il ſemble que la Réfléxion n'a point de priſe ſur eux : la raiſon en eſt, que le *vice* & la *chimere* ont été confondus avec leur *être* quand ils n'étoient encore que des *Embryons*, & qu'ils étoient déja avant que de naitre *tétus*, *chicaneurs*, *impertinents*, & *acariatres*.

La derniere fois que je fus au ſpectacle, je devins amoureux par procuration, pour le Chevalier *Henry Lizard*. La Demoiſelle, à qui je deſtinai ſon cœur, étoit une fille de qualité, dont le Pere a été un des hommes du monde qui eut le plus de merite. Sa Mere, ſous les ailes de laquelle elle aime à paroitre par tout, eſt un modelle de toutes les Veuves de condition : le bon ſens, relevé par la politeſſe, & par les plus belles manieres, eſt le Caractere diſtnictif de cette vertueuſe Dame ; & ſi nous pouvons enter ſur notre famille la jeune branche d'un arbre ſi précieux, nous croirons faire une meilleure

leure acquiſition, que ceux dont les enfans ſe marient aux coffres forts, les mieux meublez. Hier au ſoir, j'ai écrit ſur ce ſujet, à notre Chevalier, la Lettre ſuivante.

„MON CHER CHEVALIER,

„ IL vous ſouvient bien de la maniere
„ dont nous nous ſommes ſéparez la
„ derniere fois. J'étois déja monté ſur
„ votre petit Hongre, que j'aime tant,
„ & ſur le point de le mettre au petit
„ galop, quand vous m'arretâtes. Vous
„ me prites par la main, & en me rap-
„ pellant une agréable converſation, que
„ nous avions eue enſemble ſur le com-
„ merce des mariages qui eſt ſi bien éta-
„ bli parmi nous, vous me priates avec
„ un ſouris accompagné d'une certaine
„ pudeur, de voir un peu ſi je pouvois
„ trouver une fille qui vous convint.
„ Je vous le promis; mais, je n'ai rien
„ vû qui m'agréât, juſqu'à la repréſen-
„ tation du dernier Opera, où j'aſſiſtai,
„ avant Paques. Sa figure, ſa Phyſio-
„ nomie, en un mot tout m'en plaît,
„ excepté ſon âge, qui eſt encore bien
„ au deſſous de vingt ans. Il y a dans

„ ſes yeux une modeſtie naïve, qui eſt à
„ l'égard de l'ame, ce que la fleur de la
„ jeuneſſe eſt à l'égard du corps, & qui
„ fait voir que cette ame poſſede déja
„ certaines vertus, & qu'elle prépare
„ chez elle un ſéjour pour toutes les au-
„ tres. Pour ce qui regarde ſon âge, je
„ m'en conſole, parce qu'elle n'affecte
„ pas d'être moins jeune qu'elle n'eſt.
„ On ne la voit pas faire étalage d'un
„ *air de maturité*, par une contenance
„ aſſurée, par une gorge naiſſante expo-
„ ſée aux yeux, & par des regards ſurs
„ de leur coup, enfin par ces manieres
„ qui font dire, qu'il n'y a plus d'en-
„ fans à l'heure qu'il eſt.

„ J'ôſe répondre pour elle, que vous
„ aurez tout ſon cœur, ſi vous pouvez
„ réüſſir à vous en rendre maitre. Elle
„ n'a aucun commerce avec nos Petits-
„ maitres : elle ne ſait manier ſes yeux,
„ ni ſon éventail ; & ce dernier ne paſſe
„ jamais de ſes mains dans celles de quel-
„ que Damoiſeau. Soyez perſuadé, mon
„ cher Chevalier, que juſqu'à preſent
„ ſon Frere eſt le ſeul homme qu'elle
„ ait regardé en face.

„ Après vous avoir parlé en homme
„ d'âge, ſur ſon mérite, & ſur ſon édu-

„ ca-

„ cation, il me doit être permis de vous
„ parler naturellement comme à un jeu-
„ ne-homme, à qui la beauté ne doit
„ pas être indifferente. Elle eſt belle,
„ comme un ange, mon cher Chevalier;
„ mais, il y a une certaine dignité dans
„ ſes charmes, qui vous rendra de grands
„ ſervices. Quand il faudra qu'elle re-
„ çoive vos amis, elle le fera, j'en ſuis
„ ſur, d'un air en même tems noble &
„ inſinuant. Vous la verrez repréſenter
„ parfaitement bien cette partie de vous-
„ même, que vous aimez le plus; je
„ veux dire la franchiſe, & la cordiali-
„ té, avec leſquelles vous regalez vos a-
„ mis: & ſa beauté vous ſera autant
„ d'honneur à table, qu'elle vous pro-
„ curera du plaiſir dans le lit.

„ Ce n'eſt pas un petit bonheur que
„ d'avoir une Epouze capable de vous
„ rendre plus cher à vos amis, & de
„ préparer les cœurs à eſtimer un jour
„ vos Enfans.

„ Je ne vous dépeindrai pas la noble
„ élévation de ſon front, le charmant
„ incarnat de ſa bouche, & l'aimable
„ tout que fait ſon viſage, avec ſa gor-
„ ge, & avec ſes beaux cheveux: vous
„ en jugerez vous-même, quand vous

„ viendrez en ville. Vous n'avez que
„ faire de vous preſſer pour cela : elle
„ ne ſera pas ſi tôt mariée, ſelon toutes
„ les apparences, puiſqu'il y a dans cet-
„ te ville un grand nombre de filles de
„ ſa qualité, qui ſont de bien meilleurs
„ partis, à entendre cette phraze dans
„ le ſens vulgaire.

„ Je ſuis &c.

DISCOURS XXVI.

Pulvis & umbra ſumus... HORACE.

Nous ne ſerons après la mort qu'un peu de pouſſiere.

CE qui me met la plume à la main aujourd'hui c'eſt un motif de compaſſion pour ces malheureux mortels, que leur incrédulité a rendu incapables de gouter dans la derniere feſte ſpirituelle, cette eſpérance & cette joye, qu'elle a répandues dans les cœurs des Chrétiens. Je vais faire tous mes efforts pour leur faire ſentir, que la croyance d'une vie à venir a une baze dans l'ame de ceux-là même, qui ſont ſi éloignez d'avoir quelque

que ſentiment de Religion, qu'ils n'admettent pas ſeulement *l'exiſtence de Dieu.*

Que l'incrédule le plus affermi dans l'Irreligion daigne ouvrir les yeux, & qu'il ne faſſe qu'un examen ſuperficiel du monde viſible; n'y verra-t-il pas une certaine liaiſon, un certain arrangement? Ne découvrira-t-il pas dans tout ce vaſte amas de corps, un ordre, une harmonie, qui ne ſe démentent jamais? Quelle qu'en puiſſe être la cauſe, l'objet dont je parle exiſte réellement, & ſe rend ſenſible, par le moyen de tous nos ſens, à toutes les facultez de notre ame. Si l'on entre dans l'éxamen du Méchaniſme des animaux, ſi l'on prend garde à leurs paſſions, à leurs ſenſations, au pouvoir qu'ils ont de changer de lieu, on y appercevra ſans doute le même plan. Tout ce qu'on y remarque tend à un but fixe; & ce but change à l'égard de chaque eſpece, conformément à leurs organes particuliers.

Se peut-il que les moindres corps ſoient *diſpoſez* à répondre exactement à leur Nature, d'une maniere, qui n'eſt pas à la portée de l'induſtrie humaine la plus étendue, & que nos ames ſoient negligées ou dirigées par des regles ſi pauvres, & ſi baſſes, qu'elles ſeroient indi-

gnes d'avoir pour Auteur un homme médiocrement éclairé? Quoi ! chaque paſſion aura un objet réel, elle trouvera de quoi ſe ſatisfaire, & le deſir de l'immortalité ſera déplacé dans nos cœurs ? Il ne ſera excité que par un objet imaginaire ? Eſt-il poſſible, que l'uſage que nous pouvons faire de nos facultez animales, récompenſe toujours nos ſoins, & que les genereux efforts d'une ame vertueuſe ſoient inutiles, & n'ayent pas la moindre récompenſe à attendre ? En un mot, le monde corporel ſera-t-il *tout plan*, *tout ordre* ; & le monde ſpirituel ne ſera-t-il que *deſordre & confuſion* ? Selon moi, il y a une ſotte crédulité, & une eſpece de bigotterie à ſe mettre de pareilles chimeres dans l'eſprit : c'eſt renverſer entiérement la méthode de raiſonner par analogie, & de faire de ce que nous ſavons deja avec certitude, un principe de raiſonnement, à l'égard de ce que nous ne ſavons pas encore.

S'il y a dans cette vie une ſeule choſe, qui ait l'air d'une récompenſe de la vertu accablée de malheur, c'eſt la *certitude* d'obtenir par elle la protection de Dieu, ou bien l'eſtime des honnêtes gens. Pour ce qui regarde cette certitude conſolante,

te, nos Eſprits-forts, à qui la ſupériorité de leur génie inſpire tant de charité pour le genre humain, font tous leurs efforts pour la déraciner de notre cœur, & pour nous la faire regarder comme la plus grande des chimeres. A ce compte-là, tout ce qui nous reſte, c'eſt la réputation; mais, par malheur, il eſt preſque impoſſible de la diſpenſer avec juſtice dans cette vie, où, ſelon les fauſſes maximes de la coutume, pluſieurs mauvaiſes actions ſont ſuivies de la gloire, tandis que l'infamie eſt ſouvent le prix des actions les plus eſſentiellement vertueuſes. Ici une Hypocriſie bien ménagée eſt placée quelquefois dans le jour le plus beau, pendant que le véritable mérite reſte caché ſous le voile de la modeſtie, qui eſt ſa compagne inſéparable. Ici le cœur & l'ame ſe dérobent à la pénétration des hommes, & mille faux jours font illuſion à nos foibles yeux. C'eſt ce que Platon exprime parfaitement dans ſon Dialogue intitulé *Gorgias*, ou il introduit Socrate parlant de cette maniere.

„ Dans le Regne de Saturne, les „ Dieux firent une Loi qui ſubſiſte en„ core, par laquelle ceux qui avoient

„ couru le chemin de la vertu & de la
„ piété, devoient après leur mort jouïr
„ d'une vie agréable dans certaines Iſles
„ deſtinées à être le ſéjour des bienheu-
„ reux. Ceux, au contraire, qui avoient
„ paſſé leurs jours dans le crime devoient
„ être tranſportez à la demeure des ames
„ coupables, nommée le Tartare, afin
„ d'y ſoufrir la punition de leur impie-
„ té. Pendant tout le regne de Saturne,
„ & même au commencement de celui
„ de Jupiter, c'étoient des Juges vivans,
„ qui décidoient du ſort de chaque per-
„ ſonne, pendant qu'elle vivoit encore,
„ & le même jour qu'elle devoit mourir.
„ Il arrivoit par là, que les ſentimens de
„ ces Juges étoient ſouvent peu confor-
„ mes à la Juſtice & à la Vérité. Plu-
„ ton, qui préſidoit dans le Tartare,
„ s'apperçut de cet abus, auſſi bien que
„ les Gouverneurs des Iſles des bienheu-
„ reux, qui étoient obligez d'y recevoir
„ un grand nombre de gens deſtituez
„ des qualitez néceſſaires pour en gouter
„ les delices. Ils s'en plaignirent à Ju-
„ piter, qui leur promit de remedier à
„ cet inconvenient.

„ Il voulut bien même leur en décou-
„ vrir la ſource. Ces procedez irregu-
liers,

„ liers, leur dit-il, viennent de ce que
„ les hommes ſont jugez pendant que
„ leur ame eſt enveloppée encore d'un
„ voile corporel; & que la richeſſe, la
„ naiſſance, & la beauté, peuvent ca-
„ cher les taches, & les défectuoſitez,
„ qui aviliſſent le fond de leur cœur.
„ Ajoutons, que lorſqu'ils ſont exami-
„ nez, ils ſe trouvent ſouvent ſoutenus
„ par une foule de témoins, qui ſont in-
„ téreſſez à donner bonne opinion de
„ leur conduite paſſée; Voilà ce qui
„ trompe les Juges les mieux intentio-
„ nez, qui d'ailleurs, étant eux-mêmes
„ du nombre des vivans, ſont environ-
„ nez de leur propre corps, qui empê-
„ che la vérité d'aller librement juſqu'à
„ leur ame. Pour toutes ces raiſons, je
„ trouve à propos, qu'à l'avenir les
„ hommes ne ſeront jugez qu'après leur
„ mort, & qu'ils paroitront devant le
„ Tribunal, depouillez du corps & de
„ tout ce qui pouvoit leur prêter un faux
„ luſtre: je veux que le Juge lui même
„ ſoit une *Intelligence pure*, capable de
„ contempler l'ame toute nue de ceux
„ qui paroitront devant lui. Pour cet
„ effet, j'établis pour Juges ſouverains
„ mes fils *Minos*, & *Rhadamante*, qui

„ ſont nez en Aſie, avec *Æaque*, qui eſt
„ né en Europe. Ils ſeront obligez de
„ tenir leur Cour dans une vaſte prairie,
„ dans laquelle il y a deux chemins,
„ dont l'un mene au Tartare, & l'autre
„ aux Iſles des *Bienheureux*. „

De ce Paſſage de Platon, & d'un nombre infini d'autres, dont ſes livres fourmillent, il eſt aizé de conclure, quelle fut l'opinion de ce grand homme touchant l'immortalité de l'ame. C'eſt un ſujet ſi conſolant par rapport à nous, ſi beau, ſi juſte en lui-même, ſi convenable au ſyſtême general de la Nature, ſi fortement appuié ſur les Notions des hommes de tout rang, de tout païs, & de tout âge, qu'il eſt inconcevable, qu'un petit nombre d'hommes s'aviſe de faire tous leurs efforts pour le décréditer. Il eſt naturel de croire, qu'ils y ſont portez par quelque raiſon qui leur paroit de grand poids. Je m'imagine l'avoir trouvée, & j'en appelle aux penſées les plus ſecrettes des Eſprits-forts, s'ils ne raiſonnent pas ſur cet article de la maniere, que voici: *Les ſens, dont je fais uſage dans cette vie, ſont deſtinez viſiblement à la réparation des forces de mon corps, ou à le préſerver de tous les accidens nuiſibles où*

il

il eſt expoſé. Dans une vie ſimplement ſpirituelle, où les forces ne ſeront ſujettes à aucune diminution, où nous ne ſerons menacez d'aucun facheux accident, où nous n'aurons ni chair, ni ſang, ni nerfs, ni vaiſſeaux, nous ſerons indubitablement deſtituez de ce qu'on appelle SENS. *Or, une vie, qui n'a rien a demêler avec les ſens, eſt une choſe abſolument incompréhenſible.*

Cette maniere de raiſonner à ſa ſource dans une certaine ſtérilité d'imagination, & dans un eſprit extrémement borné. Je veux bien remedier à ce défaut de lumiere de nos Eſprits-forts, & étendre la ſphere de leur pénétration, en leur mettant devant les yeux un cas *naturellement poſſible*, & propre à leur applanir la croyance d'un Dogme, qui nous eſt revélé d'une maniere *ſurnaturelle*.

Suppoſons un homme né *ſourd* & *aveugle*, qui parvenu à l'âge de maturité perd tout d'un coup par une Apoplexie le *Tact*, le *gout*, & l'*odorat*; & acquiert en même tems les facultez de *voir* & d'*entendre*. Avant ce tems, le Tact, l'odorat, & le gout étoient pour lui tout ce que les cinq ſens ſont pour nous: toutes les autres ſenſations plus déliées, & plus étendues, étoient par rapport à lui de la

même nature, dont ſont à notre égard ces plaiſirs, dont nous ſerons rendus un jour capables; *ces plaiſirs, que l'œuil n'a point vus, que l'oreille n'a point entendus, & qui ne ſont point montez au cœur de l'homme.*

Dans ſon prémier état, il étoit tout auſſi autoriſé à ſoutenir, que la perte de ces trois *ſens* ne pouvoit pas être réparée, par l'acquiſition de quelques *ſenſations nouvelles*, qu'un eſprit-fort eſt en droit de ſoutenir, que la vie ne ſauroit ſubſiſter, ſi on la dépouilloit des ſens, dont nous jouïſſons dans ce monde. Suppoſons encore que les yeux de cet homme, dans le même inſtant qu'il les ouvre pour la prémiere fois, ſoient frappez d'une grande variété d'objets agréables, & que ſes oreilles ſoient flattées d'un concert mélodieux de voix & d'inſtrumens : il ſera étonné, ravi, extazié, & il vous donnera une idée foible & obſcure des tranſports où ſe livrera une ame, dans l'inſtant que ſortant de la priſon, qui l'a renferme, il entrera dans le ſéjour de l'immortalité, & de la gloire.

AVERTISSEMENT.

Il a été obſervé par des Chrétiens, qu'un cer-

certain ſpirituel Etranger, qui a publié depuis peu un Recœuil de Turlupinades. à l'uſage des mourans, n'a pas été de fort bonne humeur dans une maladie, qu'il vient d'avoir; & qu'il n'a été plaiſant, que lorſqu'il a commencé de ſe porter mieux.

DISCOURS XXVII.

Ætas Parentum pejor Avis tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitioſiorem. HORACE.

Que n'ont point alteré les tems impitoyables!
Nos Peres plus méchants que n'étoient nos Ayeux
Ont eu pour ſucceſſeurs des Enfants plus coupables,
Qui ſeront remplacez par de pires Néveux.

THéocrite, *Bion*, & *Moſchus*, ſont les plus fameux auteurs de Paſtorale, d'entre tous les Grecs. Les deux derniers paſſent d'ordinaire pour très inferieurs à l'autre, ſur lequel je m'etendrai un peu, ſur-tout par ce qu'il entre en concurrence de merite, dans ce genre d'écrire, avec *Virgile* le plus grand des Poetes. On convient generalement que c'eſt un avantage conſiderable pour lui

d'avoir vécu avant ſon illuſtre Rival, & d'avoir pu ſe ſervir d'une langue plus convenable à la Paſtorale, que n'eſt la langue Latine. La douceur du *Dialecte Dorique*, que ce Poete a ſu faire valoir mieux que tout autre, eſt quelque choſe que de l'aveu même des auteurs Latins, leur langage n'a jamais été capable d'attrapper.

Outre cet avantage, qu'on peut conſidérer comme accidentel, Theocrite a mon avis a eu le cœur plus tendrement penché à ce genre d'écrire, que Virgile, qui étoit plus naturellement porté par ſon génie au grand, & au ſublime. Il faut avoüer pourtant, que cet illuſtre Romain, par la ſupériorité de ſon eſprit, toujours maitre de ſon imagination, a ſu très heureuſement mettre ſes penſées au niveau de la ſimplicité paſtorale; mais, un Juge éclairé pourtant ne laiſſera pas d'entrevoir dans ſes Eclogues ce feu, qui brille dans les Georgiques, & qui éclate comme un embrazement dans l'Enéide. Il faut avouër néanmoins que ces étincelles ne ſe découvrent que dans certaines Eclogues, qu'on ne doit pas mettre au nombre de ſes Paſtorales, quoi que d'or-

dinaire on les range dans cette classe. Les Bons connoisseurs aiment mieux les appeller *Pieces choisies*, selon la signification étymologique du mot *Eclogue*.

Ceux, qui voudront se donner la peine de consulter la comparaison, que Scaliger a faite de ces deux Poëtes, trouveront, que *Theocrite* l'emporte sur son Concurrant dans les passages mêmes, que ce Critique allegue pour adjuger la superiorité à *Virgile*. Le Grec, certainement, surpasse le Romain pour la simplicité de la *Diction*, pour l'innocence des mœurs, & en un mot pour tout ce qui passe d'ordinaire pour le vrai Caractere de la Pastorale. Tout ce qu'on dit de l'éxactitude de Virgile, de la propriété de ses expressions, de sa précision, & de sa noblesse, n'est rien moins qu'avantageux à sa cause : ce sont autant d'argumens, qui doivent la lui faire perdre. Tout ce qu'on peut reprocher avec justice à *Theocrite*, c'est que souvent il a copié la nature trop fidélement, en confondant avec la simplicité du langage, & des manieres, des actions & des discours grossiers & Rustiques : écœuil, que Virgile a su éviter ; trop judicieux pour copier

pier les défauts du Poete Grec, auſſi bien que ſes beautez, qu'il s'eſt appropriées en grande partie. A tout autre égard, Virgile lui doit céder la Victoire; mais, ce qu'il y a de conſolant pour ſes admirateurs, c'eſt que c'eſt uniquement par la force, & par l'étendue de ſon génie, que Virgile eſt inférieur à Théocrite. Peut être l'auroit-il ſurpaſſé dans le *Genre Paſtoral*, s'il n'avoit pas été né pour ſurpaſſer tous les hommes dans le genre ſublime.

Parmi les modernes, les Italiens ont eſſayé les premiers cette eſpece de Poeſie. On ſait que les gens de cette Nation ſont profonds & abſtraits dans leurs vers, comme dans leurs réflexions Politiques. Amoureux de penſées ſurprenantes, & recherchées, ils font leur ſeul merite de dire, ce qu'on n'a jamais dit auparavant. Comment peut-on attendre de génies de ce Caractere cet air de naïveté, & de vérité, qui eſt ſi eſſentiel à ces ſortes d'ouvrages. Il y a dans la langue Italienne deux pieces Paſtorales, que ces Meſſieurs vantent comme les plus parfaites productions de l'Eſprit humain, que les derniers ſiecles nous ayent donné : l'une

eſt

eſt l'*Aminte* du *Taſſe*, l'autre le *Paſtor fido* de *Guarini*. Ce qu'il y a de Paſtoral dans ces pieces Dramatiques, ce ſont les *noms*. On y voit les *Sylvains*, les *Satyres*, & les *Dryades*, dans le même équipage, que leur prête l'antiquité; mais, à cela près, rien qui reſſemble aux amuſants Villageois de Théocrite, & de Virgile. *Langage*, *paſſions*, *ſentimens*, *mœurs*; tout, en un mot, dément les noms des perſonages. Pour le faire voir, je ne citerai de chaque piece qu'un ſeul éxemple, comme un échantillon de la maniere de penſer de ces auteurs d'Eclogue.

Silvie, dans le poeme du Taſſe, paroit avec une Guirlande de fleœurs ſur la tête, elle ſe mire dans une fontaine, & elle tombe dans une ſi grande admiration de ſa propre figure, qu'elle inſulte les fleœurs dont elle s'eſt parée, en leur diſant, *qu'elle ne les porte pas, pour en tirer quelque ornement, mais pour leur faire honte*. Dans le *Paſtor fido*, une Bergere raiſonne d'une maniere abſtraite ſur la violence des Paſſions, & fait un procez aux Dieux, ſur ce *qu'ils nous donnent des penchants invincibles, en même tems que par les Loix les plus rigoureuſes ils nous défendent de les ſuivre*. Quiconque peut lire ces

ces ſortes de traits ſans indignation, doit confeſſer qu'il n'a point de gout, pour ce genre d'écrire.

J'aurois tort de négliger ici l'occaſion de parler du celebre *Sanazar*. Il s'eſt hazardé à tranſporter la ſcéne des Paſtorales, des bois & des prairies, & de la placer ſur le rivage aride de l'Océan. Il introduit des vaux marins au lieu de Moutons & d'agneaux: chez lui les *Alcyons* remplacent les *Roſſignols* & les *Linottes*; & un panier d'huitres donné à une maitreſſe y fait l'office d'un bouquet de flœurs; Quelque agrément, qu'on puiſſe trouver dans ſon ſtile, & dans ſes penſées, on ne ſauroit lui pardonner ſa hardieſſe fantaſque de troquer les décorations les plus charmantes, contre des objets propres à inſpirer la mélancolie, & même la frayeur. Il a eu peu d'imitateurs; &, s'il y en a eu quelques uns, il faut qu'ils ayent copié ſes défauts plutôt que ſes beautez, & que par là ils ſe ſoient enſevelis dans un oubli éternel.

Pour les François, qui ont eſſayé ce Genre de Poeſie, bien loin d'être coupables de penſées abſtraites, ils ſemblent d'ordinaire ne pas penſer du tout, *Harmonie*, *termes coulants*; & puis c'eſt tout: ce

ce ne ſont que des lieux communs, & des deſcriptions d'*ombrages* & de *bocages*, de *Hêtres* & de *lieux champêtres*, de *Campagnes* & de *montagnes*, &c. Ceux, qui réüſſiſſent le mieux, ſe jettent dans le gout favori de leur Nation pour la galanterie: je ne ſaurois mieux donner une idée de leurs Eclogues, qu'en expoſant aux yeux la maniere, dont ils habillent leurs bergers de Théatre. Voici comme en parle un celebre auteur. *Ces Bergers ſont tout couverts de Broderie, & dans une entrée de balets ils font voir plus d'art & de Methode, que nos plus habiles maitres à dancer. J'ai vu un jour deux fleuves en bas rouges, faire les cabriolles du monde les plus brillantes. Une autre fois, j'ai vu le fleuve Alphée, au lieu d'être couronné de jonc, paroitre devant ſa maitreſſe avec une belle perruque carrée, & avec un chapeau ſur lequel flottoit un grand pennache de plumes. Son chant d'ailleurs étoit ſi plein de cadances, & de roulemens, que le murmure de ſes eaux m'auroit paru une muſique bien plus agréable.*

DISCOURS XXVIII.

Ride ſi ſapis. MART.

Ris, ſi tu es ſage.

QUand j'ai envie de penetrer dans le Caractere de quelqu'un, je commence d'ordinaire, par examiner l'uſage qu'il fait de la *faculté riſible*. Je tache de voir s'il rit aizément, & de quelle nature ſont les objets qui le jettent dans cette agréable eſpece de *convulſion*. Jamais les gens ne ſe tiennent ſi peu ſur leurs gardes, que lorſqu'ils ſe divertiſſent: le ris eſt preſque toujours un ſymtome viſible de quelque ſatisfaction interieure; &, ſi jamais nous pouvons ajouter foi à l'air d'un viſage, c'eſt quand il exprime la joye qui inonde, pour ainſi dire, le cœur. Le Ris bien éxaminé ne reſſemble pas mal à l'*Index* d'un Livre, qui nous en rend acceſſibles toutes les particularitez. C'eſt une des facultez, qui nous diſtinguent des bêtes; & elle nous ſert de route, pour penetrer à la maniere dont les hommes ſe ſervent de la *faculté de raiſonner*, qui eſt l'autre prérogative

gative caracteriſtique de notre nature. Voici du moins ce qu'on peut prendre pour une regle preſque generale. Les gens, qui ont du ſens, & de l'eſprit, ne s'abandonnent gueres, qu'à un ris modéré, & retenu : ils ſont preſque toujours dans une certaine défiance d'eux-mêmes, qui les fait craindre de donner dans un ris mal raiſonné ; mais les foux, qui ne ſont pas ſuſceptibles d'une défiance ſi contraignante, rient du meilleur cœur, & de la meilleure foi du monde : ils ſe laiſſent emporter par leur ris, qui eſt naturel, aizé, impétueux, & bruïant.

J'ai penſé plus d'une fois à faire un traité en forme ſur cette faculté de l'homme ; & je crois que la matiere n'auroit pas été ſtérile. J'aurois éxaminé le ris dans ſa nature même ; & de ſes cauſes développées j'aurois tiré certaines regles pour le théatre également utiles au Poete, & à l'Acteur. Je ſuis perſuadé, que par là j'aurois fourni, à l'un & à l'autre, des moyens ſurs, pour exciter dans la machine des ſpectateurs cet aimable chatouillement. A l'imitation de Plutarque, qui ne croit pas pouvoir mieux développer les Caracteres de ſes Heros, & de ſes grands hommes, qu'en les mettant

tant en parallele les uns avec les autres, j'aurois fait des comparaiſons entre *Pinkethman*, *Norris*, & *Bullok* * : j'aurois éxaminé leurs différentes méthodes de nous divertir ; & j'aurois fait en ſorte, qu'un ſpectateur un peu ſenſé eut pu diſcerner d'abord, ſi c'étoit le *Poete* ou l'*Acteur*, qui le fît rire.

Comme le Spectacle eſt le lieu le plus propre à fournir des Réflexions ſur cette matiere, il ne ſera pas inutile, à quelqu'un qui voudra exécuter mon plan, de remarquer, que dans les loges les jeunes filles ſont la prémiere rangée, les Meres la ſeconde, & que les femmes ſurannées, & les filles qui ne ſont plus de deſſeins ſur notre ſexe, ſont l'arriere-garde avec les veuves qui ſont contentes de leur ſort. En éxaminant une loge dans cet arrangement, pendant la repréſentation d'une Comédie, on obſervera, qu'une Equivoque un peu gaillarde jettera le premier rang dans une gravité affectée, ou dans une indolence qui a un petit air ſtupide ; que le ſecond rang hazardera un ſouris ; & que le dernier comprendra tout le fin du bon mot, & qu'il en rira ſans façon. Si

* *Trois Acteurs comiques de la troupe Royale de Londres.*

Si l'on veut entrer dans un plus grand détail, on verra que la Prude s'émancipera juſqu'à la mondanité d'un *ſouris*, en voyant les extravagantes libertez, que ſe donne une Coquette. La coquette à ſon tour *rit de bon cœur* de la retenue affectée de la prude. L'homme de Lettres *rit entre cuir & chair* de l'inſolente vanité d'un ignorant petit-maitre ; & le petit-maitre étale hardiment ſon ridicule, en voulant deshonorer par des *éclats de rire* le mérite d'un homme de Lettres deſtitué de ce que nos jeunes-gens appellent le *ſavoir vivre*.

Je croi qu'on peut ranger les différentes ſortes *de Ris* dans les claſſes ſuivantes:

L'air riant, ou le *demi-ſouris*,
Le Souris,
Le Ris,
Le Ricanement ou le Ris de Singe,
L'Eclat de rire.

Le *demi-ſouris* n'eſt pratiqué que pour ménager une nouvelle grace aux traits du viſage; & les Dames s'en ſervent ſouvent comme d'un piege pour attraper un amant, qui ne ſe livre pas avec aſſez de promtitude à leurs charmes. C'eſt une eſ-

eſpece de douce invitation à la ſervitude. Les Anciens nomment cet *air riant* le *Ris de Chios*.

Le *ſouris* eſt l'appanage ordinaire du beau-ſexe, & de ceux qui lui font la cour: il exprime la ſatisfaction du cœur, & marque un certain applaudiſſement tacite; il ne dérange pas trop les traits du viſage, & les Galants qui ſavent tout le fin de l'art d'aimer, s'en ſervent avec grand ſuccès. Cette aimable maniere d'embellir la Phyſionomie étoit connue chez les Anciens, ſous le nom de *Ris Ionique*.

Le *Ris ordinaire* eſt d'une nature connue à tout le monde.

Pour le *Ricanement* ou le Ris de Singe, les Auteurs de l'Antiquité l'appellent le *Ris Syncruſien*; & dans leur tems, comme dans le nôtre, on en faiſoit uſage pour étaler deux belles rangées de dents.

L'*Eclat de rire*, ou le *Ris Sardonique*, peut être employé très-heureuſement dans les diſputes de tous genres. Quand on le fait partir à propos, il eſt capable de renverſer la preuve la plus ſolidement établie ſur les principes les plus ſurs. Rien au monde de plus propre à ſuppléer à la force du raiſonnement. Il eſt ſur-

tout

tout d'une vertu merveilleuſe dans les Diſputes des Caffez ; & l'on remarque toujours que le parti ſoutenu par la force du *ris Sardonique* l'emporte haut la main ſur ſes Antagoniſtes.

La Prude a une prodigieuſe eſtime pour le *Demi-ſouris*. Elle regarde toutes les autres façons de rire comme des excez de mondanité ; & les choſes les plus comiques ne réüſſiſſent preſque jamais à égayer ſes attraits par ces petites rides, qui forment le *ſouris complet*. Il ſemble que la dévotion ſoit une eſpece de *glu*, qui reſſerre ſes levres, & qui les attache l'une à l'autre : toute la modeſtie d'une prude ſe concentre dans ſon viſage, & rarement ſe permet-elle la liberté d'aller même juſques à *l'air riant*.

La jeune veuve ſe tient dans la même reſerve ; mais, ce n'eſt que pour un tems. Les regles auſteres du *Décorum* diſpoſent de ſes traits, d'une maniere Deſpotique, & la forçent à mettre ſa Phyſionomie dans une harmonie éxacte avec ſon linge uni. Elle eſt ſerieuſe par art, & elle doit ſe garder du *ſouris* avec toute la précaution poſſible, juſqu'à ce qu'un amant ſe déclare, & s'offre à remplir la place du défunt.

Le Damoiſeau efféminé, après avoir long-tems exercé ſa Phyſionomie, par le ſecours du miroir, pour l'accoutumer à une exacte *Diſcipline*, eſt certainement en droit d'occuper un rang entre les modeſtes rieuſes de cette derniere claſſes. Un *air riant* anime tous ſes diſcours, & il ne manque jamais de careſſer ſa propre éloquence par un *demi-ſouris*.

Le *Ris Ionique* ou le *Souris complet* convient parfaitement en general aux Dames, qui ne ſont pas aſſez précieuſes, pour ne donner pas le moindre eſſor aux traits de leurs viſages. Elles étouffent un *ris formel*, comme les Prudes étranglent un *ſouris*.

Le Galant de profeſſion donne dans le *ris Ionique*, par pure complaiſance, & pour mieux ſympatiſer avec le beau-ſexe: il va même quelquefois juſqu'au *ris formel*, pour applaudir à un trait médiſant, qui ſort d'une bouche qui ne lui eſt pas indifférente, ou bien pour faire honneur à un *bon-mot* de ſa propre façon. Mais, dans ce dernier cas, il a ſoin de retenir ſes levres dans les bornes de la politeſſe: il fait chorus avec le ris des Dames; mais, il n'eſt jamais coupable de la groſſiéreté de *l'entonner* lui-même.

Le

Le même *Ris Ionique* eſt d'un ſecours merveilleux aux grands Seigneurs quand ils reçoivent les gens à leur *petit levé* : il y a même des *coureurs* de fortunes, qui trouvent dans ce *Ris* une plus grande marque de faveur, que dans quelques paroles dites à l'oreille. Je connois un jeune Cavalier, qui ſe croit ſur le point d'obtenir un poſte honorable, parce qu'il a obtenu cette grace, après trois mois d'aſſiduité.

Un Auteur judicieux a publié il y a quelque tems un recœuil de chanſons, qu'il a fort heureuſement intitulé *Ri & devien gras, ou Pillules contre la mélancolie.* J'avoue que je ſuis charmé de ce titre facétieux, & je me crois obligé de cenſurer l'ingratitude de notre Nation, qui n'a pas ſongé ſeulement à donner la moindre récompenſe aux travaux comiques de mon bon ami M. *d'Urfey*, qui a tant contribué à ce divertiſſant ouvrage. N'eſt-ce pas preſque à lui ſeul que nos Gentilshommes Provinciaux doivent cette corpulence, qui leur donne ce ſeul air de dignité, dont ils paroiſſent ſuſceptibles ? Le Conte d'un malade, qui par un éclat de rire ſe créva une apoſthume qu'on croyoit incurable, eſt trop connu

pour l'inférer ici : il ſuffit qu'on puiſſe en inférer, que rien ne contribue d'avantage à la ſanté que l'exercice de la *faculté riſible*. J'en ſuis ſi perſuadé, que je crois fortement que les dites *Pillules contre la mélancholie* feroient un effet admirable, ſi on les prenoit avec du lait d'aneſſe ; & qu'il n'y auroit rien de ſi ſouverain contre les *maladies de poitrine*. On nous dépeint d'ordinaire *Démocrite*, comme une homme d'une figure extrémement maſſive, dont il étoit redevable apparemment aux ſecouſſes de ſa Ratte infatigable. Juvenal dit de lui,

Perpetuo riſu Pulmonem agitare ſolebat.
„ *Un Ris perpetuel ſecouoit ſes Poumons.*

Nous avons des *Goguenards*, dont le Ris n'eſt pas ſi Philoſophique, que l'étoit celui de Démocrite ; mais ils ne laiſſent pas de ſe porter tout auſſi bien que lui. Ce ſont des gens qui ont une proviſion inépuiſable de bonne humeur. Ils rient de tout ; jamais ils ne voyent rire les autres, qu'ils ne ſe croyent en conſcience obligez d'en faire autant : ſouvent même ils aident une compagnie à rire de leurs propres ſottiſes.

Le

Le *Ris de Singe* eſt très particulierement propre à de vieux radotteurs amoureux. Quand la vue d'une jeune fille de bon ſuc réveille leur imagination, ils tachent toujours de rappeller ſur leur viſage un air de jeuneſſe; & ils forcent tous les Muſcles de leurs traits pour former cette eſpece de ris effroyable.

Le boufon doit être mis dans la même claſſe: c'eſt par ce *Ris de Singe* qu'il ſubvient d'ordinaire à ſon manque d'eſprit; & ſouvent il y joint encore l'*éclat de rire*, quand il veut donner un ſecours plus puiſſant à ſa malice ſtérile.

Il y a encore un autre *ris de Singe*, que les Anciens ont nommé le *Megarique*, & qui convient à certaines gens, que les Modernes nomment particulierement les *Rieurs*. Ces ſortes de perſonnes ſe font un plaiſir de s'égayer aux dépens de leurs amis mêmes, & tout le fond de leur eſprit railleur, eſt tiré de leur mauvais naturel. Je ſouhaiterois fort que ces *beaux-eſprits* daignaſſent conſidérer, qu'ils ont beau faire, & qu'en ſe moquant des ſottiſes d'autrui ils laiſſent leurs propres impertinences dans leur entier.

La joye, qui regne autour d'un *Pot à Thé*, & dans les viſites qu'on rend aux

Dames, eſt d'ordinaire du *genre Megarique*: on s'y fait rarement un ſcrupule de ſacrifier l'amitié à un ris de cette noire eſpece.

Le *Ris Megarique* eſt encore aſſez ſouvent le partage d'une Coquette. Il eſt vrai que c'eſt une illuſtre dans l'art de rire, & qu'elle ſait promener ſes traits par tous les différens genres de ris, qui viennent d'être ſpécifiez. Elle attire l'amant Romaneſque par le demi-ſouris; elle reçoit le petit-maitre avec un ſouris complet, & elle s'unit avec le bel-Eſprit, dans un ris formel. Quand une fois elle eſt ſûre d'un pauvre Adorateur, elle ſe ſert du *ris de Singe* pour le tourner en ridicule; &, quand à force de le railler, elle lui a fait perdre la tramontane, elle l'acheve par un *éclat de rire*, comme par un coup de maſſue.

L'*Eclat de rire* eſt un Caractere diſtinctif des campagnardes, & quand on les met en penſion pour apprendre à vivre, c'eſt ce *Symtome de Ruſticité* qui les quitte le plus tard.

Les diſeurs de pointes & de quolibets donnent encore extremement dans ce dernier genre de rire, qui eſt excité également & par les plus grands efforts de l'eſ-

l'eſprit, & par les derniers excez de l'extravagance. Comme les Anciens Médecins ont ſoutenu, que ces ris eſt admirable pour les poumons, je conſeille à tous mes compatriottes aſmatiques & pulmoniques, de hanter beaucoup les plus fameux beaux-eſprits de l'ordre dont je viens de parler.

Il eſt aſſez difficile de définir le Ris. Il ſemble, que ce ſoit une joie ſubite, qui ſaiſit le cœur, qui n'étant pas capable de le digérer s'en défait par certaines ſecouſſes, & par certains tremblemens dans la voix. Quoi qu'il en ſoit, les Poetes ont employé le ris fort heureuſement, pour embellir les portraits qu'ils ont fait de la Nature. Ils n'ont pas tort: rien n'eſt plus aimable que le ris; La beauté même en emprunte tout ce qu'elle a de plus gracieux, & de plus touchant; & jamais la converſation ne nous charme d'avantage, que lorſque nous l'interrompons de tems en tems par un concert de ris, qu'on pourroit nommer aſſez proprement, le *Chorus de la Converſation.*

DISCOURS XXIX.

—— Redeunt Saturnia Regna.

L'age de Saturne revient.

AYant dépéché la Paſtorale Italienne & Françoiſe, j'en viens aux Poetes Anglois, que je traitterai avec la Douceur d'un tendre Concitoyen ; & je ne doute point que je ne répréſente notre Ile, avec quelques reſtrictions pourtant, comme une Scene très propre pour l'Eclogue. Peut être cela fera-t-il rehauſſer le prix de nos Terres, & que la * *faction* qui en poſſede le plus m'en ſaura gré.

J'obſerverai d'abord, que nos Compatriotes ont tellement bonne opinion des Anciens, & qu'ils ſont ſi fort éloignez de la vanité de vouloir être Originaux que la plupart de nos Paſtorales ont tout pillé des Grecs & des Latins, ou du moins qu'elles ont imité aſſez ſervilement leurs mœurs & leurs coutumes ; ce qui donne aux ouvrages & aux Poetes un ridicule ineffaçable.

En

* *Les Torys.*

En parcourant, il y a quelques jours un bon nombre de nos Eclogues, j'y trouvai la valeur de cinquante troupeaux maigres, & plus de cent corbeaux ſiniſtres, ſans compter un grand nombre de prairies deſechées, de Nymphes Pleurantes, & de Chênes frappez de la foudre. Preſque tous les poemes de ce genre, qu'on a fait parmi-nous * *ſur quelque ſujet réel*, ſont compoſez dans le meme gout. Un Berger demande à un autre pourquoi il eſt ſi pale, ſi ſon mouton favori eſt eſtropié, ſi ſa flutte eſt briſée, ou ſi Phillis lui eſt infidelle? Il répond, qu'il n'a point à ſe plaindre de pareils deſaſtres; qu'il s'afflige d'un malheur bien plus grand; & que *Damon*, ou meme quelquefois le *Dieu Pan*, a été ravi aux Paſteurs par la mort. Là deſſus l'autre ne manque jamais de s'évaporer en plaintes ameres, de conjurer les Pins & le Cryſtal des eaux d'entrer dans ſa douleur. Pendant qu'il pouſſe ſes pitoyables Lamentations, ſon ami l'interrompt, pour lui dire, que Damon vit parmi les immortels; & il lui montre dans l'air une trace de lumiere. Enſuite, il l'invite à venir prendre chez lui un

* *Sur la mort ou ſur le mariage de quelqu'un.*

repas ruſtique de fromage & de noiſettes. Il n'y a preſque point de famille illuſtre dans la Grande Bretagne qui n'ait été conſolée de la mort de quelque *grand perſonnage*, par une Paſtorale du même Plan: je puis dire même que dans ces ſortes de pieces il n'y a pas un ſeul *Paſteur de la chambre haute*, qui ne meure, & qui ne revive de la même maniere, que ce Damon dont je viens de parler.

Après avoir informé mon Lecteur du ſecours qu'il peut tirer de la Lecture des Anciens, je lui ferai voir à quels égards le bon-ſens, & la bienſeance veulent qu'il s'éloigne de ces excellens modelles. Il y a des choſes, qui ſont abſolument eſſentielles à la Paſtorale; &, par conſequent, auxquelles il ne faut pas toucher: telles ſont la Scene, qui doit toujours être à la campagne, l'innocence des mœurs, & la ſimplicité des manieres, & du langage: mais, il y en a d'autres, qui doivent, ce me ſemble, ſe prêter aux temps, & aux lieux; les coutumes, par exemple, les noms, & les habits. Il eſt neceſſaire, par conſequent, de prendre garde à la difference des Climats, & de comprendre, que tout ce qui convient à l'Arcadie, & à l'Italie mê-

même, ne ſympathiſe pas toujours avec des païs plus froids : des terroirs differens ne produiſent pas les mêmes flœurs, ni les memes fruits ; Nos bergers ne connoiſſent pas les Hyacinthes, & d'autres flœurs étrangeres ; ils ne ſavent pas ce que c'eſt que cette corne d'abondance de fruits Grecs & Italiens, dont les Poetes les regalent. Mais heureuſement nous n'en avons pas beſoin : nos Campagnes ſont aſſez belles & aſſez fertiles, pour orner & pour enrichir une Paſtorale à leurs propres dépens.

La Théologie de la Paſtorale ancienne eſt tellement jolie, que ce ſeroit domage d'y renoncer entiérement ; mais, je crois qu'il n'en faut retenir que ce qui eſt connu de tout le monde ; & qu'il eſt bon de ſuppléer au reſte par la ſuperſtition ruſtique de notre cru, qui peuple la Campagne de *Spectres*, de *Sorcieres*, de *Lutins*, & de *Fées*. Les *fées* ſur-tout, graces aux Contes qu'on fait aux enfants, ont un etre imaginaire tout établi ; & il eſt facile d'en faire des perſonages tout-à-fait amuſans ; Pluſieurs de nos Poetes y ont réüſſi ; & ſur-tout M. Pope, qui les a introduites avec beaucoup de ſuccès dans ſon poeme *Heroico-burleſque* intitulé *le*

Vol d'une boucle de cheveux; dans lequel, au lieu du Syſteme des Divinitez du Paganiſme, il ſe ſert de celui du Comte de *Gabalis*, qui nous a donné une idée ſi diſtincte des *Gnomes*, des *Sylphes*, & des autres peuples Elementaires.

Ce qui a été dit de la différence des Climats, du terroir, & de la Théologie, eſt applicable encore aux Proverbes, aux habits, aux coutumes, & aux divertiſſements des bergers. Voici par éxemple des vers, ou ces divertiſſements de nos Paſteurs me ſemblent agreablement dépeints par un berger animé d'une vanité Ruſtique.

* *Tout pouſſe dans ces bois mille amoureux ſoupirs;*
J'y vis moi ſeul, j'y vis, ſans former des deſirs,
Content de ſurpaſſer la fleur de la jeuneſſe,
A répandre par tout la plus vive allegreſſe.
Les folatres plaiſirs ſuivent par tout mes pas,
Et les Feſtes ſans moi ne réjouïſſent pas.

Ca-

* *Ces vers ont un tour plus ruſtique que ceux des Paſtorales Françoiſes. C'eſt pour mieux donner une idée de l'Original Anglois.*

Capable dans les jeux, qui nous ſont ordinaires,
De vaincre les Bergers, en charmant les Bergeres,
Malgré ces beaux talents je ſuis ſans vanité,
Et le Village entier admire ma bonté.
Dès qu'une fois mes doits font parler ma Muſette,
En foule du Hameau pour danſer l'on ſe jette;
Et l'on diroit à voir mes jeunes gens danſer,
Qu'en ſuivant mes accords on ne pût ſe laſſer.
On ſe repoſe enfin, & puis, on me tourmente,
Pour faire le recit d'une Hiſtoire amuſante;
Car j'en ſai, cher ami, de toutes les façons,
Qui peuvent divertir & ſervir de leçons.

La raiſon, pourquoi il eſt néceſſaire d'introduire ces legers changements dans la Paſtorale eſt très naturelle. La Poeſie eſt une imitation, & l'imitation la meilleure eſt celle dont l'imagination eſt le plus facilement la dupe. Par conſéquent, il eſt bon de dépeindre les coutumes les plus familieres, & les plus univerſellement connues, puiſqu'il n'eſt pas

poſſible, que l'imagination ſoit trompée, & divertie, par une imitation de coutumes étrangeres, dont elle n'a qu'à peine une légere notion.

Un Lecteur un peu verſé dans nos paſtorales Angloiſes verra facilement, que les Regles, que j'ai poſées ici, ſont tirées des productions de nos Compatriotes Meſſieurs *Spenſer*, & *Philips*. Je ne me donnerai pas les airs de faire leur Eloge dans les formes, & je me contenterai de dire, qu'ils ont ſu rencherir ſur les beautez des Anciens qui ont brillé dans ce genre d'écrire; & qu'en les copiant, ils ont eu l'habileté de ſe rendre Originaux.

Ils ont trouvé le moyen de ſe former un ſtile Paſtoral, qui repreſente le *Dialecte Dorique* de *Théocrite*; en quoi je n'oſe pas dire qu'ils ayent ſurpaſſé Virgile: j'aime mieux avancer que notre Langue eſt plus ſuceptible, que la Latine, de cette aimable Ruſticité, qui ſimpathiſe ſi bien avec la maniere de penſer, qu'il faut donner aux Perſonnages de l'Eclogue. Si quelqu'un de mes Lecteurs ſouhaite de ſavoir tout le ſecret de cette diction paſtorale, je ne ſaurois mieux faire que de l'envoyer aux ouvrages de ces Meſ-

Meſſieurs: il y apprendra plus en peu de jours, qu'en étudiant avec la plus grande attention un *in folio* rempli de regles.

DISCOURS XXX.

Fortem poſce animum. JUVENAL.

Demandez aux Dieux un Eſprit ferme.

MYlady Lizard n'eſt jamais ſi charmée, que lorſqu'elle voit ſes Enfans à l'entour d'elle engagez dans quelque Converſation inſtructive. Je la trouvai, il y a deux jours, aſſiſe auprès du feu avec toutes ſes filles, & former avec elles un des plus charmants demi-cercles, qu'il ſoit poſſible de voir. Après lui avoir fait la revérence, je pris d'abord ma place dans un fauteuil, qui m'attend toujours dans un des coins de la cheminée.

Notre converſation tomba inſenſiblement ſur la ſource du vrai bonheur. Chacune de nos jeunes filles en dit ſon opinion conformément à ſes lumieres, & à ſon naturel, avec une Liberté entiere; ce qui leur eſt toujours permis, quand elles

elles n'ont dans leur Compagnie, que leur Mere & moi.

Mademoiſelle *Jeane* ſoutint naïvement, qu'elle croyoit que le plus grand bonheur d'une perſonne de ſon ſexe conſiſtoit à être mariée à un homme de mérite, & à ſe trouver à la tête d'une famille judicieuſement dirigée. Il ne me fut pas difficile de remarquer, qu'en traçant le Caractere d'un homme de mérite, elle faiſoit un tableau très fidelle & très vif de M. de *Beau-cœur*, qui lui a fait la Cour depuis longtems. Ses ſœurs ne s'en aperçurent, que quand elle commença à excuſer le défaut de fortune dans un amant, & qu'elle ſe laiſſa échapper imprudemment, qu'un homme de mérite devoit avoir les dents blanches, & l'œil noir.

Mademoiſelle *Annabelle*, après avoir raillé ſon ainée ſur ſon homme de mérite, s'étendit aſſez au long ſur la richeſſe, le grand équipage, & l'humeur commode d'un Epoux. La fine mouche ne dit pas ouvertement, que c'étoit là les ſeules bonnes qualitez, qu'elle ſouhaitroit dans un Epoux; mais, je vis ſans peine, que l'objet de tous ſes vœux étoit un

mari

mari riche & ſot, afin de pouvoir faire de lui & de ſon bien tout ce qu'elle trouveroit à propos.

Mademoiſelle *Cornélie*, notre aimable Héroine de Roman, ne parla que de vivre à la campagne, entourée d'un concert perpétuel de Roſſignols, de Sephirs, d'Echos, & de ruiſſeaux murmurants. Elle n'enferma pas directement un mari dans ſon plan de félicité; mais, en récompenſe, elle s'exprima avec tant de paſſion ſur les tendres tourterelles, & ſur les lits de Gazon & de fleœur, qu'il fut aiſé de s'apercevoir, que la ſolitude, qui a tant de charmes pour elle, n'eſt pas une ſolitude abſolue.

Pour Mademoiſelle *Babet* elle plaça le ſouverain bien, dans la magnificence, dans les aſſemblées, dans les Bals, & dans les feſtes de la Cour. Elle parla avec extaze de la Caleche dorée du *Chevalier de la Surface*, & de la ſalle ou *Mylady Babil* reçoit ſes viſites. Elle ne ſe ſeroit pas facilement epuiſée ſur un ſujet ſi abondant, ſi elle n'avoit pas remarqué, que Madame étoit plus ſérieuſe qu'à ſon ordinaire, & qu'elle condamnoit par ſes regards, la ridicule vanité qui regnoit dans tout ce Diſcours.

C'é-

C'étoit alors le tour de ma chere *Brillante*. Elle nous dit avec cet air de modeſtie & de douceur qui lui eſt naturel, qu'elle croyoit le bonheur de ce monde une chimere, & que tout ce qu'on pouvoit faire ici, c'étoit de ſe procurer un ſort ſupportable. *C'eſt ce que M. Ironſide nous a dit ſi ſouvent*, continua-t-elle. *Nous devons faire tous nos efforts pour n'être pas malheureux dans cette vie, & pour être heureux dans l'Eternité.* Enſuite, elle m'addreſſa le Diſcours, pour me prier de lui tracer quelques regles, par l'obſervation deſquelles on pût parvenir à cette *condition ſupportable*, ou bien à cette eſpece de bonheur, dont la vie humaine eſt ſuſceptible.

Mylady Lizard joignit ſes prieres à celles de ſa fille. Elle me dit d'un air grave, que la matiere lui paroiſſoit ſi importante, qn'elle eſpéroit que je voudrois bien oublier pour quelques momens, que je parlois à des femmes, & raiſonner avec elles avec la même éxactitude, dont je me ſervirois avec des Philoſophes. Je voulus bien lui donner cette marque d'eſtime; & voici, autant que je m'en ſouviens, les reflexions, que je lui communiquai là deſſus.

Com-

Comme rien n'eſt plus naturel à tout Etre qui raiſonne, que le deſir d'être heureux, il n'eſt pas étonnant, que les plus ſages d'entre les hommes ayent toujours recherché avec ſoin ce que c'étoit que la felicité, & en quoi elle conſiſtoit. Un Auteur fameux nommé *Varron* compte juſqu'à deux cens quatre-vingt-huit opinions differentes, qu'on a ſoutenues ſur ce ſujet; Un auteur appellé *Lucien*, après nous avoir donné une ample liſte d'idées, que pluſieurs Philoſophes ont formées touchant cette matiere, les tourne toutes en ridicule, & les détruit toutes ſans fonder quelqu'autre Syſtheme ſur leur ruine.

Ce qui me paroit la cauſe des erreurs, où tant de gens ſages ſont tombez ſur cet article conſiderable, c'eſt qu'ils ont voulu trouver la ſource de la *félicité humaine*, dans un ſujet unique, au lieu que je crois certain qu'il faut le concours de pluſieurs cauſes pour former la *félicité*, dont il eſt queſtion.

Parmi ces cauſes je donne la prémiere place a la vertu, qui eſt la Mere du contentement de l'eſprit; C'eſt la vertu, qui calme notre ame, & qui, dans l'examen de nous-mêmes, nous fait gouter

la

la plus douce ſatisfaction. La vertu toute nue pourtant n'eſt pas ſuffiſante toute ſeule, pour rendre un homme heureux: elle doit être du moins accompagnée d'aſſez de bien, pour n'avoir pas à luter contre l'afreuſe diſette; & d'aſſez de ſanté, pour n'avoir pas à combattre la maladie, & la douleur. Un accez de Gravelle a été capable d'arracher à un Stoicien, cet aveu: *Mon maitre Zenon ne m'a pas dit la vérité, en m'enſeignant que la douleur n'étoit pas un mal.*

D'ailleurs la vertu eſt ſi fort éloignée de pouvoir faire ſeule notre bonheur, qu'en certains cas un excès de vertu, joint à un tempérèmment foible & effeminé, peut nous jetter dans l'agitation la plus forte, & dans les plus vives afflictions. On en trouve des éxemples dans la Pitié, dans l'amitié, & dans l'amour. Poſſedez par ces deux dernieres paſſions, nous nous livrons bien ſouvent d'une maniere ſi abſolue aux objets aimez, que nous rendons notre félicité entiérement dépendante d'un autre: c'eſt là pourtant un dépot, pour lequel aucune créature humaine ne ſauroit nous donner des ſuretez ſuffiſantes.

Par conſequent, celui qui veut être vé-

véritablement heureux doit s'aquérir, outre l'habitude de la vertu, une certaine *force d'eſprit*, propre à le rendre lui-même le centre de ſa félicité, & à la tenir dans une entiere indépendance. Un homme de ce caractere s'acquite de tous les devoirs de l'humanité, avec la même exactitude, que s'il agiſſoit par un motif de vive compaſſion, ſans etre aſſez touché du malheur d'autrui pour en perdre ſon propre répos. Sa charité même eſt d'autant plus noble, qu'elle découle uniquement d'une vertu pure, & raiſonnée, qui n'a en vue que le *devoir*; au lieu qu'une perſonne vertueuſe, dont l'eſprit eſt plus foible, paroit en ſoulageant la miſere d'autrui, avoir pour but principal, de ſe tranquiliſer ſoi-même.

Munis de cette force d'eſprit nous laiſſons au pouvoir d'un ami, ou d'une maitreſſe, d'ajouter quelque choſe à notre bonheur; mais, nous ne leur donnons jamais les moyens de nous rendre miſérables.

De ce que je viens de dire, il ſuit évidemment que c'eſt la derniere des foibleſſes de chercher notre félicité dans les applaudiſſemens des autres hommes. De cette maniere, nous en donnons la diſpoſition

poſition abſolue aux caprices d'autrui, & nous la ſoumettons à l'envie, qui accompagne toujours la réputation, & qui eſt la paſſion la plus commune, parmi les hommes, quoiqu'il n'y en ait point de plus extravagante, & de plus douloureuſe.

Le plus ſur moyen de parvenir à cette force d'eſprit, dont je fais ici l'Eloge, & à cette ſituation d'une felicité indépendante, c'eſt une raiſon droite, & ſure, ſuffiſamment fournie d'idées, pour pouvoir ſoutenir la ſolitude, & entrer dans une agréable converſation avec elle-même. L'Erudition eſt ici d'un grand ſecours: elle accumule dans la mémoire un Tréſor de Notions, dont on eſt le maître de ſe ſervir quand on en a beſoin, & l'eſprit trouve ſouvent, à éxaminer ces richeſſes, à les augmenter, & à les arranger avec methode, le même plaiſir qu'un Prince goute en faiſant la revue de ſes armées, & en leur faiſant faire toutes ſortes de revolutions.

Que ſi une raiſon enrichie de cette maniere trouve une ſecrette ſatisfaction dans la connoiſſance de ſes forces; ſi elle ſe fait un plaiſir de les mettre, dans l'occaſion, à l'épreuve, il faut avouer qu'une

qu'une imagination vive donne à des eſprits plus foibles une ſatisfaction, qui n'eſt gueres inférieure à celle qui eſt fondée ſur une baze ſi ſolide. Comme la premiere de ces ſituations, peut-être appellée *le Ciel des Sages*, on pourroit nommer la ſeconde le *Paradis des Fous*. Il y a pourtant bien de la différence entre l'une & l'autre. Celle-là ſe ſoutient d'elle-même, & n'a pas beſoin d'autre appui, que de ſa propre ſolidité; au lieu que celle-ci eſt dérangée par le moindre accident, & qu'elle eſt incapable de ſoûtenir les malheurs les plus ordinaires.

C'eſt cette force d'eſprit, telle que je viens de la dépeindre, qui brave les aſſauts de la fortune, & qui s'aggrandit elle-même à l'approche du danger: C'eſt elle, qui porte un Alexandre, ſi admiré dans cet endroit de ſa vie par le Prince de Condé, à ſoutenir lui ſeul la fureur de toute une armée de ſéditieux. *Retournez dans la Mecedoine*, leur dit-il; *allez dire à vos compatriotes, que vous avez abandonnez votre Roi occupé à la conquete de l'univers. Il n'a pas beſoin de votre ſecours: ſon nom lui fournira des ſoldats par tout où il voudra les chercher.* C'eſt cette force

force d'eſprit, qui ſait s'animer, & s'augmenter ſur-tout, quand l'homme vertueux a les plus redoutables ennemis à combattre. Elle ſe proportionne à tout ce qui l'attaque, & ſi l'envie ou la malignité ôtent quelques avantages à ſon poſſeſſeur, elle tire de ſon propre fond de quoi les remplacer par des avantages équivalens. Le mérite de ſoutenir noblement ſes pertes lui tient lieu des biens, qu'elle a perdus. Enfin, c'eſt cette force d'eſprit, qui ne peut que convaincre inſenſiblement l'homme vertueux, de ſon veritable prix. Elle releve ſes actions, & ſes paroles, d'une certaine dignité naturelle, qui force l'eſtime des hommes, & qui lui donne ſur eux une plus grande autorité, que n'eſt celle qu'on emprunte de la fortune, & de la naiſſance.

DISCOURS XXXI.

Formoſam reſonare doces Amarillida Silvas
VIRG.

Vous enſeignez aux Echos des bois à chanter la belle Amaryllis.

J'Ai achevé de communiquer au Lecteur ce que je penſois ſur la Poeſie Paſtorale. Tout ce que j'ai dit là deſſus n'eſt pas le fruit de mes propres Reflexions: je me ſuis approprié hardiment les Regles de certains Critiques, quand je les ai cru judicieuſes; &, lorſqu'elles m'ont paru contraires au bonſens, je les ai remplacé par d'autres de ma façon, qui m'ont ſemblé plus naturelles. Je ferai aujourd'hui une eſpece de récapitulation de mes préceptes, en les renfermant tous dans une Allegorie.

Dans l'Arcadie demeuroit autrefois un riche Paſteur nommé Menalque, qui tirant ſon origine du Dieu Pan, faiſoit obſerver dans ſa famille avec la derniere exactitude, les coutumes, dont les Bergers ſe ſervoient dans l'âge d'or. Il avoit pour unique enfant, une fille nom-

mée *Amarillis*. Elle étoit d'une beauté charmante, ſa taille étoit admirable, ſon air aizé, & dégagé de toute affectation; mais, comme elle avoit été élevée à la campagne, elle étoit extrémement timide, & honteuſe. Sa voix étoit d'une douceur extraordinaire, & une eſpece de petite ruſticité, qu'on trouvoit dans ſa méthode de chanter, étoit plutôt un agrément qu'un défaut. Quoiqu'avec ſes compagnes ſa converſation fût extraordinairement engageante, elle s'ouvroit ſi peu aux amants qui l'aſſiégeoient de toutes parts, qu'un grand nombre, fatigué de l'aimer ſans eſpérance avoit jugé à propos de prendre parti ailleurs, & de ſe contenter d'une conquête moins importante & plus facile.

Cette conduite réſervée étoit l'effet des leçons de ſon Pere. Son deſſein n'étoit pas de ne point marier ſa fille; mais, il étoit fermement réſolu de ne la donner qu'à un obſervateur ſcrupuleux des Loix de la vie paſtorale. Pour être ſon gendre, il falloit encore remplir une autre condition. Un ſoir, il avoit reçu d'un *Faune* de ſes amis une flutte d'une forme antique, avec ordre de ne choiſir pour Epoux d'Amarillis que le berger, qui ſut tirer

tirer de cette flutte des ſons naturels, & agréables.

Dès que cette aimable fille fut en âge de maturité, ſon Pere fit publier, par tout le Canton, un Edit, par lequel il invitoit tous les jeunes bergers à venir eſſayer ce fatal inſtrument, à condition que celui qui y réüſſiroit le mieux ſeroit l'Epoux d'Amarillis, & que le chatiment de ceux, qui s'y prendroient mal, ſeroit à diſcrétion du Pere de la belle. Le Prix qu'on propoſoit étoit trop beau, pour que la crainte de la punition pût détourner la jeuneſſe d'alentour de tenter l'avanture. Tous les Bergers un peu contens de leur habileté parurent au jour marqué dans un équipage, qui exprimoit leur gout, & leur Caractere.

L'endroit où cette grande affaire devoit être décidée, étoit une prairie émaillée de differentes flœurs, à travers laquelle ſerpentoit un ruiſſeau murmurant dans un grand nombre de petits Méandres irreguliers; vis à vis du lieu aſſigné aux Concurrents, on avoit élevé un Throne de gazon ſous un dais de verdure, & l'on y voioit Menalque, qui avoit à ſa droite la charmante Amarillis couronnée d'une guirlande de lis & de Roſes. Elle

étoit habillée d'un Robbe volante d'une etoffe verte fort ſimple. Dans une de ſes mains, elle portoit ſa Houlette, & dans l'autre la flute du Faune.

Le premier qui approcha du Throne, fut un jeune homme gracieux, & bienfait. Il avoit un petit air de Cour, & ſon habit étoit le plus riche qui eut jamais paru dans toute l'Arcadie.

Il portoit une veſte Cramoiſie, coupée, à la vérité, à la mode des Paſteurs, mais tellement enrichie de broderie, & brillante de Pierres précieuſes, que les yeux des Spectateurs éblouis de tout cet éclat, eurent de la peine à en réconnoitre la *façon*. Son chappeau étoit couvert d'un grand bouquet de Plumes, & ſa Houlette étoit ornée par tout, d'or, & d'émail. Après avoir fait à la belle une *reverance des mieux tournées*, il lui addreſſa ce compliment :

* *N'allez point conſulter le Criſtal des fontaines,*
Bergere, que ce ſoin ne t'inquiette pas;
Mes ſoupirs, mes ſanglots, mes amoureuſes peines,
Vous inſtruiſent aſſez de vos divins appas.

Ama-

* *Fontenelles.*

Amarillis, qui n'étoit point faite à des diſcours ſi polis, ne ſavoit que lui répondre, & elle ſe contenta de lui tendre la flute. Il l'emboucha d'abord ; mais, il y joua un air ſi orné de cadences & de roulements, qu'il fut impoſſible de le ſuivre à la jeuneſſe, qui s'étoit appareillée pour danſer une contredanſe : Elle ſentoit que ces tons demandoient une varieté de pas, que la ſimple joie étoit incapable de fournir. Menalque, regardant notre Muſicien d'un air d'indignation, ordonna qu'on le dépouillât de ſes riches habits, & qu'on lui fît conduire un troupeau pendant une année entiere, pour apprendre à loiſir les véritables manieres des bergers.

Après celui-ci vint ſur la Scene un jeune-homme maſſif & groſſier. Il etoit couvert d'une peau de brebis ; ſes cheveux étoient en deſordre, & il avoit un demi-pied de barbe. Il approcha la Bergere d'un pas lourd, & en dandinant, & il crut lui faire un compliment très gentil, en lui diſant, * *qu'il avoit careſſé ce matin ſes brebis & baiſé ſes petits chevraux ; mais, qu'il eſperoit de baiſer bientôt quelque choſe de plus aimable.* Ce diſ-

* *Theocrite.*

cours fit rougir la bergere de modeſtie, & de dépit; &, en lui donnant la flutte, elle conjura tacitement les Dieux de ne point favoriſer un ruſtre ſi deſagréable. Il lui arracha quaſi la flute des mains; &, ayant bien de la peine à en tirer du ſon, il en joua d'une maniere ſi rude, & ſi choquante, que tous les bergers s'écriérent tout d'une voix, qu'il leur écorchoit les oreilles, & qu'il n'y entendoit rien. Sa témérité fut bientot punie, & il fut condamné à aller garder les pourceaux, dans les endroits les plus rabotteux de toute l'Arcadie.

Le troiſieme qui ſe mit ſur les rangs étoit tellement gené dans ſon habit de Paſteur, qu'il ne paroiſſoit ſe remuer qu'avec peine; il avança vers la Bergere, d'un pas lent, & d'un air penſif; &, l'ayant ſalué gravement, il lui fit ce compliment, qu'il avoit bien médité pendant tout le jour.

Comme la Reine d'Amathonte
Tu remplis avec art, Divine Amarillis,
Tes cheveux blonds de Roſes, & de Lis;
Mais, c'eſt moins pour t'orner, que pour
leur faire honte.

Com

Comme ce *haut ſtile* n'étoit pas à la portée de la belle, elle lui donna l'inſtrument de Muſique en queſtion, au lieu de lui repliquer. Il y joua un air tellement *entortillé* & varié par des diſſonances ſi biſarres, & ſi recherchées, que tous les Bergers reſterent ſans mouvemens, comme des gens frappez de la foudre. Son habileté leur déplut au ſuprême degré, & il eut beau ſoutenir que ce qu'on trouvoit biſarre dans ſes tons étoit la perfection de la Muſique, & qu'il avoit appris l'air qui les choquoit ſi fort du plus fameux Maitre de toute l'Heſperie, on ne l'écouta pas ſeulement. Menalque, voyant que c'étoit un Etranger, eut pitié de lui, & il le donna à un vieux Paſteur, avec ordre de lui fournir des habits, où il ſeroit à ſon aize, & de lui enſeigner à parler le langage du Païs.

Enſuite on vit avancer d'un air modeſte le jeune Corydon, le plus beau de tous les Bergers de l'Arcadie & uni en ſecret à Amarillis par les liens étroits d'une tendreſſe mutuelle. Il portoit les mêmes couleurs que ſon aimable maitreſſe, & il approcha d'elle d'un air naturel, mais mal aſſuré. Elle rougit, quand il fut proche d'elle: &, lorſqu'elle lui

donna la flute, dont dépendoit leur félicité ils tremblérent tous deux; mais, ils ne furent en état, ni l'un, ni l'autre, de dire la moindre parole. Ayant addreſſé en ſecret ſes vœux à Pan & aux Nymphes, il fit entendre des ſons ſi doux & ſi naturels, quoi qu'un peu irreguliers, qu'il remplit tous les cœurs de mouvemens de plaiſir & de tendreſſe. Tous les jeunes gens ſe prirent d'abord la main pour danſer, comme s'ils y étoient portez par une force irréſiſtible, & les vieillards aſſeurérent, que pendant la nuit ils avoient ſouvent entendu les mémes airs, qui ſelon eux n'avoient pu être jouez, que par quelque Divinité des Bois.

A peine eut-il fini, que le bon Menalque deſcendit de ſon Throne pour l'embraſſer, & pour le préſenter à ſa fille; ce qui fit retentir toute la prairie d'applaudiſſemens, & d'acclamations.

Au milieu de cette joye generale, l'aſſemblée fut ſurpriſe par une eſpece d'apparition très comique. C'étoit un homme habillé d'une friſe bleue, & couronné de jonc Marin. Il avoit dans ſa main une ligne à pecher, & un panier ſur le dos, & il étoit précedé par un petit garçon

çon avec des habits tout dégoutants d'eau, qui portoit une bonne quantité d'huitres. On lui demanda d'où il venoit, & quel motif le faiſoit entrer dans l'aſſemblée? Il répondit, qu'il étoit venu pour inviter Amarillis à venir habiter avec lui le rivage de la Mer; qu'il poſſédoit de grands troupeaux de veaux-marins; & qu'il avoit pour intimes amies les Nereides, & les Nayades; *Puiſque vous êtes ſi bien avec les Nayades*, lui repliqua Menalque, *je m'en vais vous y envoyer*. Là deſſus, les Bergers le ſaiſiren, & le regardant comme un ennemi juré de l'Arcadie, il le jetterent la tête la premiere dans un fleuve, dont il n'eſt jamais revenu apparemment, puiſque depuis ce tems-là on n'a plus entendu parler de lui.

Corydon, & Amarillis, menerent en ſemble une vie longue & heureuſe, & ils gouvernerent toutes les vallées de l'Arcadie. Leur Poſterité a été compoſée de perſonnes qui ont vecu très long tems, puiſque quatre de leurs deſcendans ont ſuffi pour remplir l'eſpace de plus de deux mille années. Savoir leur fils & unique heritier Theocrite, qui a laiſſé l'Empire de l'Arcadie à Virgile, dont le

Succeſſeur a été nommé *Spenſer*; qui dans nos jours a diſpoſé de l'héritage de ſes Ancêtres en faveur de ſon fils ainé *Philips*.

DISCOURS XXXII.

——— Dignum ſapiente bonoque eſt.

La choſe eſt digne d'un ſage, & d'un homme de bien

ON ſait que je me ſuis fait une Loi de ne rien écrire le Sammedi, qui n'ait de la liaiſon avec les devoirs de la journée ſuivante. Quelle ſatisfaction inexprimable pour moi, de vivre dans un tems, où je puis ſuivre cette régle, en portant mes réflexions ſur une piece de Theatre. Je ſuis ſur que le Lecteur ſent déja, où j'en veux venir, & que j'ai formé le deſſein de parler de la Tragédie intitulée *Caton* *.

Le Caractere du principal perſonage con-

* *Cette Piece a été traduite en proze françoiſe; mais, d'une maniere aſſez platte, pour qu'on ait de la peine a y entrevoir les beautez de l'Original. On peut conſulter pourtant cette traduction ſur l'intrigue de cette tragedie, & ſur le caractere des perſonages.*

consiſte uniquement à n'agir que par le ſeul motif de l'amour de ſa patrie : il écarte de ſon ame toute ſa tendreſſe pour l'intérêt particulier de ſa famille ; & même il trouve de la ſatisfaction à la voir malheureuſe, parce qu'elle ne s'eſt attirée des deſaſtres que par ſon attachement pour les Loix de la république, & pour ſa précieuſe Liberté. Caton ne dit pas un mot, qui ne ſoit digne du plus vertueux des hommes, & les ſentimens qu'il exprime, ne conviennent pas ſeulement à un homme de bien, qui vit dans une ſociété mortelle, mais ils ſont d'une telle Nature, qu'ils peuvent paſſer avec une ame vertueuſe dans le ſejour éternel de la gloire.

Le Caractere de ce grand homme influe ſur celui de la plupart des autres perſonnages, & ne ſemble que ſe proportionner aux differents âges, & aux ſexes differents. Ces Perſonages ſont dans leur eſpece auſſi dignes d'eſtime que Caton, & auſſi propres à nous ſervir de modelle. On découvre dans la conduite des jeunes amants plus tendres, & en même tems plus ſages, que tous ceux qui paroiſſent dans les autres tragedies, les ſentimens qui ſont naturels à des Romains,

qui ſont ſur le point de perdre l'ineſtimable liberté; la vivacité de leur tendreſſe & l'ardeur de leur amour pour la patrie; Paſſions qui ſemblant devoir ſe détruire, ne font que ſe donner mutuellement de l'éclat, & de la force.

Il y a dans cette piece quelque choſe de plus remarquable encore: on y voit la Pudeur d'une Heroine ſe ſoutenir noblement, quoi qu'elle ſe laiſſe échapper une declaration ouverte de tendreſſe, dans un tems, où ſa patrie, & ſa famille, ſont menacées des cataſtrophes les plus terribles. C'eſt là un effort d'art, dont certainement peu de genies ſont capables. Il n'y en a pas moins dans la mort de *Marcus*, un des fils de *Caton*, jeun'homme eſtimable, qu'on porte ſur le theatre, percé d'une infinité de coups qu'il a reçus en défendant ce qui paſſe chez les humains pour la choſe la plus intereſſante, & la plus precieuſe. Ce guerrier intrépide, dont la vertu avoit à luter contre un naturel bouillant & impétueux, expire, en excitant en nous moins de regret, que d'admiration. Sa vie paroiſſoit incompatible avec le repos de ſa famille, & avec l'intérêt de Rome; & l'on eſt charmé en quelque ſorte de le

voir

voir mourir dans la Carriere de la vertu, dans un tems qu'on trembloit pour la bonté de ſon cœur, que la vivacité de ſes paſſions ménaçoit d'une ruine prochaine. Marcus, en pouſſant le dernier ſoupir ſoulage le Spectateur plutôt, qu'il ne l'afflige.

Quelle obligation n'avons-nous pas à un auteur, qui par la ſuperiorité de ſon genie ſait faire de notre cœur tout ce qu'il veut, quand il ne s'en ſert que pour nous inſpirer des ſentimens nobles? Cette force d'imagination, qui ſait nous faire gouter la mort d'un jeune Heros, pour lequel nous nous intéreſſions ſi tendrement, ſeroit ceatainement un talent bien dangereux, s'il étoit au pouvoir d'une perſonne ennemie de la vertu.

Si mon but étoit de développer toutes les beautez de cette piece, je pourrois faire voir encore, que le Caractere des Numidiens n'y eſt pas tracé avec moins de vérité & de juſteſſe, que celui des Héros de Rome. Il n'y a pas une ſeule penſée dans le Rolle de *Syphax*, qui ne ſorte naturellement des mœurs & des ſentimens d'un Afriquain. La converſation de ce vieux *General*, avec *Juba* ſon Roi, eſt très inſtructive; elle expoſe à

nos yeux un parallele admirable entre une vertu raiſonnée, & quelques bonnes qualitez acquiſes machinalement par la coutume. *Syphax* dit tout ce qu'on peut alleguer contre la Philoſophie, conſidérée comme capable de fournir des armes dangereuſes à des hommes mal-intentionnez, qui abuſent de leurs Lumieres : & *Juba* fait voir juſqu'à quel point l'*activité*, la *patience*, le *mépris du travail, de la faim, & de la ſoif*, *qualitez brutes* des Numidiens, ſont ſubordonnées, à ces talents de l'eſprit, & à ces vertus de l'ame, qui ſont guidez par la réflexion.

Je ne m'etendrai pas d'avantage ſur ce ſujet, qui a été ſi bien dévéloppé par d'autres, & où, pour des Raiſons particulieres, je ne dois toucher qu'en paſſant. J'aime mieux inſérer ici l'excellent Prologue, par lequel M. *Pope* a trouvé à propos de préparer le Spectateur à des paſſions plus grandes, & à des tranſports plus nobles, que ceux qu'on à ſongé à exciter juſqu'ici ſur notre Théatre. Cette piece pourra amuſer l'impatience du public, en attendant la Tragédie même, qu'on achevera d'imprimer en peu de jours.

PRO-

PROLOGUE
DE LA
TRAGEDIE
INTITULÉE
CATON,
Par Mr. POPE.

* *LE Mortel abimé dans un gouffre d'erreurs*
Du beau nom de vertus honoroit ſes fureurs,
Quand du Ciel deſcendue une Muſe Heroïque
Sur la ſcene chauſſa le Cothurne Tragique.
Le deſordre à ſa voix auſſi tôt diſparut;
De lui même ignoré le cœur ſe reconnut;
*L'*Homme *ſe développe, il ſe ſent, il raiſonne;*

Le

* *M. Pope ſuppoſe ici, par une fiction poetique qui n'eſt pas tout à fait ſans fondemnt, que l'humanité a été développée dans les cœurs, par le moyen de la tragedie; Du moins cette vertu ne paroit avoir été gueres connue encore, du tems d'Homere, chez qui une valeur féroce, & la force du corps, font tout le mérite d'un Héros.*

Le fier Tyran en pleurs de ſes larmes s'étonne,
Il paye à la bonté l'hommage, qu'il lui doit.
Se plaçant ſur la ſcene, il dévient ce qu'il voit;
Et ſa noble douleur, qui le charme, & l'éclaire,
Lui marque du Devoir la route ſalutaire.
Cette Muſe aujourd'hui, Peuple Anglois trop heureux,
Fera naitre en ton cœur ce trouble généreux
Ne croy pas qu'a tes yeux complaiſante elle étale.
Une molle tendreſſe, une valeur Brutale:
L'ambitieux altier par ſon crime eſt puni,
De ſon cœur l'homme même eſt par l'amour banni.
Elle veut, en peignant des vertus plus qu'humaines,
Ouvrir les yeux Anglois *à des* larmes Romaines;
Et ne daigne exciter que d'utiles Douleurs,
Qui debrouillent l'eſprit, & réforment les Mœurs.
Elle éxige de nous de ces larmes touchantes,
Que répand la vertu pour des Loix expirantes,

En offrant à nos yeux dans un même portrait
Ce qu'a penſé Platon, ce que Caton a fait:
Pour le Ciel, qui voit tout matiere peu commune,
Un Héros, qui lui ſeul lute avec la fortune,
Et qui par ſon grand cœur à l'Etat enchainé
Ne tombe qu'avec lui, par ſa chute entrainé.
Dieux! qui peut voir Caton reſſerré dans Utique
Des débris du Sénat former la Republique,
Qu'il n'échauffe ſon cœur de la même vertu;
Qui ſoutint ce Heros, par le ſort abbatu?
Dans chacun de ſes faits, une ame grande & belle
Trouve un motif à ſuivre un ſi parfait modelle.
Peut-on le voir baigné dans ſon ſang précieux
Sans briguer un trépas ſi grand, ſi glorieux?
Quand du cruel Deſtin Céſar indigne Idole
Mit l'univers conquis au pied du Capitole,

Son

Son Triomphe éclatant de Rois Captifs ſuivi
Charma l'œuil curieux du Citoyen ravi ;
Mais, voyant de Caton la venerable image
Orner honteuſement ce pompeux étalage,
Rome entiere eut horreur d'un Triomphe inhumain,
Et pleura dans Caton le dernier vrai Romain.
Tout fut morne, abbatu, l'on eut dit qu'un miracle
Sous un nuage épais couvrit tout le ſpectacle ;
Du ſuperbe vainqueur on ne vit plus le char,
Et Caton *détourna tous les yeux de* Céſar.
Des ſenſibles Romains, Anglois, ſuivez les traces,
Reſpectez la vertu, qu'accablent les diſgraces ;
Apprenez-le à la fin ; la tendre humanité,
Du ſublime mérite eſt l'appui reſpecté.
Dévouez au bon ſens, éloignons du Theatre
Un Héroïſme afreux, que le peuple idolatre.

Si

Si d'un œuil mepriſant, un autre Caton vit
Rome apprendre les arts, du Grec, qu'elle aſſervit,
Par de nobles efforts affranchiſſons la ſcene
De l'empire honteux d'une étrangere veine:
Pour nos vers dédaignons d'emprunter des ſuccez,
Du fin *de l'Italie, & du* vif *des François;*
De notre propre fond produiſons des merveilles,
Où le grand Caton même eût prêté les oreilles.

DISCOURS XXXIII.

——Mores multorum vidit

Il a examiné les mœurs de pluſieurs peuples.

UN pauvre vieillard, qui voudroit bien puiſer dans la raiſon toutes ſes idées, & appuier tous ſes diſcours ſur la réfléxion, & ſur-l'expérience, ſe doit trouver bien mal à ſon aiſe, quand il ſe voit engagé dans une converſation avec une

une troupe babillarde de jeunes Dames. Je me ſuis trouvé dans le cas, il y a quelques jours. Pendant la prémiere demi-heure l'entretien étoit ſi tumultueux, & ſi irrégulier, qu'il étoit preſque impoſſible de découvrir de quoi il s'agiſſoit, & qui étoit la plus grande diſeuſe de rien de la compagnie : toute la converſation ne conſiſtoit preſque, que dans les mouvemens de l'éventail, dans des airs de têtes gracieux, & dans toutes les differentes manieres de rire agréablement. Enfin, ces jolis moyens de briller, & d'avoir de l'eſprit, commencerent à accompagner des paroles articulées; & quelque choſe, qui reſſembloit un peu à un *entretien*, ſembla rouler, ſur ce qu'on appelle *galant-homme, ou cavalier, qui ſe diſtingue par des manieres nobles & polies.* Des differents Caracteres qu'on traça ſur ce ſujet, & du mépris qu'on marquoit pour certaines gens qu'on nomma, il ne me fut pas difficile de conclure, qu'il n'eſt pas mal aizé de s'attirer l'eſtime du beau-ſexe, & que toute la ville fourmille d'*hommes, qui ont les manieres nobles.* Dans une imagination femelle il ne faut pour *ennoblir le caractere* d'un *Cavalier*, qu'un pied bien tourné, un beau teint, une belle

belle perruque blonde, une chemiſe à dentelle, un habit brodé, un plumet, & des gands à franges d'or. Quelques-unes de ces belles qualitez ſeulement en ſont l'affaire, & c'eſt le *tailleur*, le *Perruquier* & *la lingere*, qui créent l'*homme au deſſus du commun*. Un air ſérieux & modeſte, au contraire, un habit uni; des ſouliers maſſifs, une veſte, qui n'eſt pas doublée de ſoye, ſont autant de *baſſeſſes*, qui dégradent le cœur d'un homme à coup ſur. Je ne pus m'empecher de ſourire au diſcours d'une des plus aimables perſonnes de la compagnie, qui refuſa le titre de *Galant-homme* à un certain *Chevalier*, parce qu'il porte un habit de gros drap, & qu'il déjeune tous les matins de *pain roti*, & de *forte bierre*. Je fis ſemblant d'être charmé du goût fin de cette aimable fille; & je l'aidai à tourner en ridicule ces Campagnards ruſtiques, qui n'ont d'autre but en mangeant, que de ſe nourrir le corps. Pour appuïer ſon ſentiment, je lui alleguai un Gentilhomme du pais de York, que dans mes voyages j'avois vu à Paris, & qui étoit aſſez groſſier, pour régaler le matin ſes bons amis de *bœuf froid*, & de *bierre de Bronſwyk*. *Il falloit voir*, ajoutai-je, *comme*

comme il fut raillé ſur ſon bœuf roti, *& ſur ſon* pudding, *par un petit Marquis François, qui, dans le tems que notre homme avaloit avec un* appetit ſtupide *la moitié d'un Aloyau, épluchoit la cuiſſe d'une Grenouille, ou cherchoit quelque truffe dans un ragout.* Je m'apperçus, ſans peine, que la belle me ſavoit gré de mon conte, & nous nous ſéparames très bons amis; ce qui ne ſeroit pas arrivé certainement, ſi je n'avois pas pris pour maxime, de ne jamais raiſonner, ou diſputer, avec une femelle d'une imagination vive. Je revins pourtant chez moi plein de très ſérieuſes Réflexions ſur ce qui venoit d'arriver. Quoique j'euſſe été aſſez poli pour deguiſer mes ſentimens, afin de ne pas troubler la belle humeur de ces Dames, & de ne point paſſer dans leur eſprit pour un vieux Miſantrope, pouſſé pourtant d'une véritable tendreſſe pour le beau-ſexe je pris la Réſolution de rectifier ſes idées, & de lui tracer le véritable Caractere d'un *Galant-homme.*

Lors qu'un habile ſculpteur veut faire une belle ſtatue, il ramaſſe dans ſon imagination tout ce qu'il peut y avoir de plus fini dans la figure humaine: il prend toujours pour baze la Nature; mais, au lieu

lieu de l'imiter ſervilement, il fait tous ſes efforts, pour la perfectionner. Je ſuis d'avis de ſuivre cet éxemple; &, pour donner une belle idée de ce qu'on appelle *galant-homme*, je ramaſſerai toutes les qualitez, qui peuvent entrer naturellement dans ce Caractere. Je ſuppoſerai d'abord, que dans un Galant-homme, ou dans un *homme qui a les manieres polies & nobles*, l'extérieur n'eſt qu'une image de la diſpoſition de l'ame. Sur ce pied, je ſoutiens qu'un *galant-homme* doit être auſſi propre à contribuer au bien de la ſociété, que capable de faire les délices d'une compagnie. Je poſe donc pour fondement du Caractere en queſtion, toute la dignité, toute l'Elévation d'eſprit, & toute la beauté des ſentimens, dont la nature humaine puiſſe être ſuſceptible. J'y ajoute encore une conception nette, une raiſon affranchie des Préjugez, un jugement ſolide, & des connoiſſances étendues. Quand je me repreſente le cœur d'un *Galant-homme* je me l'imagine intrepide dans le péril, vuide de toute paſſion déréglée, & rempli de ſenſibilité, de bonté, & de tendreſſe. Lorſque je me le depeins par rapport à ſes manieres, je le trouve modeſte ſans timidité, ſincere

cere ſans impertinence, affable ſans adulation, obbligeant, & complaiſant ſans baſſeſſe, vif ſans étourderie, & enjoüé ſans indiſcrétion. Ce ſont là des qualitez qu'il n'eſt pas fort aizé de ſe rendre propres; & ceux, qui excellent dans cet art de plaire noblement, ſont un fort petit nombre : peut être même, que le Caractere d'un *galant-homme* eſt le plus rare de tous ceux qui s'attirent notre admiration.

Non ſeulement la Nature doit avoir formé exprès le cœur & l'Eſprit d'un homme ſi aimable; mais, il faut encore que ces talens, & ces ſentimens ayent été formez & finis, pour ainſi dire, par l'Education la mieux ménagée, & la plus étendue.

Avant que d'être en état de briller dans le monde, il doit être inſtruit dans les principes de la Religion, avoir une idée juſte de toutes les Vertus morales, & s'être fait une bonne proviſion de ce qu'on appelle *Erudition polie*. Il faut qu'il n'ignore pas ce qui ſe paſſe dans les Cours & dans les armeés : il doit voyager, pour s'ouvrir l'eſprit, pour en étendre les vues, pour connoitre la politique, & les interêts des differens états,

pour

pour polir ſes manieres, & pour ſe débaraſſer des *préventions Nationales*, dont tous les peuples ont leur bonne portion. A ces qualitez eſſentielles il doit joindre toutes les qualitez agréables, comme ſont la connoiſſances des langues, & les exercices du corps, qui ſont le plus en vogue: il ne faut pas même qu'il croye au deſſous de lui *l'art de ſe mettre bien.*

Ce n'eſt pas une choſe extraordinaire dans le monde, que de trouver un *homme de probité*, un *homme d'honneur*, un *brave-homme*, un *homme d'eſprit*, un *homme de Lettres*; mais, rien n'eſt plus rare qu'un véritable *Galant-homme.* C'eſt proprement un compoſé de tout le mérite, & de tout l'agrément, qui ſont répandus, par petites doſes, dans tout le genre-humain.

Un excellent Poete anime & aſſaiſonne toutes les parties de ſon ſavoir, par la force de ſon genie: le brillant, & la vivacité de ſon imagination place dans le jour le plus avantageux, tout ce que lui fournit ſa Lecture, & ſa raiſon. Il en eſt de même d'un *Galant-homme*: La politeſſe & l'agrément de ſes manieres relevent & embelliſſent ſes vertus & ſes perfections. Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, eſt accom-

pagné d'un charme irréſiſtible, qui lui attire l'admiration, l'eſtime, & la tendreſſe de tous ceux, qui en ſont les témoins.

AVERTISSEMENT AUX DAMES.

La caleche dorée, la tabatiere d'or, les bas brodez, & les gands à frange, ne ſont point des attributs eſſentiels d'un Galant-homme. Il lui eſt permis cependant de s'en ſervir, pourvû qu'il n'y jette les yeux qu'une fois par jour.

DISCOURS XXXIV.

O vitæ Philoſophia Dux virtutis indagatrix! CICER.

O ſageſſe, guide de la vie, ſource de la vertu!

LETTRE A L'AUTEUR.

„ MONSIEUR,

„ MOn inclination m'a porté à paſſer „ le tems, que d'autres employent „ d'ordinaire aux études, à parcourir preſ-

„ que tous les Etats de l'Europe. Quoi-
„ que par là je me ſois formé une idée
„ aſſez étendue du cœur humain, dont
„ la connoiſſance eſt certainement d'une
„ très grande utilité, il m'a été impoſſi-
„ ble de ſeconder mon expérience par
„ les Lumieres qu'on acquiert dans les
„ Univerſitez, & dans le Cabinet. En
„ paſſant par la France, dans le deſſein
„ de retourner dans ma Patrie, je m'ou-
„ vris là deſſus à un Gentilhomme de ce
„ païs-là, avec lequel j'avois eu le bon-
„ heur de contracter une amitié étroite.
„ Après m'avoir écouté tranquillement
„ il me prit par la main; &, au lieu de
„ me répondre il me mena dans ſon ca-
„ binet, il ouvrit un petit Coffre d'Am-
„ bre, & il en tira une petite tabatiere
„ remplie d'une certaine poudre, qui,
„ à ce qu'il me dit, lui avoit été don-
„ née, par un de ſes Oncles, Auteur du
„ *Voyage par le Monde de Des Cartes.* En
„ m'accablant de proteſtations d'amitié
„ & de reconnoiſſance, il m'en fit pré-
„ ſent, & il m'aſſeura qu'il ne connoiſ-
„ ſoit point de moyen plus ſûr & plus
„ prompt d'enrichir l'eſprit de toutes
„ ſortes de connoiſſances, que cette eſ-

„ pece de Tabac, pourvû qu'on ſût la
„ la maniere de s'en ſervir.

„ *Des Cartes*, continua-t-il, *découvrit*
„ *le premier, qu'une certaine petite partie*
„ *du Cerveau, appellée par les Anatomiſtes*
„ *la* Glande Pineale *eſt le domicile de l'a-*
„ *me; que c'eſt-là qu'elle reçoit toutes les*
„ *ſenſations, & que du haut de ſon throne*
„ *elle gouverne notre machine, par le Mi-*
„ *niſtere des Eſprits animaux, qui parcou-*
„ *rent tous les nerfs, étendus de cette Glan-*
„ *de vers chaque partie du Corps. Ce Phi-*
„ *loſophe, conſidérant le corps humain,*
„ *comme une eſpece d'Horloge, dont le mou-*
„ *vement, qui eſt néceſſaire pour la conſer-*
„ *vation de la vie, ſe fait ſans le concours*
„ *de notre volonté, il ſe mit dans l'eſprit*
„ *qu'on pourroit trouver un moyen de ſepa-*
„ *rer pour quelque tems l'ame d'avec le*
„ *corps, ſans que cette ſéparation fût nui-*
„ *ſible à la Machine. Il chercha ſoigneu-*
„ *ſement un ſecret ſi merveilleux; & il le*
„ *trouva. C'eſt préciſement la poudre, qui*
„ *ſe trouve dans cette tabatiere, & qui pri-*
„ *ſe par le nez dans une certaine doſe ne*
„ *manque jamais de délier le nœud, qui at-*
„ *tache l'ame à ſon propre corps. Dès que*
„ *cette opération eſt faite*, ajouta-t-il, *rien*
„ *n'eſt plus aiſé à cette ame, que de ſe*

„ *tranſ-*

„ *tranſporter, par la penſée, dans tous les*
„ *lieux où elle le trouve bon. Elle n'a*
„ *qu'à choiſir, & elle eſt la maitreſſe de ſe*
„ *fourrer dans la Glande Pineale du plus*
„ *habile Philoſophe, & de contempler tou-*
„ *tes les idées qui roulent dans cet eſprit*
„ *éclairé; ce qui eſt aſſurément la méthode*
„ *de ſe rendre habile la plus ſure & la plus*
„ *courte, qu'on puiſſe s'imaginer.*

„ Vous croirez facilement, Monſieur,
„ que je n'étois pas aſſez ennemi de moi
„ même, pour refuſer la connoiſſance
„ d'un ſecret ſi utile. J'acceptai donc ce
„ préſent de mon ami, avec un papier
„ contenant la maniere d'en faire uſage,
„ & je lui en témoignai ma reconnoiſ-
„ ſance, par les expreſſions les plus vi-
„ ves, que la politeſſe françoiſe étoit
„ capable de me fournir. Vous com-
„ prendrez ſans peine les plaiſirs ſenſi-
„ bles, que je dois avoir goutez, en
„ voyageant par les *Glandes Pineales* des
„ Philoſophes, des Poetes, des Petits-
„ maitres, des Mathematiciens, des Da-
„ mes, & des Politiques. Tantôt je
„ ſuis à la trace un *Theoreme de Geome-*
„ *trie*, par un labyrinthe tortueux, &
„ par des routes, qui paroiſſent impra-
„ ticables. Tantôt je paſſe en revue les

„ idées ſublimes d'un Philoſophe, & je
„ me les approprie, ſans me fatiguer,
„ & ſans aucune diſſipation de mes pro-
„ pres eſprits animaux. Quelquefois, je
„ me plais à me promener dans l'imagi-
„ nation d'un Poete, par les allées d'un
„ jardin magnifique, ou par une prairie
„ émaillée. D'autrefois, je vois avec
„ raviſſement une bataille ſanglante, qui
„ ſe donne dans ſon cerveau, ou bien un
„ orage furieux, qui s'y leve. Souvent
„ j'y goute les délices d'une vie paſto-
„ rale, les douceurs d'un amour tendre,
„ & généreux; & il arrive même je m'y
„ ſens enlevé par les nobles tranſports de
„ la dévotion. Quels charmes, Mon-
„ ſieur, de ſuivre un génie véritable-
„ ment poetique dans ſes opérations! Je
„ vois alors avec quelle juſteſſe elles ont
„ été depeintes, par un de nos compa-
„ triottes.

Quand un Poete en ſon cerveau,
Source inépuiſable du beau,
Trouve une mine *de penſées*
Fines, brillantes, & ſenſées,
Avec quel travail, quels efforts,
Il perce juſqu'à ces thréſors!
Que ſa ſatisfaction eſt entiere,

Quand

Quand il les ouvre à la lumiere,
Quand de la terre dégagé
Cet or avec ſoin arrangé,
Se montre à l'ouvrier avide
Epuré, fin, brillant, ſolide!

„ Je me fais quelquefois un agréable
„ amuſement de deſcendre de ces idées
„ magnifiques aux impertinences d'un
„ petit-maitre, aux *plans ſecs* d'un Poli-
„ tique du Caffé, ou bien aux images
„ flatteuſes qu'un amour encore novice
„ excite dans le cerveau d'une jeune fil-
„ le.

„ Pour me former une Notion éxacte
„ de la félicité humaine, j'ai voulu éxa-
„ miner les ſenſations différentes, qui
„ entrent dans l'eſprit des hommes, qui
„ cherchent leur bonheur par différentes
„ routes. Après avoir fait mille eſſais là
„ deſſus, je crus ne pouvoir pas mieux
„ faire que de me gliſſer dans la glande
„ Pinéale d'un de ces hommes, qui font
„ profeſſion d'aimer le plaiſir, perſuadé
„ que je trouverois là l'eſſence de ce que
„ je cherchois, ou que je ne le trouve-
„ rois nulle part; mais, jamais homme
„ ne fut plus étonné que moi, lorſque je
„ vis évidemment la défectuoſité des

„ plaiſirs, qui ne ſont pas renfermez
„ dans la ſphere de la raiſon.

„ Je trouvai chez cet homme les reſ-
„ ſorts, qui ſervent à la réflexion entie-
„ rement enrouillez & devenus inutiles
„ faute d'exercice; & ſes ſens me paru-
„ rent emouſſez, à force de ſervir. La
„ parfaite inaction de ſes facultez ſpiri-
„ tuelles le forçoit à prevenir ſes deſirs,
„ & le jettoit dans la volupté, avant que
„ la paſſion l'y portât. Ce n'eſt pas tout,
„ la volupté pouſſée à l'excès changeoit
„ pour lui de nature, & au lieu de plai-
„ ſir elle lui donnoit de la fatigue & du
„ dégout. C'eſt là que je vis la fougue
„ de la jeuneſſe trop impétueuſe, pour
„ ſonger à jouïr de ce printems de l'âge;
„ & une vieilleſſe prématurée accablée
„ d'infirmitez, & deſtituée du doux re-
„ pos. Lorſque dans cet eſprit les paſ-
„ ſions étoient agitées par quelque cauſe
„ puiſſante, elles avoient beau ſe ſatisfai-
„ re : au lieu de calmer le cœur, elles
„ ne faiſoient que le mettre à la torture,
„ en l'accablant d'un côté par le dégout,
„ & par le raſſaſiement ; & en l'animant
„ de l'autre par le retour de quelque de-
„ ſir nouveau. J'ai vu quelquefois ce
„ malheureux, en même tems agité par

„ le

„ le ſouvenir de ces fautes paſſées, inſen-
„ ſible à la volupté qui s'offroit à ſes
„ ſens, & effrayé de l'idée de l'avenir.
„ Dans cet état violent, il n'y avoit
„ point d'autre reſſource pour lui, que
„ d'impoſer ſilence à ſes inquiétudes, en
„ réveillant par force ſon gout létargi-
„ que pour le plaiſir, & en étourdiſſant
„ ſa raiſon. Mais, quoi qu'il eut preſ-
„ que réüſſi à éteindre ce flambeau, que
„ ſon Createur avoit allumé dans ſon a-
„ me, je voyois pourtant de tems en
„ tems, en dépit de tous ſes efforts, ſon
„ eſprit s'effrayer d'une ſplendeur ſubite,
„ ſemblable à l'éclair qui ſort d'une é-
„ paiſſe nuée dans une nuit obſcure. Cet-
„ te lumiere devenue afreuſe pour lui,
„ interrompoit ſouvent la ſatisfaction
„ dont il tachoit de jouir, en ſe cachant
„ à ſoi-même ſes propres difformitez.

„ Je vous dirai avant que de finir, que
„ j'ai été préſent encore à la formation
„ d'un Livre nouveau dans l'eſprit d'un
„ Libertin. Je crois que vous ne ſerez
„ pas faché d'entrer dans les principes
„ cachez, dont ſortit cette eſpece de
„ *Phénomene*, & je ne manquerai de vous
„ donner là-deſſus une autrefois toutes

„ les lumieres, que vous pouvez ſouhai-
„ ter. Je ſuis, &c.

„ ULISSE COSMOPOLITE. „

NB. L'Auteur a reçu de France depuis peu quelque livres de ce *tabac miſtérieux & Philoſophique*, & il avertit le public, qu'il en fera uſage, pour diſtinguer les véritables motifs d'avec les prétextes, dans toutes les perſonnes, qui brillent à la cour, dans la ville, & dans les armées.

DISCOURS XXXV.

* Omne tulit *punctum*, qui miſcuit utile dulci.

Celui qui brille dans la pointe *ſait meler l'utile à l'agréable.*

JE viens de recevoir une Lettre qui contient l'Apologie des pointes & des quo-

* *Comme cette Lettre roule ſur les* pointes, *l'Auteur a trouvé bon de mettre au deſſus un vers Latin, qui ſert de* Rébus, *en faiſant alluſion à* Punn, *qui veut dire* Pointe *en Anglois.*

Punica ſe quantis attollit gloria Rebus;

J'ai cru devoir l'imiter par le Vers d'Horace, qu'on voit ici.

quolibets. L'Auteur en plaide la cauſe avec toute l'addreſſe poſſible; & les raiſons, qu'il allegue en leur faveur, ſont les moins mauvaiſes qu'il eſt poſſible de trouver dans un cas de cette nature. Je ſuis bien aize pourtant de voir qu'il ne les défend que comme un ſecours de la converſation.

Pour les quolibets étudiez, & pour les pointes qui ſortent de la méditation, pour entrer dans le public par le moyen de la preſſe, j'avoue qu'en matiere d'eſprit je les regarde comme des crimes impardonnables. Je trouve la même difference, entre celles-ci, & d'autres, qu'on peut appeller des *impromtus*, qu'entre une *rencontre*, & un *meurtre prémedité*.

LETTRE A L'AUTEUR.

„ VOs ouvrages m'ont donné une ſi
„ haute opinion de votre bonne vo-
„ lonté pour le genre humain, que je
„ ſuis ſur, que vous ne ſoufrirez pas,
„ qu'on mépriſe aucun art qui contribue
„ au bien de la ſociété. Depuis long-
„ tems je vois avec chagrin, qu'il n'y a
„ aucune branche du bel eſprit, qu'on

 „ ait

„ ait traité auſſi indignement que les
„ *pointes*; & j'oſe croire, que je m'atti-
„ rerai votre eſtime, en les mettant ſous
„ votre protection, à l'abri de tout ou-
„ trage; Par là je vous procurerai la ſa-
„ tisfaction noble, que ſent un grand
„ cœur en ſecourant les opprimez. Je
„ me flatte de n'avoir pas beſoin d'un
„ plus long préambule pour offrir à vos
„ lumieres mon *Apologie modeſte pour les*
„ *pointes*, dans laquelle pourtant je ne
„ me ſers d'aucune équivoque Sophiſti-
„ que, perſuadé qu'il ne faut pour faire
„ l'éloge de ces heureuſes trouvailles de
„ l'imagination, que le témoignage mê-
„ me de la verité & du ſens commun
„ leurs ennemis jurez.

„ Pour rendre cet *Eſſai* véritablement
„ utile & inſtructif, je fixerai l'*étendue*,
„ & *la nature* de la pointe; j'étalerai les
„ avantages qui en découlent, les vertus
„ morales dont elle eſt le principe, & la
„ propriété qu'elle a de renforcer le
„ corps, & de tranquilliſer l'eſprit.

„ La pointe a été définie ainſi par
„ une perſonne qui apparemment ne l'ai-
„ moit gueres : *c'eſt une eſpece de penſée,*
„ *qui nait de deux expreſſions, qui convien-*
„ *nent dans le ſon, & qui different par*

rap-

„ *rapport au ſens.* Si c'eſt là l'eſſence
„ de la pointe, pouvons-nous en eſtimer
„ trop le mérite ; puiſqu'il eſt certain
„ par cette définition même, qu'elle
„ conſtitue les parties les plus importan-
„ tes du ſavoir? N'eſt-il pas certain, que
„ preſque toutes les diſputes ſavantes
„ roulent plutôt ſur des ſons, que ſur
„ des idées? Toutes les controverſes des
„ Theologiens ne concernent-elles pas
„ les differens ſons, qu'on peut donner
„ aux parolles? Les querelles des Philo-
„ ſophes n'ont-elles pas pour objet de
„ ſimples expreſſions? Et qu'eſt-ce que
„ c'eſt que leurs diſtinctions ſubtiles, ſi-
„ non certains moyens ingénieux de dé-
„ brouiller des *termes equivoques*? Quand
„ on vient de perdre ſon bien dans la ſa-
„ le de Weſtmunſter, on ne s'en prend
„ qu'à l'équivoque habilement miſe en
„ œuvre par quelque Avocat rafiné.
„ Lorſqu'un Monarque viole la foi des
„ Traittez, c'eſt la *pointe ſeule*, qui ap-
„ puie ſes pretenſions. Et telle eſt l'é-
„ tendue de cet art, que quand j'entre
„ dans une Bibliotheque, je ne ſaurois
„ m'empêcher de me dire à moi-même,
„ *quel prodigieux amas de volumes Heriſſez*
„ *de pointes*! Lorſque je vois une troupe

„ de Négotiants, j'admire la multitude
„ des ſectateurs de la pointe; &, en vo-
„ yant l'entrée d'un Ambaſſadeur, peu
„ s'en faut que je ne m'ecrie, *Que la*
„ *pointe a un equipage magnifique! Que le*
„ *Cortege de l'Equivoque eſt ſuperbe!*

„ On peut inférer de ce que je viens
„ de dire, qu'on peut diviſer naturelle-
„ ment les pointes en *ſérieuſes*, & *burleſ-*
„ *ques*. Ce n'eſt que les dernieres dans
„ le fond que je prétens recommander à
„ mes Compatriottes, en expoſant à
„ leurs yeux tous les fruits qu'elles ſont
„ capables de produire.

„ Il eſt certain d'abord, que la poin-
„ te eſt très propre à nous faire entrer
„ dans le génie de notre propre langue:
„ il n'y a rien de plus évident. N'eſt-il
„ pas certain qu'elle fait ſa grande oc-
„ cupation de parcourir toute la langue,
„ pour aller à la chaſſe des mots, qui
„ ſont compoſez des mêmes lettres, quoi-
„ qu'ils expriment une idée differente?
„ Dans cette chaſſe, tout en chemin
„ faiſant, elle fait ſa proie de la juſteſſe
„ & de l'exactitude de l'Ortographe, qui
„ d'ordinaire ne tombent en partage
„ qu'aux gens d'une condition médio-
„ cre, dans le tems, qu'elles échappent

à

„ à la plus haute qualité, & à la plus
„ baſſe Roture. Cet avantage eſt tel-
„ lement conſidérable, que pourvu qu'on
„ puiſſe procurer à la pointe une vogue
„ générale, elle nous épargnera pluſieurs
„ in Folio, dont les Grammeriens à nai-
„ tre menacent nos Neveux, ſi nous
„ continuons à ne pas prendre garde à la
„ vraye maniere *d'épeller*.

„ Les gens d'un ſavoir étendu brillent
„ ſurtout dans cette ſorte de *Bel-Eſprit*.
„ Faut-il s'en étonner? En quoi les ſa-
„ vants ne brillent-ils pas? Si la pointe
„ ne peut pas réüſſir en *Anglois* ils ſont
„ les maitres d'avoir recours au *Latin* &
„ au *Grec*, & je puis dire que j'ai vu
„ des choſes miraculeuſes en ce genre ef-
„ fectuées par le ſecours de ce ſecret.
„ J'ai vu le *François* ſe liguer avec l'*Al-*
„ *lemand*; le *Hollandois* conſpirer avec
„ l'*Italien*; & une pointe, du ſuccès de
„ laquelle le *Grec* deſeſperoit, devenir
„ piquante au dernier point dès qu'elle
„ eut touché à la *Langue Hebraique*. Mon
„ grand ami *Theodore Babel*, pour faire
„ voir l'Etendue de ſes talents commen-
„ ce quelquefois une de ces belles pen-
„ ſées ſous la *ligne* * : il la pourſuit par
„ tous

* *C'eſt à dire par les langues de tous les differens peuples de ces Climats.*

„ Un *eſprit attentif* eſt encore une au-
„ tre qualité caractériſtique des *Sectateurs*
„ *de la pointe*. On le voit clairement
„ dans l'inquiétude de toute une compa-
„ gnie où ils ſe trouvent, lorſqu'elle n'a
„ pas pris garde à quelque mot, du quel
„ dépend le fin d'une de ces ſubtilitez.
„ Ajoutons que la *pointe* demande une
„ conception vive dans l'*Auditeur* qui
„ doit raſſembler dans un inſtant les i-
„ dées les plus incompatibles, & qu'elle
„ ſuppoſe dans l'Auteur une invention
„ fertile & riche, puiſqu'en moins de
„ rien il concentre dans le même *ſon*
„ des *Images*, qui ſemblent ne devoir ſe
„ rencontrer jamais.

„ De mille autres avantages, qui naiſ-
„ ſent de la pointe, je n'en choiſirai en-
„ core qu'un ſeul, ſavoir la *belle humeur*;
„ mais, je trouverai une occaſion naturel-
„ le d'en parler, quand je m'etendrai
„ ſur les effets qu'elle produit ſur le
„ corps & ſur l'eſprit. Je ferai voir à
„ préſent les influences qu'elle a ſur les
„ vertus morales, & je me flatte de m'y
„ prendre d'une maniere ſi forte, & ſi
„ claire, que tous mes Lecteurs devien-
„ dront mes Proſélites.

„ Prémiérement, un diſeur de pointes

„ a le cœur orné de la vertu fondamen-
„ tale nommée *humilité*. Nos adverſai-
„ res mêmes ſont obligez d'en tomber
„ d'accord, puiſqu'ils ſoutiennent arro-
„ gamment, qu'un homme doit avoir
„ des Idées bien baſſes de lui-meme,
„ quand il s'amuſe à des *jeux de mots*.
„ Auſſi puis-je vous aſſurer en conſcien-
„ ce, Monſieur, que jamais je n'ai don-
„ né là dedans par un Principe d'orgœuil,
„ & que je ne ſoupçonne aucun de mes
„ confreres de briguer par ſon talent u-
„ ne place dans le temple de mémoi-
„ re.

„ En ſecond lieu, l'art de faire des
„ *jeux de mots* eſt un des plus fermes ap-
„ puis de cette eſpece de Politeſſe que les
„ anciens ont connu ſous le nom d'*Ur-*
„ *banité*. L'eſſence de cette vertu con-
„ ſiſte dans le deſir de plaire aux com-
„ pagnies où l'on ſe trouve: & quel au-
„ tre deſſein, je vous prie, ont les *di-*
„ *ſeurs des pointes*? Auſſi faut-il avoüer,
„ qu'ils y réüſſiſſent à merveilles. On
„ voit dans nos *aſſemblées pointues* une
„ telle agitation des flancs, un mouve-
„ ment ſi convulſif dans tous les mem-
„ bres, des contorſions ſi plaiſantes, des
„ efforts ſi prodigieux pour ranimer un ris

ex-

„ pirant, qu'un homme, qui n'a que le
„ ſens commun, en eſt dans la derniere
„ ſurpriſe, & qu'il eſt contraint d'a-
„ voüer, qu'il n'a jamais ſenti chez-lui-
„ même quelque choſe de pareil.

„ Mais, ce qu'il y a de plus remarqua-
„ ble, c'eſt que les *diſeurs de pointes* font
„ briller, ſur-tout dans leurs ſéances, la
„ juſtice, la Reine de toutes les vertus.
„ C'eſt là que tout homme joüit avec u-
„ ne liberté parfaite de ce qui lui appar-
„ tient. L'ame eſt d'abord ſaiſie de la
„ joye qui doit lui revenir de chaque
„ bon-mot, & le corps en reconnoit le
„ mérite, par les mouvemens les plus ſi-
„ gnificatifs. Eh! comment cette excel-
„ lente vertu ne régneroit-elle pas parmi
„ des gens, qui ne rendent pas ſeulement
„ juſtice aux mots, mais encore aux ſyl-
„ labes; parmi des gens, où perſonne
„ n'uſurpe le droit d'autrui, & chez leſ-
„ quels chaque membre marque ſon é-
„ quité naturelle, en ſe rejoüiſſant tout
„ autant des bons-mots de ſon voiſin, que
„ de ſes propres ſaillies?

„ On voit aizement par ce que je viens
„ de dire que *l'art de badiner avec les*
„ *mots* doit donner de la force au corps,
„ & de la ſérénité à l'eſprit. Vous de-

vez

„ vez le ſavoir mieux qu'un autre, Mon-
„ ſieur, vous qui dans une de vos feuil-
„ les volantes avez conſeillé à vos Lec-
„ teurs attaquez de la poitrine de fre-
„ quenter ceux de nos freres, qui ſont
„ douez d'une taille maſſive, & d'un vi-
„ ſage en forme de pleine Lune. Vous
„ aviez bien raiſon, Monſieur : notre
„ joye doit produire de grands effets, el-
„ le n'eſt pas de courte durée, & d'ordi-
„ naire nous la remachons le jour aprez
„ nos ſeances, en réfléchiſſant ſur tout
„ ce qui nous a diverti le plus dans no-
„ tre ſociété comique. D'ailleurs, ce
„ plaiſir eſt pur, & ne laiſſe après lui
„ aucune amertume. J'en appelle à tou-
„ tes les perſonnes raiſonnables, ſi l'on
„ peut ſentir la moindre inquiétude, de
„ ce qu'on a excité quelques combats
„ entre les expreſſions & les idées, &
„ s'il n'y a pas mille fois plus d'innocen-
„ ce dans cet amuſement, que dans le
„ plaiſir malin qu'on goute, en inſpirant
„ à ſon prochain un eſprit de vangeance,
„ en affligeant ſon voiſin par des Calom-
„ nies, ou en augmentant ſes richeſſes
„ par la fraude.

„ Pour ce qui regarde la ſanté du
„ corps, je crois pouvoir conſidérer *la*

poin-

„ *pointe*, comme la ſource du plus ſalu-
„ taire de tous les exercices du corps.

„ Les grands eclats de rire nous déga-
„ gent de toutes les mauvaiſes humeurs,
„ & la circulation du ſang aizée & vive,
„ qu'ils cauſent, fournit au flambeau de
„ notre vie une flame égale & pure. Je
„ parle par expérience; comme c'eſt le
„ devoir de tout homme, qui preſcrit
„ des remedes. Un de mes amis, atta-
„ qué d'une fievre opiniatre, le printemps
„ paſſé, après avoir employé en vain des
„ remedes & des charmes, profita à la
„ fin du conſeil que je lui donnai de s'aſ-
„ ſocier à la bande des *diſeurs de pointes*.
„ Il jetta d'abord par la fenetre toute u-
„ ne boutique d'apothicaire, ota de ſon
„ cou un papier Miſtérieux, qui conte-
„ noit le fameux mot *Abracadabra*, &
„ ſimplement à force de badiner ſur ce
„ *terme magique*, il ſe mit dans une peti-
„ te moeteur, qui fut ſuivie d'un agrea-
„ ble ſommeil. Il eſt convaleſcent, à
„ l'heure que je vous parle, & il rencon-
„ tre fort plaiſamment à mon avis, en
„ diſant. qu'il eſt moins redevable à la
„ *poudre des Jéſuites* *, qu'à leur doctrine
„ touchant l'*Equivoque*.

„ Voi-

* *C'eſt le Quinquina.*

„ Voilà, Monſieur, ce que j'appelle
„ *mon Apologie modeſte pour les Pointes.*
„ J'ai été d'autant plus animé à l'entre-
„ prendre, qu'une de nos ſavantes * Uni-
„ verſitez en fait grand cas, & que je ſai
„ de bonne part qu'une Cotterie françoiſe
„ l'a priſe ſous ſa protection. Si cet Eſ-
„ ſai vous agrée, je travaillerai encore à
„ faire l'Eloge du *Rebus*, & du *Quolibet*.
„ J'ai éxaminé la nature de ces ſujets,
„ ſelon toutes les regles de la Philoſo-
„ phie, & j'ai fait une Eſpece d'*arbre*
„ *Porphyrien* de toutes les ſubordinations
„ de ce qu'on peut appeller le *bel-eſprit*
„ *roturier*. Ce ſera peut-être du haut
„ ſtile pour les Dames; mais, en récom-
„ penſe, les galants en tireront occaſion
„ de faire parade de leur ſavoir à la toi-
„ lette des belles.

DIS-

* *Cambridge la Mere nourrice de la pointe.*

DISCOURS XXXVI.

——Prodere tenus, ſi non datur ultra.

Contentons nous d'une partie, ſi nous ne pouvons pas obtenir le tout.

J'Ai parlé, il y a quelques jours de la difficulté, qu'il y a, à s'acquérir le Caractére du véritable *Galant-homme*. Le commun des hommes n'eſt point de ce ſentiment : un caractere ſi beau a été uſurpé par des Petits-maitres bien mis, & les gens de mérite ont été contraints d'y renoncer. Le plus haut dégré où ces derniers puiſſent prétendre eſt la qualité d'*homme de miſe*. Elle demande quelque eſpece d'eſprit, & la magnificence de la parure n'y eſt pas d'une néceſſité abſolue, au lieu que pour mériter le titre de *Galant-homme* il ne faut, outre la dorure & le plumet, que des lumieres ſuffiſantes pour préſenter de bonne grace une boete d'or remplie de Tabac d'Eſpagne. L'*homme de miſe* pourtant doit avoir auſſi ſes petits airs; &, quoiqu'ils ne ſoient pas ſi brillans que ceux du *Galant-*

de mes compatriotes, je me flatterois de cauſer bientôt une prodigieuſe révolution dans les mœurs des habitans de la Grande-Bretagne. Je n'en deſeſpere pas encore tout-à-fait. Peut-être qu'un jour appuié de tout le bon-ſens de notre Ile, je ſatisferai à l'ambition que j'ai d'y produire toute une nouvelle race d'hommes, qui prendront les rangs que la mode a uſurpez juſqu'ici ſous de faux titres. Si mon projet réüſſit, on verra l'*Etudiant* apprendre ſes éxercices, & ſe rendre propre au cõmerce des honnêtes-gens; l'*officier*, & celui qui s'eſt formé par les voyages, lira les auteurs les plus eſtimez; & le Gentilhomme Campagnard ſe partagera entre l'adminiſtration de ſon bien, & une érudition accompagnée de politeſſe. Lorſque ceux, qui brigueront le titre de *galant-homme*, ſe croiront en état de ſubir l'examen, je les addreſſerai à des *Commis* créés exprès, qui m'informeront de leurs qualitez & de leurs manieres, & ſi je ſuis content de quelque *Candidat*, je lui donnerai une *Bulle*, qui le recommandera aux bonnes-compagnies, comme *galant-homme qui a pris ſes degrez.*

Pourvû que mon plan paroiſſe juſte au public, je ſuis ſûr, que plus d'un *galant-*

homme de la façon de la mode ſe condamnera à la retraitte, juſqu'à ce qu'il ſoit en état de mériter mon approbation.

A tout hazard, j'ai déja préparé tout pour l'éxécution de mon plan, & j'ai deſtiné certaines gens à ſe tenir en ſentinelle auprès des auberges, où arrivent les Coches d'*Oxford*, & de *Cambridge*, avec ordre de mener tout droit chez moi les jeunes gens, qui viennent de là, & qui ſont d'une heureuſe Phyſionomie. Je n'y épargnerai pas mes ſoins, quand je ſerois ſûr de ne pouvoir faire de quelqu'un de ces Meſſieurs qu'un *Galanthomme ſubalterne*; perſuadé, que s'il peut arriver juſques là, le commerce du monde en ſera tout au moins un *Cavalier*, *qui ſent ſon bien*. Nous n'entendons dire autre choſe tous les jours, *qu'un homme qui a l'air de quelque choſe*, *un homme qui ſent ſon bien*, *un homme qui a les manieres d'un Galanthomme*; mais les perſonnes, qui ſe ſervent de ces Phrazes ne ſavent pas trop ce qu'ils diſent: on ſent ſeulement, qu'ils veulent déſigner par là des *diminutifs de Galanthomme*, & exprimer les differens degrez de ce caractere. Mon plan fixera le ſens vague de tous ces termes, & délivrera mes compatriotes de la honte de

de les appliquer ſi mal. Si l'on eſt filouté au jeu, c'eſt par un homme *qui a l'air de quelque choſe*: ſi votre argent vous eſt emprunté ſans eſpoir du retour, c'eſt *par un Cavalier qui ſent ſon bien*; & ſi l'on vous débauche votre femme, il y a dix contre un que vous recevrez ce cruel affront d'un *Galanthomme complet*. Il y a même des gens, qui ne ſont ſupérieurs en rien à des Voleurs de grand chemin, qui ôſent s'arroger ce titre, comme il paroitra évidemment par la lettre ſuivante.

LETTRE A L'AUTEUR.

VIEUX BON-HOMME,

„ J'Ai rodé par tout le pais depuis ſix
„ ans, & je me ſuis trouvé dans tous
„ les endroits, où il y a quelque cho-
„ ſe à faire pour un honnête homme
„ brouillé avec la fortune, & doüé du
„ courage & de la fineſſe qui ſont néceſ-
„ ſaires pour mettre à profit la ſottiſe
„ de certaines gens qui ont le cerveau
„ vuide, & la bourſe pleine. On m'a
„ vu dans le *Parc*, à la *Comedie*, & dans
„ les bains d'*Epſom* & de *Tunbridge*; mais,

 „ con-

„ contre toute apparence, j'ai preſque
„ toujours tiré ma poudre aux moi-
„ neaux : le Diable a mis toujours dans
„ mon chemin, quelqu'un de ces mau-
„ dits Philoſophes de votre trempe, ou
„ de ces vieillards ſoigneux, qui mettent
„ plus de verroux à leurs portes, & plus
„ de barres de fer à leurs fenêtres,
„ qu'il n'y en a à la priſon de *New-*
„ *gate*. Tous ceux qui me voyent con-
„ viennent que je *ſens mon bien*; &, de
„ de quelques tours fripons que certaines
„ perſonnes graves m'accuſent, ils a-
„ vouent pourtant que j'ai aſſez l'air d'un
„ *Galant-homme*, & que je parois fait ex-
„ près pour donner dans la vue à quel-
„ que héritiere, & pour la porter à ſe
„ laiſſer enlever. J'aurois bon beſoin, à
„ vous parler naturellement, d'achever
„ une pareille avanture. Je n'ai point
„ été elevé pour les affaires, je ſuis auſſi
„ ignorant qu'un Gentilhomme le doit
„ être, & tout l'argent que mes parens
„ m'ont laiſſé a été troqué contre les fa-
„ veurs du beau-ſexe : en un mot, je ſuis
„ *Chevalier d'induſtrie* de profeſſion. J'ai
„ été aſſez heureux quelquefois pour pui-
„ ſer à diſcretion dans la bourſe de mes
„ maitreſſes; mais, j'ai été toujours trop

„ ge-

„ nereux pour vouloir m'enrichir à leurs
„ dépens : j'ai fait toujours *reſtitution* à
„ l'une de ce que je prenois de l'autre ;
„ & *j'entretenois*, dans le tems que j'é-
„ tois *entretenu*. Il faut que vous ſachiez
„ encore, qu'une certaine intrepidité
„ brille dans toute ma conduite, & que
„ mes regards font baiſſer les yeux à tout
„ ce qu'on nomme d'ordinaire gens de
„ mérite. Je triomphe, quand je vois
„ une petite ſotte rougir dans une aſſem-
„ blée ; & j'inſulte en ſecret à une fille
„ qui répand des larmes, quand elle en-
„ tend un Acteur prononcer avec em-
„ phſe une ſcene, où les ſentimens ſont
„ bien maniez. Je me fais gloire d'avoir
„ perdu toute honte, avant même de
„ voir le fond de mon coffre-fort. C'eſt
„ une impertinente paſſion, & vous di-
„ tes vous-memes vous autres ſavans,
„ qu'elle procede du ſentiment de quel-
„ que imperfection, que nous trouvons
„ en nous. Pourquoi rougirois-je donc
„ moi, qui, de l'aveu de tout le mon-
„ de ai l'air d'un *Galant-homme* ? Com-
„ ment peut-on être charmé de la pu-
„ deur, & ſoutenir en même tems,
„ qu'elle a pour principe, ſinon quelque
„ défaut réel, du moins la crainte mal-

„ fondée de marquer quelque imperfec-
„ tion ? Pour moi, je trouve ridicule
„ d'avoir ſans raiſon une opinion deſa-
„ vantageuſe de ſoi-même, & de ſe ſup-
„ poſer des défauts que l'on n'a point.
„ Quoiqu'il en ſoit, ſi je ne vous déplais
„ pas tel que je ſuis, & ſi vous êtes con-
„ tent de ma perſonne, de mon caracte-
„ re, & de mon bien, je vous prie de
„ favoriſer mes recherches auprès d'une
„ de vos jeunes Dames, n'importe quel-
„ le. Répondez-moi au plus vite, je
„ vous en ſupplie; je ſuis un peu preſſé:
„ la Cour prend le deuil, mon habit noir
„ tombe en lambeaux, & ma meil-
„ leure perruque ne veut plus tenir les
„ boucles. Je ſuis &c.

A mon avis, un homme, qui ſur le grand chemin demande la bourſe le Piſtolet ſur la gorge, n'eſt pas un plus grand ſcélérat, que ces gens qui en faveur de leurs airs cavaliers, qui ne ſont ſoutenus d'aucune qualité eſtimable, ſe fourrent dans la compagnie des gens riches, & leur excroquent une partie de leur bien par fineſſe, ou par impudence. Les *premiers* peuvent avoir pour excuſe quelque deſaſte qui les a ruinez, & une famille

qui

qui manque de pain; mais, d'ordinaire nos Chevaliers d'induſtrie ſe réduiſent à la diſette par leurs infames débauches, & enſuite ils ſe portent aux actions les plus indignes, pour ſubſiſter aux dépens de ceux qu'ils guident vers la route qui les a menez eux-mêmes à leur ruine.

Quelle foule de ces ſortes de gens qui *ſentent leur bien* ne ſe trouve-t-il pas dans cette capitale! Il faut en convenir; c'eſt la faute des gens de mérite mêmes, dont les airs gauches mettent en crédit une impudence cavaliere, qui étouffe les bonnes qualitez des honnêtes gens, qui s'empare hardiment de l'eſtime du public, qui devroit être naturellement la recompenſe de la vertu, & des talents. Un habit de bon gout, un air de vigœur, & une forte doze d'effronterie, ſuffiſent dans ce ſiecle, où l'on ne diſtingue point la réalité d'avec l'apparence, pour conſtituer un *Galant-homme* dans les formes. Il eſt certain pourtant que nous n'aurions jamais atteint à ce dégré d'impertinence, ſi le bel-eſprit ne s'étoit proſtitué parmi nous à plaider la cauſe du vice, & à traitter de galanterie les crimes les plus odieux. C'eſt cet abominable abus d'un talent donné à l'homme, pour embellir

ce qui eſt honnête & bon, qui a ſoutenu, contre le bon-ſens, les choſes les plus contraires à la raiſon, & à la nature. Je me contenterai d'en donner un ſeul exemple. Nous pretendons tous vivre dans un pais Chrétien ; & cependant celui qui ne ſe ſerviroit pas de l'occaſion favorable de commettre un adultere, ou de ſe battre en duel, ſeroit tourné en ridicule, s'il vouloit paſſer dans ce monde pour *Galant-homme*.

DISCOURS XXXVII.

—— *Ægri ſomnia.*

Les Rêves d'un malade.

MOn Correſpondant, qui a acquis la faculté de voyager dans l'Eſprit des hommes, m'a envoyé un détail de pluſieurs découvertes très importantes, qu'il a faites, par le moyen de ſon ſecret. Je les trouve trop inſtructives, pour ne les pas communiquer au Public.

LET-

LETTRE.

„ MONSIEUR.

„ LE 11e. d'Octobre, l'an 1712, a-
„ yant quitté mon corps enfermé
„ ſous la clé dans mon cabinet, je me
„ tranſportai dans un caffé, où s'aſſem-
„ blent les beaux eſprits de cette Ville.
„ J'y trouvai un Eſprit-fort du prémier
„ rang, & je me gliſſai d'abord dans ſa
„ *glande pinéale*. Je voulus commencer par
„ en viſiter les parties les plus élevées, qui
„ ſont le ſejour ordinaire de *l'entendement*,
„ perſuadé que j'y découvrirois un abrégé
„ de tout ce qu'il y a d'eſſentiel dans
„ toutes les ſciences; mais, a mon grand
„ étonnement, je trouvai ce *petit appar-*
„ *tement* tellement étroit, qu'il n'y a-
„ voit pas la moindre place pour un *Mi-*
„ *racle*, pour une *Prophétie*, ou pour un
„ *eſprit ſéparé de la matiere*.

„ Mon ame étant dans cette ſituation
„ y fut trop ſerrée elle même, & je fus
„ obligé de deſcendre un etage plus bas,
„ c'eſt à dire dans l'imagination, où
„ j'appercus de l'étendue de reſte, mais
„ où je crus ſentir un froid preſque in-

„ ſupportable, ſans y découvrir la moin-
„ dre choſe de gai & de réjouïſſant.
„ C'eſt là que je vis la prévention repré-
„ ſentée ſous la figure d'une femme. El-
„ le ſe tenoit dans un des coins de cette
„ vaſte ſalle les yeux fermez, & ſe bou-
„ chant les oreilles de ſes doits. De ſa
„ bouche ſortoit un grand nombre de
„ parolles mal arrangées; mais, pronon-
„ cées avec toute l'emphaze imaginable.
„ A peine étoient-elles lachées, que con-
„ denſées par le froid exceſſif de ce lieu,
„ elles formoient une eſpece de brouil-
„ lard, au travers duquel je crus voir
„ un grand chateau entouré de tous co-
„ tez d'un rempart & défendu d'une tour
„ fort élevée, par les ouvertures de la-
„ quelle, paroiſſoit quantité de cordes,
„ & d'autres inſtruments propres à don-
„ ner la torture. Au pied de cette Ci-
„ tadelle j'apperçus pluſieurs horribles
„ cachots, environnez d'oſſements hu-
„ mains, & la Garniſon me ſembloit com-
„ poſée de certains ſoldats habillez de
„ noir, dont la taille étoit giganteſque,
„ & la figure effroyable. A meſure que
„ j'approchois de cet Edifice, cette ap-
„ parence afreuſe s'évanouïſſoit; & quand
„ je n'en fus éloigné que de quelques
„ pas,

„ pas, mes yeux deſſillez ne virent qu'une
„ Egliſe dont j'avois pris le Clocher, &
„ les cordes qui ſervent à ſonner, pour
„ une tour remplie d'inſtruments deſti-
„ nez à exercer, ſur le corps humain,
„ les cruautez les plus affreuſes. Pour
„ les géans demeſurez qui avoient frap-
„ pé mon imagination, leur taille s'étoit
„ reſſerrée inſenſiblement dans les limites
„ ordinaires de la figure humaine; & je
„ n'aperçus à la fin qu'un petit nombre
„ d'Eccléſiaſtiques, ſur le viſage deſquels
„ régnoit une douce ſérénité. Enfin,
„ les cachots ſe changerent en ſépulcres,
„ & le rempart ne fut plus qu'une foible
„ muraille, qui entouroit un cimetiere,
„ où par ci par là on voyoit quelques
„ os, qui avoient appartenus à des per-
„ ſonnes, mortes paiſiblement dans leur
„ lit.

„ J'étois occupé à me détromper agréa-
„ blement de toutes ces illuſions, quand
„ ma curioſité fut excitée par un bruit
„ épouventable, qui ſe levoit d'un ap-
„ partement plus bas. J'y vis une po-
„ pulace de paſſions aſſemblée d'une ma-
„ niere ſéditieuſe, & je découvris bien-
„ tôt par mille marques ſenſibles, que la
„ cauſe de ce tumulte conſiſtoit en ce

 „ qu'el-

„ qu'elles vouloient ſecoüer le joug, pour
„ établir un *gouvernement democratique*,
„ ou plutôt une parfaite *Anarchie*. Après
„ s'être livrez pendant long-tems au
„ bruit & aux deſordres, elle prêtérent
„ toutes l'oreille à la *Vanité*; qui leur
„ propoſa de lever une formidable Armée
„ de toutes ſortes de *Notions*, qu'elle
„ promit de mener elle-même contre la
„ Garniſon du prétendu chateau, dont
„ l'afreuſe perſpective étoit la cauſe de
„ tout ce tumulte.

„ La propoſition de cette *Amazone*
„ fut écoutée avec un applaudiſſement
„ univerſel, & elle partit d'abord pour le
„ païs des *Idées*. J'y fus auſſi-tôt qu'el-
„ le, & j'y vis une grande multitude de
„ Notions léthargiques & à demi mor-
„ tes, entaſſées confuſement les unes ſur
„ les autres; mais à l'approche de la *Va-*
„ *nité*, elles commencérent à donner des
„ ſignes de vie, à ſe mouvoir, & même
„ à donner quelques marques de vigueur.
„ Il n'eſt pas poſſible de voir des figures
„ plus monſtrueuſes. C'étoient des *Di-*
„ *vinitez endormies*, des *Eſprits corporels*,
„ des *mondes faits par le hazard*, & un
„ nombre infini d'autres Notions payen-
„ nes, qui laiſſoient bien loin derriere el-

„ les

„ les les groteſques les plus biſarres du
„ fameux Calot. Elles étoient accom-
„ pagnées de pluſieurs *Idées chrétiennes*
„ *d'extraction*, mais dont les traits étoient
„ ſi changez, & l'habillement ſi fantaſ-
„ que, qu'il falloit être d'un diſcerne-
„ ment fort éxact, pour pouvoir les diſ-
„ tinguer d'avec les *Notions Payennes*. Il
„ y avoit encore dans cette cohue une
„ grande troupe de fantomes en habits
„ de cérémonie, que je reconnus dans la
„ ſuite pour des Prêtres Idolatres, de
„ pluſieurs peuples différens. A peine la
„ vanité eut-elle pouſſé un cri, que plu-
„ ſieurs *Talapoins*, *faquirs*, *Bramins*, &
„ *Bonzes*, formérent un corps, & ani-
„ merent les autres habitans de ces lieux
„ à ſuivre leur exemple. L'armée ſe mit
„ d'abord en marche. L'aile droite con-
„ ſiſtoit en vieilles Idées Payennes, qui
„ avoient toutes blanchi ſous le harnois;
„ & la gauche étoit compoſée de *Notions*
„ *Chrétiennes*, qui avoient été *naturali-*
„ *ſées* par les autres. On peut dire que
„ par rapport au nombre ces troupes fai-
„ ſoient une armée formidable; mais,
„ la conduite de la *Vanité* étoit ſi préci-
„ pitée, & elles avoient elles-mêmes une
„ averſion ſi invincible pour la *tyrannie*

„ de l'*ordre* & de la *Diſcipline*, qu'on les
„ eut priſes plutôt pour un *Arriere-ban*,
„ que pour des troupes réglées. Tout
„ étoit plein de la plus grande confu-
„ ſion, & elles ne s'accordoient que dans
„ un ſeul point, c'eſt qu'elles avoient
„ toutes les yeux fixez ſur un certain
„ perſonage maſqué, qui ſe tenoit à une
„ petite diſtance de l'Armée, & que par
„ des marques infaillibles je reconnus
„ pour l'*Athéïſme*.

„ Dès que la *Vanité* eut conduit ſes
„ forces dans le vaſte champ de l'imagi-
„ nation, elle réſolut d'attaquer le pre-
„ tendu *Chateau des Geants*, & de paſſer
„ tout au fil de l'épée. L'aſſaut y fut
„ donné avec des cris terribles, mais a-
„ vec le deſordre le plus grand; &, j'en
„ fus ſi effrayé, que je regagnai au plu-
„ tot mon ſéjour ordinaire. Mais, ce
„ qu'il y a de ſurprenant, c'eſt, qu'en-
„ trant quelques jours apres dans la bou-
„ tique d'un libraire, pour voir un cer-
„ tain *diſcours ſur la liberté de penſer*, qui
„ faiſoit beaucoup de bruit dans le mon-
„ de, je découvris ſur le papier un ta-
„ bleau très fidelle de cette armée de
„ notions, & de ce combat donné à la
„ débandade. Voilà, *ſage Mentor*, tout

„ ce

„ ce que j'ai à vous dire aujourd'hui. Je
„ ſuis &c.

„ NB. En entrant dans le ſuſdit *caffé*,
„ je fis le tour de toutes les tables, &
„ je n'y vis pas un ſeul *bon-eſprit*, ni un
„ ſeul *Geométre*.

Il me ſemble que la lettre qu'on vient de voir indique les véritables moyens de guérir la maladie opiniatre d'un *Eſprit-fort*. D'abord ſon entendement a beſoin d'être ouvert, & élargi, afin que ſes idées s'y puiſſent arranger commodément; ce qui ne ſe fera jamais mieux, que par une bonne dozc de *Mathématiques*. En ſecond lieu, pour échauffer ſon imagination, & pour y diſſiper cet épais brouillard de préjugez, qui obſcurcit les objets, & qui les place dans un faux jour, il ſeroit bon de le mener quelquefois dans les bonnes compagnies, & de l'obliger de tems en tems d'aller voir l'Egliſe de près, pour le familiariſer avec elle, & pour lui faire perdre l'horreur, qu'elle lui a inſpirée de loin. Mais, ce que je recommande ſur-tout à ceux, qui entreprennent la cure d'un *Eſprit - fort*, c'eſt de ne rien négliger pour déraciner ſa *vanité*: c'eſt elle qui envoye vers le cer-

cerveau de tous les *Petits-eſprits* ces vapeurs, qui les portent à vouloir ſe diſtinguer par une *ſingularité dangereuſe*.

Mais, ſi ladite *Vanité* s'opiniâtre contre les remedes, ce qui eſt un cas aſſez naturel dans ces ſortes de maladies, il faut tacher d'en detourner le venin, en liant cet *acide* aux *Alcalis* de la Religion. Il eſt bon de faire comprendre au malade, que tous les grands génies de cet âge ont du reſpect pour les choſes ſacrées; que les rapſodies d'un Libertin ne trouvent plus d'admirateurs; & que le nom d'Eſprit-fort, ſemblable à celui de *Tyran*, qui chez les anciens ne ſignifioit, que *Monarque*, a perdu ſa ſignification primitive, & ne déſigne plus qu'un Etre ennemi de l'eſprit & de la raiſon. Enfin, il eſt de la derniere néceſſité de lui faire ſentir, que quoique jadis la nouveauté de ces reveries ait eu quelque charme, pour d'aſſez habiles-gens, elles n'ont plus cette vogue, & que l'irreligion & le blaſphême ont quitté la nobleſſe, pour faire le mérite des Laquais, & des Crocheteurs.

Je me ſuis fait un devoir de prévenir les effets pernicieux, que les diſcours profanes de ces ſortes de gens pourroient pro-

produire ſur l'ame de mes Concitoyens, & je ne manquerai jamais d'oppoſer aux fantômes de leur imagination tout le raiſonnement que je pourrai ramaſſer. J'en ai donné une preuve, en communicant à mes lecteurs, un *Avertiſſement* qu'on m'avoit envoyé, & dans lequel on m'informoit de l'inquiétude, qu'on avoit remarquée dans un *Gentilhomme étranger* pendant ſa derniere maladie; *inquiétude* fort contraire à ſa *Doctrine*, qui l'obligeoit a être extrememement *drolle* à l'approche de la mort. Cet Avertiſſement vient d'être combattu par un autre Avertiſſement, auquel on a accordé une place dans la Gazette appellée le *Poſtillon*. Il eſt contenu dans ces termes.

„ Comme dans la feuille volante ap-
„ pellée le *Mentor moderne*, on a inſéré
„ un Avertiſſement touchant M. D.
„ Membre de l'Académie Royale des
„ Sciences de Paris, Auteur d'un Livre
„ intitulé *Penſées ingenieuſes de ceux qui*
„ *ſont morts en plaiſantant*, &c., & que
„ dans le dit Avertiſſement on avance,
„ que ce *bel Eſprit n'a pas été de fort bon-*
„ *ne humeur pendant le cours de ſa derniere*
„ *maladie, & qu'il n'a été plaiſant, que*
lorſ-

„ *lorſqu'il a commencé de ſe porter mieux*;
„ il eſt juſte d'aſſeurer au public que le
„ dit Auteur n'a pas donné la moindre
„ marque d'inquiétude à l'apparence
„ d'une mort prochaine, & qu'au con-
„ traire il a attendu ce moment fatal a-
„ vec une conſtance digne d'un Philoſo-
„ phe intrépide : ce qui paroit évidem-
„ ment, par un petit poeme, qu'il a
„ compoſé dans les momens où ſa mala-
„ die lui donnoit quelque rélache.

Ce que j'ai à repondre à cet *Avis*, c'eſt qu'il ne détruit en aucune maniere le mien. J'ai ſoutenu, que cet Auteur n'étoit pas de *belle humeur pendant ſa maladie*; & l'on prétend me donner un démenti, en aſſurant qu'il a fait des vers, *quand ſa maladie lui donnoit quelque relache*, c'eſt à dire, quand il ſe portoit mieux. D'ailleurs, j'avoue que ce fait me ſera ſuſpect, juſqu'à ce que je voye les vers en queſtion. Ce n'eſt pas tout; je ſuis réſolu de n'y pas ajouter foi, que le fait ne ſoit atteſté par *la Garde du dit malade*: & même alors il me reſtera quelque petit ſoupçon, à moins que la dite Garde ne ſoit mere de famille, & de bonnes mœurs généralement reconnues.

Je

Je ne prétends pas me laiſſer détourner du véritable *état de la queſtion*. Si l'auteur, dont il s'agit, n'a pas compoſé les vers dans les accez même de ſa maladie, il n'y a rien d'extraordinaire dans ce *Phénomene*; cette action n'a rien de Héroïque, ni de propre à appuier ſes beaux dogmes ſur cette matiere.

Si la belle humeur convient naturellement à une perſonne moribonde, c'eſt une queſtion qui eſt du reſſort des Théologiens. Pour le *bel eſprit Etranger*, il tire toutes ſes autoritez de Lucrece, du Comte de Rocheſter, & du fameux M. Dryden, qui n'étoient pas gens à croire qu'il ne faut rien avancer ſans preuve, & qui ont prétendu accréditer leurs opinions, en ſoutenant, & en jurant même, qu'il falloit être extravagant pour ne les pas admettre. S'il faut de néceſſité qu'un homme ſoit *facétieux* à l'approche de la mort, je m'étonne de ce que la plus part des Sectaires de cette doctrine ne commencent pas déja à faire quelque proviſion de penſées plaiſantes. Juſqu'ici rien n'eſt plus ſec & plus triſte que leurs ouvrages, & tout ce que nous avons vu de leur façon nous fait languir ſeulement après leurs Oeuvres Poſthumes.

DIS-

DISCOURS XXXVIII.

Non miſſura Cutem niſi plena cruoris Hirudo.

L'Hirondelle s'attache à la peau, & ne lache point priſe, qu'elle ne ſe ſoit remplie de ſang.

NOtre *apprentif Courtiſan* M. Thomas nous fit l'autre jour un Conte, qui rouloit ſur certaines perſonnes fort connues dans la famille, & il s'y prit d'une maniere ſi naturelle & ſi vive, que nous en fumes tous charmez. Son Frere Guillaume le Juriſconſulte l'écouta ſur-tout avec un plaiſir ſenſible, & quelques jours après donnant chez lui une bouteille de vin à quelques uns de ſes camarades, il les régala de ce Conte, qu'il appella lui-même *très divertiſſant*. Je ne ſai s'il fut porté à ce récit par un motif de *vaine gloire*, ou bien par uu motif d'*hoſpitalité*; mais, je ſai bien que je tremblai de ſon entrepriſe, & que je ne fus nullement étonné de le voir finir, ſans que perſonne de la compagnie parut ſentir le fin de cette Hiſtoire. Le pauvre garçon en fut fort étonné lui-même; &, examinant tous

tous les visages avec un souris forcé, *Eh! comment donc, Messieurs*, dit-il, *vous voilà bien serieux! C'étoit pourtant un Conte admirable, quand on me l'a fait?* Etant de retour chez moi, je me jettai dans une profonde méditation sur les Contes, & comme je n'ai rien si fort à cœur, que le bien de ma patrie, je résolus de ramasser quelques préceptes sur un sujet si étendu, & qui influe si fort sur les plaisirs du public.

Je croi fort qu'il faut *naitre Conteur*, comme il faut *naitre Poete*. Il y a de certaines gens, qui ont une disposition d'esprit si singuliere, qu'ils considerent les objets d'un autre point de vue, que tout le reste des hommes, & sur-tout, que les gens naturellement graves, & serieux. Ceux, qui joignent un enjouement naturel à une imagination vive, doivent naturellement avoir le talent de representer les choses de la même maniere, dont ils en ont été frappez eux-mêmes; & un esprit grave, qui a été choqué de quelque accident bisarre de la vie humaine, le goutera dans un conte bien narré, où l'on lui cache tout ce qui en peut paroître desagréable, en ne ramassant que les circonstances propres à égayer

gayer l'imagination. Il s'en ſuit que les *bons contes* n'ont pas leur ſource dans une *eſpece d'art*, mais dans un *certain tour d'eſprit*, dont on n'eſt redevable qu'à la nature, & que le *génie* y contribue moins que l'*humeur*. Je ſoutiens même que generalement ils ne réüſſiſſent pas, à moins qu'une geſticulation naturelle dans le corps du Conteur, ne réponde avec juſteſſe à l'action, qu'il dépeint, & aux ſentimens qu'elle doit exciter dans le cœur.

Je ſay bien qu'il faut de néceſſité un air grave pour relever certains contes, dont on veut rendre la fin ſurprenante; mais, cette regle n'eſt nullement generale, & il eſt fort ſouvent d'une neceſſité abſolue d'aider un conte, & de le ſoutenir par les changemens de la Phyſionomie, & par un geſte naturel & comique. J'oſe avancer même, que le *ſuccès* dépend quelquefois de la figure du conteur, & de l'arrangement particulier des traits de ſon viſage. Je n'en veux d'autre éxemple, qu'un gros goguenard de mes amis. J'avoue, que bien ſouvent j'ai été jaloux de la proſperité de ſes contes, qui dans un caffé bourgeois le faiſoient paſſer pour un *bel-eſprit* dans les formes, & pour l'homme du monde le plus propre à faire

rire

rire toute une compagnie. Je ne pouvois pas m'empêcher moi-même de rire à gorge déployée de ſes recits, quoi qu'en les examinant de près, je les trouvaſſe pour la plûpart, plats & inſipides. Ce n'eſt même qu'après une profonde méditation que j'ai découvert que ſon *eſprit* n'avoit pour baze que l'agitation impetueuſe d'un gros ventre, & le mouvement convulſif de deux joues groſſes & bourſouflées. Mais, qu'eſt-il arrivé? Le pauvre homme a eu depuis peu pluſieurs accès de fievre, qui l'ont privé en même tems de ſon *embonpoint* & de ſa *réputation*; & il lui faudra plus de trois mois pour réparer ſon *eſprit*, qui renait avec ſa ſanté dans la proportion la plus éxacte. Il recommence pourtant à être paſſablement *drolle*, & peut être qu'au commencement de Juillet, il ſera déja aſſez enfoncé dans la matiere, pour avoir de l'eſprit comme un Ange.

Ceux qui ſont de cette maniere favoriſez de la nature, ſont un peu ſujets d'ordinaire à faire parade de leurs talens avec trop d'oſtentation; & je voudrois bien, que pour l'amour d'eux-mêmes, ils euſſent un peu plus d'humilité. Je leur conſeillerois, de ne jamais produire un conte,

te, qu'il ne ſorte naturellement du ſujet de la converſation, & qu'il ne ſerve à y répandre un nouveau jour. Ils feroient bien encore de laiſſer là tous contes uſez: quelque tour qu'on leur donne, ils fatiguent; & il ne doit être permis tout au plus que de les rappeller à une compagnie, par maniere d'alluſion à ce qui s'y dit.

Pour les Contes qui ont encore les graces de la nouveauté, je croi qu'il ne faut leur donner l'eſſor qu'après avoir tracé un Caractere éxact de perſonnes, qui en ſont pour ainſi dire les Heros. On ne ſauroit s'intéreſſer dans les actions de ceux que l'on ne connoit pas, & il eſt conſtant que les récits les plus communs, qui roulent ſur des perſonnes connues font plus de plaiſir que les bons mots les plus fins. qu'on nous rapporte, comme ſortant d'un caractere qui nous eſt étranger. Un petit tableau de la figure ou de l'habillement de quelqu'un ſuffit pour intéreſſer l'auditeur pour une perſonne qu'il peut s'imaginer comme préſente à ſes yeux; ſur tout lorſque cette figure & cet habillement influent ſur le *ſujet*. Je me ſouviens par éxemple, que Thomas Lizard, après avoir diverti

ſes

ſes ſœurs d'un *Conte*, où il s'agiſſoit des compliments d'un vieillard extrémement façonnier, avoua naturellement que ſon récit n'auroit rien valu, s'il avoit donné au chapeau du vieux Complimenteur un bord moins large d'un ſeul pouce.

Autre talent très néceſſaire dans un homme qui veut briller par de Contes: il doit ſavoir finir à propos, & d'une maniere brillante & vive. C'eſt en ceci qu'un Conte reſſemble à une piece de Théatre, ou ſi l'on veut à une Epigramme, où tous les vers doivent, pour ainſi dire éguiſer la pointe, qu'il faut faire partir comme un éclair. Sans ce ménagement délicat, un Conte reſſemble à certains moutons de l'orient, qui trainent après eux une queue ſi peſante. Y a-t-il rien de plus fade, je vous prie, qu'un *Conteur*, qui par quelques penſées vives, a mis les gens dans l'attente de quelque choſe de merveilleux, & qui étendant trop ſa matiere eſt obligé de finir par un: *voilà tout*.

Si le choix éxact d'un petit nombre de circonſtances qui portent coup eſt l'ame d'un conte, on peut dire qu'un recœil vague de circonſtances qui ne font rien à l'affaire en eſt *la mort*, ou du moins le

ſommeil. Les gens d'âge ſur-tout ſont inſupportables à cet égard; le pauvre Mr. Fadel par exemple. Il n'eſt plus; & c'eſt dommage. Il étoit parfaitement honnête-homme; mais, qu'il étoit ennuieux en fumant ſa pipe! Elle paroiſſoit être une ſource inépuiſable de contes. Ce bon homme étoit un repertoire de *dates*, & de *noms*: il ſavoit à merveilles, quels plats il y avoit ſur la table aux noces de Monſieur un tel, & dans quel foſſé ſon beau cheval bai ſe démit la jambe gauche; il vous diſoit, dans quel pré ſon valet Jean...non pas, c'étoit *Guillaume*, fit lever ce lievre, qui donna tant de peine à ſes chiens. C'étoit encore le prémier genie du monde, pour ſe démeſler dans un labyrinthe d'alliances, & pour vous dire au juſte, ſi une choſe étoit arrivée à la fin d'*Août*, ou bien au commencement de *Septembre*. Ajoutez qu'il avoit un merveilleux talent pour les digreſſions, & qu'il en abuſoit cruellement. Si par hazard il faiſoit mention de quelque homme diſtingué, c'étoit d'abord le ſujet d'une longue Epiſode, qui en fourniſſant la même occaſion produiſoit encore le meme effet; & de cette maniere ſes contes reſſembloient à des

Oi-

Oignons, qui ne consistent qu'en *enveloppes*. Il me rappelloit toujours dans l'esprit ce que rapporte le Chevalier Temple de certains Conteurs de profession, qui se trouvent dans le Nord de l'Irlande, & qui pour une somme modique endorment ceux qui les louent par des Histoires de Geants, & de sorciers. Ils sont obligez de pousser toujours leurs contes sans s'arreter ; &, lorsqu'on s'eveille, après un bon sommeil de trois ou quatre heures, on est sûr de les entendre encore suivre le fil de la narration.

La derniere fois que je vis mon ami *Fadel*, il me rendit le même service gratis. Comme il étoit deja dans la troisieme heure qu'avoit duré son récit, & qu'il se complimentoit sur la fidélité de sa mémoire, il m'entendit de la meilleure grace du monde ronfler dans mon fauteuil. Il prit mon sommeil pour un cruel afront, & ne me l'auroit jamais pardonné, si je ne l'avois appaisé par une espece de bon-mot ; *amnistie generale, mon cher ami*, lui dis-je : *vous avez votre foiblesse, & moi la mienne*.

De tous les defauts des *Conteurs*, il n'y en a pas de plus insupportable selon moi, que l'impertinence d'enchainer les

uns aux autres une vingtaine d'Hiſtoires, qui par elles mêmes n'ont pas la moindre liaiſon. C'eſt par là, que le Chevalier Henry Pandolf, ſecondé par ſon grand benêt de fils, fait ſouvent enrager Myladi Lizard. Il a un certain paquet de Contes, qu'il déploye toutes les fois que nous allons lui rendre viſite. Je crois qu'il nous retient exprès à ſouper, le Traitre, pour nous joüer ce tourl-à. Après nous avoir parlé de quelques intrigues galantes de la vieille Cour, dont il ne nous veut pas dire ouvertement, qu'il a été le héros, & qui ſont tout ce qu'il y a de plus divertiſſant au monde, ſon fils le pouſſe doucement du coude, *Eh! je vous prie, Mon Pere*, lui dit-il, *contez nous un peu, là... de ce ſpectre dans la Forêt...* Le bon-homme ne demande pas mieux, & à peine a-t-il joüi à ſon aiſe de quelques éclats de rire forcez, dont on a honoré ſon Conte, que ſon fils en riant plus fort que les autres, lui dit de nouveau, *Ah! mon Pere, dites un peu à ces Dames le tour que vous joüates à ce Voleur... vous ſavez bien... Parbleu*, répond le Chevalier en ſe frottant la tête, *pour celui-là je l'ai preſque oublié; mais, c'eſt bien le plus drolle d'avanture...* Il

ne

ne s'en reſſouvient que trop; & ce conte eſt encore ſuivi de dix autres, qu'il nous a fait deja avant le Regne de Guillaume trois, dans les mêmes termes, & ſans les aſſaiſonner de la moindre varieté.

J'aurois tort de paſſer ici ſous ſilence le compliment ingénieux qu'il fait à Mylady Lizard quand il dine chez nous. *Pour cela, Madame*, dit-il, avec un chagrin affecté, *j'ai bien perdu en reſtant ſi longtems à table chez vous. Et quoi donc?* lui répond Mylady. *Eh mais, Madame*, replique-t-il, *j'ai perdu chez vous un appetit admirable.* Là deſſus ſon Fils ſe tient les côtez à force de rire, en ſignifiant aux Demoiſelles, par un Clin d'œuil myſtérieux, que ſon Pere a de l'eſprit comme un Démon. Voilà déjà la trente-troiſieme fois que le Chevalier nous attrappe de cette maniere; & franchement, je n'y ſaurois plus tenir.

Comme je conſidere les contes qui ſont donnez à propos, & qui n'ont rien de contraire aux bonnes mœurs, comme un ſoutien, & un ornement de la converſation, je ne puis que combattre l'extravagante ſageſſe de ces eſprits ſombres, qui dedaignent tout diſcours, qui ne roule pas ſur les matieres les plus importan-

tes. Ils éxaminent tout à la rigueur, & ils découvrent la malignité d'un menſonge formel dans un conte un peu embelli. Je ne trouve pas moins impertinente une autre eſpece de gens ridiculement graves, qui ont contracté la ſotte habitude d'écouter de l'air le plus ſérieux les choſes les plus eſſentiellement plaiſantes, & qui au lieu de rire d'un bon conte nous diſent : *& bien, Monſieur, . . . & puis* ? Les gens d'eſprit devroient ſe traitter mutuellement avec plus d'humanité : on y trouveroit ſon compte de part & d'autre ; car, c'eſt une regle certaine, que ſi vous trouvez de l'*eſprit* à quelqu'un, il ne manquera pas de vous trouver du *jugement*.

DISCOURS XXXIX.

Effutire leves indigna Tragedia verſus
Ut feſtis Matrona moveri juſſa diebus ;

La tragedie doit avoir la même averſion pour un indigne badinage, qu'une Dame Romaine qu'on oblige à danſer dans un jour de fête.

JE remarquai, il y a quelque tems, certains mouvements extraordinaires dans notre

notre famille. Madame fourioit à ſes filles & leur parloit à l'oreille, en déclarant ouvertement que *M. Ironſide* ne ſeroit pas du ſecret. Je ſavois bien que j'étois le maitre d'y entrer par le moyen de ma chere *Brillante*; mais, je ne voulus point tendre des embuches à ſa probité, quoiqu'il ne s'agît que d'une bagatelle. Cependant, elle a eu pour moi la bonté obligeante, de m'inſtruire de tout, dès qu'elle a pu le faire en conſcience, & elle m'a envoyé ce matin de bonne heure la lettre ſuivante.

MONSIEUR,

„ MOn Frere Thomas nous a mené
„ hier à la comedie, pour ſatis-
„ faire la curioſité que nous avions tous
„ de voir repreſenter *Caton*; & pendant
„ toute la ſoirée il ne nous a pas aban-
„ données un ſeul moment. Il faut, s'il
„ vous plaît, que vous veniez au logis
„ au plutôt; car, nous aurons ce matin
„ des diſputes terribles, ſur les Caracte-
„ res de cette piece. Durant toute la
„ repréſentation j'étois pour *Marcie* fille
„ de Caton, qui a aſſez de force d'eſprit
„ pour cacher au Roi Juba la vive ten-

„ dreſſe, qu'elle a pour lui, par ce qu'el-
„ le trouve les ſentimens de ce Prin-
„ ce peu convenables à l'état de ſa pa-
„ trie, & de ſa maiſon. Mais, j'ai cru
„ remarquer dans la ſuite, que mon ad-
„ miration pour elle étoit due en partie
„ au reſpect que m'inſpiroit la preſence
„ de ſon Pere. C'eſt a préſent *Lucie*
„ qui eſt mon perſonage favori. Vous
„ me direz tantôt ſi j'ai tort: Il me ſem-
„ ble que non. Vous ſavez qu'Elle ai-
„ me Portius, & qu'elle en eſt tendre-
„ ment aimée. Ce Portius eſt, comme
„ vous ſavez, l'Héritier de cette illuſtre
„ famille; mais, elle n'a pas inſpiré
„ moins d'amour à l'autre fils de Caton.
„ Elle eſt maitreſſe du choix, & la ſeu-
„ le crainte de porter le trouble & la
„ diſcorde, dans la maiſon du grand dé-
„ fenſeur du Sénat, l'empeche de ſe dé-
„ clarer: elle ne veut pas devenir heu-
„ reuſe en deſeſperant *Marcus*, & aux
„ depens de la tranquillité de la famille
„ de Caton. Ce ſentiment me paroit
„ bien plus délicat, que celui qui force
„ Marcie à differer ſon bonheur juſqu'à
„ la fin des calamitez publiques. Je ne
„ juge de ces ſortes de choſes qu'en
„ tremblant, & je n'en veux décider,

„ que

„ que lorſque vous m'aurez communiqué
„ là deſſus vos lumieres. Je ſuis &c.

„ MARIE LIZARD.

Il n'en falloit pas tant pour me faire courir au plus vîte chez Mylady Lizard. J'y trouvai mon bon ami Thomas avec la Tragedie à la main, & je remarquai dans l'air de preſque toute la famille, une joie, qui avoit quelque choſe de noble, & de ſublime. Tout le monde me parloit à la fois; &, avant que je puſſe gagner mon fauteuil, Mylady elle même s'empara de moi, en déclamant d'un air majeſtueux cet éloge magnifique que *Juba* fait du mérite de *Marcie*.

Ce n'eſt pas un accord de Couleurs & de
Traits,
Où le cœur de Juba ſe livra pour jamais.
La beauté la plus vive à nos yeux familiere
Perd bientoſt tout l'eclat de ſa ſplendeur pré-
miere:
Sans effet elle s'offre à nos ſens emouſſez,
Le cœur la ſentit trop, pour la ſentir aſſez.
Martie eſt pourtant belle. Ah! grands Dieux
qu'elle eſt belle!
Mais, ce n'eſt pas, Syphax, ce qui me char-
me en elle.

De cent mâles vertus c'eſt un noble abrégé,
Des foibleſſes du ſexe un eſprit dégagé.
De graces embelli ſon Pere en elle brille,
Et c'eſt le grand Caton, que j'adore en ſa fille.

J'allois dire ce que je penſois de ce portrait, quand la tendre Cornélie, m'arrêtant par le bras, ſe mit à prononcer les vers ſuivans d'un ton de voix le plus doux, & le plus inſinuant qu'il ſoit poſſible de s'imaginer.

C'eſt ainſi qu'un Ruiſſeau, dont les flots tranſparens,
Sont troublez du limon qu'entraincnt les torrens,
D'un pas précipité s'éloigne de ſa ſource.
Mais lui-même bientôt il s'épure en ſa Courſe,
Ce fidelle miroir ſe débrouille à la fin,
Et montre un nouveau Ciel dans ſon paiſible ſein.

Je crus qu'au moins alors on me permettroit de m'aſſeoir; mais je me trompois fort: *Brillante* ſe ſaiſit de moi à ſon tour, & je l'entendis avec la plus grande ſatisfaction, appuier ſon admiration pour

pour Lucie, par ces vers que l'Auteur met dans la bouche de Portius.

Entre un Rival & moy Lucie eſt ſuſpendue,
Elle me deſeſpere, & ſa raiſon me tue.
Mais, grands Dieux! quel Rival! Un frere malheureux.
Admirons en Lucie un cœur ſi genéreux.
Ce coup fatal qui part de ſa vertu ſublime,
Pour elle, en m'accablant, augmente mon eſtime:
Sa beauté, que relêve un ſentiment ſi beau,
A ſes rares vertus prête un éclat nouveau.

Après avoir été attaqué de cette maniere par les Dames tour à tour, je trouvai à la fin le loiſir de prendre ma place, tandis que mon ami Thomas qui, tout courtiſan qu'il eſt, ne ſait trouver la gloire de ſon Prince, que dans le bonheur de ſa patrie, prononçoit avec emphaze ces admirables Paroles de Caton.

Oui, défendons ces droits, Intrépides amis,
Que nos braves Ayeux ont juſqu'à nous tranſmis;
Ces genereuſes Loix, ces Loix, que d'âge en âge
Leur valeur a ſauvé d'une infame eſclavage.

Ce dépôt dans nos mains eſt-il en vain placé,
Ineſtimable fruit de tant de ſang verſé?
Non. Par le même effort tachons d'appuier
Rome,
Que pour la renverſer fait l'orgœuil d'un
ſeul homme;
Et, s'il faut qu'un tel bien ſoit perdu pour
nos Fils,
Par un noble trépas payons leur-en le prix.

Pendant que la vertu de Caton échauffoit de cette maniere la plus grande partie de notre famille, *Annabelle*, dont le Caractere m'a déjà été ſuſpect il y a longtems, gardoit le ſilence, & ſembloit inſulter par un petit ſouris malin à l'émotion extraordinaire des autres. Pour la fine Mademoiſelle *Babet*, qui malgré ſon indolence apparente penſe plus que nous tous, elle paroiſſoit n'avoir pas fait la moindre attention à la piece même, & ſe contenta de nous dire, que les habits de *Juba*, & de *Syphax*, étoient fort bien imaginez.

L'amour de la vertu, que cette excellente Tragédie a excité dans les cœurs, eſt une preuve évidente de l'utilité du théatre, s'il étoit bien dirigé. Il n'y a point de milieu ici; la force de l'action

Thea-

Theatrale eſt telle, que ſelon le jour qu'elle répand ſur le vice, ou ſur la vertu, elle eſt maitreſſe abſolue de diſpoſer des mœurs de toute une Nation; &, par conſéquent, il faut fermer la Comédie, ou la gouverner ſagement. Des Harangues, ou des ſermons, ſoufrent toujours quelque choſe du Caractere des perſonnes qui les compoſent. Les Hommes aiment ſi peu à réflechir ſur des véritez mortifiantes pour eux, qu'en éxaminant la conduite de ceux qui plaident devant eux la cauſe de la vertu, ils manquent rarement à ſe fournir de quelque prétexte plauſible, pour continuer à donner un libre cours à leurs paſſions favorites. D'ailleurs, nous haïſſons les gens, qui nous accablent directement de leçons & de reproches, comme *du haut de leur ſavoir, & de leur vertu.* Il n'y a rien de ſemblable dans l'inſtruction, qui ſort du théatre: Les Acteurs ne nous inſpirent, ni envie, ni haine; & l'on eſt inſenſiblement gagné par les actions, & par les diſcours, de ces Héros *repréſentatifs*, qu'on ne regarde, ni comme rivaux, ni comme ſupérieurs. Le tableau d'un beau caractere, dont on croit poſſéder une partie, nous cauſe une douce ſatisfaction, &

nous encourage à le perfectionner dans nos cœurs, ſans être troublez dans ce deſſein par l'idée de quelque perſonne vivante, qui porte cette vertu à un plus haut dégré, que nous.

Je debitois des réfléxions à peu près ſemblables, chez Mylady Lizard, à l'occaſion de ce qui venoit de ſe paſſer chez elle, quand jettant un regard ſevere ſur *Annabelle*, & ſur Mademoiſelle *Babet*, elle ſe mit à dire, qu'il n'y avoit que les préventions ridicules de la mode, qui puſſent rendre une perſonne inſenſible aux beautez de cette *piece*. Enſuite, faiſant alluſion, à quelque choſe qui ſe paſſoit apparemment dans ſa famille à mon inſçu, elle prononça d'un ton ferme & élevé ces vers de la Tragédie en queſtion:

Quand le foible devoir balance le deſir,
Une femme eſt perdue : Héſiter, c'eſt choiſir.

DIS-

DISCOURS XL.

Non his juventus orta parentibus
Infecit æquor ſanguine Punico. HORACE.

Ce n'étoient pas de jeunes gens, comme les nôtres, qui ont ſoutenu l'Empire Romain.

JE ne croi pas avoir ſenti de mes jours une pitié plus vive, que celle qui vient d'etre excitée dans mon cœur, par une lettre que j'ai receue d'une Démoiſelle, qui n'a pas encore dix-neuf ans. *Que deviendrai-je?* dit-elle, *ou fuirai-je? Il me trompe, il me deshonore, il m'abandonne.* Au reſte, il n'y a rien de particulier dans l'Hiſtoire de ſes malheurs; & la licence, qui regne deſpotiquement dans notre âge, en a rendu tous les incidents très communs. L'amant, qui a immolé cette pauvre victime à ſes deſirs criminels, eſt d'une fortune trop conſidérable pour que la pauvre demoiſelle dût jamais eſperer d'en faire ſon Epoux. Malheureuſement ſa vanité s'eſt liguée, contre elle, avec la fourberie de ſon amant. *J'ai de l'eſprit, & de la beauté,* ſe diſoit-

ſoit-elle apparemment; *& le mérite d'une maitreſſe peut faire paſſer un honnête homme par deſſus la naiſſance, & la richeſſe. D'ailleurs eſt-il naturel que j'évite le commerce d'un homme de qualité, ſimplement par ce qu'il eſt homme de qualité? Et y a-t-il du crime à vivre avec lui avec la même liberté innocente, dont j'agis avec les jeunes gens de ma condition? Mes compagnes condamnent ma conduite; je le ſais: mais, ce n'eſt uniquement, que par ce qu'elles regardent d'un œil d'envie l'eſtime, dont ce jeune Seigneur m'honore.*

Voilà le piege preſque inévitable, que la jeuneſſe, & l'amour-propre tendent avec trop de ſuccès à de pauvres filles qui ne ſont pas entourées, pour ainſi dire de la vigilance d'un Pere, & d'une Mere, & qui n'ont aucun ſecours à attendre de la protection de parents accreditez. Elles raiſonneroient bien autrement, ſi elles connoiſſoient comme moi l'inſolence, qui accompagne une grande fortune, & qui devroit leur inſpirer la derniere horreur.

C'eſt cette fortune, qui dans l'eſprit dereglé du genre-humain decide de la vertu, ou du vice, qu'on doit trouver dans une action. Une action eſt criminelle;

nelle, ſi elle eſt commiſe par un homme de rien : c'eſt une galanterie, ſi elle a pour auteur une perſonne d'un rang diſtingué. Si cette propoſition paroit outrée à quelqu'un, il m'avouera du moins, que ſans la fortune, l'innocence eſt deſtituée de tout ſecours, & qu'avec elle l'oppreſſion & la Tyrannie peuvent ſe promettre une parfaite impunité. Une raiſon de cette force devroit porter toutes les jeunes filles d'une médiocre condition à éviter abſolument tout commerce avec des gens, dont les trahiſons peuvent trouver un aſyle dans leur bien & dans leur rang; à des gens qui mettent dans leur parti la mode, & les ſentimens bas d'un peuple, qui bien loin de vanger l'honneur d'une fille abuſée la chargera de toute l'infamie du crime. La perſonne, qui a reçu un affront ſi cruel, s'attire un profond mépris, tandis que ſon perfide amant eſt toujours ſur le même pied dans le monde, & qu'il eſt également bien reçu chez le beau ſexe même, à qui ſa preſence n'inſpire pas ſeulement la moindre indignation.

Ce qu'il y a de plus triſte dans ces ſortes de deſaſtres, c'eſt qu'ils tombent d'ordinaire ſur les perſonnes, qui ont le plus d'a-

d'agrément, & de mérite : ſouvent les plus nobles diſpoſitions à la vertu, ſervent de piege à une fille, & la font donner dans le vice, pendant qu'une humeur farouche, un défaut d'eſprit & de politeſſe, entourent la vertu des autres, s'il m'eſt permis de parler ainſi, d'un rempart imprenable.

En écrivant ceci, j'ai devant moi la triſte lettre de la demoiſelle en queſtion, & j'y découvre avec la plus forte compaſſion, que toute dupée qu'elle eſt, elle n'eſt pas encore deſabuſée ſur le caractere de ſon amant. *Je lui connois*, me dit-elle, *un cœur ſi genereux, & ſi ſenſible, que s'il liſoit dans votre feuille volante quelques réflexions ſur ce ſujet, il rougiroit de ſa conduite, & que je crois fort qu'il rentreroit en lui-même.* Pauvre Demoiſelle!

* *Céſar rougir ! N'a-t-il pas vu Pharſale?*

Un homme, qui n'a pas honte de commettre la trahiſon la plus noire, rougira-t-il quand on expoſera à ſes yeux une image de ſa conduite? Sera-t-il touché d'un recœuil de réfléxions ſur cette matiere

* *C'eſt un vers du Caton Anglois.*

tiere, & d'un petit diſcours ſur la volupté, fait par un vieillard qui n'y eſt plus ſenſible. En ſera-t-il touché, *lui*, qui a été capable de dreſſer tout un plan de fourberies, & qui abſent de ſa maitreſſe s'eſt laiſſé échapper comme par hazard des éloges de la fidélité & du deſintéreſſement, afin qu'étant rapporté à ſa dupe ils facilitaſſent la ruine de ſon honneur; lui, qui a employé plus de tems à faire réüſſir ſon infame deſſein, qu'il ne lui en eut falu pour ſe perfectionner dans un utile ſcience; Enfin lui, qui a pu s'étourdir ſur la probité, ſur l'honneur, & ſur la conſcience, uniquement pour jouïr de quelques inſtants agréables?

Qu'on ne s'imagine point, que celui, qui triomphe de la pudeur d'une fille bien élevée & dont le cœur n'eſt pas gâté, ſoit entrainé dans ce crime par la fougue ſubite d'une paſſion qu'il n'a pas le loiſir de maitriſer. Ce n'eſt point la fragilité humaine, qui l'y porte comme malgré lui: Il gagne le terrain pas à pas, & chacune de ſes démarches eſt guidée par une calme reflexion. S'il n'eſt pas encore au nombre de certains ſcelerats achevés à qui le crime ne coute rien, il en

en eſt d'autant plus coupable : tout en pouſſant ſon deſſein criminel, il doit avoir été traverſé mille fois par des ſentimens d'honneur, & par les lumieres de ſa raiſon ; mais, il a eu la force abominable de rejetter ces avertiſſements ſalutaires. Il s'eſt fait violence pour écarter ou pour éluder ſes ſcrupules, dans le tems qu'il ſentoit en lui-même les plus forts motifs à ſe rendre docile à une conſcience, qui le repréſentoit à lui même, comme un perfide, & comme le traitre le plus lâche.

Quel but veut-on qu'un homme vertueux ſe propoſe, en attaquant de toutes ſes forces un crime ſi odieux en lui-même ? Quel effet peuvent produire les raiſons les plus évidentes, ſur une race d'hommes, chez laquelle la honte a été entierement détruite par la force preſqu'invincible de la coutume ? Pour moi, je n'attends de mes leçons aucun fruit conſidérable, du moins de la part des *gens du bel air*, qui ſont déja aſſervis à la mode. Je ne laiſſerai pas néanmoins de continuer mes réflexions ſur un ſujet ſi important, dans l'eſpérance de les faire gouter à ceux, qui juſqu'ici n'ont pas pris le parti funeſte des maximes reçues,

& qui ont encore la liberté du choix entre la *raiſon* & la *vogue*.

Je ne ſai pas de quelle maniere notre ſexe s'y eſt pris; mais, il eſt certain, qu'il s'eſt arrogé un certain droit d'exclure la continence de la liſte de ſes vertus, & que par là les femmes, qui ôſent entrer dans une intrigue avec nous, hazardent contre rien tout ce qu'elles ont de plus précieux. Dès qu'elles l'ont perdu, il ne leur reſte que des ſoupirs, des larmes, & de vains reproches, qui ſont incapables de frapper ſeulement l'imagination des ſcelerats, qui les ont precipitées dans un malheur réel, dans une réelle infamie. Je ſerois charmé de remedier à un abus ſi dangereux; &, comme mon ſeul deſſein eſt d'inſtruire les perſonnes dont la raiſon n'eſt pas encore eſclave de la mode, j'ôſe recommander ici la *Chaſteté* comme une *vertu mâle*, pleine de dignité, & convenable à la force d'eſprit, dont notre ſexe ſe fait une noble prérogative.

Ce qui me paroit exceſſivement déraiſonnable, c'eſt que le prix des autres vertus eſt fixé par le dégré des efforts qu'il faut employer pour y atteindre, & que le moindre effort qu'un *homme* peut faire pour parvenir à la *chaſteté* eſt con-

conſidéré comme un pas dans la route du ridicule. C'eſt là le bel effet des railleries brillantes de certains Beaux-eſprits ; mais qu'ils ſachent, qu'en dépit de leur Turlupinades, la vérité eſt toujours vérité ; que tout l'eſprit du monde ne la fait pas changer de nature ; & qu'il n'eſt pas capable de lui ôter la moindre partie de la beauté, qui lui eſt eſſentielle.

Quand je ſerois ſûr que ce diſcours ſeroit jetté au feu avec indignation par certaines gens du bel air, je ne laiſſerois pas d'y ſoutenir, que la *chaſteté* d'un homme eſt une vertu heroïque, & propre à relever les qualitez les plus grandes & les plus nobles. Le moyen, par exemple, de ne pas admirer la conduite du grand Cyrus? Un de ſes Courtiſans, après lui avoir tracé un tableau magnifique des charmes de la Princeſſe *Penthée*, lui offrit de le conduire chez elle, *pendant que ſes grandes affaires lui laiſſoient quelque loiſir*. Mais ce grand Prince, quoique dans la force de ſon âge, ne ſe laiſſa point tenter par une offre ſi dangereuſe : il ne voulut point rebuter d'une maniere offenſante, cet indigne Courtiſan, qui étoit un homme diſtingué, & dont

dont il pouvoit attendre des ſervices conſidérables ; mais, voici ce qu'il lui répondit, avec autant de douceur que de bon ſens, *Si je m'y laiſſe conduire par vous, pendant que j'ai quelque momens de loiſir, la beauté de la Princeſſe pourroit bien m'y conduire dans la ſuite, quand les ſoins que je dois à mes Etats demanderont toute mon attention.*

Je pourrois citer encore ici un *Alexandre*, un *Scipion*, & d'autres Héros, qui ne ſe ſont pas moins diſtingués par l'empire qu'ils exerçoient ſur leurs paſſions, que par l'étendue de leurs conquettes ; mais j'avoue que dans toutes mes Lectures je n'ai rien trouvé de ſi merveilleux & de ſi grand à cet égard, que la Continence du *Patriarche Joſeph*. Ayant gagné tellement les bonnes graces de Potiphar, que, pour me ſervir des termes de l'Ecriture ſainte, *il lui avoit remis tous ſes biens entre les mains, ſans entrer avec lui en connoiſſance d'aucune choſe, ſinon du pain, qu'il mangeoit*, il fut aſſez malheureux pour exciter des deſirs criminels dans le cœur de la femme de ſon Maitre. Mais, lorſque cette femme impudique a le front de le ſolliciter de ſouiller le lit de Potiphar il lui répond ainſi avec la fermeté la plus

plus noble : *Voici, mon Maitre n'entre dans aucune connoiſſance avec moi des choſes, qui ſont dans ſa maiſon, & il m'a mis en mains tout ce qui lui appartient : il n'y a perſonne dans cette maiſon plus grand que moi, & il ne m'a rien défendu que toi, en ce que tu és ſa femme.* La même raiſon, qui auroit porté un eſprit bas & lache à commettre ce crime, eſt juſtement celle qui en détourne *Joſeph* ; je veux dire la confiance, que Potiphar avoit en lui, & la facilité de l'offenſer impunément.

Des exemples de cette nature devroient faire naturellement de fortes impreſſions ſur l'un & ſur l'autre ſexe, d'autant plus qu'une *utilité preſente* fait valoir dans cette occaſion les interêts de la *vertu*. Eſt-ce s'aimer ſoi-même d'une maniere un peu ſenſée, que de ſacrifier la tranquillité du cœur, la ſanté, la douceur du ſommeil, & tous les plaiſirs innocens, à une paſſion, qui s'empare de toutes nos facultez, qui ferme notre ame à tous les ſentimens dignes de l'excellence de notre nature, & qui concentre toutes nos penſées dans un deſir que nous avons en commun avec les brutes?

Nous vivons dans un ſiecle, où generalement la jeuneſſe de l'un & de l'autre

ſexe

ſexe fait parade d'un certain air évaporé, & d'un exterieur immodeſte, qui me paroit avoir ſa ſource dans ce mépris dominant de la continence. On diroit que cet extérieur étourdi déclare la guerre à tout ce qu'on nomme *grave & ſérieux*; & c'eſt la prémiere choſe, qui nous frappe dans toutes ſortes d'aſſemblées, juſques dans les Egliſes mêmes, où les gens du bel air ne ſemblent ſe trouver que pour égayer la dévotion du peuple. On découvre cet *air immodeſte*, juſques dans les Garçons, & dans les jeunes filles, qui commencent à ſe ſentir, & qui imitent de leur mieux les manieres des perſonnes plus avancées en âge, & plus confirmées dans le *bon-air*. Je n'entreprens point de rectifier dans l'eſprit de mes compatriotes une idée, qui rend le *bon air* incompatible avec l'*air ſage*; mais, je déclare ouvertement que je *proteſte* contre les prétentions de toute Créature humaine, qui, en faveur de cet extérieur hardi, veut s'emparer du titre de *galant-homme*, ou de *femme de mérite*. Si l'on ſe rit de ma *Proteſtation*, & ſi l'on s'obſtine à ne point gouter le Caractere que j'ai donné d'un mérite réellement aimable, & digne d'eſtime, il ne me reſte aucune reſ-

ſource, ſinon un certain bon mot de la façon de feu Monſieur * *Dryden*. Un jeune-homme, qui venoit de voir repreſenter une Piece intitulée *Cleomene*, lui dit en ſe moquant de la continence du Héros de la piece, *que quand il étoit tête-à-tête avec une femme, il ſavoit mieux employer ſon tems, que ce General de Sparte.* *Cela ſe peut, Monſieur*, lui répondit froidement le Poëte; *mais auſſi, vous me permettrez de vous dire, que vous n'êtes pas un Héros.*

DISCOURS XLI.

— Quæ poſſit facere, & ſervare beatum.
HORACE.

Etudions l'art de nous rendre véritablement heureux, & de nous conſerver dans cette ſituation.

IL n'y a rien de plus utile à l'homme, que de ſavoir ſe former une idée juſte de la felicité humaine, & diſtinguer exactement les *plaiſirs de la nature*, des *plaiſirs de l'imagination*; les *plaiſirs réels*, d'avec les *plaiſirs chimériques*. J'appelle *plaiſirs naturels*, ceux qui indépendans des

des caprices de tout ſiecle, & de toute Nation, nous ſont donnez par l'Auteur de l'Univers, comme une récompenſe du bon uſage que nous faiſons de nos facultez, en les deſtinant à leurs véritables fins. Les *plaiſirs chimériques*, au contraire, ſont incapables d'eux-mêmes de faire quelque impreſſion agréable ſur nos cœurs, & n'empruntent leurs charmes que d'un certain gout, que le hazard a mis en vogue dans quelque ſociété particuliere.

Je ne ſaurois m'ôter de l'eſprit, que cette joye tranquille, dans laquelle mes jours ſe ſont écoulez, ne ſoient due à l'attachement, que j'ai eu pour les *plaiſirs de la préniere ſorte*, depuis que j'ai été capable de faire quelque uſage de ma raiſon. Mais, comme mon expérience ne peut être la regle que de mes propres actions, elle ne conclut rien pour les autres, & il faut leur alléguer des motifs d'une autre nature, pour les exciter à approuver & à ſuivre mon gout. Ces motifs ne ſont ni difficiles à trouver, ni d'une force, qui ſe cache à une pénétration ordinaire; & l'on peut dire, qu'ils n'echappent à la reflexion de la plupart des hommes, que par ce qu'ils s'y offrent

pour ainſi dire, avec trop de *familiarité*.

Nous ſommes portez aux plaiſirs naturels par un inſtinct placé dans nos cœurs par l'Auteur de la nature, qui connoiſſant de la maniere la plus parfaite, la conſtitution de toute notre machine, ſait infiniment mieux que nous, quels plaiſirs doivent nous donner le moins de peine dans la *recherche*, & procurer le plus d'agrément dans la *jouiſſance*; Il s'en ſuit, que les objets de nos deſirs naturels ne peuvent pas nous couter cher; *rien n'a été fait en vain*, c'eſt une maxime, dont la vérité paroit évidemment dans tout l'aſſemblage des choſes créées, & à laquelle les *Inſtincts* & les *Penchants* nez avec les animaux ſont bien éloignez de faire une exception. Il ſeroit indigne de la ſageſſe & de la bonté de Dieu, de nous remplir de deſirs, qu'il ſeroit impoſſible, ou même difficile, de ſatisfaire; & l'expérience appuye ici la Réflexion.

Il faut, par une conſéquence également naturelle, que la poſſeſſion de ces objets, nous ſoit agréable, dans le même dégré que l'acquiſition nous en eſt facile, & le plaiſir qu'ils nous procurent doit être relevé par la perſuaſion, où l'on eſt, qu'on répond au but de la nature, &

& qu'on agit de concert avec le maître abſolu du monde.

Dans la claſſe des *plaiſirs naturels* je place generalement ceux qui conviennent à la *partie raiſonnable*, & à la *partie animale* de l'homme: &, les *plaiſirs* ne méritent pas, ſelon moi, d'être appellez *naturels*, quand ils ne ſatisfont pas l'homme entier, & quand en chatouillant nos *ſens*, ils choquent notre *raiſon*, qui eſt pour le moins auſſi eſſentielle à l'homme que le *ſentiment*. Il eſt certain même, que quand la raiſon les deſapprouve, elle plaide la cauſe même des ſens, puiſque tout excès ne ſauroit être appellé *plaiſir*, bien loin d'être du nombre des *plaiſirs naturels*.

Il eſt évident, qu'un deſir, qui ſe borne dans l'argent même en qualité d'argent, n'eſt pas un *deſir naturel*. Il en eſt de même du *rang*, qui par ſa propre nature ne produit pas en nous la moindre ſenſation agréable, & qui ne doit être conſidéré, que comme un moyen d'être utile aux autres hommes. C'eſt encore dans la même claſſe, qu'il faut ranger le deſir de tout ce qui eſt nouveau, ou qui nous vient d'un pais éloigné. Ce ſont d'ordinaire les perſonnes,

incapables d'employer les facultez les plus nobles de l'homme, & par là condamnées à l'inaction, qui ſont portées à ces ſortes de Deſirs, par une inquiétude d'eſprit, qui ne ſauroit ſe calmer, en s'occupant des objets, dont l'aquiſition eſt aizée.

C'eſt indubitablement une obligation ſenſible, que nous avons à la bonté divine, que le mépris injuſte des hommes pour une félicité ordinaire & de facile accès, ne trouve rien pour la remplacer, que des biens imaginaires, dont l'éloignement, & l'aquiſition difficile, ſont tout le mérite; Par là on devient l'artizan de ſon propre malheur, & l'on ſe punit ſoi-même, de ce qu'on s'eſt écarté des vues de la ſage nature.

L'habitude de réfléchir ſur ces véritez me les a rendues familieres; &, quoique je me trouve environné de gens, qui ont abatardi leur gout naturel, je me ſuis accoutumé à me repréſenter les choſes dans leur vrai jour. Je n'en ſuis pas redevable à un génie ſupérieur, ou à des connoiſſances aquiſes par de grands efforts; J'ai trouvé la ſource de ces idées juſtes dans le ſens commun, que j'ai ſu ſauver chez moi des impreſſions de la mode, & du faux honneur. Cet-

Cette varieté d'objets, qui compoſent le monde, a été produite exprez, pour nous procurer des plaiſirs, & un homme dont le gout n'eſt pas dépravé. peut croire qu'il en eſt le poſſeſſeur, quand il eſt le maitre de jouir des agremens que la Nature même y a placez. Convaincu d'une verité ſi fertile en reſſources, je m'arroge une *proprieté naturelle* dans toutes les choſes, qui ſont capables de me procurer du plaiſir. Quand je ſuis à la campagne, je m'approprie toutes les belles maiſons & tous les jardins délicieux qui ſont à la portée de mes ſens, & dont les maitres ſourcilleux ne m'ont pas fermé l'entrée. Je me mets en poſſeſſion de la même maniere, des grottes & des prairies où j'entre, ou dans leſquelles je me promene; &, lorſque je m'en empare je me ris de la ſtupidité de leur maitre prétendu, qui ſe contente d'entaſſer dans ſes coffres les revenus de ſes terres, ſans ſe mettre en peine d'un air pur, & des plaiſirs champêtres. Fondé ſur ces maximes, je me trouve le ſeigneur légitime des plus belles terres de toute la Grande-Bretagne, qui appartiennent par la force de la Loy à des gens de ma connoiſſance, que leurs affaires appellent à la Cour.

Il y a certaines familles illuſtres, où je me plais beaucoup, & dans lequelles un Etranger me prendroit pour Domeſtique; mais, ſelon mon petit calcul, que je crois fondé ſur les meilleures raiſons, j'y ſuis abſolument le maitre, dans le tems que celui, qui ſelon les préjugez vulgaires paſſe pour l'être, n'eſt que mon *Maitre d'hotel*; puiſquil employe tous ſes ſoins à ramaſſer tout ce qui peut me procurer du divertiſſement.

En un mot, c'eſt une maxime conſtante chez moi, que celui qui jouït d'un objet en eſt le veritable poſſeſſeur, & non celui qui n'en jouït point, quoiqu'il paſſe pour en être le' propriétaire. Cette maxime m'accompagne par tout où je vais: je me mets en poſſeſſion de la dorure de tous les caroſſes que je rencontre, & des magnifiques habits, de ceux qui s'y font trainer, & qui ont bien voulu faire cette dépenſe pour me faire plaiſir. Toute la magnificence, qui les environne, me leur donne qu'un bonheur imaginaire, dans le tems qu'elle me procure des agremens réels.

C'eſt ſur le même principe, que je ne croi le propriétaire naturel des diamants, de la broderie, & du brocard, que je

je vois briller à l'opera, ou dans un bal qu'on donne à la Cour ; perſuadé que toute cette richeſſe eſt plus fertile en plaiſirs vrais & naturels pour un *ſpectateur ſenſé*, que pour ceux qui s'en chargent uniquement par un principe d'Orgueil. J'oſe même conſidérer ce brillant aſſemblage de Dames, & de Cavaliers, comme une voliere remplie de toutes ſortes de perroquets, ou bien comme un parterre plein d'une grande varieté de tulipes, deſtinez à charmer mes yeux par leur éclatante bigarrure. C'eſt encore de la même maniere que je poſſede une galerie pleine de tableaux, & une riche bibliotheque, dont les maitres veulent bien m'y donner un libre accès. Tout ce que je veux d'un objet, c'eſt l'uſage, & je laiſſe volontiers aux autres le ſoin de garder mes thréſors. C'eſt ainſi que, graces à une ſeule maxime très ſenſée, je me vois l'homme le plus riche du Royaume, ſans être agité par la crainte inquiéte de perdre mes richeſſes, & ſans être en butte à la jalouſie de mon prochain.

J'applique, avec beaucoup de ſuccès, ces mêmes principes à mon petit menage; comme je n'ai pas la bourſe aſſez

bien fournie, pour égayer mes chambres, par des tableaux excellens, je me ſuis contenté de ramaſſer à petits frais les plus belles tailles-douces, *Hiſtoires*, *perſpectives*, *païſages*, mille fois plus capables de plaire à un *gout naturel*, que les Groteſques des meilleurs peintres Hollandois. Les rideaux de mes lits & de mes fenetres ſont d'une certaine étoffe *Irlandoiſe*, qui ne coute preſque rien, mais qui ne laiſſe pas d'offrir à mes yeux un agréable mélange de vives couleurs. Je n'ai pas chez moi la moindre piece de porcelaine: mais, en récompenſe, j'ai un grand nombre de beaux vaſes de verre, parmi leſquels il y en a de rouges, & de bleus; &, quoique communs, & achetez à bon marché, ils ne me plaiſent pas moins que ces Babioles précieuſes, qui nous viennent de chez les Antipodes; Enfin, tout ce qu'il y a dans mon petit ménage, eſt net, propre, conforme à l'uſage que j'en veux tirer, & digne d'un homme, qui aime mieux être *heureux*, que paſſer pour *riche*.

Chaque jour, un grand nombre d'innocens plaiſirs, s'offre de lui-même à mes ſens, qui ne reconnoiſſent d'autre empire, que celui de la nature, & j'en jouïs d'u-

d'une maniere libre tandis que je vois les autres humains ſe fatiguer à courir après des chimeres. L'un travaille & ſue, pour acquerir un certain *nom*, qui puiſſe le diſtinguer d'avec ſes concitoyens ; & l'autre remue ciel & terre, pour acquerir le droit de ſurcharger ſon habit d'un petit ornement particulier, qui ne paroit à mes yeux deſſillez, qu'un morceau de *ruban bleu*. Je trouve, ſi l'on veut, que cela donne aſſez bon air; mais, je prens la liberté de croire que bien loin de ſuppléer au mérite, il ne fait que mettre le manque de mérite dans tout ſon jour.

Un beau temps me charme, & il me ſemble que la ſérénité du Ciel ſe communique à mon ame. Le ſoleil qui m'échauffe & m'éclaire en plein jour, remplit mon ame de la joie la plus vive ; & je ne ſuis pas moins touché de la foible lumiere, qu'il lance ſur nous, quand il commence, ou quand il finit ſa courſe. Lorſqu'en me promenant je me perds parmi des arbres parez d'une aimable verdure, je me trouve plus heureux, qu'un *favori* qui à ſon lever ſe voit entouré d'un grand nombre de timides Clients ; & bien ſouvent je prefere aux

enchantemens de l'opera, le plaiſir de me promener au clair de la Lune, & de regarder avec admiration cette quantité de globes de feu qui brillent ſur un fond d'azur. Je conſidere encore cette immenſe richeſſe comme une partie de mon bien; & je jette un œuil d'indignation ſur la ſtupidité de la plus part des hommes, qui ne prêtent pas la moindre attention, à des objets, qui leur preſentent des plaiſirs ſi grands & ſi purs.

Il y a une inſenſibilité encore plus criminelle qui rend l'ame humaine inacceſſible à un plaiſir d'une nature différente, mais plus propre que tous les autres, à remplir le cœur de tranſports, & d'extazes de joie. Ce plaiſir decoule de la certitude de repondre dans toute notre conduite aux vues d'un *Etre* infini en ſageſſe, en puiſſance, & en bonté, qui employera tous ſes attributs à recompenſer nos efforts vertueux, par un bonheur auſſi étendu, que nos deſirs, & auſſi durable, que notre ame immortelle.

Ce ſentiment ouvre dans nos cœurs une ſource intariſſable de joyes: il addoucit nos douleurs, & il redouble nos plaiſirs. S'il eſt abſent de l'ame, la plus haute fortune devient inſipide; s'il ſe trou-

trouve dans le cœur, l'état le plus bas eſt un ciel ſur la terre. Ne faut-il donc pas regarder comme ennemis du Genre-humain, ceux qui ſe font un merite, d'arracher à la vertu ce noble appui, & de priver l'homme du bonheur préſent, & de la félicité future. J'ai déja fort ſouvent tourné mes réflexions ſur cette triſte eſpece de Mortels, & je ne les laiſſerai point en repos, que je ne les aye réduit au ſilence, ſi je ne puis les porter à des ſentimens plus ſages, & plus convenables à l'homme.

DISCOURS XLII.

O rus quando égo te aſpiciam! HOR.

O campagne, quand te reverrai je!

IL y a dans la lettre ſuivante des *reflexions*, des *tableaux*, & des *Caracteres*, qui ſont dignes d'être communiquez au public, qui aura la bonté de s'en contenter pour aujourd'hui.

LETTRE A L'AUTEUR.

„ LE tems de retourner à la campa-
„ gne approche, & mon imagina-
„ tion eſt entiérement occupée & ré-
„ jouie de tout ce qui a contribué à
„ mon bonheur, la derniere fois que j'y
„ ai paſſé les plus beaux mois de l'année.
„ En vous donnant un détail de tous les
„ plaiſirs, dont je jouis alors, je ne
„ m'arreterai pas beaucoup ſur la ver-
„ dure des prairies, l'ombrage des bois,
„ le murmure des fontaines, & le chant
„ mélodieux des Oizeaux: j'aime mieux
„ vous tracer un tableau de certaines
„ délices particulieres, que j'y ai gouté,
„ & qui, quoiqu'ils ne ſoient pas entie-
„ rement champêtres, me font ſouhait-
„ ter avec ardeur de revoir les lieux qui
„ me les ont procurées. La ſeule ma-
„ niere, dont j'y fus mené ſuffiroit pour
„ ravir un eſprit plus aſſujetti que moi
„ à la vaine gloire. Pour moi, je puis
„ dire ſeulement que je n'y fus point in-
„ ſenſible: &, dans le fond, c'eſt quel-
„ que choſe d'aſſez agréable, que de ſe
„ donner des airs panchez, dans une
„ Caleche dorée, qu'emportent ſix che-

„ vaux

„ vaux fringants ; de charmer tous les
„ bourgs par où l'on paſſe, & d'être
„ charmé de l'admiration, qu'ils mar-
„ quent pour un ſi ſuperbe équipage.

„ La Terre en queſtion, où je fus
„ conduit par le Maitre même, offre
„ d'abord aux yeux une maiſon, qui a
„ été jadis un chateau de défenſe, & qui
„ a beaucoup ſouffert de la fidélité de ſes
„ propriétaires pour leur Prince. Les
„ debris de quelques remparts, & de
„ pluſieurs tours, produiſirent ſur mon
„ imagination un effet plus agréable,
„ que n'auroit pu faire l'éxacte propor-
„ tion de l'Edifice le plus magnifique.
„ C'eſt ainſi que je regarde avec autant
„ de plaiſir le viſage d'un vieux ſoldat
„ défiguré par de nobles cicatrices, que
„ le teint éclattant de la plus belle fem-
„ me.

„ Comme ces ruines rappelloient à
„ mon eſprit une idée generale des cala-
„ mitez, que nos dernieres guerres civi-
„ les ont attirées à la Nation, je me ſen-
„ tis un deſir ardent de ſavoir un détail
„ éxact des événemens particuliers, dont
„ mon nouveau ſejour pouvoit avoir été
„ la triſte ſcene.

„ Ne trouvez pas mauvais, Monſieur,

„ ſi

„ ſi j'ôſe avilir ici mon récit, en faiſant
„ mention d'un barbier de Village, à
„ qui je m'addreſſai, pour être inſtruit à
„ fond, de ce petit détail Hiſtorique.
„ Tout barbier qu'il eſt, c'eſt un *Illuſ-*
„ *tre* dans ſon eſpece: il a une connoiſ-
„ ſance très étendue de toutes les parti-
„ cularitez de ſa Province; & il mérite
„ de tenir ſon Rang avec ces Barbiers
„ fameux, qui étoient les Hiſtoriens am-
„ bulans chez les anciens Romains. Je
„ m'en ſervis auſſi plutôt pour ſon ha-
„ bileté dans ces matieres, que pour la
„ legereté de ſa main; & vous allez voir
„ que je n'avois pas tort, puiſque c'eſt
„ uniquement par ſon moyen que tout
„ le bourg conſerve le tradition authen-
„ tique de tout ce qui s'eſt paſſé de con-
„ ſidérable aux environs, du temps de
„ nos Gueres civiles. Il eſt vrai que la
„ grande volubilité de ſa langue me le
„ rendit d'abord un peu ſuſpect; mais
„ j'ai trouvé dans la ſuite, qu'il étoit
„ auſſi ennemi du menſonge, que le
„ peut être un grand parleur.

„ La premiere fois qu'il vint pour me
„ razer, il me ſalua du razoir à peu près
„ comme un officier de Cavalerie ſalue
„ de l'Epée. Il s'acquita de cette céré-

monie,

„ monie, en faiſant pirouetter ſes armes
„ à l'entour de mon nez de très près,
„ mais ſans toucher pourtant; & je crus
„ d'abord que c'étoit plutôt le préparatif d'une inciſion, que de la deſtruction de ma Barbe. Je fus bientot
„ deſabuſé: mais, je le priai, pourtant
„ de ſupprimer une autrefois ces marques d'une addreſſe auſſi inutile, que
„ dangereuſe; &, en ramaſſant toute
„ mon éloquence, j'eus le bonheur d'obtenir de lui ce que je prenois la liberté
„ de lui demander. A meſure qu'il joüoit
„ du razoir, il m'informa de l'origine
„ de la plûpart des familles du voiſinage, en ſuppléant par des conjectures
„ très ſubtiles, à ce qui pouvoit manquer
„ à la tradition. De là le paſſage n'etoit pas difficile aux *particularitez* dont
„ je ſouhaitois d'être inſtruit; &, depuis ce tems là, il venoit m'en continuer le récit trois fois par ſemaine.
„ Quand l'image de quelque combat
„ rendoit ſon diſcours véhement, ſa
„ main guerriere répondoit aux grands
„ mouvemens de ſon eloquence, avec une très cruelle éxactitude. Après avoir été razé, je pouvois découvrir
„ ſans peine à quel endroit de mon viſa-

„ ge

„ ge la narration avoit été paiſible; & à
„ quel autre, il s'etoit agi de ſang & de
„ carnage. Un geſte ſi expreſſif ne me
„ faiſoit pas trop de plaiſir, comme
„ vous pouvez croire; mais, par bon-
„ heur il y a déja longtems que je me
„ ſuis accoutumé à expoſer mon corps
„ pour l'amour de mon eſprit.

„ Dans toutes les viſites qu'il me ren-
„ doit, à peine m'avoit-il emporté la
„ barbe avec une bonne partie de ma
„ peau, & mis le premier appareil à
„ mes petites bleſſures, avec une habile-
„ té digne d'un barbier qui s'arroge en
„ même tems le titre de Chirurgien, que
„ je le menois à la promenade avec moi,
„ dans une allée qui faiſoit le tour du
„ Chateau. Tout en chemin faiſant, il
„ m'informoit dans quel lieu quelque
„ perſonne diſtinguée d'entre les aſſié-
„ geans, ou d'entre les aſſiégez, avoit
„ reçu quelque bleſſure, ou fait quelque
„ action d'éclat. Il me conduiſoit d'or-
„ dinaire dans l'endroit même, où la
„ choſe s'étoit paſſée, au hazard de me
„ caſſer le cou, en paſſant par deſſus les
„ ruines, ou bien en eſcaladant les vieux
„ remparts. Il paroiſſoit croire qu'il
„ n'étoit pas poſſible d'avoir une idée

„ com-

„ complette de la choſe, à moins que
„ de ſe trouver ſur le champ de bataille
„ même ; & je puis vous aſſûrer que
„ dans ces entrepriſes j'ai receu autant
„ de contuſions, que le plus hardi d'en-
„ tre ceux, qui contribuerent le plus à
„ la priſe de cette fortereſſe. Ce n'étoit
„ pas encore la ſeule maniere dont mon
„ Hiſtorien ſe ſervoit pour étendre *ſes*
„ *inſtructions ambulatoires :* il les allon-
„ geoit d'un nombre infini de Digreſ-
„ ſions, & d'Epiſodes, afin de donner
„ toujours un tour nouveau à ſes récits ;
„ & cette Oeconomie étoit certainement
„ très ſage. Il prévoyoit fort bien, que
„ dès qu'il auroit fait avec moi en qua-
„ lité de Precepteur, je n'en voudrois
„ plus dans ſa qualité de barbier : Dans
„ mes promenades ſolitaires, je ne pou-
„ vois jamais jetter les yeux ſur cet amas
„ mal lié de batimens Gothiques, ſans
„ ſonger à ces chateaux que dans ma
„ jeuneſſe, j'avois vu dans les Romans
„ & dans leſquels des Géants demeſurez
„ tenoient en priſon des chevaliers & des
„ Princeſſes juſqu'à ce qu'ils fuſſent dé-
„ livrez par le *Damoiſel de l'ardente E-*
„ *pée* à qui la ſage Urgande reſervoit cet-
„ te Avanture.

Tout

„ Tout près de la maiſon il y a un „ Parc agréable, au de là de toute deſ- „ cription poetique, & dont une partie „ eſt inacceſſible à des gens qui n'ont „ pas le courage de franchir des foſſez „ & de grimper ſur des ruines. C'étoit „ là ma retraitte favorite, & je l'avois „ entierement conſacrée à l'Amour & à „ Phœbus. Après avoir commencé par „ addreſſer mes vœux à la Déeſſe que „ j'adore, je me placois ſous un arbre & „ je compoſois quelques ſtances, qu'étant „ de retour, je me hazardois à montrer „ à quelques amis particuliers, qui m'ai- „ ment aſſez pour cacher mes folies. „ Lorſque la verve venoit me ſaiſir, je „ ſoulageois d'ordinaire ma mémoire, „ en ecrivant mes vers à la maniere des „ amants tranſis qu'on trouve dans les „ Elegies & dans les Eclogues.

Tantôt gravant ſur le ſable
Le nom de Dorinde & le mien,
Je trouvois inſupportable,
Qu'un Sephir impitoyable
En paſſant n'en laiſſât rien.

„ Tantôt, à laide de mon Canif j'im- „ primois mes productions ſur l'écorce d'un

„ d'un jeune arbre en grands Caracteres,
„ afin qu'ils cruſſent de jour en jour,
„ comme je ſuppoſois, qu'il arriveroit
„ à ma tendreſſe. Un jour entre autres
„ je voulus placer quelque vers hors de
„ la portée des envieux, ſur une des
„ branches les plus élevées d'un Hêtre;
„ mais, dans le tems que j'y étois occupé,
„ le rameau ſur le quel mes Pieds s'ap-
„ puioient manqua, & voilà mon Poete
„ qui tombe la teſte la premiere dans un
„ canal. Je fus plus de quinze jours,
„ avant que de pouvoir me remettre
„ dans la véritable diſpoſition d'un a-
„ mant tranſi; & je n'y aurois jamais
„ réüſſi, ſi je n'avois aidé les efforts de
„ mon imagination par les plus tendres
„ paſſages de *Caſſandre*, & de *Cleopa-*
„ *tre*.

„ Voilà les plaiſirs, que je goutois
„ en plein air; & voici ceux, que me
„ fourniſſoit la maiſon même. J'avois
„ le bonheur de coucher dans une cham-
„ bre, où il y avoit un trou, qui don-
„ noit dans un ſouterrain pratiqué, au-
„ trefois, ſelon une tradition conſtante,
„ pour ménager une communication,
„ entre les habitants auſteres d'une Ab-
„ baie, & d'autres créatures humaines,

qui

„ qui n'avoient point fait *vœu de chaſte-*
„ *té*. Il faut être auſſi Philoſophe que
„ moi, pour ôſer paſſer la nuit dans
„ cet appartement, & tout le monde
„ admiroit mon intrepidité. Le Frere
„ du Concierge m'aſſeuroit même, que
„ couchant là autrefois il avoit vu les
„ eſprits des Chanoines defunčts entrer
„ & ſortir par la ſus-dite ouverture &
„ marquer encore pendant toute la nuit
„ leur attachement pour les plaiſirs de
„ la chair. Je n'ai jamais ôſé révoquer
„ ce fait en doute ; car, quand je n'en
„ écoutois pas le récit d'un viſage ſe-
„ rieux, & avec un air de conviction,
„ il me rioit au nez, & me regardoit
„ avec tout le mépris, qu'on doit au
„ plus incredule de tous les Liber-
„ tins.

„ Il eſt certain pourtant, que le ſeul
„ être animé, qui me ſoit jamais venu
„ voir par cette ouverture effraiante,
„ c'étoit un hibou blanc tres aimable, &
„ dont la viſite me fit tant de plaiſir que
„ je réſolus de le faire priſonnier, à con-
„ dition pourtant de ne le laiſſer man-
„ quer de rien. Je m'inſinuai bientôt
„ dans ſes bonnes graces, en lui procu-
„ rant des vivres en abondonce, & dans

peu

„ peu de tems nous fumes les meilleurs „ amis du monde.

„ Cet Animal a dans les yeux un bril- „ lant ſi vif, & dans tout le tour de „ ſon eſpece de viſage quelque choſe de „ ſi reſſemblant à une Phyſionomie hu- „ maine très fine, que je ne pouvois ja- „ mais me laſſer de l'examiner avec at- „ tention. Néanmoins, le plaiſir que „ je goutois dans ſa compagnie étoit „ troublé de tems en tems par une peti- „ te refléxion mortifiante. L'Hibou „ eſt, comme vous ſavez, l'oizeau de „ Pallas, & je craignois que ma fami- „ liarité avec le favori de cette Déeſſe „ ne fournît aux Philoſophes & aux „ beaux-eſprits un ample ſujet de me „ railler ſur ma préſomtion. Ce ſeroit „ bien pis encore, s'ils ſavoient, que „ j'ai du gout pour les chats tout autant „ que Feu *Montagne*, & s'ils en vou- „ loient inférer, que je brigue par là u- „ ne réputation auſſi étendue que la ſien- „ ne. Cette conſéquence ſeroit très „ fauſſe, en vérité: mes penchants pour „ ces animaux n'eſt point un effet de „ mon orgœil, & il me ſemble que j'au- „ rois tort de m'en cacher. Ne ſuis-je „ pas trop heureux, de pouvoir ſatisfai-

„ re

„ re mes caprices à petit frais, & de
„ n'être pas reduit par la biſarrerie de
„ mon gout à de grandes dépenſes ?

„ Ce qui donnoit un nouveau charme
„ à tous les plaiſirs, dont je viens du
„ vous faire la deſcription, c'eſt qu'ils
„ étoient aſſaiſonnez par les manieres de
„ Seigneur de cet agréable chateau. Il
„ laiſſoit joüir ſes amis d'une liberté en-
„ tiere, & il auroit été difficile à un é-
„ tranger de démêler parmi eux le mai-
„ tre de la maiſon. Chacun entroit
„ dans la compagnie & en ſortoit, com-
„ me il le jugeoit à propos : on dinoit
„ dans la ſalle avec les autres, ſi l'on
„ vouloit ; ou bien dans ſa chambre,
„ lorſqu'on étoit condamné à la ſolitu-
„ de, par la *Ratte*, ou par un deſir d'e-
„ tudier. Il arrivoit meme quelquefois,
„ que chaque membre de notre petite
„ ſociété prenoit un chemin à part, pour
„ ſe promener à pied, ou à cheval. C'é-
„ toit là les vrais moyens de ne nous
„ trouver jamais enſemble, que lorſque
„ nous étions de bonne humeur, & que
„ nous avions un deſir égal de joïr du
„ reſte de la compagnie. Je ſuis &c.

DIS-

DISCOURS XLIII.

—— Res antiquæ Laudis & Artis
Ingredior, ſacros auſus recludere fontes.

Je forme une entrepriſe, qui a mérité des Eloges chez les anciens, & j'oſe m'ouvrir des ſources ſacrées.

IL eſt plus que probable que les prémiers Poetes ayent été trouvez dans les temples, & qu'ils ſe ſoient ſervis de leur genie & de leurs talents, pour embellir, & pour animer les ceremonies réligieuſes. L'eſprit de la Devotion, & l'eſprit de la Poeſie, ſe ſont échauffez l'un l'autre; & ſi la Devotion inſpira aux hommes la Poeſie, c'eſt la Poeſie qui a donné de l'éclat & de la vie à la Devotion. De cette maniere, les plus nobles facultez de l'ame furent employées aux plus nobles uſages; & la pureté du cœur & l'élévation de l'eſprit furent compagnes inſéparables, & l'on fut fort éloigné de les croire incompatibles, comme il eſt arrivé dans ces derniers ſiecles. Elles logoient d'ordinaire dans les mêmes ames, & ſe preſtoient un ſecours mutuel, pour avancer la gloire du maitre

de l'univers, & la félicité du genre-humain.

Je forme peutêtre une entrepriſe, qui eſt au deſſus de mes forces ; mais, je voudrois bien reclamer la Poeſie, pour ainſi dire, & la rammener à ſa dignité primitive. Si l'on pouvoit la détourner de la ligue qu'elle paroit avoir formée avec les ſens, & avec le vice, pour l'allier de nouveau avec la Piété, elle pourroit fixer le bonheur dans une Nation, & affermir les Rois ſur leurs Thrones.

Si je ne craignois pas de pecher contre la modeſtie, j'ôſerois dire naturellement, que les vers ont pour moi un charme irreſiſtible ; mais, ce ſeroit me vanter d'avoir un cœur tendre & généreux, qui ſait ſe réjouir du bonheur des autres, & s'affliger à la vue d'un vif tableau de leurs infortunes : ce ſeroit m'attribuer une ame aſſez étendue pour donner accès aux idées les plus nobles, que la nature puiſſe nous fournir, & un eſprit aſſez délicat pour en demeſler les beautez les plus déliées ; Enfin, ce ſeroit vouloir faire croire aux hommes, que je ſais entrer dans tous les ſecrets de cet art admirable, & que mon cœur de concert avec mon imagination ſait puiſer dans la Poeſie ces plai-

plaiſirs qu'on ſent, mais qui échappent à l'expreſſion.

Toutes ſortes de Vers ont leur agrément, mais ceux, qui expriment noblement les choſes ſacrées, ſont les plus propres à charmer un cœur, qui connoit le veritable prix de tous les objets; Les autres genres de Poeſie promènent notre imagination dans une prairie émaillée de fleœurs, ou dans un jardin délicieux: ils nous rafraichiſſent par des ſephirs agreables, ou nous égayent par le murmure des fontaines, ou par le chant mélodieux des oizeaux; ils peuvent nous tranſporter, dans les cours des Rois, ou dans les armées des Conquérants, & offrir à nos yeux éblouis des Couronnes, des ſceptres, des guerriers rangez en bataille, & des Heros intrépides couverts d'acier brillant. Mais, la Poeſie ſacrée nous place devant le Throne de Dieu lui-même; elle nous entoure de tout ce qu'il y a de ſaint & de vénérable; & aux charmantes émotions, que d'autres ſortes de vers peuvent exciter, comme elle, dans les cœurs, elle joint des ſentimens de reſpect, & d'étonnement, qui nous aggrandiſſent, dans le tems, qu'ils nous corrigent. Par une douce autori-

té, elle détourne nos penſées & nos actions, de tout ce qui eſt vicieux & bas, & elle nous donne de nous mêmes des idées grandes & nobles, en nous mettant dans la préſence du ſouverain du monde, & dans la compagnie des Eſprits bienheureux, & des Anges toujours occupez à célébrer la gloire de leur Créateur.

* *J'oſe entamer la plus noble matiere,*
Mon génie eſt fier de ſon choix,
Je vais chanter celui, qui me donna la voix.
Dans la ſource de la lumiere,
Où penetrent les Bienheureux,
Mon eſprit puiſera ſes feux:
Mon ame va s'ouvrir des vues
Aux ſavantes Sœurs inconnues;
Une ſainte temerité
M'abime dans l'Eternité.
Bergers, Heros, ſortez de ma mémoire,
De l'Eternel je celebre la gloire;
Ce grand ſujet ſubſiſtera
Lorſque le monde périra.
Déja les tenebres ſont prêtes
A plonger dans l'oubli les Rois, & leurs Conqueſtes.

Pour

* *C'eſt ici une imitation de certains vers Anglois, qui ſervent d'Exorde à un Poeme, qui a pour ſujet le dernier jour.*

Pour moi, j'embraſſe dans mes vers
Plus que ne contient l'Univers.
Mondes, qui roulez ſur nos têtes,
Soyez attentifs à mes airs
Et vous accoutumez à d'éternelles fêtes:
Vous, eſprits purs, joignez y vos concerts,
Rendez ma voix plus forte, plus touchante,
C'eſt votre Roi, c'eſt le mien, que je chante.

Outre les plaiſirs ſenſibles, que ce genre de Poeſie eſt capable d'exciter en nous, il a encore un avantage qui l'éleve au deſſus de tous les autres: en nous plaçant dans le palais du maitre de l'univers, il nous met ſous la protection de cet Etre, qui nous couvre de ſa main inviſible, & qui nous rend tranquilles poſſeſſeurs de la joie pure dont nous jouïſſons. Nous trouvons un azile dans nos plaiſirs mêmes, & ce qui nous réjouit devient notre ſureté. Se peut-il donc qu'un cœur animé du feu poetique ne s'ecrie point, avec la noble ardeur du plus grand de tous les poetes, *Je te magnifierai, O Seigneur, mon Roi, & je loüerai ton nom à jamais.*

La plûpart des gens conviennent ſans

peine de la ſupériorité de la Poeſie ſacrée ſur la profane, par rapport à l'utilité qu'on peut tirer de l'une & de l'autre ; mais, ils n'ont pas l'eſprit aſſez fort, ni le cœur aſſez bien placé, pour croire la premiere auſſi fertile en fleurs, qu'en fruits ; auſſi feconde en délices, qu'en avantages réels. On relegue les vers pieux dans le ſérieux de l'âge avancé : on les condamne à une rélieure noire, & on ne les croit propres, qu'à paroitre le Dimanche, & dans les jours de fête. On ne s'imagine point, qu'ils puiſſent être du reſſort d'un jeune-homme, d'un homme enjoüé, d'un homme riche. On ne s'imagine point, que les plaiſirs, qui en découlent, ſoient capables de contrepeſer un *bal*, ou un *opera*, ou de flatter le gout de ceux qui aiment le beau en matiere d'eſprit, & qui ſont charmez des heureux efforts d'un grand génie.

On ſentiroit juſqu'à quel point on pouſſe les travers d'eſprit à cet égard, ſi l'on vouloit bien raiſonner ſur ce ſujet comme ſur mille autres. La poeſie qui nous fait le plus de plaiſir, c'eſt celle qui nous touche le plus ; & il n'y en a point qui ſoit plus propre à nous toucher, que celle qui roule ſur les ſujets

qui

qui nous intéreſſent le plus fortement. De là vient cette regle du Poeme Epique, que le ſujet en doit être tiré de l'Hiſtoire du pais, pour lequel on le compoſe. C'eſt ainſi qu'Homere a chanté Achille parmi les Deſcendans d'Achille, & que Virgile à addreſſé à Auguſte les voyages de ſon Héros, qui paſſoit pour le fondateur de l'empire Romain. S'ils avoient pu troquer de matieres, ils n'auroient pas atteint, chacun dans ſa patrie, à ce haut dégré de réputation, quoique ils euſſent obtenu la même eſtime chez les Nations étrangeres. Quoi! avons-nous moins d'amour pour nous, que les Grecs & les Latins? Ne ſaurons-nous pas le moindre gré à un homme, qui détache nos cœurs de la terre étrangere, que nous habitons pour un temps, & qui nous donne les plus hautes idées de notre véritable Patrie?

D'ailleurs, tous les autres genres de Poeſie s'arrêtent au bord du ſepulcre: il n'y a que la Poeſie ſacrée, qui puiſſe paſſer avec nous dans le ſéjour de l'immortalité. Elle ne change pas de nature; mais, elle acquiert ſeulement de nouveaux degrez de beauté & de force, pour mériter d'être confondue avec le langage des

Cherubins & des *Séraphins*. Elle brillera encore, quand on ne ſe ſouviendra plus du ſoleil & de la Lune: elle aura la même durée que l'Eternité, & fera une partie eſſentielle de la félicité céleſte.

Il y a ce me ſemble une liaiſon aſſez étroite entre les Réfléxions, qu'on vient de voir, & la lettre ſuivante, qui mérite l'attention du public.

LETTRE A L'AUTEUR.

MONSIEUR.

„ VOus nous parlez ſouvent de l'utili-
„ té, que pourroit tirer le genre-
„ humain des efforts d'un Beau genie
„ appliquez aux ſujets de la Religion;
„ mais, vous ne feriez pas mal ce me
„ ſemble d'en faire naitre l'envie aux
„ Eſprits ſupéricurs en leur faiſant ſentir
„ avec force, que de s'habituer à écrire
„ dans le vrai gout de la vertu c'eſt le
„ moyen d'aggrandir l'ame & de lui
„ donner plus d'étendue. Je viens de
„ lire les plaintes de *David* ſur la mort
„ de *Saül* & de *Jonathan*; & ce qui me
„ plait ſur tout dans cette excellente
„ piece, c'eſt qu'au travers de la douleur
de

„ de ce grand homme, on ne remarque
„ pas la moindre etincelle de la joie ſe-
„ crette, qu'un autre à ſa place auroit
„ ſenti, en ſe voyant délivré de ces
„ puiſſans obſtacles, qui ſembloient lui
„ barrer le chemin du Throne. Quand
„ on lui porte la nouvelle de la mort de
„ *Saül*, il oublie, que ce Prince a été
„ ſon plus cruel perſécuteur, & il ne ſe
„ ſouvient que de tout ce qui peût ren-
„ dre la mort de ce Roi amere & dou-
„ leureuſe.

„ *O Nobleſſe d'Iſrael, ceux, qui ont é-*
„ *té tuez ſont ſur tes hauts lieux; comment*
„ *ſont tombez les hommes forts?*

„ *Ne l'allez point dire dans Gath, &*
„ *ne le publiez point dans les places d'Aſca-*
„ *lon; de peur que les filles des Philiſtins*
„ *ne s'en rejoüiſſent, de peur que les filles*
„ *des incirconcis n'en treſſaillent de joye.*

„ *Montagne de Guilboah, que la roſée*
„ *& la pluie ne tombent point ſur vous, ni*
„ *ſur les champs, qui y ſont haut clevez;*
„ *parce que c'eſt là, qu'a été jetté le Bou-*
„ *clier des forts, & le Bouclier de Saül*
„ *comme s'il n'eut point été oint d'huile.*

„ *Saul & Jonathan, aimables & agréa-*
„ *bles dans leur vie, n'ont point été ſepa-*

„ *rez dans leur mort. Ils étoient plus le-*
„ *gers, que les Aigles; ils étoient plus forts*
„ *que les Lions.*

„ *Filles d'Iſraël, pleurez ſur* Saül *qui*
„ *vous revêtoit d'écarlate, qui vous faiſoit*
„ *vivre dans les délices, & qui chargeoit*
„ *d'or vos vêtemens!*

„ Avec quel feu les grandes qualitez
„ de *Saül* ne ſont-elles pas dépeintes, par
„ un homme contre la vie duquel il
„ avoit dreſſé tant d'embuches? Quel
„ deſintéreſſement, quelle nobleſſe, ne
„ voit-on pas dans ce tableau? Mais, le
„ ſublime diſparoit, dès que le poete
„ commence à faire mention de *Jona-*
„ *than* à part. Trop affligé, pour dé-
„ peindre le mérite de cet ami, & les
„ ſervices importants, qu'il en avoit re-
„ çus, il n'eſt occupé que de ſa ſeule
„ tendreſſe pour lui; & la tendreſſe ne
„ s'exprime point par des termes pom-
„ peux.

„ *Jonathan, mon frere, je ſuis dans*
„ *l'angoiſſe pour l'amour de toi. Tu faiſois*
„ *tout mon plaiſir: l'amour que j'avois pour*
„ *toi étoit plus grand que celui qu'on a pour*
„ *les femmes.*

„ Dans l'eſprit de cet homme ſelon le
„ cœur de Dieu, la grandeur, & la

„ Ma-

„ Majeſté, étoient des biens mépriſables,
„ au prix de l'étroite amitié, qui l'avoit
„ lié à un homme du plus grand mérite,
„ à un ami qui venoit d'être arraché à ſa
„ tendreſſe. Quand il penſe à leur ami-
„ tié mutuelle, il ne s'exprime qu'en
„ exclamations interrompues: il ne ſon-
„ ge point même directement aux gran-
„ des qualitez de Jonathan, par ce qu'il
„ ne ſent dans un moment ſi triſte, que
„ l'ardeur & la conſtance dont ils ſe ſont
„ aimez l'un l'autre.

„ J'ai pris la liberté de vous commu-
„ niquer mes réfléxions ſur ces paſſages,
„ non ſeulement par ce que j'y trouve
„ l'Eloquence la plus pathetique, mais
„ ſur-tout par ce qu'ils expriment les
„ ſentimens les plus vertueux qui méri-
„ tent bien plus la conſidération d'un
„ *Mentor moderne*, que ne font les agre-
„ mens & la force du ſtile.

DISCOURS XLIV.

Neque ita porro aut adulatus, aut admiratus ſum fortunam alterius ut me meæ pœniterit.

CICERON.

Je n'ai jamais eu une aſſez haute idée du bonheur d'un autre, pour être mortifié de ma propre deſtinée.

NOus ſommes tous égaux après la mort. C'eſt une maxime, ou plutôt un *lieu-commun*, que débitent à l'envi les Théologiens, & les Auteurs profanes, dans le deſſein charitable de conſoler les malheureux de l'inégalité de fortune qu'on croit trouver parmi les hommes. N'y auroit-il pas un moyen plus direct de contribuer à leur conſolation, & même de tarir entiérement la ſource de leurs plaintes? Au lieu de renvoyer les hommes à l'*égalité des morts*, ne pourroit on pas les ſoulager dans le moment même, en expoſant à leurs yeux avec évidence *l'Egalité des vivants*?

Il paroit y avoir quelque choſe de bien paradoxe, là dedans; j'en conviens: mais j'ôſe eſpérer, que le Lecteur pourra ſe fa-

familiariſer un peu avec un ſentiment ſi extraordinaire, par le moyen des Reflexions ſuivantes.

Je commencerai par avertir, que je ne pretens pas convaincre chaque individu, qui lira cette feuille volante, que perſonne au monde n'eſt plus heureux que lui: mes raiſons ne ſeront pas peut-être à la portée des gens, qui n'ont pas acquis l'habitude de penſer; &, d'ailleurs, il y a des cas, aux quels mes regles générales ne conviendront point. On voit des perſonnes, dont toute la vie n'eſt qu'une enchainure de miſeres, indépendantes du *bien*, & du *rang*. Ces ſortes de ſituations ſont hors de la ſphere de mon ſujet; mais, pour ce qui regarde le train ordinaire de la vie humaine, je me fais fort de prouver ce que j'avance, & de faire ſentir aux gens qui ſavent raiſonner l'injuſtice des plaintes qu'on fait contre la maniere dont la Providence diſtribue parmi vous les *biens*, & les *maux*. Je ne ſai pas même ſi la Providence n'eſt pas admirable, en ce qu'elle ne donne pas à tous les hommes un égal dégré de Reflexion; & s'il n'eſt pas utile à la ſociété que certaines gens raiſonnent de travers ſur ce ſujet que je

me propoſe de traitter. Ce n'eſt que l'illuſion où ſont la pluſpart des gens ſur la ſuperiorité du bonheur des autres, qui les abbat, qui les humilie, & qui les empeche de ſe révolter, contre la ſubordination qui eſt ſi néceſſaire dans toutes ſortes de Gouvernemens.

Les hommes en general ſe ſervent pour parvenir à la félicité, d'une de ces trois routes, de l'*Amour*, de *l'ambition*, ou de l'*avarice*; mais, quelque avancé qu'on ſe trouve dans un de ces ſentiers, on ne manque jamais de découvrir encore de loin pluſieurs perſonnes, dont le bonheur excite notre envie, & nous empeche de jouïr du nôtre: le deſir de les atteindre s'empare de tout notre cœur, & l'empêche de preter la moindre attention à tout ce qui pourroit y faire naitre la tranquillité & la joye. Eſt-on parvenu au but de ce deſir, la même cauſe excite encore dans l'ame la même inquiétude; & ainſi le bonheur s'éloigne toujours de nous, à meſure que nous croyons en approcher: toujours l'abſence d'un bien imaginaire répand de l'amertume ſur tous ceux, que nous poſſédons déja, & nous empêche de les gouter.

Rien n'eſt plus évident, que ce que je viens

viens d'avancer ; &, pour en être convaincu, on n'a qu'à jetter les yeux ſur certaines perſonnes, qui ont acquis des biens immenſes, en paſſant par tous les degrez, qui ſe trouvent entre la *diſette*, & le *ſuperflu*. On verra clairement, que leurs deſirs ſont encore dans la même activité, qu'autrefois; qu'également eſclaves d'un bien abſent, ces hommes malheureux travaillent toujours avec la même force inutile à s'affranchir de ce joug; & que leurs paſſions déréglées n'ont point changé de nature, mais qu'elles roulent ſeulement dans une ſphere plus étendue.

En comparant ſon ſort avec celui des autres, on s'imagine d'ordinaire, que certaines afflictions ne procedent que de la même cauſe. On trouve cette cauſe chez ſoi, ſans la trouver chez quelques-uns de nos prochains: l'on en infere, que leur malheur ne ſauroit être comparable au nôtre; & l'on devient de cette maniere ingénieux à augmenter le poids de ſes propres miſeres. C'eſt mal raiſonner à coup ſûr. Les petits obſtacles, que trouve en ſon chemin un homme qui s'eſt dévoüé aux plaiſirs, lui cauſent une douleur de la même nature & de la même vivacité,

que celle d'un homme appliqué aux affaires les plus importantes, lorſqu'il les voit dérangées par un deſaſtre imprévu. Le but du prémier eſt de perdre ſon tems, & ſon bien, auſſi agréablement, qu'il eſt poſſible: le projet de l'autre eſt d'employer tous les moments de ſa vie à conſerver & à augmenter ſes richeſſes. Mais, diamétralement oppoſez dans leurs vues, ils ſont également ſenſibles à tout ce qui les empeche de parvenir à leurs fins. D'ailleurs, comme les moindres bagatelles excitent la joye dans les cœurs de ceux qui paſſent pour fortunez; ce ſont auſſi des Riens, qui ébranlent leur ame, & qui ſont capables de les plonger dans la plus noire mélancholie: preuve certaine, que dans le cas dont il s'agit ici, l'égalité des effets n'eſt pas une ſuite néceſſaire de l'égalité des cauſes, & que Salomon connoiſſoit bien le ſort des riches, quand il a dit que *leur inquiétude croit avec leurs Thréſors.*

On conſidere d'ordinaire comme un des plus triſtes effets de la pauvreté, le mépris qu'elle attire aux hommes, & un certain ridicule apparent, qu'elle répand ſur leurs diſcours, & ſur leurs actions. La choſe, j'en conviens, eſt auſſi certaine,

ne, qu'elle eſt affligeante; mais, ſi la pauvreté donne aux hommes les *apparences du ridicule*, il n'eſt que trop évident, que d'ordinaire la richeſſe eſt la cauſe d'un *ridicule réel*. Il faut plus de talens & de qualitez, pour ſoutenir dignement une grande fortune, qu'il n'en faut pour l'acquérir. Il y a un fort petit nombre de perſonnes *qui ſavent être riches*; & je connois une infinité de gens, qui ſont mille fois plus ridicules dans l'abondance, qu'ils auroient jamais pu être dans la plus afreuſe diſette.

Je fus aſſez foible il y a quelque tems, pour faire ma Cour à la fortune, en hazardant un billet dans la grande Loterie. Je ne fus pas aſſez heureux pour être favoriſé d'un billet noir : mais, je m'en conſolai bientôt; & ceux, qui avoient tiré les prix les plus conſidérables, ne m'inſpirerent pas la moindre *Envie*. Je regagnai ſans peine ma Philoſophie comme un aſyle ſûr, & je conſidérai que la fortune n'avoit pas tort en refuſant ſes faveurs à un homme chez qui l'education, & le raiſonnement, les avoit décreditées, & qui ne voudroit pas les payer de la moindre partie de ſon indépendance.

Ce

Ce qu'il y a de bien biſarre dans notre conduite, c'eſt que dans le tems, que nous faiſons les uns aux autres le récit pathétique de nos infortunes, & que nous languiſſons après un autre état, nous ſerions bien en peine de nommer la perſonne avec qui nous voudrions troquer de ſituation à tous égards. Dès que nous nous mettons à éxaminer ſon bonheur, & les effets, qu'il produit ſur ſon ame; dès que nous portons le flambeau de la refléxion ſur ſon orgœil, ſur ſon mauvais naturel, ſur ſon humeur ſombre, & ſur ſa mauvaiſe ſanté, nous rentrons d'ordinaire en nous mêmes; & le calme de notre eſprit eſt bientôt ſuivi d'une entiere reconciliation avec notre cher individu pris en gros avec tout ce qui l'accompagne.

Les maximes que je viens d'établir ſont appuiées d'un maniere bien extraordinaire par notre *fameux Shakeſpear. Dans une de ſes Tragedies il introduit *Richard ſecond* déthroné & priſonnier de ſes ennemis. Ce Prince raiſonne ſur une matiere, qui auroit été décidée en moins de rien par un eſprit plus borné. Il ſe demande à ſoi-même, ſi maitre du choix il devroit préférer ſon Palais à ſa pri-

* *Celebre Auteur Tragique.*

priſon? Et, après avoir mis en balance les raiſons les plus plauſibles de part & d'autre, il laiſſe la matiere indéterminée.

M. Prior dit encore fort joliment, ſelon moi, ſur le même ſujet:

Contre notre repos nous armons nos deſirs,
Nous éloignons toujours la ſaiſon des plaiſirs,
Toujours avant qu'on ſe repoſe
Il faut encore quelque choſe:
Un fils, un jardin, des tableaux,
Un Employ, des chiens, des chevaux;
Un bien abſent, qu'ardemment on ſouhaite
Nous agite, trouble, inquiette.
Ce bien abſent tient lieu de tout,
Pour tout ce qu'on poſſede il emouſſe le gout;
Mais de ce bien, qui de tout bien nous prive,
Tout le mérite eſt dans le perſpective.
L'obtenons-nous? De nos ſoins triſte fruit?
Il nous déplait, & ſouvent il nous nuit.

Si un Auteur moderne ne fait pas aſſez d'impreſſions ſur des eſprits, dont le raiſonnement a beſoin du ſoutien de l'autorité,

rité, je puis tirer encore du ſecours pour mon ſentiment d'Auteurs que les ſuffrages de pluſieurs ſiecles ont rendus venerables. Voici, par éxemple, comme parle ſur ce ſujet le *vehement Juvenal.*

Juſques à quand, Mortel, pour ta perte empreſſé,
Le Ciel par tes deſirs doit-il être laſſé ?
A l'utile bon-ſens donnant toujours atteinte,
Livré par ton caprice à l'eſpoir, à la crainte,
Tu vois tes jours ſe perdre en riſibles projets:
Changer d'âge ce n'eſt que changer de ſouhaits;
Mais, du Courroux du ciel bien ſouvent la Tempête,
Qu'exciterent tes vœux, éclatte ſur ta tête;
Et quand ces vœux remplis t'accablent de malheurs,
Tu reproches aux Dieux leurs cruelles faveurs.

Il n'y a preſque point de *bien naturel*, ou *acquis*, quelque ſolide qu'il puiſſe être, qui ne ſoit accompagné d'une doze à peu près égale de *mal.* Ce diſcernement éxact même, & ce gout fin & ſûr, qu'on

qu'on admire, & qu'on envie ſi fort dans les genies ſupérieurs, ſont ſujets à des inconveniens où les eſprits moins tranſcendants ne ſont pas ſujets. Ces ames du premier ordre trouvent rarement de quoi ſe ſatisfaire, & ils ſentent perpétuellement leur gout ſe révolter, contre un raiſonnement peu ſuivi, contre une fauſſe penſée, contre une mauvaiſe plaiſanterie, & même contre un bon mot mal placé. Ils reſſemblent à ces perſonnes qui ont l'odorat d'une délicateſſe extrême, & qui trouvent plus d'objets capables de leur donner du dégout, qu'ils n'en rencontrent de propres à leur procurer du plaiſir.

Je croi que les réfléxions, qu'on vient de voir ſe lient aſſez naturellement au Caractere que voici.

Il y a un Gentilhomme de mes amis, dont les richeſſes vont au delà du ſuperflu. Cependant, à force de donner la torture à ſon eſprit, il a trouvé le ſecret de ſe rendre auſſi malheureux, qu'il pourroit l'être dans la plus grande diſette. Une vie libre & enjouée lui avoit donné un embonpoint exceſſif; mais la retraite, où le jetta dans la ſuite le dégout des plaiſirs, fit baiſſer ſa corpulence au deſ-

ſous

ſous de la proportion naturelle. Sujet aux maux de la ratte par ſon temperemment, & beaucoup plus encore par une vie ſédentaire & oiſive, il commença à pleurer amérement la perte de ſa chair, quoiqu'il fût en parfaite ſanté, & il auroit racheté cette triſte diminution de ſon corps de la moitié de ſes thréſors. Il devint par là l'Antipode de Céſar, qui trembloit à la vue d'un * viſage pale, & d'une figure décharnée; & rien ne lui inſpiroit plus d'horreur que la *rotondité vaſte d'un corps bien nourri.* Il crut trouver un moyen de diminuer ſa miſere, dans le choix d'un valet, qu'il prit pour les mêmes raiſons, pour leſquelles tout autre n'en auroit pas voulu. C'étoit un jeunhomme à qui une conſomtion invétérée donnoit un air moribond; & il ſe faiſoit un plaiſir d'examiner ce ſquelette animé, & de ſe comparer avec lui. J'ai vu quelquefois, dans le tems qu'il contemploit le teint livide & les yeux enfoncez de ſon pauvre Domeſtique, que ſa couleur l'animoit, & que la fierté brilloit dans ſes yeux, qui ſembloient inſulter à l'abbatement du malheureux Laquais.

* *Alluſion à Brutus, qui fut un des meurtriers de Céſar.*

quais. C'étoit ſon intérêt, d'empécher, autant qu'il étoit poſſible, l'entiere deſtruction d'un corps, dont le ſien dépendoit en quelque ſorte; & le pauvre Garçon, à force de bien manger, & de bien boire, perdit à la fin cette langœur, qui faiſoit ſon unique mérite. Son viſage s'arrondit peu-à-peu, & ſembloit s'établir ſur les ruines de celui de ſon maitre. Horace dit,

„ Invidus alterius macreſcit rebus opimis.

L'Envieux s'amaigrit par la graiſſe des autres.

C'étoit préciſement ce qui arriva ici. Mon ami avoit pris ſon valet, parce qu'il avoit la conſomtion; & conformément à ſes principes, il fut forcé de lui donner ſon paſſe-port, dez qu'il l'en vit guéri: & il m'a dit cent fois dans la ſuite, qu'il eſt fort embaraſſé à trouver des Laquais, qui ne ſoient pas tout-à-fait auſſi heureux que lui.

DIS-

DISCOURS XLV.

Quis enim virtutem amplectitur ipſam,
Præmia ſi tollas?

Qui prendra le parti de la vertu pour l'amour d'elle-même, & ſans avoir en vue quelque récompenſe?

RIen n'eſt plus ordinaire à ceux qui traitent la controverſe, que de laiſſer là le fond de la matiere, pour pénétrer dans le cœur de leurs antagoniſtes, & pour leur attribuer des deſſeins criminels. Par là les preuves ſe changent en *Satyres*; &, au lieu d'avoir pour objet les erreurs de l'entendement, on ſe jette ſur les mœurs de ceux qu'on attaque, & qu'on voudroit bien rendre odieux. Je ſens toute l'extravagance d'une pareille conduite; & je ſuis fortement réſolu de ne m'en point rendre coupable, en continuant à éxécuter mon deſſein d'expoſer aux yeux du public les égaremens funeſtes des prétendus *Eſprits-forts*. La vertu & le bonheur de la ſociété humaine, doivent être les grands motifs de toutes les actions d'un homme de bien; & il faut avouër

avouër qu'il y a, dans cette nouvelle ſecte de Philoſophes, des gens qui font profeſſion d'aller plus directement à ce noble but que tous les autres hommes. Je veux bien croire que ce ſont là leurs véritables vues, & qu'ils ſuivent pas à pas les lumieres de leur raiſon, & le Dictamen de leur conſcience; mais, il eſt à craindre, que malgré leurs bonnes intentions, les efforts qu'ils ont faits pour étendre l'empire de la vertu, n'ayent ſervi qu'à affermir le vice ſur le throne. Comme je crois, que leur mépriſe n'a pour cauſe qu'une ignorance groſſiere touchant la nature, & les véritables intérêts de l'homme, je me flatte, que dès qu'ils ſentiront leur erreur, ils ne manqueront point de ſe laiſſer guider par leur amour pour le genre-humain, & de faire rouler toute leur conduite ſur un autre plan.

Les *ſages*, dont il s'agit ici, parlent de la vertu comme de la choſe du monde la plus aimable; mais, dans le meme tems qu'ils élevent ſa beauté, juſqu'aux nues, ils ne négligent rien pour la décréditer, & pour la rendre inacceſſible à la pluſpart des hommes. C'eſt là, à leur avis, la meilleure méthode pour faire

croitre le nombre de ſes admirateurs ; tant ils ont mal réüſſi dans l'étude du cœur humain.

Il eſt vrai, que la vertu par ſa propre nature a des charmes puiſſants ; mais, il eſt vrai auſſi, que le Chriſtianiſme la place dans ſon plus beau jour, qu'il en developpe toute la beauté naturelle, & qu'il excite pour elle dans nos ames l'ardeur la plus vive, en l'environnant des récompenſes les plus glorieuſes. Si par cette méthode il ne fait point des impreſſions aſſez fortes ſur certains naturels peſans, & ſur des *imaginations lugubres*, que l'eſperance ne ſauroit *égayer*, il ſait remuer ces *Eſprits lourds*, par la crainte d'une punition éternelle, & les forcer par la frayeur à ſe familiariſer avec les charmes de la vertu.

Celle de nos Eſprits forts graves & ſages eſt deſtituée de tous ces ſecours ; *La vertu*, diſent-ils, *eſt belle en elle même ; comme par ſa nature le vice eſt difforme : elle eſt donc digne de tout notre attachement, & le crime ne nous doit inſpirer que de l'horreur.* Mais, ils ne conſiderent dans l'une & dans l'autre, que le *bien* & le *mal*, qui en ſont inſéparables : ils n'ont en vue, que la *récompenſe* & la

pu-

punition, dont ils ſont ſuivis immédiatement. Pour l'immortalité de l'ame, pour la félicité à venir, pour les peines eternelles, ils les tournent en ridicule, comme les chimeres les plus extravagantes; ou, du moins, ils en rendent la vérité ſuſpecte, par les artifices les plus ſubtils, & par les ruſes les plus déliées.

Je n'accuſe pas ces nouveaux Docteurs du noir deſſein de trahir la vertu, ſous prétexte de la defendre; mais, j'ôſe ſoutenir que s'ils avoient formé un tel deſſein, ils ne pourroient pas prendre des meſures plus juſtes, pour l'exécuter. S'il faut les abſoudre de *malice*, il faut néceſſairement les condamner de *ſtupidité*; Comment peut-on ſe mettre dans l'eſprit, que c'eſt ſoutenir les intérêts de la vertu, que d'affoiblir les plus puiſſants motifs, qui nous y portent; motifs accommodez à toutes ſortes d'humeurs, aux eſprits de tout ordre; motifs propres à donner une nouvelle force à cet amour noble pour cette fille du Ciel, lequel n'a priſe que ſur ces grandes ames, qui ſont capables d'aimer la vertu pour ſon propre mérite?

Certainement, il faut ignorer ce que

c'eſt que les paſſions, & n'en avoir jamais ſenti la force, pour s'imaginer, que la ſimple beauté de la *valeur*, de la *temperance*, & de la *juſtice* eſt capable de ſoutenir les hommes ordinaires dans le pénible ſentier de la vertu; & de les défendre contre les tentations de l'*intérêt* & de la *volupté*.

Il paroit évidemment par là, que ces Meſſieurs méritent plutôt nos mépris, que notre indignation; & qu'on ne ſauroit les conſidérer ſinon comme une troupe de gens ſtupides, dont l'eſprit eſt trop borné, pour découvrir l'excellence de la Religion. Comment peut-on ſe mettre dans l'Eſprit qu'ils méditent quelque mauvais deſſein? Ceux, qui forment un projet pernicieux, font tout ce qu'ils peuvent, pour en cacher les reſſorts; mais, ces pauvres gens ici crient à tous ceux, qui veulent les écouter, qu'ils ont moins de motifs pour être *gens de bien*, que les autres hommes; Par conſéquent, ils nous avertiſſent de nous défier d'eux, nous, qui ſommes portez à la pratique de chaque vertu, par des raiſons tout auſſi fortes que les leurs, & qui ayons par deſſus eux l'attente certaine d'une félicité, ou d'une miſere éternelles.

Peut-

Peut-on jetter ſeulement la vue ſur les actions humaines, ſans s'appercevoir, qu'elles ont preſque toutes leur ſource dans les paſſions, parmi leſquelles l'*eſpérance*, & la *crainte*, ſont indubitablement les plus fortes, & les plus étendues? Eſt-il poſſible de s'imaginer rien qui puiſſe animer plus fortement cette Eſpérance & cette crainte, que cette perſpective agréable ou effrayante d'un bonheur ou d'un malheur éternel?

Il eſt évident qu'un *Chrétien*, qui veut commettre une action criminelle, a de plus puiſſantes barrieres à forcer, qu'un *Eſprit-fort*; & que le crime, chez le premier, doit trainer à ſa ſuite des remords plus cuiſants, & plus durables, que chez l'autre. Ce n'eſt pas tout: il ſemble qu'un homme, qui rejette l'idée d'une vie à venir, n'eſt pas trop ſage, quand il prend la moindre peine pour être eſſentiellement homme de bien. Quelle raiſon imaginable peut-il avoir pour préférer la vertu à ſon intérêt, ou à ſon plaiſir? Si le Chrêtien, par un principe de conſcience, néglige quelque avantage préſent, il agit en homme raiſonnable, puiſqu'à un petit intérêt, il prefere un intérêt infiniment plus conſidérable; mais,

un homme, qui ne connoit rien que l'*utilité preſente*, & qui ſe prive de quelque avantage, quoiqu'il en puiſſe jouïr en ſauvant les apparences, eſt tout auſſi ſtupide, que le pourroient être ceux, qui inſtruits de ſes principes, ſeroient aſſez fous pour avoir de la confiance en ſon intégrité.

On dira peutêtre que la vertu eſt ſa propre récompenſe, & que la douce ſatisfaction, qui ſuit les actions vertueuſes, ſuffit pour y porter un eſprit raiſonnable. Je conviens que cette maxime devroit être vraye dans toute ſon étendue; mais, malheureuſement, elle ne l'eſt point. Il eſt certain, qu'il n'y a rien de plus aimable que la vertu, & que dans cette vie même on peut recevoir de ſa main une félicité ſolide & naturelle. Il eſt conſtant néanmoins, que des biens, des Titres, des plaiſirs chimériques, ſont recherchez du général des hommes, avec plus d'ardeur, que la ſatisfaction intérieure de l'ame, & le doux repos de l'eſprit, qui découlent de la pratique de nos devoirs.

Il faudroit d'ailleurs, qu'une raiſon plus forte & plus éclairée animât les hommes ordinaires, pour qu'ils fuſſent en état de

de calmer leurs paſſions, & de diſſiper l'epais brouillard qu'elles excitent dans le cerveau, & qui nous derobent la vue de tout ce que la vertu a de plus beau, & de plus attrayant. Peut-être nos *Eſprits forts* ſe ſentent-ils cette ſupériorité de raiſon, & cet amour pur & deſintereſſé pour le *devoir*. Je les en felicite; mais, que veulent-ils que devienne la maſſe generale des hommes, qui joint un eſprit foible à des ſentiments vifs, & à des paſſions fortes & impérieuſes? Quel déluge de voluptez, de fraudes, & de violences, inonderoit toute la Nation en moins de rien, ſi l'on prêtoit l'oreille à ces Avocats de la *mortalité de l'ame*? Les Loix n'y oppoſeroient qu'une foible digue. L'occaſion de faire ſa fortune, ou de ſe procurer un plaiſir, en dépit de la vertu, ne manqueroit jamais d'être ſaiſie toutes les fois, qu'on croiroit pouvoir ſe livrer à ſes deſirs, ſans avoir rien à craindre. Quel motif en detourneroit le commun des hommes incapables de ce gout ſublime pour la vertu, & perſuader que les remords des méchans, auſſi bien que la joye intérieure des vertueux, ſont bornez par le tombeau, & deviennent ridicu-

les, ſi l'ame périt avec le corps.

L'opinion, qui borne toute notre exiſtance dans cette vie, doit arrêter naturellement l'ame dans ſes plus nobles entrepriſes, limiter ſes vues, & les attacher à des objets groſſiers & bas. Elle détrone la raiſon, éteint dans le cœur tous les ſentimens nobles & héroïques, & rend l'homme le vil joüet & l'eſclave infortuné de chaque paſſion.

Les ſages du Paganiſme étoient convaincus de cette vérité. De là ces fables, ces conjectures, & ces demi-preuves, qu'ils ont ramaſſées, pour rendre l'eſprit humain acceſſible à l'Idée d'une vie future. C'étoit un foible rayon de Lumiere, enveloppé de tenebres de toutes parts. L'Evangile l'a fait briller comme une Lumiere pure, capable de réjoüir le cœur de l'homme, & d'y répandre la plus parfaite ſérénité; mais, cette vérité lumineuſe choque la vue d'un petit nombre de foibles mortels, qui voudroient nous aveugler tous, & nous perſuader, qu'on ne ſauroit rendre un plus grand ſervice à la vertu, qu'en tournant la Réligion en ridicule.

DIS-

DISCOURS XLVI.

Quid mentem traxiſſe polo, quid profuit altum
Erexiſſe caput, pecudum ſi more pererrant?

Que ſert-il à l'homme d'avoir la tête élevée vers le Ciel, & d'etre tranſporté par ſes enſées juſqu'aux Aſtres, s'il s'égare à tout hazard comme les animaux privez de la raiſon?

LA nuit derniere, ne pouvant pas dormir, je fixai à la fin mes penſées vagabondes, en portant mes réflexions ſur la noble figure, que naturellement l'homme pouvoit faire parmi les Etres créez, & ſur ſa grande ſuperiorité ſur tous les autres animaux. De l'idée de la dignité, que devroit lui procurer l'excellence de ſa Nature, je deſcendis en ſuite, au triſte état au quel il ſemble s'être reduit de propos délibéré. Je me mis à conſidérer la baſſeſſe de ſes penchants, le joug infame, que ſes ſens lui impoſent, & ſes paſſions fougœuſes, qui éxercent ſur lui un empire ſi honteux, qu'elles ôſent faire de ſa raiſon leur Miniſtre, & leur Avocat. En un

mot, je le conſidérai comme déchu de ce haut rang, qui lui avoit été aſſigné par la Providence divine, & avili par des qualitez étrangeres, qui ne ſortent point de ſa Nature, & dont il s'eſt rendu l'Eſclave volontaire. Ces Idées atterrantes firent naitre dans mon cœur un mélange d'indignation, & de mépris, qui malgré ſa violence ne fut pas capable de me défendre contre le ſommeil; Mais mon cerveau, troublé par les vapeurs qui l'accabloient, ne laiſſoit pas de conſerver les mêmes penſées, quoique confuſes & mélées d'images chimériques; & je m'endormis, en prononçant à l'inſçu de ma raiſon les noms odieux, d'*étourdis*, de *foux*, & d'*extravagants*.

Mon imagination ſaiſit cette matiere dans le même endroit, ou mon eſprit l'avoit laiſſé: je crus me livrer à un ſoliloque paſſionné & pathétique, dans lequel je m'emportois contre les mortels, au deſeſpoir d'être de la même eſpece, & membre d'un corps pour lequel j'avois un ſi profond mépris. Dans le tems, que je m'abandonnois à ces invectives contre mon prochain, je me vis épié par deux hommes, dont l'un ſe tenoit à mon côté droit, & l'autre à mon côté gauche.

che. Leurs traits me parurent tellement reſſemblans, qu'en les rencontrant chacun à part on auroit pu les prendre l'un pour l'autre ; mais, en les éxaminant tous deux enſemble, je m'apperçus ſans peine, que quoique un certain air de ſévérité régnât ſur le viſage de tous les deux, il paroiſſoit chez l'un, mêlé de douceur & de bonté, & chez l'autre, d'orgœuil & de malice.

Je ne pouvois pas m'imaginer la raiſon pourquoi ces Meſſieurs m'étoient venus joindre d'une maniere ſi bruſque, quand celui, dont la Phyſionomie me déplaiſoit le plus, dit à l'autre, *Venez, mon Frere, laiſſons-là ce miſérable; abandonnons le à ſa malignité : nous aurons bientôt le plaiſir de le voir changé en Tygre.* A ces Paroles, mon ame fut ſaiſie d'horreur; ce que remarquant celui des Freres, qui me revenoit le plus, il eut pitié de mon trouble. Il me prit la main, avec un ſouris, qui me raſſura. *Ayez bon courage, Monſieur*, me dit-il, *vous vous êtes emporté contre le genre humain, que vous devriés tacher de réformer, au lieu de l'accabler d'invectives inutiles; & votre conduite précipitée mérite quelque correction : mais prenez moi pour votre guide, & ie me*

fais fort de vous garantir de tout danger. Ces parolles firent renaitre le calme dans mon ame, & dans le tems que j'aſſeurois mon Protecteur, de mon entiere ſoumiſſion à ſes conſeils, je vis ſon Frere qui nous quittoit d'une maniere impétueuſe, & l'indignation peinte ſur le viſage. Son depart me fit beaucoup de plaiſir, & me trouvant tête à tête avec mon guide, je le ſuivis ſans balancer, dans l'eſpérance d'être inſtruit du ſens des parolles qui m'avoient donné tant de frayeur.

En chemin faiſant, il m'addreſſa le Diſcours, que voici. *Pour achever de diſſiper vos allarmes, il eſt bon de vous tracer le Caractere de mon Frere, & le mien. Mon nom eſt* Réprimende, *& le ſien* Reproche. *Nous ſommes tous deux de la même Mere, mais de Peres differens. Celle, qui nous a mis au monde s'appelle* Vérité. *Dès que l'*Amour *la vit, il conçut une forte tendreſſe pour elle, elle y répondit bientôt, ils ſe mariérent, & je ſuis le fruit de cette heureuſe union. Quelque tems après ſes charmes donnerent dans la vue à un* génie, *qu'on appelle* Mauvais naturel ; *il la ravit, & ce Rapt fut cauſe de la naiſſance de celui, que vous venez de voir. Le penchant que nous avons hérité l'un & l'autre*

de

de notre Mere, nous porte à informer le genre humain de ſes défauts; mais, le génie different de nos Peres nous fait éxecuter le même deſſein dans des vues directement oppoſées. J'ai dans le cœur une certaine bonté naturelle, *qui m'engage à conſiderer tous les hommes comme mes amis; au lieu que la fougue & l'orgœuil de mon Frere le jettent au milieu du Genre-humain, comme une armée ennemie. Quoique vous veniéz d'agir ſelon ſon humeur, vous vous êtes attiré ſa colere, par ce qu'il pretend agir par les mêmes principes, que moi.*

Pendant qu'il me parloit ainſi, nous vinmes à une eſpece de bois, où je vis trois entrées ſur une même ligne. Nous primes celle du milieu, qui nous mena dans une belle allée de grands arbres, mais qui n'étoient pas aſſez touſus, pour exclure les rayons du Soleil, de ce lieu auſſi agréable, que régulier.

A meſure, que j'avançois, je vis que le ſentier à ma gauche étoit tout rabotteux & couvert de Rochers & de Precipices, à travers leſquels *Réproche* donnoit la chaſſe, avec une eſpece de fureur, à un grand nombre d'hommes vicieux & criminels. A ma droite, j'apperçus de beaux jardins, qui ſous leurs

fleurs cachoient pluſieurs ſerpents ; &, au bout d'un de ces parterres, je découvris la *Flatterie* occupée à faire un agréable Berceau, qui ſembloit inviter les malheureux mortels à un ſommeil enchanteur.

Je continuai toujours à ſuivre la route du milieu, juſqu'à ce que je vinſſe à un batiment antique, où elle conduiſoit directement. C'étoit une eſpece de *Tour*, qu'autrefois la Vérité avoit fait conſtruire, & où elle montoit ſouvent pour s'inſtruire de ce qui ſe paſſoit dans l'Univers, & pour ſavoir quel de ces deux fils elle devoit y envoyer pour réformer les mœurs des humains. A peine eus-je mis le pied ſur le ſœuil de cet Edifice, que j'y rencontrai la *candeur* & la *complaiſance*, qui pendant long-tems s'étoient regardées comme ennemies, mais qui reconciliées à la fin par mon ſage Guide vivoient dans une charmante intelligence, & ſe prêtoient des ſecours mutuels.

Avant qu'on me permît de monter les degrés de cette tour, on frotta mes yeux d'une liqueur, qui les rendit extrêmement clairvoyans. C'étoit, à ce qu'on m'aſſura, de l'eau tirée de ce Puis, où, ſelon le rapport de Démocrite, la vérité

a été autrefois ſi longtems cachée. Aprez cette eſpece de *Purification*, on me conduiſit juſqu'à l'appartement le plus élevé de la tour, appellé *la connoiſſance du cœur humain*: &, à peine en eut-on ouvert les fenetres, que je vis les nuages s'enfuir devant moi, & tout le genre-humain dépouillé de l'apparence, & du déguiſement offrir à mes yeux un ſpectacle auſſi triſte que varié.

Quelle difference entre les hommes, que je voyois alors, & ceux qui rempliſſent nos villes. Je ne découvris chez la plus part d'entre eux que quelques traces de la figure humaine: j'en vis avec des têtes de *Chien*, d'autres avec des têtes de *ſinge*, & d'autres avec des têtes de *Perroquet*. Chaque mortel avoit pris l'air de l'animal, dont il s'étoit rendu le caractere propre, & dans ſa Phiſionomie on liſoit l'abatardiſſement de ſon ame.

C'eſt là que l'orgœil farouche d'un prêtendu Brave, qui méſure ſon courage à ſa brutalité, allonge ſon viſage, & lui donne la forme d'une tête de *Cheval*: ſes yeux ſortent de ſon front, ſes Narines s'ouvrent, & ſa perruque détachée tombant ſur une de ſes épaules forme une criniere flottante; c'eſt là que le babil

des

des perſonnes, qui trouvent la converſation vive & brillante, quand elle eſt aſſaiſonnée par la malignité, les metamorphoſe en oyes bruiantes: elles marchent toujours par troupes; & par leurs cris elles paroiſſent inſulter à tous les paſſants: ce qui accompagnoit autrefois la main ſous le nom d'*Engageantes* rabattu ſur le bras ſe change en ailes, & ſert le penchant naturel, qu'elles ont, de promener leur caquet de troupe en troupe. Enfin, leurs levres, à force de ſervir, contractent un Calus, & s'allongent dans la forme d'un long bec d'oizeau. C'eſt là, qu'on voit toutes ſortes d'*Envieux* ramper à terre, avec différentes têtes de ſerpens; ils ſemblent méditer l'un contre l'autre quelque noir deſſein; ils ſuccent leur venin de la Terre, qui pour les autres produit des flœurs & des fruits; &, à force d'aiguiſer leurs langues, ils y font une pointe, capable de percer le cœur d'un ennemi d'un ſeul coup.

Ceux, qui cachent leurs mauvaiſes inclinations ſous le voile de l'Hypocriſie, avoient des Têtes de Crocodiles, la cruauté logeoit dans leur bouche, & l'impoſture dans leurs yeux: ils faiſoient mil-

mille crimes, dans le tems qu'ils déclamoient contre la corruption du ſiecle; ils verſoient des larmes ſur les cadavres des malheureux, qu'ils avoient dévorez. Les avares, à force de tirer tout à eux, avoient rendus leurs doits ſi crochus, qu'ils ne formoient plus qu'une *Griffe de Harpie*, capable de prendre encore, mais incapable de lacher priſe. Le Chevalier d'induſtrie avoit la figure d'un *Cameleon*: il changeoit de couleur à chaque inſtant, & ne ſe nourriſſoit que de mouches, qui voltigeoient à l'entour de lui, & qui ſembloient méditer un ſur moyen de devenir ſa proye. Le *Breteur* avoit la tête d'un cocq avec une grande Crête: toujours battu, il célébroit toujours ſes victoires par ſon propre chant; & l'on ne voyoit que les *Poltrons* du plus bas ordre prendre des oreilles de lievre, & fuir à ſon approche. Enfin les Gricharts de profeſſion étoient metamorphoſez en chats, qui en grondant témoignent leur ſatisfaction; les *petits-maitres* en *ſinges*, les *flatteurs* en *Epagneuls*, les *pareſſeux* en *anes*, les *gens ſanguinaires* en *Loups*, les *fourbes* en *Renards*, les *Ruſtres* en *Ours*, les *Voluptueux* en *Boucs*, & les *Gourmands* en *Cochons*; Les ſeuls ivrognes,

gnes, par un triſte privilege, conſervoient leur propre figure; non ſeulement par ce que ce Vice les enlaidit aſſez; mais ſur-tout par ce qu'il n'y a, parmi les Brutes aucune eſpece, qui ſe rende coupable d'une intempérance ſi brutale.

Pendant que cette ſcene mortifiante s'ouvroit devant mes yeux avec ce deſordre, qu'on remarque d'ordinaire dans les Rêves, & qui ne repréſente pas mal la confuſion qui regne dans les affaires du monde, la triſteſſe s'empara inſenſiblement de mon cœur, & me força à répandre quelques larmes; Cette *humeur* qui a ſa ſource dans une paſſion, détruiſit apparemment la Vertu de cette eau, avec laquelle mes yeux avoient été purifiés. A meſure que je pleurois le ſort de mon prochain, le ciel s'obſcurcit de nouveau, couvert de tout cotez par des nuages, pareils à ceux qui s'étoient diſſipez d'abord à ma vue; & ce triſte ſpectacle diſparut entierement. Au changement de Décoration je tournai mes yeux humides vers mon Conducteur, qui voyant mon trouble m'addreſſa le diſcours ſuivant.

Vous venez de voir le triſte Etat, où tom-

tombe l'homme, quand il s'abaiſſe lui-même au deſſous de ſa dignité naturelle. Songez à vous garantir vous même d'une chute ſemblable, par une grandeur d'ame accompagnée de modeſtie, & par une généreuſe honte. Faites auſſi tous vos efforts pour deſſiller les yeux des autres : par un noble principe de bonté ; afin de les détourner de cet afreux Précipice. Accommodez vos leçons aux Caracteres de ceux à qui vous les addreſſerez, *ſevere*, quand il le faut, *Doux* quand l'occaſion le demande, & même Badin quelquefois, quand le *précepte* ne peut entrer dans le cœur, qu'à la faveur du plaiſir. Dépeignez tantôt le triſte abatardiſſement de l'homme, avec les couleurs les plus fortes, & en même tems les plus vrayes & les plus naturelles; & menacez tantot vos contemporains incorrigibles de leur prochaine Métamorphoſe. Ne renfermez pas vos utiles inſtructions dans la ſphere étroite de vos amis : étendez les à tous ceux que vous connoiſſez, & qui donnent la moindre eſpérance de docilité. Quand vous aurez vos raiſons, pour ne pas vous addreſſer directement aux Perſon-

ſonnes mêmes, parlez aux animaux, dont ils ambitionnent le Caractere, & qu'ils ſe voyent dans les brutes, comme dans des miroirs fidelles. Cette méthode a produit de tout tems d'heureux effets : les Egyptiens exprimoient leurs penſées, par la figure des animaux ; & le fameux Eſope prêta notre langage aux Brutes, pour les rendre capables de prêcher aux hommes la raiſon, & la vertu.

DISCOURS XLVII.

Quam multa injuſta ac prava fiunt moribus!

Que de choſes mauvaiſes & injuſtes ſont ſauvées par la Coutume!

CE n'eſt pas une petit : mortification pour moi, de voir que la vertu eſt ſupplantée dans ce Royaume par la coutume, & par un dévouement, pour des choſes indifférentes au moins, ſi elles ne ſont pas abſolument mauvaiſes. C'eſt par là que la mode donne un paſſeport à ce qu'il y a de plus ridicule, & de plus contraire au ſens commun. Perſonne n'a honte

honte de faire ce qu'il voit faire à tout le monde. Les gens ſenſez ſe font à cet égard un honneur de ſe confondre avec les plus extravagants, quoiqu'ils ſoient perſuadez dans leur propre conſcience de la ſottiſe de la coutume, dont ils ſe rendent eſclaves volontaires.

L'ami, qui m'écrit la lettre ſuivante, y a raſſemblé un bon-nombre de ſujets, qui méritent bien d'être examiné avec l'attention, qu'on a d'ordinaire pour des matieres plus graves en apparence, mais qui n'ont pas pourtant de plus grandes iufluences ſur le bonheur du genre-humain. Il s'attache ſur-tout à un grand nombre de petits artifices d'une extrême baſſeſſe, dont ſe ſervent le Pere & la Mere d'une fille, quand il eſt queſtion de la marier. Il n'y a rien de plus commun, par éxemple, parmi des gens bien elevez d'ailleurs, & d'un bon Caractere, que de négliger les Loix ſeveres de la reconnoiſſance, & de demander pour leurs filles des avantages extraordinaires fondez ſur l'amour deſintereſſé d'un amant, dont l'imprudente generoſité leur devroit faire prendre juſtement le parti oppoſé. C'eſt ce que la Lettre de mon Correſpondant éclaircira à merveilles, & peut-

être

être me donnera-t-elle de quoi remplir dans la ſuite pluſieurs feuilles volantes.

LETTRE A L'AUTEUR.

„ MONSIEUR.

„ JE me ſuis retiré, il y a quelque
„ tems, de la ville, & des affaires,
„ à une petite maiſon de campagne,
„ ou de beaux environs, des chemins
„ très pratiquables, & un excellent air,
„ m'attirent toujours à la promenade.
„ Par là je me ſuis fait un plus grand
„ nombre de connoiſſances qu'il n'en
„ faut pour un homme de mon âge qui
„ n'a choiſi un ſéjour champêtre, que
„ pour gouter à ſon aize les plaiſirs de
„ la retraitte. Je vois fort ſouvent, en-
„ tre autres, un jeune-homme qui vient
„ de me communiquer, tout le détail
„ de ſon amour ſincere, paſſionné, &
„ conſtant, pour une jeune Demoiſelle
„ du voiſinage, qui, à ce qu'il croit,
„ eſt fort éloignée d'avoir de l'averſion
„ pour lui. Cependant, l'intrigue a é-
„ té ſi bien menagée de la part de la
„ belle, qu'il n'a jamais pu ſavoir ſes
„ veritables ſentimens, que par conjec-
„ ture,

„ ture. Quand il commença à la voir,
„ il y alloit auſſi librement, & d'une
„ maniere auſſi familiaire, que les autres;
„ mais, depuis qu'il lui a fait une dé-
„ claration d'amour, il ne lui a jamais
„ été poſſible de lui dire deux mots en
„ particulier. Lorſqu'il la demandoit
„ chez elle, elle étoit toujours occu-
„ pée, ou malade : on le laiſſoit atten-
„ dre deux heures, dans une antiCham-
„ bre ; &, quand à la fin on le faiſoit
„ entrer, comme par grace, il étoit re-
„ çu du Pere & de la Mere, comme un
„ facheux, qu'on recevoit à contre-
„ cœur. Quand il demandoit au Pere
„ la permiſſion de rendre de tems en
„ tems une viſite à ſa maitreſſe, le bon
„ vieillard faiſoit ſemblant de ne le pas
„ entendre. *Me le refaſez vous donc ab-*
„ *ſolument*, *Monſieur ?* lui diſoit mon
„ ami quelque fois ; mais, toute la ré-
„ ponſe qu'il pouvoit obtenir c'étoit,
„ *Eh*, *mais*, *Monſieur*, *je ne vous dis pas*
„ *cela*. Lorſque la converſation rouloit
„ ſur le *bien*, le prudent vieillard ne
„ manquoit jamais de dire que ſes affai-
„ res alloient toujours à reculons, &
„ qu'au contraire celles du Pere du jeu-
„ ne homme paſſoient pour être dans
„ l'état le plus floriſſant. Si

„ Si le pauvre Garçon s'addreſſoit à la „ Mere, elle paroiſſoit extrémement „ portée pour le mariage en queſtion; „ mais, elle ne négligeoit rien pour em- „ brouiller les choſes, au lieu de les dé- „ baraſſer de toute difficulté. Elle ne „ le faiſoit pas même en cachette, & el- „ le affectoit de la ſincerité. Pluſieurs „ fois l'affaire a paru entiérement rom- „ pue; mais, l'amour de mon jeune voi- „ ſin étoit ſi violent, que la moindre „ lueur d'eſpérance le forçoit à renouër.

„ Enfin, fatigué d'écrire lettre ſur „ lettre, & de ne recevoir de ſa mai- „ treſſe que des réponſes ambigues; re- „ nonçant à tout eſpoir, il trouva à „ propos de prendre congé d'elle dans „ les formes. Mais, peu de tems après, „ on lui procura, comme par hazard, „ l'occaſion attendue long-tems, en vain, „ de voir la belle en particulier, & éloi- „ gnée de ſes ſurveillans. Cette bonne „ nouvelle rechauffe d'abord ſa paſſion „ & la rend plus violente que jamais. „ Réſolu de ſacrifier plutôt tout, que „ d'abandonner ſon entrepriſe, il prend „ la poſte, court, vole; &, ſans atten- „ dre le ſecours de quelque Médiateur, „ pour le raccommoder avec ſa maitreſ-

ſe,

„ ſe, il entre bruſquement chez elle. „ Elle le reçoit auſſi mal qu'il eſt poſſi- „ ble, pour lui faire voir, juſqu'à quel „ point elle étoit irritée par ſa derniere „ lettre. Il en eſt au deſeſpoir; &, per- „ dant entierement l'uſage de ſon bon- „ ſens, il tire la colere & la rage du „ ſein même de ſon amour. C'eſt un „ frénétique, il accable ſa maitreſſe d'in- „ jures, & d'imprécations. Quelques „ momens après, il revient à lui, il ſe „ jette à ſes pieds, plein de repentir; &, „ honteux de ſes extravagances, il ex- „ prime de la maniere du monde la plus „ pathétique le deſordre de ſes ſenti- „ mens. Il lui demande pardon, il rem- „ pe à terre, il verſe des larmes; mais, „ tous ſes efforts ſon vains: la belle reſte „ inexorable, & ils ſe quittent d'une „ maniere, qui paroit rendre un nou- „ veau renouement impraticable.

„ Dans toute cette Hiſtoire, dont je „ ne vous donne ici qu'un abregé, il pa- „ roit de la part de mon voiſin un a- „ mour ſi deſintéreſſé, ſi ſincere, & ſi „ violent, que s'il parvient à la fin au „ but de ſes deſirs, & s'il épouze ſa „ maitreſſe, je crains bien qu'ils ne „ ſoient malheureux l'un & l'autre.

„ Auſſi-tôt qu'il m'eut communiqué „ tout le détail de ſon avanture, je crus „ devoir vous en écrire, parce qu'en „ qualité de *Mentor moderne*, il eſt de „ votre devoir de remedier à de pareils „ abus dans une Nation que vous avez „ priſe pour votre *Eleve*. Je vous ſup- „ plie, Monſieur, de vouloir bien, dans „ une occaſion ſi importante, étendre „ vos inſtructions ſur toutes les perſon- „ nes, qui peuvent être intéreſſées dans „ les *traittez matrimoniaux*, qui ont une „ liaiſon ſi étroite avec le bonheur du „ genre-humain. Embraſſez, s'il vous „ plait, dans vos réfléxions ſur cette ma- „ tiere, les Peres, les Meres, les filles, „ & les amans; & n'oubliez pas les con- „ fidens qui aſſiſtent les deux parties de „ leurs conſeils. Sans pretendre vous „ preſcrire un plan, je prendrai la li- „ berté de vous dire, que je remarque „ dans toute cette intrigue, quatre cau- „ ſes principales, qui ont fait échouer ce „ mariage, qui auroit pu être très-heu- „ reux.

„ Premierement, les expreſſions équi- „ voques du Pere pour ſe ménager une „ retraite honorable en cas que l'affaire „ prit un tour deſagreable pour lui.

„ 2°.

„ 2°. Les ruſes de la Mere, qu'elle n'a
„ pas daigné cacher ſeulement, afin que
„ l'amant ſe livrât à ſa fille pieds &
„ poigns liez, ſans faire aucune attention
„ à ſa fortune.

„ 3°. La vanité de la Demoiſelle,
„ d'ailleurs fille de mérite, & l'idée
„ qu'elle s'eſt fourrée dans l'imagination,
„ qu'un homme n'aime pas véritable-
„ ment, ſi ſans réfléxion il ne ſacrifie
„ pas tout à l'objet de ſa tendreſſe.

„ 4°. La maniere de ménager l'affaire
„ de coté & d'autre, par le moyen de
„ lettres, & de confidens, ſans permet-
„ tre aux *parties traittantes* la liberté de
„ conferer enſemble de bouche.

„ Il me ſemble qu'en rectifiant nos
„ idées ſur les *traittez* de cette nature,
„ vous ne ſauriez qu'obliger ſenſible-
„ ment toutes les familles du Royaume,
„ où il y a des Enfants & du bien. Mon
„ jeune Voiſin ſur-tout vous en aura
„ une obligation ſenſible. Il joint ſes
„ prieres aux miennes, pour vous con-
„ jurer de vouloir bien décider ſur les
„ points ſuivans.

„ Si la déclaration d'un amour, qui a
„ un but légitime doit être adreſſée d'a-
„ bord à la Demoiſelle, ou bien à ſes Pa-
„ rens?

„ S'il faut commencer par s'ouvrir à
„ la Demoiſelle, le jeune-homme doit-
„ il être forcé, ou de rompre dans la
„ ſuite d'une maniere qui ne lui fait pas
„ honneur ; ou d'accorder aux parens
„ de ſa maitreſſe toutes les conditions
„ qu'ils oſent exiger de lui?

„ Suppoſé qu'il faille d'abord s'ad-
„ dreſſer aux parens, eſt-il permis au
„ jeune-homme de diſputer ſur la Dot,
„ & de ſonger aux moyens de s'établir
„ avantageuſement dans le monde? Ou
„ bien, doit-il ſe piquer d'une généroſi-
„ té ruineuſe, de peur de paſſer pour un
„ cœur mercenaire, qui ne ſonge qu'à
„ ſurvivre à ſon épouſe future d'une ma-
„ niere agréable & aizée?

„ Quelles inſtructions faut-il qu'une
„ Mere donne à ſa fille dans une pareille
„ occaſion; & juſqu'à quel point doit-
„ elle ſe mêler d'un *traitté* de la ſor-
„ te, pendant que ſon Epoux eſt enco-
„ re en vie?

„ Juſqu'où s'étend le devoir d'une fil-
„ le qu'on veut obliger de ſuivre en
„ tout les conſeils de ſa mere, & de
„ lui communiquer toutes les lettres de
„ l'amant, auſſi bien que les répon-
„ ſes?

Quel-

„ Quelles ſont les bornes, où une
„ Demoiſelle doit enfermer l'exercice
„ du pouvoir qu'elle a ſurſon Amant?
„ Doit-elle étendre ce pouvoir auſſi loin
„ qu'elle peut, pour procurer des a-
„ vantages à ſon Pere; & ne lui eſt-il
„ pas permis de ſonger un peu aux inté-
„ rêts de la famille où elle doit en-
„ trer?

„ Quelles limites eſt-il juſte de preſ-
„ crire à l'uſage des lettres & des con-
„ fidens, & dans quelles occaſions eſt-il
„ naturel que les amans ayent la liber-
„ té de ſe voir, & d'agir par eux-mê-
„ mes?

„ Si la maitreſſe remplit ſes lettres
„ des affaires d'intérêt, & qui concer-
„ nent le contract de mariage, l'amant
„ agit-il d'une maniere peu noble en ré-
„ pondant à chaque article, tout com-
„ me s'ils avoient été dreſſez, par le
„ Pere, ou par la Mere mêmes?

„ Enfin, ce que j'exige ſur-tout de
„ votre amour pour la Nation, c'eſt que
„ vous faſſiez tous vos efforts, pour re-
„ medier à un abus qui n'eſt que trop
„ envogue: je veux parler de la coutu-
„ me qu'ont la plupart des Peres, de
„ publier dans le monde, qu'ils donne-

„ ront à leur filles le double de ce qu'ils
„ ont réellement intention de leur don-
„ ner. Par là on attire les jeunes gens,
„ qui, flattez par ces eſpérances trom-
„ peuſes, commencent par engager leur
„ cœur; mais, détrompez dans la ſuite,
„ ils ſont réduits, s'ils ne ſont pas fort
„ riches eux-mêmes, à choiſir entre
„ deux partis également facheux: ils doi-
„ vent arracher de leur ame une paſſion,
„ qui y a jetté déjà de profondes racines,
„ ou contracter étourdiment un mariage,
„ qui les menace d'une ruine prochaine.
„ Voilà, Monſieur, tous les problê-
„ mes que j'ai pour aujourd'hui à pro-
„ poſer à vos lumieres, au ſujet du ma-
„ riage. Avant pourtant que je ferme
„ ma lettre, je crois devoir vous prier
„ encore de nous dire juſqu'à quel point
„ les traitez en queſtion ſont de la mê-
„ me nature que les *contracts ordinaires*
„ *d'Achat, & de Vente*, & s'il n'y a pas
„ moyen d'empecher que certaines gens
„ ne faſſent pas ce commerce ſous main?
„ Rien n'eſt plus pernicieux pour ce né-
„ goce, que certains *Revendeurs & re-*
„ *vendeuſes*, qui ramaſſent un Magazin
„ de tous les bons partis de l'un & de
„ l'autre ſexe; & qui, ne donnant pas
„ aux

„ aux Acheteurs le loiſir de bien éxami-
„ ner la valeur intrinſeque des marchan-
„ diſes, font des profits très conſidera-
„ bles par ce commerce clandeſtin.

„ Faites-moi la grace, Monſieur, de
„ me répondre au plus vîte. La conduite
„ des femmes, ſur-tout, a un beſoin
„ preſſant d'être redreſſée par la ſageſſe
„ de vos préceptes. Je ſuis, &c.

DISCOURS XLVIII.

Nec tibi ſed toti genitum ſe credere Mundo
LUCAIN.

Nous ne ſommes pas nez pour nous ſeuls, mais pour tout le genre humain.

L'Amour du bien public, eſt une diſpoſition ſi aimable que la plupart des hommes font profeſſion d'être conduits par un ſi noble motif, juſques dans les actions les plus ordinaires. Mademoiſelle *Cornelie Lizard* ſe fait toute une Bibliotheque des Romans, ſimplement pour contribuer à l'avancement des belles lettres, & à la ſuſiſtance des Beaux-eſprits; & *Annabelle* met tout ſon argent en habits magnifiques, pour ſoutenir nos Ma-

nufactures, & pour donner moyen aux artizans de gagner honnêtement leur vie. Je connois encore un noble Campagnard, qui avale une horrible quantité de biere forte, pour l'amour des braſſeurs Anglois; & un jeune Cavalier de Londres, qui boit tous les ſoirs regulierement ſes trois bouteilles de vin de France, dans le ſeul but d'augmenter les revenus de la Couronne.

Je ſuis entrainé dans ce ſujet par pluſieurs lettres, qu'on m'a écrit, ſur un de mes derniers diſcours, où je fais ſavoir au public, que par une force d'eſprit que m'ont acquiſe mes réfléxions j'ai ſu m'approprier une infinité de thréſors, que mes Concitoyens étalent avec beaucoup d'oſtentation, comme un bien dont ils ſont légitimes poſſeſſeurs. Cette idée a fait plaiſir à un grand nombre de gens, qui ſe ſont mis dans l'eſprit, qu'en conſéquence de mes principes, ils ſont les Bienfaiteurs de toute la Nation, dans le tems qu'ils ne ſongent qu'à ſatisfaire à leur ridicule vanité, ou bien à ſubvenir à leurs beſoins preſſans. C'eſt dans le dernier cas que ſe trouve un bel-eſprit de mes amis, tendre amateur de ſa patrie, à cauſe qu'il ſe procure par la de quoi man-

manger, & de quoi ſe vêtir. Voici la lettre.

„ MONSIEUR,

„ DE tous les diſcours que vous avez
„ addreſſez à vos compatriotes,
„ par un principe de tendreſſe pour le
„ Genre-humain, il n'y en a point qui
„ me plaiſe d'avantage, que celui qui
„ roule ſur les *plaiſirs réels & imaginai-*
„ *res*. Je vous aſſeure que je l'ai lu a-
„ vec une ſatisfaction inexprimable, par
„ ce que les maximes que vous y débi-
„ tez s'accordent parfaitement bien a-
„ vec ma maniere de vivre. Si vous
„ puiſez des *plaiſirs réels* dans tout ce
„ qui ne procure aux autres, que des
„ *délices imaginaires*, j'ai le talent d'a-
„ muſer & de nourir l'*imagination* de
„ mon prochain, & par là je ſai me
„ mettre réellement en poſſeſſion de
„ tout ce qu'il me faut pour ſubſiſter
„ honorablement.

„ La Nation languit ſouvent, comme
„ vous ſavez, dans une *Cherté de nou-*
„ *velles étrangeres*. C'eſt alors, Mon-
„ ſieur, que je brille; &, quoique je
„ ne ſois point du tout ſujet aux maux

„ de Ratte, je ne me trouve jamais ſi
„ bien que pendant que le Vent eſt à
„ l'*Oueſt*. * On peut nous appeller a-
„ lors, pour plus d'une raiſon,

----*Penitus toto diviſos orbe Britannos.*

Les Bretons ſéparez du reſte des humains;

„ & je profite de cette affliction géné-
„ rale, en la ſoulageant. L'ennui eſt
„ certainement la ſituation du monde la
„ plus triſte; & je diſſipe celui de mes
„ compatriotes, en effrayant leurs eſ-
„ prits ſuperſtitieux, par des contes de
„ *meurtres*, de *Spectres*, de *Monſtres*, &
„ de *prodiges*. Mes Rélations imprimées
„ courent tout le pais, & vont lever
„ des contributions pour moi ſur toutes
„ les familles, que la frayeur force, pour
„ ainſi dire, le couteau ſur la gorge, à
„ me donner de quoi vivre.

„ L'Eté dernier, la deſcription d'un
„ *Dragon afreux* m'acquita d'une grande
„ dette chez le marchand de Tabac &
„ d'eau de vie; & j'ai vécu dix jours
„ de

* *Ce vent eſt en Angleterre auſſi favorable aux Hypochondriaques, que deſavantageux pour les Nouvelliſtes.*

„ de ſuite aux dépens d'une Baleine &
„ d'un *homme Marin*, que dans ma Re-
„ lation chacun pouvoit voir ſur nos cô-
„ tes. Quand l'Hyver approche, je
„ commence à conjurer tous les eſprits
„ qui m'obéïſſent, & je prépare un ma-
„ gazin d'*apparitions*, pour les longues,
„ & obſcures ſoirées qu'on paſſe en ſe
„ faiſant des contes borgnes au coin du
„ feu. Quand ce Magazin eſt vuide,
„ mon cerveau ne l'eſt pas encore, &
„ je ſai tirer d'une *Peſte* & d'une *famine*
„ de quoi m'empêcher de mourir de
„ faim, ou à l'Hopital. Pendant le
„ dernier Carême, j'ai obligé le Pape
„ lui-même à me fournir de la viande,
„ ſimplement pour faire la nargue à ſes
„ Bulles & à ſes conſtitutions. Malgré
„ ſon triple Diademe, je lui fais jouer
„ tous les Rolles, que je veux, & j'en
„ ſuis toujours trés bien payé. A pré-
„ ſent, je me vois un habit neuf ſur le
„ corps, graces à mon bon ami le Roi
„ de Suede; & le *Mufti* me fait avoir
„ *crédit* au Cabaret.

„ D'ordinaire, j'accompagne le mer-
„ veilleux de mes Rélations de quelque
„ *taille-douce*; ce qui fait de fort pro-
„ fondes impreſſions ſur les eſprits: &

„ je les assaisonne presque toujours de
„ quelques préceptes moraux. Si vous
„ voulez bien prendre garde à tout cet
„ assemblage, vous verrez sans peine,
„ que non seulement mes productions
„ détournent les Esprits inquiets des af-
„ faires du Gouvernement, mais qu'el-
„ les contribuent encore à l'avancement
„ de la vertu & de la Réligion. Pour
„ ces raisons & pour plusieurs autres, je
„ puis croire sans me flatter, que je ne
„ suis pas un fardeau inutile sur cette
„ Terre, & que mes contemporains
„ m'ont quelque obligation. Pour faire
„ encore plus de bien à la *génération pré-*
„ *sente*, je travaille à l'Histoire de ma
„ propre vie, où l'on verra un détail
„ de mes études, de mes ouvrages, &
„ de mes Maximes. Je la donnerai bien-
„ tôt au public, pourvû que mon li-
„ braire veuille bien m'avancer une
„ bonne somme d'argent dont j'ai be-
„ soin pour payer le loyer de ma cham-
„ bre.

La seconde lettre est d'un vieux Gentilhomme campagnard, qui croit n'avoir rien tant à cœur, que le bien public, parce qu'il ne sauroit vivre sans boire.

LET-

LETTRE A L'AUTEUR.

„ TU ſauras, vieux Rénard, que nous
„ avons tous tes papiers ici, & que
„ nous les liſons dans un endroit où les
„ Gentilshommes du voiſinage s'aſſem-
„ blent tous les mardis pour jouer à la
„ boule; & nous te regardons tous com-
„ me un *drolle de corps*. Le *Chevalier*
„ *Henri* aime fort ton invention de ſe
„ faire riche aux dépens des autres; &
„ pour moi je ſuis fort content de ma
„ maniere de vivre, depuis que je ſai,
„ que je fais autant de bien à tout le
„ voiſinage, qu'à moi-même. Je fume
„ ma pipe avec d'autant plus de plaiſir,
„ que ma femme dit qu'elle aime aſſez
„ le tabac de la ſeconde main, & je bois
„ de ma forte bierre de meilleur cœur
„ que jamais, parce que je vois bien que
„ ceux qui viennent me voir ne boi-
„ roient pas, ſi je ne leur donnois bon
„ éxemple. J'ai même deſſein de bri-
„ guer les voix de notre bourg à la pro-
„ chaine Election*: non pas que je me

* *Des Membres de la Chambre des Communes. Ceux qui briguent les voix régalent les* Electeurs *à qui mieux mieux.*

„ ſoucie d'être dans le Parlement ; c'eſt
„ uniquement pour forcer le Gentilhom-
„ me, qui ſera élu, à vuider toute ſa
„ cave pour le bien public. Je te dirai
„ de plus, que j'ai envie de me faire faire
„ Chevalier, ſeulement parce que les
„ Voiſins ſe font un honneur & un plai-
„ ſir de boire avec *Monſieur le Chevalier*
„ *un tel.*

„ Si tu veux venir nous voir ici, tu
„ trouveras de bons chiens à ton ſervi-
„ ce, & je ferai couper la gorge à la
„ biche que j'ai fait engraiſſer. Tu t'a-
„ muſes là bas à devorer des yeux les
„ Caroſſes dorez, & à dérobber par tes
„ regards des tours de perles, & des
„ croix de Diamans. Ne voilà-t-il pas
„ une belle occupation pour un homme
„ d'eſprit ? Vien-t-en ici, te dis-je ;
„ trois pintes de ma biere d'Octobre te
„ feront plus de bien, que tout ce que
„ tu peux gagner à Londres par la vue
„ de tant de belles choſes. Tu en és
„ bien plus gras, n'eſt-ce pas? C'eſt tout
„ ce que j'ai à t'écrire pour l'heure. A-
„ dieu l'ami.

En voilà encore une autre d'une Dame qui ſe ruine en équipages & en livrées,

vrées, par pure compaſſion pour nous autres pauvres gens, qui n'avons pas dequoi briller nous mêmes.

„ MONSIEUR,

„ J'Ai de la naiſſance & du bien, & „ cependant je n'ai jamais eu le cœur „ entiérement en repos juſqu'à Mardi „ paſſé, quand j'ai appris de vous que „ mon équipage brillant marque mon „ amour pour la patrie. Autrefois, je „ vous l'avoue, je n'étois magnifique „ que par orgueil; mais, à préſent, j'ai „ la conſcience tranquille, & je conſide- „ re en moi, comme une vertu, ce que „ certains Miſantropes appellent! Mon- „ danité. Fortement perſuadée, que mon „ air & mes habits apartiennent à mon „ prochain, je ne crois plus, que de „ m'occuper à embellir ma figure pen- „ dant trois ou quatre heures, ſoit au „ deſſous de la dignité d'une ame raiſon- „ nable. Je veux bien même être la „ victime du bien public, & je ſoufre „ avec conſtance la dôuleur que me don- „ ne un Corps fort étoit, dans la ſeule „ intention de faire preſent à mon pro- „ chain d'une taille fine. Je vais plus loin,

„ loin, & je mortifie ma chair par des
„ jeunes fréquents, pour ne pas choquer
„ les yeux de mes Compatriotes, par un
„ embonpoint exceſſif.

„ Je me fais faire un habit de bro-
„ card d'or, par un principe de charité
„ pour toute la ville; &, dans la même
„ vue, j'ai fait dorer mon caroſſe très
„ magnifiquement. J'ai dit tant de bien
„ de vous à mon mari, qu'il vous fera
„ bientôt preſent de deux belles Ca-
„ valles de Friſe; &, tous les ſoirs, vous
„ pourrez vous en venir mettre en poſ-
„ ſeſſion *aux Cours*. Ce n'eſt pas tout,
„ j'aurai au premier jour pour plus de
„ dix mille florins en joyaux, boucles d'o-
„ reilles croix de Diamants, bagues ma-
„ gnifiques. Tout cela va parer mes oreil-
„ les, mon cou, mes mains; & je ne
„ veux pas qu'une ſeule partie de mon
„ corps expoſée à la vue démente mon
„ amour pour le genre humain. Mon
„ cher époux ne me refuſera pas ces ba-
„ gatelles, depuis que je lui ai prouvé
„ clair comme le jour, par vos princi-
„ pes, que l'argent mignon des Dames
„ n'eſt employé réellement qu'à des œu-
„ vres pieuſes. Vous voyez, Monſieur,
„ ce qui m'en coute pour vous enrichir.

Je

„ Je me flatte qu'au moins je m'attire-
„ rai par là votre eſtime, & que vous
„ voudrez bien me croire, auſſi loin que
„ votre vue peut porter

Tout à vous.

DISCOURS XLIX.

Sic honor & nomen Divinis Vatibus atque Carminibus venit. HORAT.

C'eſt ainſi que les Poetes donnent une réputation immortelle à eux-mêmes, & à leurs ouvrages.

LA Tragédie intitulée *Caton* a extrêmement augmenté le nombre de mes Correſpondans; mais j'eſpere, qu'aucun d'entre eux ne trouvera mauvais, que je commence par inſerer les lettres, qui m'ont été écrites ſur ce ſujet par pluſieurs membres de notre Univerſité la plus fameuſe. Je donnerai le premier rang à celle que j'ai reçue du plus jeune fils de Myladi Lizard, jeunhomme qui donne de grandes eſpérances, & qui ſe dévoue entiérement à l'Etude de la Théologie.

MON-

„ MONSIEUR,

„ JE ne ſaurois vous remercier aſſez du
„ Caton dont vous avez eu la bonté
„ de me faire préſent. Je l'ai lu &
„ relu, avec toute l'attention, & tout le
„ plaiſir imaginable. Vous voulez que
„ je vous en diſe mon ſentiment, & en
„ même tems vous me complimentez ſur
„ le gout que j'ai acquis, par la Lecture
„ continuelle des Poetes anciens. Mais,
„ je vous dirai, Monſieur, au hazard de
„ décréditer chez vous mon prétendu di-
„ ſcernement, que la piece que vous
„ m'avez envoyée, ſurpaſſe à mon avis
„ tout ce que les Anciens ont fait de
„ plus excellent dans ce genre. Vous
„ ſavez, que depuis un certain tems, j'ai
„ laiſſé là ces ſortes de Lectures, & que
„ m'étant entiérement appliqué à la
„ Théologie, je ne me familiariſe plus
„ qu'avec les vers de ces poetes, qui
„ ont été inſpirez véritablement. Mais,
„ je n'aurois jamais cru, qu'une tragé-
„ die moderne eut pu ſe lier ſi facile-
„ ment à de ſi ſerieuſes études; & je ne
„ m'attendois pas à une poeſie ſi noble
„ uniquement deſtinée à preſter un nou-

vel

„ vel éclat aux ſentimens les plus beaux,
„ & les plus vertueux. Quelle juſteſſe,
„ & quelle Elégance, ne voit-on pas
„ s'unir dans cette Réflexion de Por-
„ tius?

„ *Les ſentiers Tortueux, qae ſuit la Providence,*
„ *Eludent tout effort de l'humaine ſcience;*
„ *Ce Labyrinthe obſcur, dans ſes fréquens detours*
„ *A la fiere raiſon n'offre que de faux jours;*
„ *Des excez de ſageſſe ont pour nous l'air biſarre.*
„ *Plus on ſe croit au but, & plus l'eſprit s'égare*
„ *Et faute d'embraſſer un plan vaſte & total,*
„ *On ne ſait qu'en partie, & l'on décide mal;*
„ *L'ordre à nos yeux paroit confuſion entiere*
„ *Et nous trouvons la nuit, où regne la Lumiere.*

„ Toute la Piece eſt admirable, & ſi
„ j'en cite un endroit plutôt qu'un au-
„ tre, c'eſt moins par ce que j'y trou-
ve

» ve quelque beauté particuliere, que
» parce que j'y découvre des ſentiments
» vertueux & des preceptes de morale,
» qu'on n'avoit jamais ſongé auparavant
» à mettre dans la bouche d'un Acteur
» Anglois. J'en ſuis charmé pour l'a-
» mour de ce Siecle, & je félicite mes
» compatriotes du gout pour la vertu,
» qu'ils ont fait paroitre en donnant à
» cette tragédie des applaudiſſements ſi
» genéreux & ſi ſouvent répetez. Par
» là ils ſe ſont noblement lavé d'une ta-
» che, dont un auteur de ce temps a
» voulu les noircir; permettez moy de
» copier ſes parolles:

» *Dans la premiere Scene de la Comedie*
» *de* Terence *intitulée* le Bourreau de
» ſoi-meme, *un des Vieillards accuſé d'in-*
» *diſcretion par l'autre, des affaires du-*
» *quel il s'informe par bonté de cœur, re-*
» *pond ainſi:* Je ſuis un homme, & mon
» cœur eſt ſenſible à toutes les diſgra-
» ces, qui arrivent à ceux qui ſont
» hommes comme moi. *Tout le Parterre*
» *Romain honora cette ſentence d'un applau-*
» *diſſement univerſel, & il me ſemble,*
» *que c'étoit une preuve bien évidente du*
» *mérite de tout ce peuple. Il faut avoir*
» *l'eſprit bien fait, & le cœur genéreux &*
ſen-

„ *& ſenſible, pour être touché avec tant*
„ *de force par un ſimple ſentiment d'huma-*
„ *nité, exprimé d'une maniere, & ſans le*
„ *moindre ornement.*

„ *Quelque habileté qu'on puiſſe ſuppoſer*
„ *dans l'Acteur, qui prononça ces paroles,*
„ *il n'étoit pas poſſible qu'elles produiſiſſent*
„ *un ſi heureux effet, ſinon ſur un peuple*
„ *ſenſible au devoirs de l'humanité, & aſ-*
„ *ſez éclairé pour faire ſur ſes devoirs des*
„ *reflexions fines, & déliées. Peut-être*
„ *cet Acteur s'eſt-il mis la main ſur la*
„ *poitrine, & par un air attendri, par u-*
„ *ne Phiſionomie inſinuante, a-t-il encore*
„ *mieux fait entendre, que par ſon diſ-*
„ *cours, qu'il s'intereſſoit tendrement dans*
„ *le malheur de ſon prochain. Je ſuis ſûr*
„ *néanmoins, que quelqu'attitude touchan-*
„ *te, dont un de nos Comediens ſût accom-*
„ *pagner cette même ſentence, il ne feroit*
„ *pas la moindre impreſſion ſur notre Par-*
„ *terre Anglois.*

„ C'eſt à préſent que l'éloge, que
„ donne cet Auteur à nos dépens au
„ peuple Romain, peut être appliqué
„ dans toute ſon étendue à la Nation
„ Britannique, qui s'eſt montrée ſenſi-
„ ble au dernier point à des *paſſages* de
„ notre Tragedie qui n'expriment que

des

„ des ſentimens de vertu. Tel eſt celui-
„ ci, où Caton raiſonne ſur l'immorta-
„ lité de l'ame, & ſur le ſort qui attend
„ les hommes après cette vie :

„ *Mon foible Eſprit ſe perd dans ces in-*
„ *certitudes :*
„ *Elles plongent mon cœur dans mille in-*
„ *quiétudes.*
„ *Mais, un Principe eſt ſur : Un ſouverain*
„ *Pouvoir*
„ *Dans l'Univers entier nous force de le*
„ *voir.*
„ *Sans bornes grand & ſage il abhorre les*
„ *Vices :*
„ *La ſublime Vertu doit faire ſes Délices :*
„ *Ce qui plait à cet Etre aimable & redouté*
„ *Doit conduire un mortel à la félicité.*

„ Cette eſpece d'argument, qui s'ad-
„ dreſſe à la raiſon plutôt qu'au cœur,
„ peut être mis en Parallele, avec l'en-
„ droit cité de Terence ; &, puiſque
„ vous m'aſſurez, qu'il s'eſt attiré les ap-
„ plaudiſſemens de tout notre Parterre,
„ il me ſemble que l'Auteur, dont je
„ viens de parler, devroit bien ſe repen-
„ tir de ſa deciſion hardie, & rendre
„ juſtice au caractere de ſes Compatrio-
„ tes.

Pour

„ Pour moi, je m'imagine, que juſ-
„ qu'ici la Poeſie des Anciens a été ſu-
„ périeure à la nôtre, & non pas leur
„ Vertu.

„ Nous en voyons dans nos jours la
„ preuve la plus ſenſible. Dès que nos
„ Pieces Dramatiques ont égalé les leurs,
„ le cœur des Anglois a été ſuſceptible
„ de la même ſenſibilité, qu'on a ad-
„ miré dans l'ame des fameux Romains.

„ Quelque différence, qu'on puiſſe
„ remarquer dans les opinions & dans
„ les penchants des hommes, il eſt cer-
„ tain qu'ils s'accordent toujours dans le
„ deſir de faire honneur à une Perſonne,
„ qui fait honneur à ſa Patrie. La pre-
„ vention des ſectes différentes, & le
„ zele des factions, ont paru diſſipez &
„ calmez dans ce Royaume, par le Ca-
„ ractere de *Caton*, qui n'a fait ſonger
„ tous les Anglois qu'à l'amour qu'ils
„ devoient au bien public. Qui de nous
„ ne voudroit pas ſe ſervir de ces Ex-
„ preſſions, que Juba addreſſe à la fille
„ de cet incomparable Romain ?

„ *Sur le Divin Caton toujours mon œil s'ar-*
„ *rête,*
„ *A me changer en lui tout mon eſprit s'ap-*
„ *prête,*

Je

„ *Je veux enter ſur moi par des ſoins aſſi-*
„ *dus*
„ *Les Fertiles Rameaux de toutes ſes ver-*
„ *tus ;*
„ *Il faut que dans mon cœur, ſon Caracte-*
„ *re brille,*
„ *Et qu'un Prince Africain ſoit digne de*
„ *ſa fille.*

„ Je croi qu'on peut dire ſans exagé-
„ ration, que les Romains mêmes n'ont
„ pas tiré, de la vertu de leur Défen-
„ ſeur, d'auſſi grands avantages, que ceux
„ que la répreſentation de ſes grandes
„ qualitez a procurez à la Grande Bre-
„ tagne. Le Caton de notre Théatre
„ donne plus de nobleſſe à notre langa-
„ ge, auſſi bien qu'à nos ſentimens ; &
„ il ne ſera jamais au pouvoir de la Ty-
„ rannie de le faire mourir. Je ſuis &c.

GUILLAUME LIZARD.

Autre Lettre ſur le même ſujet.

„ Oxford le 7 de May.

„ MONSIEUR,

„ JE vous trouve auſſi prudent dans
„ votre conduite, qu'un Vieillard

le

„ le peut être naturellement. Vous
„ n'avez garde de riſquer l'honneur de
„ votre diſcernement, à l'éxemple d'un
„ de vos *Collegues* qui depuis peu a voulu
„ prévenir le public en faveur d'une
„ piece, avant qu'elle fût joüée. Pour
„ vous, Monſieur, vous avez attendu
„ que Caton eut entrainé les ſuffrages
„ de toute la Grande Bretagne; & en-
„ ſuite vous nous avez dit hardiment,
„ que vous êtes de l'opinion de tout le
„ monde. Voyez vous même, s'il vous
„ plait, ſi ce procédé convient à un
„ précepteur general de toute la Nation,
„ & s'il n'eſt pas de votre devoir, de
„ nous indiquer les plaiſirs qui ſont di-
„ gnes de nous, & de regler notre gout,
„ & nos applaudiſſements. Je vous trou-
„ ve pourtant un peu excuſable dans
„ cette occaſion, où le ſimple bon-ſens
„ devoit prévenir vos préceptes. A la
„ premiere Lecture, tout notre Colle-
„ ge a été egalement charmé de cette
„ excellente piece, & vous voyez par là
„ qu'on nous accuſe à tort nous autres
„ membres de cette Univerſité, quand
„ on dit, que nous avons réſolu que,

„ *Nul n'aura de l'Eſprit que nous & nos amis.*

„ Pour vous perſuader encore plus for-
„ tement du contraire, je vous aſſeure-
„ rai que nous ſommes preſque tous

„ Vos très humbles & très-
„ obéiſſans ſerviteurs.

Autre Lettre.

„ Oxford le 7 de Mai.

„ MONSIEUR,

„ SI l'on gardoit le ſilence, dans le
„ le ſéjour des Muſes, lorſque Lon-
„ dres ſe déclare à haute voix pour la
„ Tragedie de Caton, on pourroit ſoup-
„ çonner notre Univerſité de n'aimer
„ ni la Patrie ni les belles-lettres, & le
„ titre d'*Alma Mater* ne lui conviendroit
„ pas.

„ Pour vous faire voir, Monſieur,
„ qu'elle eſt fort éloignée de mériter un
„ ſoupçon ſi injurieux, je vous dirai,
„ que malgré l'eſtime extraordinaire que
„ les autres ouvrages de l'Auteur de cet-
„ te piece nous avoient inſpiré pour lui,
„ nous avons été ſurpris de ce dernier
effort de ſon genie.

De-

„ Desormais Césai ne sera plus un Hé-
» ros dans nos déclamations : cette Tra-
» gédie à dissipé tout d'un coup les
» faux-jours sous lesquels l'adulation des
» Poetes, & des Historiens, nous l'a-
» voient fait considérer. Ce ne sera plus
» que le Meurtrier du meilleur des hom-
» mes, & l'infame Tyran de sa Patrie.
» Caton, de la maniere qu'il nous est
» répréſenté ici, rependra sur la mémoi-
» re de cet Usurpateur un nuage plus
» noir, que celui dont l'Image de ce
» grand-homme a paru envelopper le
» triomphe de son ennemi. Si cette ad-
» mirable piece avoit vu le jour sous le
» regne d'Auguste, ce seroit autant de
» siecles de perdu pour la réputation de
» Césai, & l'on n'auroit pas pu faire
» un plus grand afront aux souverains,
» que de les appeller d'un nom, dont la
» flatterie est à present si prodigue. Ce
» n'est pas un petit honneur pour notre
» siecle, d'avoir produit un homme ca-
» pable de rectifier ces idées dangereuses,
» & la postérité la plus reculée trouvera
» un vaste champ de réflexions, en vo-
» yant que cette tragédie a été jouée a-
» vec un applaudissement général l'an
» 1713. Je suis &c.

„ ſors dans le dernier feuillet. Mais, „ qu'y gagnent-ils les uns & les autres? „ Ils reſſemblent à des gourmands, qui „ accablent leur eſtomac d'une grande „ variété, ou d'une quantité exceſſive „ de mets, qui mal digerez rempliſſent „ le corps de mauvaiſes humeurs, au „ lieu de lui donner de l'embonpoint, & „ de la force.

„ Cette maniere de lire confuſe & „ précipitée nous accoutume a une ma- „ niere de penſer, qui eſt du même Ca- „ ractere, & qui fatigue & accable l'i- „ magination par un deſordre tumul- „ tueux d'idées, dont l'arrangement pro- „ duiroit des fruits ineſtimables, & la „ plus douce ſatisfaction.

„ On peut diſtinguer tous les bons li- „ vres, en ceux qu'on doit eſtimer pour „ la matiere, & ceux qu'on doit recher- „ cher pour le ſtile. En liſant les pre- „ miers, il ne ſuffit pas de peſer chaque „ propoſition, chaque preuve; il faut „ encore éxaminer le ſiſteme de tout „ l'ouvrage, & la maniere dont un au- „ teur a diſpoſé les differentes parties de „ ſon ſujet, pour répandre plus de lu- „ miere ſur le tout. Veut-on profiter „ de ceux que j'ai rangé dans la ſeconde

„ claſſe ? il eſt néceſſaire d'obſerve
„ comment certains termes ordinai
„ liés à d'autres acquierrent une nouv
„ le ſignification, & comment une
„ pithete jointe à une expreſſion, av
„ laquelle elle paroiſſoit d'abord inco
„ patible lui donne quelquefois toute
„ force d'une Période entiere. Ce n'
„ pas tout : il faut conſidérer chaque p
„ riode, qui nous fait plaiſir, dans l'a
„ rangement total de tous ſes membre
„ éxaminer la raiſon, pourquoi elle no
„ fait plaiſir, & voir ſi la moindre trar
„ poſition ne ſeroit pas capable de
„ ôter tout ſon agrément.

„ Toute cette utilité, tout ce plaiſi
„ échappe à un Lecteur rapide, qui
„ ſongeant qu'à dépécher un livre,
„ fait qu'embrouiller ſa mémoire,
„ remplir ſon imagination, & ſon e
„ tendement de *Cruditez*, s'il m'eſt pe
„ mis de me ſervir de ce terme. S
„ vouloit s'y prendre d'une maniere pl
„ ſage, & ſe donner le loiſir de rectifie
„ & d'arranger *les idées*, *& les régles*
„ *ſtile*, avant que les mettre à part da
„ ſa mémoire, il ſe rendroit inſenſibl
„ ment familier & propre la maniere
„ penſer, & le tour d'expreſſion d
„ meilleurs Auteurs.

„ On voit assez souvent quelqu'un de
„ ses Lecteurs précipitez, qui, assis
„ commodement dans son fauteuil, par-
„ court un livre d'un air grave & sour-
„ cilieux. Il semble le dévorer, & se le
„ rendre propre par la méditation la plus
„ suivie ; mais, si on lui demande un
„ précis de ce qu'il vient de lire, il ne
„ sait que vous répondre ; & son air
„ vif & appliqué devient tout à coup
„ morne & stupide : ou bien, s'il veut
„ s'épargner cette honte, au lieu d'un
„ *sistême*, il vous donne un *cahos parfait* ;
„ fruit naturel de son inattention labo-
„ rieuse. L'excuse ordinaire de ces sor-
„ tes de gens est qu'ils ne lisent que pour
„ se divertir ; mais le plaisir, qu'ils se
„ proposent pour but, ne seroit-il pas
„ plus entier, & plus touchant, s'ils sa-
„ voient réfléchir sur ce qu'ils lisent,
„ s'en souvenir d'une maniere nette &
„ distincte, & joindre la satisfaction
„ d'augmenter leurs connoissances à la
„ satisfaction passagere que produit dans
„ l'ame une succession variée d'un grand
„ nombre d'Idées, & d'images?

„ D'autres, plus présomtueux, allé-
„ guent pour raison de leurs Lectures
„ hatées la grande vivacité de leur péné-

„ tration; mais, ne ſe rend-on pas co
„ pable de la vanité la plus ridicul
„ quand on s'imagine n'avoir beſoin q
„ de quelque momens de réfléxion po
„ percer juſqu'à l'ame, & juſqu'au fo
„ des penſées les plus abſtruſes d'un A
„ teur habile, qui a ramaſſé toutes
„ forces, & employé toute ſa vie, po
„ faire un ouvrage digne de l'attenti
„ du public ?

„ Des livres, qui ne roulent pas ſ
„ quelque Science particuliére, ſont co
„ ſidérez ordinairement comme écri
„ dans le ſeul but de nous amuſer,
„ non pas dans le deſſein de nous inſtru
„ re. Je croi qu'on ſe trompe encore
„ cet égard. Des réflexions ſur la m
„ rale, & ſur l'Hiſtoire, demandent u
„ attention auſſi ſuivie, & une médit
„ tion auſſi forte, que les traſttez l
„ plus profonds, qui roulent ſur quelq
„ ſcience. Rien ne nous eſt plus utile
„ que tout ce qui forme en general not
„ raiſon, & donne de la netteté & de
„ force à notre ſtile. Par là nous trou
„ vons la Clef des Sciences particuliere
„ & les moyens d'exprimer d'une m
„ niere convenable ce que nous en avo
„ appris. C'eſt un profit égal pour

„ *M*

„ *Médecin*, pour le *Juriſconſulte*, & pour
„ le *Théologien*.

„ Voilà, Monſieur, quelques réflé-
„ xions ſur la Lecture, que j'ai tirées
„ de ma propre expérience, & vous en
„ tirerez peut être un plus grand nom-
„ bre, du compte éxact, que je vais
„ vous rendre de ma maniere d'étudier.

„ Dans ma premiere jeuneſſe, élevé
„ chez un de mes Parens, qui avoit une
„ Bibliotheque aſſez nombreuſe, j'étois
„ obligé une fois par ſémaine de tirer
„ chaque livre de ſa niche & d'en ôter
„ la pouſſiere. En m'acquitant de ce
„ petit devoir, je ne croyois pas pouvoir
„ mieux me deſennuyer dans le voyage,
„ que j'avois à faire, par le ſéjour éten-
„ du d'un ſi grand nombre d'Auteurs
„ qu'en faiſant connoiſſance avec eux, &
„ en rendant à chacun une courte viſite.
„ Auſſi, n'y manquois-je jamais; & je
„ faiſois ma Cour régulierement à tous
„ les habitans, depuis les *in Folio* du pré-
„ mier rang, juſqu'à la Populace des
„ *Duodecimos*.

„ Par un exercice fréquent, je devins
„ à la fin ſi habile dans cette *étude am-*
„ *bulatoire*, qu'il m'étoit aizé de tenir
„ dans une ſeule main cinq ou ſix petits

 „ livres

„ livres ouverts: je ſavois les ſaiſir av
„ la même adreſſe, qu'on remarque
„ un Cabaretier, dont tous les doits ſo
„ entrelaſſez de verres; &, qui plus e
„ mes yeux accoutumez à cette fantai
„ avoient appris à ſe fixer ſur tous c
„ auteurs à la fois. De cette maniere
„ je me confirmai dans la légéreté,
„ dans l'irréſolution, qui ſont ordinair
„ à la jeuneſſe; & mon penchant pou
„ cette Lecture déréglee, ſoutenu par
„ peu de loiſir que j'avois, me rend
„ un veritable *Chevalier errant dans l'Em*
„ *pire des belles Lettres.*

„ Lorſqu'on m'eût envoyé à Oxford
„ mon unique dépenſe conſiſtoit en l
„ vres: j'en achetois au poids & par ta
„ & l'on peut bien croire, que j'en avo
„ une collection auſſi choiſie, qu'aucun
„ Beuriere de l'Europe. La grande quan
„ tité me tenoit lieu de tout; & je ſon
„ geois nuit & jour à inventer un moye
„ pour la faire ſervir à mon caprice d'u
„ ne maniere aizée & commode. Aprè
„ pluſieurs conférences avec un Menui
„ ſier habile, je lui fis faire une Machi
„ ne ſpherique, où il y avoit des niche
„ pour une douzaine de volumes de tou
„ tes ſortes de tailles, & que je pouvois

„ faire

„ faire tourner ſur ſon pivot, en y tou-
„ chant ſeulement du bout du doit: J'en
„ changeois les décorations trois fois par
„ jour, & je variois les *langues* auſſi bien
„ que les *Auteurs*. J'étois occupé pen-
„ dant tout le jour à faire pirouetter
„ cette machine, & j'avois ſi bien ac-
„ coutumé mes yeux à cette ſucceſſion
„ rapide d'objets, que je ſavois arracher
„ une ſentence, ou un bon mot à cha-
„ que Auteur, malgré la viteſſe dont il
„ ſembloit ſe dérobber à ma vue.

„ C'eſt ainſi que les heures, les jours,
„ & même les années, rouloient avec
„ ma machine, ſans m'apporter le moin-
„ dre profit, quoique la variété de mes
„ amuſements ſemblât étendre pour moi
„ la durée du tems. Je ne laiſſois pas d'é-
„ tre fort content de ma figure, & je
„ me félicitois ſans ceſſe d'être l'inven-
„ teur d'une machine, qui, par mes
„ méditations continuelles, parvenue à la
„ fin au plus haut degré de perfection,
„ eſt le délice de tous ceux qui aiment
„ les Etudes vagabondes.

„ Après avoir paſſé à l'univerſité le
„ tems requis, pour avoir le Privilege
„ d'entrer dans la Bibliotheque publique,
„ j'étois dans mon veritable Elément, &

„ je me crus le plus heureux des Mor
„ tels. C'étoit un monde nouveau d'E
„ rudition, dans lequel il m'étoit per
„ mis de voyager à mon aize. J'en par
„ courois tous les Cantons, & tous le
„ jours j'avois le plaiſir inexprimable d
„ me trouver dans un pais different, oi
„ je ne laiſſois pas de me plaire, quoi
„ que fort ſouvent le langage des habi
„ tans me fût entiérement inconnu
„ Quel charme pour moi, d'aller cher
„ cher juſqu'au fond de ſa Caverne ob
„ ſcure quelque auteur Arabe, qui pen
„ dant long-tems ignoré du reſte de
„ humains y avoit jouï d'un profond re-
„ pos. Au reſte, ces courſes m'expo
„ ſoient quelquefois à d'aſſez grands dan
„ gers. Un jour, par éxemple, en tom
„ bant d'une hauteur, je me vis ſuſpen
„ du dans la moyenne région de l'air
„ par le moyen de pluſieurs chaines* at-
„ tachées à de *gros in folio*, qui m'a-
„ voient enveloppé de tous cotez; &
„ j'aurois été long-tems dans cette Poſ-
„ ture comique, ſi l'ange Tutelaire de
„ cet Empire § n'étoit venu promte-
„ ment

* *Dans les Bibliothéques Angloiſes tous les livres ſont attachez à des chaines de fer.*

§ *Le Bibliothécaire.*

„ ment me tirer de cet Embaras.

„ Je me croyois dans ce tems là obli-
„ gé en conſcience de lire dans les pro-
„ menades publiques par oſtentation tou-
„ te pure ; mais le moyen de trainer
„ avec moi toute une Bibliotheque !
„ Rien de plus induſtrieux qu'une fantai-
„ ſie, qui, à la faveur d'une longue ha-
„ bitude nous impoſe la néceſſité de la
„ ſuivre. Je me fis faire une eſpece de
„ *Vade mecum*, dont chaque feuillet étoit
„ d'un Auteur différent, & cette inven-
„ tion ſatisfaiſoit mon caprice, dans le
„ même tems qu'elle le cachoit.

„ Cette burleſque imagination, qui
„ ſembloit me déclarer deſeſpérement ri-
„ dicule, & m'interdire tout accès au
„ bon-ſens, ne laiſſa pas, contre toutes
„ les apparences imaginables, de me ti-
„ rer de mes égaremens. Accoutumé à
„ borner ma Lecture à un ſeul & même
„ volume, j'appris inſenſiblement à la
„ fixer à un ſeul Auteur à la fois. Il eſt
„ vrai que je choiſiſſois d'abord ceux,
„ dont les réflexions détachées roulent
„ ſur une grande variété de matieres, &
„ les Proverbes de Salomon devinrent
„ bientôt mon livre favori. C'eſt là,
„ que je trouvai les ſentences les plus

„ belles, & les plus utiles preceptes, „ ramaſſez dans un deſordre préférable „ au plan le mieux lié ; & que mon „ amour pour la variété, en ſe contentant de la maniere la plus agréable, „ fut obligé, par l'importance du ſujet, de ſe familiariſer avec l'attention.

„ De là je ſuis parvenu de dégré en „ dégré juſqu'à ce point de conſtance „ dans mes études, que je ſuis capable „ à preſent de ſuivre Ciceron, dans ſes „ Periodes les plus étendues, & d'accompagner l'Hiſtorien le plus prolixe „ dans tous les detours de ſa Narration. „ Je fais plus, je ne lis que la plume à „ la main, & j'aſſemble les fruits de „ ma Lecture dans de vaſtes recueils. Le „ public en ſera bientot convaincu, par „ les traittez ſuivans que mes doctes „ veilles lui preparent.

„ Le prémier eſt une diſſertation ſa„ vante ſur l'exiſtence des *Griffons*, dans „ laquelle j'eſpere de faire voir clair „ comme le jour, que cet Animal com„ poſé de membres mal aſſortis n'eſt „ qu'une Chimere, quoiqu'en puiſſent „ dire *Ælien*, *Solin*, *Mela*, *& Herodote*. „ Mes preuves ſeront tirées d'*Albert le grand*

„ *grand*, de *Pline*, d'*Androvandus*, & „ de *Mathias Michovius*, dont les deux „ derniers ſur tout ont réüſſi à effacer ce „ monſtre entiérement du Catalogue des „ choſes créées.

„ Mon ſecond Traitté roule ſur l'*E-* „ *ternûment*, & ſur l'origine des bene- „ dictions, qu'on donne à ceux dont le „ cerveau eſt ébranlé par ce mouvement „ involontaire. J'y joindrai la ſolution „ d'un probleme propoſé par le fameux „ Ariſtote; & je ferai voir, pourquoi „ il n'eſt pas mal-ſain d'éternuer depuis „ le midi juſqu'au ſoir, & par quelle rai- „ ſon il eſt extrémement dangereux, de „ le faire depuis le ſoir juſqu'au Midi „ ſuivant. Je me flatte que ce morceau „ ſera aſſez curieux.

„ Ma troiſieme diſſertation, que je „ crois la plus digne de l'attention du „ monde ſavant, a pour ſujet la Nature „ du *Lac Aſphaltide* qu'on nomme auſſi „ le *Lac de Sodome*. J'y fais de profon- „ des recherches ſur les raiſons, pourquoi „ les plumes s'y précipitent, pendant „ que le fer y ſurnage, comme l'aſſeu- „ rent Pline, & d'autres Auteurs dignes „ de foi.

„ J'eſpere, Monſieur, que la peine

que

„ que je me donne d'éclaircir tant de
„ matieres auſſi importantes qu'embaraſ-
„ ſées, & de peſer ſans prévention les
„ differentes authoritez, que me four-
„ niſſent mes recœils, qui m'ont couté
„ tant de travaux, dedommagera le pu-
„ blic abondamment, de tant d'heures,
„ que mon inconſtance puérile à prodi-
„ guées à la Bagatelle.

DISCOURS LI.

— Primoque, a cæde ferarum,
Incaluiſſe putem maculatum ſanguine ferrum.
OVID.

Je crois qu'à force de répandre le ſang des bêtes le fer meurtrier s'eſt alteré de celui des hommes.

JE ne croi pas donner dans une chimere, en me mettant dans l'eſprit, que les hommes ſont auſſi reſponſables de l'abus qu'ils font de leur empire ſur les brutes, que de la Tyrannie qu'ils exercent ſur leurs ſemblables. Plus notre pouvoir ſur les animaux d'un ordre inférieur eſt abſolu & deſpotique, & plus nous ſommes obligez, ce me ſemble, de

les gouverner avec ſageſſe, & avec bonté. Ce qui ajoute encore de la force à cette conſidération, c'eſt le ſort même des brutes; deſquels il a plu au Créateur de nous diſtinguer d'une maniere ſi avantageuſe, & qui par leur nature ſont incapables d'être dédommagés dans une autre vie de ce qu'on leur fait ſoufrir dans celle-ci.

Il eſt très remarquable que les Bêtes féroces, dont la force nous pourroit être ſi pernicieuſe, évitent naturellement les hommes, à moins que nos armes mêmes ou la violence de la faim ne les animent contre nous. Pour nous, nous allons ſuivre les traces des animaux ſauvages les moins nuiſibles, nous leur déclarons la guerre, & nous faiſons tous nos efforts pour les détruire.

Montagne obſerve, comme une particularité qui ne fait gueres honneur à l'homme, que peu de gens ſe plaiſent à voir les bêtes ſe careſſer ou badiner enſemble, & que le grand nombre ſe fait un délice de la rage avec laquelle elles ſe déchirent les unes les autres.

Je ſuis mortifié de ce que cette remarque ſoit plus applicable à notre Nation, qu'à toute autre, & que les étrangers trou-

trouvent généralement répandu parmi nous, le Caractere indigne de nous faire le ſpectacle le plus charmant des combats cruels où nous engageons les pauvres brutes. Il eſt certain que nous aurions bien de la peine à juſtifier, au tribunal de la raiſon, la liberté que nous nous donnons, de détruire le moindre animal, par un ſimple principe de Petulence. Nos enfans néanmoins ſont élevez dans ce principe afreux; & un des premiers plaiſirs, que nous leur permettons, c'eſt de faire ſoufrir les animaux, qui ne leur ont rien fait, & qui leur ſont inferieurs en force ou en malice. A peine ſentons nous nous mêmes ce que c'eſt que la vie, que nous trouvons un lache plaiſir à l'ôter a d'autres créatures.

Les Enfans ne laiſſent pas d'avoir en general du penchant pour les animaux, avec leſquels ils aiment à badiner, faute de connoitre encore les divertiſſemens qui conviennent à un âge plus mur. Les oizeaux ſur-tout leur plaiſent extraordinairement, & il ſeroit aizé de leur rendre utile cette eſpece de foibleſſe. Monſieur Locke nous le fait voir, par l'exemple d'une Mere, qui donnoit à ſes fils autant d'oizeaux, qu'ils en pouvoient ſouhaiter;

haiter; mais, qui les récompenſoit, ou les puniſſoit, ſelon qu'ils traittoient ces pauvres bêtes, avec douceur, ou avec inhumanité. Par là, elle formoit ſes Enfans à la bonté par un éxercice continuel, & faiſoit de leur amuſement une route ſure à la vertu.

Il y a certains animaux, qui, ſans aucune raiſon imaginable, ſont traittez comme les ennemis communs du Genre-humain. Le Proverbe Anglois, qui donne neuf vies à un Chat, coute la vie à neuf d'entre dix de ces bêtes: à peine y a-t-il un ſeul Poliſſon dans nos rues, qui à cet égard n'ait effacé les travaux d'Hercule, qui s'eſt acquis tant de Réputation en tuant un monſtre, dont la vie n'étoit que triple. Je ne ſai, au reſte, ſi c'eſt notre animoſité terrible contre cet utile Domeſtique, qui nous porte à perſécuter avec tant d'ardeur les Hiboux, qui ſont une eſpece de Chats emplumez; ou bien ſi c'eſt la haine déraiſonnable, que la mode nous inſpire pour toutes les Phiſionomies graves & ſerieuſes. Quoique ce dernier motif paroiſſe aſſez vraiſemblable, je ſuis pourtant plus tenté de me déclarer pour l'autre, parce que je remarque que la ſeule raiſon pourquoi l'on

l'on travaille avec tant de zêle à la deſtruction des *Grenouilles*, c'eſt la reſſemblance qu'elles ont malheureuſement avec les Crapeaux. C'eſt encore un bonheur pour tous ces animaux diſgraciez, au milieu de tant de deſaſtres qui les accablent, que juſqu'ici nous n'aions pas eu encore la fantaiſie de les manger. Si une fois nos compatriotes ſe mettent dans l'eſprit de rencherir ſur le Cuiſinier François, le Ciel ſait à quelle barbarie ſont réſervez les Chats, les Hiboux, & les Grenouilles.

A proportion que nous avançons en âge notre cruauté naturelle devient, pour ainſi dire, plus virile; & le divertiſſement ſanguinaire de la chaſſe ſuccede à l'inhumanité enfantine. Je n'ôſerois me déclarer contre un plaiſir appuié par la coutume de tant de ſiecles, & par les éloges d'un ſi grand nombre de fameux Auteurs; mais, on me permettra bien de dire, que ſelon moi, il n'y a que les mouvemens tumultueux qui accompagnent cet exercice, ſoutenus de l'exemple, qui nous empechent d'entendre les reproches, par leſquels notre propre raiſon tache de nous inſpirer de la compaſſion pour les bêtes, contre leſquelles on unit

unit la force à la ruſe. Je n'avancerai pas avec M. Fleuri, que ce divertiſſement eſt un reſte de la Barbarie Gothique; mais, je ne ſaurois m'empecher de m'arrêter un peu ſur une coutume, qui regne encore parmi nos Chaſſeurs, & qui m'a aſſez l'air de tirer ſon origine des Scythes, qui paſſent chez certains ſavants pour nos dignes Ancêtres. Quand une Dame de qualité ſe trouve préſente à la mort de la bête, une politeſſe farouche oblige nos chaſſeurs de lui préſenter le couteau, & de la prier de vouloir bien couper la gorge au Cerf enſanglanté,

Qui ſemble par ſes cris, prêt à finir ſes jours,
De la pitié du ſexe implorer le ſecours.

Si nos plaiſirs ſont cruels, notre friandiſe l'eſt encore d'avantage; & je me trompe fort, ſi elle ne place notre inhumanité dans ſon jour le plus afreux. Se peut-il une volupté plus barbare, que de procurer à un palais dégouté des mets tendres & délicats, en faiſant mourir des Porcs à coup de fouet, & en grillant des écrevices tout en vie? Ce ſont pourtant là d'infames échantillons de notre cruauté

té ingénieuſe, qui doit faire horreur à tous ceux, qui n'y ont pas familiariſé leur imagination.

Ceux qui, comme s'exprime Seneque, partagent leur vie, entre les remords d'une conſcience alarmée, & les dégouts d'un palais uſé; trouvent la punition de leur friandiſe biſarre dans les triſtes effets, qu'elle cauſe elle-même: ſemblables aux autres bêtes Féroces, ils rencontrent des pieges dans leurs alimens, & par les rafinements de leur gout ils deviennent leurs propres Meurtriers, ou, pour mieux dire, leurs propres Bourreaux. Y a-t-il un plus hideux ſpectacle que celui, qui frappe la vue, lorſqu'on entre dans les cuiſines de nos gens, qui ſe piquent d'avoir un gout à la mode? On n'y découvre que des ruiſſeaux de ſang, & des animaux de toutes ſortes, qui expirent ſous les mains de ceux qui leur donnent la torture; & on les prendroit pour ces Cavernes de Géants, que les *Amadis* nous repréſentent, comme couverts des membres encore palpitants de ceux qu'on venoit d'immoler à la fureur de ces Barbares.

Plutarque, qui dans ſes ouvrages nous donne plus de marques d'un bon naturel,

rel, qu'aucun autre Auteur de l'Antiquité, nous a laiſſé une excellente réflexion ſur ce ſujet. *Si nous avons*, dit-il, *la mauvaiſe honte de n'oſer pas être humains, de peur de pecher contre la mode, que du moins notre cruauté ait de bornes, & qu'elle ſoit accompagnée de quelque moderation. Tuons des animaux puiſque nous nous ſommes accoutumez à faire dépendre notre vie de leur mort; mais, en les tuant, ayons quelque pitié de leur triſte condition, & ne nous donnons pas l'abominable plaiſir de les laiſſer languir long-tems: Songeons, qu'il y a toujours une ſorte de Dureté à détruire une créature vivante; addouciſſons la, autant qu'il eſt poſſible. Si ce ne ſont pas des hommes, ce ſont du moins des Etres, qui ont du ſentiment, & une Eſpece d'intelligence.* Ce même auteur, en parlant de la ſeverité de Caton le Cenſeur, laquelle dans ſa vieilleſſe alloit juſqu'à la férocité, le blame extrememement de la maniere, dont il traittoit ſes bêtes, quand elles étoient incapables de lui rendre les ſervices ordinaires, & voici le raiſonnement dont il accompagne une Cenſure ſi bien fondée: „ Les hommes devroient „ s'eſtimer heureux, de ce que l'humanité n'eſt pas renfermée dans les mê-

„ mes

„ mes bornes étroites, qui renferment
„ la ſimple juſtice. L'obligation d'être
„ équitable, à l'égard de ceux qui ſont
„ hommes comme nous, eſt un devoir
„ indiſpenſable, qui ſort de notre natu-
„ re même, & qu'on ne ſauroit violer
„ qu'avec répugnance; mais, l'humani-
„ té, plus généreuſe, & plus étendue,
„ a pour objet tous les differents ordres
„ de créatures vivantes, & deſcend mê-
„ me, juſqu'à celles qui paſſent pour les
„ plus viles. La charité, qu'on exerce
„ ſur elles, eſt comme le *débordement*
„ d'un excellent naturel qui ſe répand
„ par l'Univers entier, & qui ſe prodi-
„ gue à tout ce qui eſt au deſſous de
„ nous. Un bon cœur, par conſéquent,
„ a ſoin de ſes chiens, & de ſes che-
„ vaux, non ſeulement quand ils ne
„ viennent que de naitre, & qu'il les
„ menage pour une utilité future; mais
„ encore, quand, à force de lui rendre
„ des ſervices, ils ſont devenus incapa-
„ bles de lui en rendre de nouveaux.

L'Hiſtoire nous parle d'une Nation ſage & polie, qui refuſa la charge de juge à un homme de qualité, ſimplement parce que pendant ſon enfance il s'étoit fait un plaiſir de déchirer ou d'écraſer des

des oizeaux. Un autre peuple, également dévoué à l'humanité, chaſſa du Sénat un des Citoyens, à cauſe qu'il avoit jetté contre la terre un moineau, qui s'étoit réfugié dans ſon ſein.

Chacun ſait juſqu'à quel dégré les Turcs ont porté de tout tems leur charité pour les brutes, & que generalement tous les Orientaux s'en font un devoir indiſpenſable. On en trouve une preuve très ſenſible dans un Auteur *Arabe*, qui a voulu faire voir juſqu'où un homme, qui paſſeroit ſa vie dans un deſert ſans jamais voir aucune Créature humaine, pourroit ſe pouſſer dans la connoiſſance de la Morale, en faiſant attention aux objets dont il ſeroit environné. Une des prémieres Réflexions, qu'il lui fait faire, roule ſur la bonté generale que la Nature fait paroitre pour tous ſes ouvrages, en les protégeant & en empechant leur deſtruction. Il en conclut que ſon Anachorête, à qui il ſuppoſe un bon cœur, & un eſprit bienfait, ſe ſentiroit d'abord du penchant à imiter cette conduite de l'être ſuprême; & que le prémier devoir, que lui preſcriroit ſa Philoſophie, ſeroit celui de ſecourir les animaux de tout ſon pouvoir, de ſubvenir

à leurs beſoins, & de ſoulager leurs miſeres.

On voit dans les Métamorphoſes d'Ovide un morceau très bien tourné, & fort pathetique, qui me paroit aſſez applicable à notre ſujet.

Quid meruiſtis oves, placidum genus, inque tegendos
Natum homines, pleno quæ fertis in ubere nectar?
Mollia quæ nobis veſtras velamina lanas
Præbetis, vitaque magis, quam morte juvatis?
Quid meruere boves, animal ſine fraude doliſque,
Innocuum, ſimplex, natum tolerare labores?
Immemor eſt demum, & frugum munere dignus,
Qui potuit, curvi demto modo pondere aratri
Ruricolam mactare ſuum...
Quam male conſuevit! quam ſe parat ille cruori
Impius humano, vetuli qui guttura cultro
Rumpit, & immotas præbet mugitibus aures,
Aut qui vagitus ſimiles puerilibus Hædum
Edentem jugulare poteſt.

„ En

„ En quoi nous avez-vous offenſez,
„ paiſibles Brebis, vous qui nous pro-
„ diguez un Nectar auſſi ſain qu'agréa-
„ bles; vous, dont la toiſon nous four-
„ nit de quoi nous défendre contre les
„ injures de l'air; vous, qui nous êtes
„ plus utiles par votre vie, que par vo-
„ tre mort? Par quel crime les bœufs
„ ont-ils pu s'attirer notre colere, ani-
„ mal doux, & ſans malignité, qui ne
„ paroit né, que pour nous décharger
„ des plus rudes Travaux? Malheureux
„ cet homme, indigne de jouïr des fruits
„ de la terre, qui par la plus noire in-
„ gratitude a pu ſe réſoudre le premier
„ à égorger un taureau, dans le mo-
„ ment même qu'il lui avoit ôté le
„ joug, ſous lequel il venoit de labou-
„ rer les campagnes de ſon indigne maî-
„ tre! N'eſt-ce pas ſe former à l'habitu-
„ de la plus afreuſe? N'eſt-ce pas ſe
„ préparer à répandre le ſang humain,
„ que de plonger le fer dans le ſein d'u-
„ ne jeune geniſſe, en fermant l'oreille
„ à ſes mugiſſemens, & d'égorger un
„ chevreau, dans le tems qu'il pouſſe
„ des cris ſi ſemblables aux cris enfan-
„ tins?

Que ſait-on, en effet, ſi ces cris d'un

ſi grand nombre d'animaux, qui a tant de rapport à certains ſons de la voix humaine, ne leur a pas été donné par l'être ſuprême, pour exciter notre pitié, & pour prévenir les cruautez, que nous aimons tant à exercer ſur des êtres, qui ſortent de la main du Créateur auſſi bien que nous.

Il eſt certain, du moins, que ces ſentimens de barbarie ne répondent pas au but de Dieu, & à ſa conduite à l'égard des animaux deſtituez de raiſon. Quand, dans le livre de Jonas, il exprime la répugnance qu'il ſent à détruire Ninive, il ſe ſert de ces termes dignes de remarque; *N'épargnerois-je pas Ninive, cette grande Ville, où il y a plus de ſix vingt mille perſonnes, & une ſi grande quantité de bétail?*

Cette même bonté étendue de la Divinité paroit dans une Loi du Deuteronome, appuyée, comme les Loix de la plus grande importance, ſur la promeſſe des Bénedictions temporelles.

Si vous rencontrez en votre chemin un Nid d'oiſeaux, vous ne prendrez pas la Mere avec les Petits, vous la laiſſerez aller abſolument, ſi vous voulez proſpérer, & que vos jours ſoient prolongez ſur la terre.

Notre

Notre propre raiſon nous enſeigne, ce me ſemble, ſuffiſamment, que nous devons une certaine reconnoiſſance aux animaux, qui ſont, pour ainſi dire, nos bienfaiteurs. Pour ceux, qui ſont nuiſibles à l'homme, & qui ne ſont pas deſtinez par cela même au moindre commerce avec nous, nous ſommes en droit de les détruire, par un principe d'amour légitime pour nous-mêmes; mais, je ſuis perſuadé, que nous n'avons aucun droit ſur la vie de ceux, qui ne nous font ni bien ni mal, & que nous ſommes obligez de leur procurer les agremens qui ſont du reſſort de leur condition.

La plupart des Réflexions, qu'on vient de voir ſont miſes dans le jour le plus agréable par Pilpai fameux Auteur de Fables Indiennes, & l'Eſope de cette partie de l'Orient.

„ Un homme vit une Couleuvre.
„ *Ah! méchante*, dit-il, *je m'en vais*
„ *faire une œuvre*
„ *Agreable à tout l'univers.*
„ A ces mots, l'animal pervers,
„ (C'eſt le Serpent que je veux dire,
„ Et non l'homme; on pourroit aiſe-
„ ment s'y tromper:)

„ A ces mots, le Serpent ſe laiſſant at-
„ trapper
„ Eſt pris, mis dans un ſac, & ce qui
„ fut le pire,
„ On réſolut ſa mort, fut-il coupable
„ ou non.
„ Afin de le payer toutefois de raiſon,
„ L'autre lui fit cette harangue :
„ *Symbole des ingrats ! être bon aux mé-*
„ *chants,*
„ *C'eſt être ſot ; meurs donc : ta Colere &*
„ *tes dents*
„ *Ne me nuiront jamais.* Le ſerpent en
„ ſa langue
„ Reprit du mieux qu'il put. *S'il fal-*
„ *loit condamner*
„ *Tous les ingrats qui ſont au monde,*
„ *A qui pourroit-on pardonner ?*
„ *Toi-même tu te fais ton procez. Je me*
„ *fonde*
„ *Sur tes propres leçons : jette les yeux ſur*
„ *toi.*
„ *Mes jours ſont en tes mains ; tranche-les :*
„ *ta juſtice*
„ *C'eſt ton utilité, ton plaiſir, ton caprice.*
„ *Selon ces Loix condamnes moi ;*
„ *Mais trouve bon, qu'avec franchiſe*
„ *En mourant au moins je te diſe,*
„ *Que le ſymbole des ingrats*

„ Ce

„ *Ce n'eſt point le ſerpent, c'eſt l'homme.*
„ Ces paroles
„ Firent arrêter l'autre. Il recula d'un
„ pas:
„ Enfin, il repartit, *Tes raiſons ſont fri-*
„ *voles:*
„ *Je pourrois décider; car, ce droit m'ap-*
„ *partient.*
„ *Mais, rapportons-nous en... Soit fait,*
„ dit le reptile.
„ Une Vache étoit-là. L'on l'appelle,
„ elle vient;
„ Le cas eſt propoſé, c'étoit choſe facile.
„ *Falloit-il pour cela*, dit-elle, *m'appeller?*
„ *La Couleuvre a raiſon: Pourquoi diſſimu-*
„ *ler?*
„ *Je nourris celui-ci depuis longues années;*
„ *Il n'a ſans mes bienfaits paſſé nulles jour-*
„ *nées.*
„ *Tout n'eſt que pour lui ſeul, mon lait &*
„ *mes Enfans*
„ *Le font à la maiſon retourner les mains*
„ *pleines:*
„ *Même, j'ai rétabli ſa ſanté, que les ans*
„ *Avoient altérée; & mes peines*
„ *Ont pour but ſon plaiſir, ainſi que ſon*
„ *beſoin.*
„ *Enfin, me voila vieille; il me laiſſe en*
un coin

„ *Sans herbe. S'il vouloit encor me laiſſer*
„ *paitre,*
„ *Mais, je ſuis attachée; & ſi j'euſſe eu*
„ *pour maitre*
„ *Un Serpent, eut-il ſu jamais pouſſer ſi*
„ *loin*
„ *L'ingratitude? adieu : j'ai dit ce que je*
„ *penſe.*
„ L'homme, tout étonné d'une telle
„ ſentence,
„ Dit au ſerpent, *Faut-il croire ce qu'elle*
„ *dit?*
„ *C'eſt une radotteuſe : elle a perdu l'eſprit.*
„ *Croyons ce Bœuf. Croyons*, dit la ram-
„ pante Bête.
„ Ainſi dit, ainſi fait : le Bœuf vient
„ à pas lents.
„ Quand il eut ruminé tout le cas dans
„ ſa tête,
„ Il dit, *que du labeur des champs*
„ *Pour nous ſeuls il portoit les ſoins les plus*
„ *péſants,*
„ *Parcourant ſans ceſſer ce long cercle de*
„ *peines,*
„ *Qui revenant ſur ſoi ramenoit dans nes*
„ *Plaines*
„ *Ce que Ceres nous donne, & vend aux*
„ *animaux;*
„ *Que cette ſuite de travaux*
„ *Pour*

„ *Pour récompenſe avoit de tous tant que*
„ *nous ſommes*
„ *Force coups, peu de gré. Puis, quand*
„ *il étoit vieux,*
„ *On croyoit l'honorer chaque fois que les*
„ *hommes*
„ *Achetoient de ſon ſang l'indulgence des*
„ *Dieux.*
„ Ainſi parla le Bœuf. L'homme dit;
„ *Faiſons taire*
„ *Cet ennuieux Déclamateur.*
„ *Je le recuſe auſſi.* L'Arbre étant pris
„ pour Juge,
„ Ce fut bien pis encor: *Il ſervoit de*
„ *refuge*
„ *Contre le chaud, la pluie, & la fureur*
„ *des vents;*
„ *Pour nous ſeuls il ornoit les jardins, &*
„ *les champs;*
„ *L'Ombrage n'étoit pas le ſeul bien, qu'il*
„ *ſut faire,*
„ *Il courboit ſous les fruits. Cependant,*
„ *pour ſalaire,*
„ *Un Ruſtre l'abbatoit: c'étoit là ſon*
„ *Loyer,*
„ *Quoique pendant tout l'an liberal il nous*
„ *donne*
„ *Ou des fleurs au Printems, ou du fruit*
„ *en Autône,*

„ *L'Ombre l'Eté, l'Hyver les plaiſirs du*
„ *foyer.*
„ *Que ne l'émondoit-on, ſans prendre la*
„ *Cognée?*
„ *De ſon temperemment il eut encor vécu.*
„ L'Homme, trouvant mauvais, que
„ l'on l'eût convaincu,
„ Voulut à toute force avoir cauſe ga-
„ gnée.
„ *Je ſuis bien bon*, dit-il, *d'écouter ces*
gens-là!
„ Puis, décidant tout ſeul le cas ſelon
„ ſa tête,
„ Du ſac & du ſerpent auſſi-tôt il donna
„ Contre les Murs, tant qu'il tua
„ la Bête.

DISCOURS LII.

O fortunatos nimium, ſua ſi bona norint!

Trop heureux les hommes, s'ils connoiſſoient leur bonheur.

A La derniere élection des Ecoliers du Roi, ma curioſité me conduiſit à l'Ecole de Weſtmunſter, pour aſſiſter aux preuves, qu'ils devoient donner

ner de leur capacité. La vue de ce Lieu, où je n'avois pas été depuis un ſi grand nombre d'années, me rappella dans l'eſprit les douces images de mon enfance, qui me firent un plaiſir inexprimable; &, comme j'ai contracté l'habitude de puiſer une ſatisfaction pure dans mille ſujets, qui échappent à l'attention des autres, je me laiſſai entrainer par mon imagination, & malgré mes cheveux gris je redevins écolier.

Cette fantaiſie étoit nourie & ſoutenue par la préſence de tant de jeunes-gens, qui exprimoient par leurs regards la vivacité de leurs paſſions, & qui ſembloient me la communiquer. Un ſang bouillant circuloit dans toutes mes veines : le ſouvenir à demi éteint de mes amuſemens puerils ſe ranima avec force, & les mêmes plaiſirs qu'ils m'avoient autrefois prodiguez inonderent toute mon ame.

J'ai regretté encore long-tems depuis cette eſpece de rêve ou d'extaze, perſuadé que la prémiere jeuneſſe eſt la *journée* la plus agréable de tout le voyage que nous ſommes obligez de faire dans ce monde. Les plaiſirs de cet âge ſont auſſi touchans dans la *jouiſſance*, que faciles

ciles dans l'*acquiſition*. C'eſt la ſaiſon de l'eſpérance toujours plus délicieuſe que la poſſeſſion : c'eſt alors, qu'une ſatisfaction continuelle accompagne un eſprit qui s'ouvre, & qui s'étend par degrez ; c'eſt alors, que l'ame eſt illuminée par l'Aurore de la raiſon, matinée charmante, qui n'eſt pas toujours ſuivie d'un jour ſerain.

Quand nous ſommes parvenus à un âge plus mûr, d'ordinaire ces plaiſirs innocens, qui affranchis du remord animent les eſprits animaux, & nous donnent la ſanté du corps appuiée du repos de l'eſprit, font place à des divertiſſemens criminels, qui rempliſſent le corps de mauvaiſes humeurs & l'ame d'inquiétudes ; l'agréable occupation de ſe former peu à peu un ſtile élégant, & de s'acquerir de belles images & des ſentimens nobles, par l'Etude des anciens, cede bientôt à la néceſſité de s'accoutumer aux termes du Barreau, ou bien au plaiſir malin, qu'on puiſe dans d'indignes brochures uniquement propres à corrompre le gout, & à infecter les mœurs. Inſenſiblement, les idées de vertu, que les Caracteres des Héros de l'antiquité avoient imprimées dans notre ame,

me, ſont effacées par l'éxemple plus frappant de ce ſiecle abatardi.

Dans la matinée de la vie, quand la raiſon fait ſa prémiere entrée dans le monde, tous les objets s'offrent à elle d'un air réjouiſſant, & avec toutes les graces de la nouveauté : elle trouve par tout des ſujets d'une agréable ſurpriſe; elle admire tout, & la moindre lueur d'agrément lui cauſe de vifs tranſports de joye; mais, peu à peu les ſens s'emouſſent, & nous perdons l'eſprit de la bagatelle, à meſure que notre ame devroit naturellement s'ouvrir à des divertiſſemens plus mâles. Malheureuſement, les fleurs ne ſont pas remplacées chez tous les hommes par les fruits qui devroient ſe produire dans la ſaiſon de la virilité : certaines gens ſont dans une Enfance perpétuelle, & je ne ſaurois trop plaindre le ſort des Damoiſeaux de profeſſion, dont les plaiſirs réels ſont bornez par la prémiere jeuneſſe. Faute de connoitre des plaiſirs plus dignes de la raiſon, ils reſtent attachez à des amuſemens enfantins, quoi qu'ils leur ſoient devenus inſipides.

La ſage Providence a deſtiné à chaque partie de notre âge ſes propres plai-

ſirs: il ne tient qu'à nous de ſuivre les vues de notre Créateur, & de jouïr de ſes biensfaits; nous n'avons qu'à y préparer notre ame, en cultivant toutes nos facultez, & en les proportionnant aux objets, qui peuvent être les ſources de notre félicité.

Comme nos facultez s'ouvrent, & ſe développent par dégrez, & d'une maniere preſque inſenſible, il arrive, lorſque nous en faiſons un bon uſage, que tout-à-coup, & ſans nous en être apperçus nous nous trouvons hors de la Sphere des *plaiſirs des ſens*, & engagez dans celle des *plaiſirs de la raiſon*.

Le gout de ces derniers nous rend fades, & ceux qui nous ſont communs avec les brutes, & ceux qui ont leur ſource dans une imagination vive & brillante; tout paroit bas & vil à une raiſon, qui trouvant ſa grandeur dans ſes *divertiſſemens* s'occupe à découvrir la liaiſon, les vues, & la ſymétrie des choſes crées; & qui ſe familiariſe, par la méditation, avec la *beauté ſpirituelle* qui conſiſte dans l'*ordre* & dans la *vérité*.

Conformément à cette idée je conſidere nos Ecoles & nos Univerſitez, non ſeulement comme de nobles pepineres, d'où

d'où ſortent ceux qui doivent un jour travailler au bien de l'Etat & de l'Egliſe. Je les regarde encore comme des lieux où l'on donne aux hommes du gout pour la *volupté la plus rafinée*, & où l'on apprend à porter l'ame au plus haut dégré de perfection, & à la rendre capable de ces tranſports de joye, qui, bien loin d'être ſuivis de remords, ne lui inſpirent qu'un amour auſſi ardent que pur pour elle-même.

C'eſt dans l'agréable retraite de nos Univerſitez, qu'on peut jouïr de la ſolitude, & en même tems profiter du commerce, de tous les grands génies, qui ont ſervi d'Epoque aux differens ſiecles. C'eſt là, qu'on penetre dans les Labyrintes délicieux des arts & des ſciences; & qu'étendant peu-à-peu la Sphere de ſes lumieres, on eſt animé par les thréſors qu'on a déjà acquis, à forcer le paſſage à une infinité d'autres découvertes, qui ſe préſentent à nos yeux comme une perſpective à perte de vue; c'eſt dans ces Lieux qu'une émulation genereuſe une noble ſoif de réputation, un amour ardent pour la vérité, & tous les motifs les plus grands, regnent abſolument ſur des ames, ſur leſquelles les maximes favori-

vorites du ſiecle n'ont pas encore fait de dangereuſes impreſſions. C'eſt là, que les richeſſes ſpirituelles, qui nous ont été tranſmiſes par nos ancêtres, ſont conſervées comme un précieux dépot, & que de jour en jour elles reçoivent quelque heureuſe augmentation. Au ſortir de cet aimable ſéjour, les perſonnes qui ſe ſont enrichies de ces thréſors, ſans en diminuer la maſſe, les vont porter par tout le païs: elles répandent par tout des idées ſaines, & un gout ſûr, qui devroit détruire naturellement, la barbarie des anciens Bretons, & la férocité des uſurpateurs * qui ſe ſont autrefois emparez de cette Iſle fortunée.

S'il eſt certain que toute l'Erudition d'un peuple eſt due aux Univerſitez, & aux Ecoles publiques, il n'eſt pas moins évident que ces Ecoles, & ces Univerſitez doivent leur établiſſement à la Religion. C'eſt principalement par des motifs de piété, que les Princes, & à leur éxemple des perſonnes privées, ont fondé des Colleges, & aſſigné des revenus aux Etudians, & aux Profeſſeurs. C'eſt par le même principe, que tous les Etats Chrétiens accordent à ces inſtitutions

* *Les Saxons & les Normands.*

tions utiles de la protection & du ſecours; perſuadez, que c'eſt le véritable moyen de conſerver les ſaints oracles auſſi bien que les traditions ſures de l'Egliſe primitive, & de découvrir le véritable ſens des uns, & des autres. Où eſt l'homme, qui ignore qu'après une longue & épaiſſe nuit d'ignorance & de ſuperſtition *la Réformation* de l'Egliſe & celle de la république des Lettres, ont eu le même commencement ? Elles ſe ſont affermies & étendues, dans une proportion éxacte, & l'on peut ſoutenir même, que c'eſt à la Religion, que le *ſavoir* eſt redevable de ſa *Réſurrection* & de ſes progrez. Ceux, qui s'efforçoient à débrouiller la vérité & ceux qui s'opiniatroient à défendre l'erreur, furent obligez de puiſer dans les mêmes ſources. Les uns & les autres ſe mirent avec une ardeur preſque égale à fouiller dans les ruines de l'antiquité, & à pénétrer dans les langues ſavantes hériſſées de difficultez ſi conſidérables.

Si nos prétendus eſprits-forts mépriſent aſſez la foi Hiſtorique, pour douter de ces faits, ils peuvent en être convaincus par la nature même du ſujet. Il eſt conſtant, que tout ce qui parmi nons a

le

le nom d'Erudition dépend de la connoiſſance des Langues Grêque & Latine, & qu'on eût porté principalement à l'Etude de ces Langues par un principe de Religion. Quelle autre raiſon pourroit-on allêguer, pour quoi les Enfans des *Chretiens*, plutôt que ceux des *Payens* & des *Mahométans*, ſont attachez comme par force à cette étude pénible? Ne ſont-ce pas ceux qui ſe deſtinent au Miniſtere de l'Evangile, qui font les plus grands efforts pour ſe perfectionner dans la connoiſſance de ces langues mortes, & pour les enſeigner à la jeuneſſe.

Qu'arriveroit-il ſi les *Eſprits-forts* réüſſiſſoient un jour à décréditer la Religion Chrétienne, & a détourner à d'autres uſages les revenus, que la libéralité pieuſe de nos ancêtres a deſtiné à l'entretien des Docteurs de la Loi de Chriſt? En moins de rien l'original du Nouveau Teſtament nous ſeroit auſſi peu intelligible que les Ouvrages de *Confucius*; &, par degrez, nous retomberions dans la même Barbarie, qui enveloppa toutes les Nations ſeptentrionales, lorſqu'elles n'étoient pas encore éclairées, par les lumieres de l'Evangile.

Certaines gens inferent de la malignité

&

& du mauvais gout, qu'on découvre dans les productions de nos Libertins, qu'ils doivent avoir formé quelque deſſein pernicieux contre les *belles lettres*. Pour moi, j'avoue ingénument que je ne les ſoupçonne pas d'une pareille malice. J'aime mieux croire que ce ſont de petits eſprits, incapables de réfléxion, & dont la raiſon n'a pas aſſez d'étendue pour pénétrer dans la nature d'un ſujet, & dans la liaiſon néceſſaire, qu'elle a avec certaines conſéquences.

DISCOURS LIII.

Ad hoc non inſtructi, ſed nati ſumus.
CICERON.

Ce n'eſt pas l'inſtruction, c'eſt la nature même qui nous inſpire ces ſentimens.

LETTRE A L'AUTEUR.

MONSIEUR.

UNe ame comme la vôtre ne peut qu'acquérir tous les jours de nouvelles forces, en s'exerçant ſur des véritez,

tez, qui nous ramenent à la grandeur & à l'excellence primitives de notre nature. Telles ſont ſur-tout ces véritez, qui nous aſſurent d'une Félicité éternelle dans une vie à venir. Comme je ſuppoſe qu'une occupation ſi noble vous procure les plaiſirs les plus ſatisfaiſans, je prens la liberté de vous faire préſent du *Chriſtianiſme pratique*, livre nouveau fait par le *Docteur Lucas*. Si votre amour pour ces ſortes de matieres vous a déjà porté à lire cet admirable Ouvrage, vous pouvez le donner à celui de vos Eleves, qui a le plus beſoin de cette lecture: je vous prie ſeulement de le recommander au public; & je me flatte que vous le ferez avec ſuccès, ſi vous voulez bien inſérer dans une de vos feuilles volantes les paſſages ſuivants, qui m'ont extrémement frappé.

„ Ce que je ſens en moi-même me „ prouve invinciblement, que dans l'é- „ tat où je me trouve, j'ai une ame „ auſſi bien qu'un corps. Je découvre „ en moi des joyes, & des déplaiſirs, qui „ ne réſident pas dans mes organes, mais „ dans l'intérieur de mon eſprit: Je ſuis „ ſuſceptible de ſentimens agréables, & „ douloureux, qui ſont trop déliez,

„ pour

„ pour la groſſiéreté de mes ſens corpo-
„ rels. En réfléchiſſant ſur la juſtice,
„ ou ſur l'injuſtice de mes actions, je
„ trouve dans ma conſcience un aimable
„ repos, ou des troubles inquiets: il y a
„ un Etre en moi, qui ſe réjoüit, quand
„ je penetre à des véritez importantes;
„ & qui ſe chagrine, quand elles échap-
„ pent à mes recherches.

„ J'ai donc une ame, qui peut être
„ heureuſe, ou miſérable, & il s'enſuit
„ que je ſerois déraiſonnable au ſuprême
„ dégré, ſi je croyois pouvoir rempla-
„ cer ſa perte par l'acquiſition de tout
„ l'univers. Mon ame, c'eſt moi-mê-
„ me; &, ſi elle eſt malheureuſe, c'eſt
„ moi, qui ſuis malheureux. Une ap-
„ parence extérieure de fortune peut me
„ rendre heureux dans l'idée des hom-
„ mes; mais, elle ne me procurera ja-
„ mais une félicité réelle. Puis-je m'ap-
„ peller fortuné, pendant que les plus
„ cruelles inquiétudes dévorent mon a-
„ me, pendant que des paſſions ſéditieu-
„ ſes me font la guerre & détrônent ma
„ raiſon. Dois-je être charmé de ma fé-
„ licité, pendant que les deſordres de
„ ma vie, me couvrent d'une honte &
„ d'une confuſion intérieures? Mes ap-

„ par-

„ partemens, il eſt vrai, brillent de
„ meubles magnifiques, ma table eſt
„ couverte de mets délicieux, mes équi-
„ pages ſuperbes frappent les yeux du
„ peuple, mon rang & mes richeſſes
„ m'attirent les reſpects de mes Conci-
„ toyens; mais, mon ame languit & ſe
„ conſume au dedans de moi : mes cha-
„ grins mettent une barriere entre moi
„ & les plaiſirs qui m'environnent.

„ Quand même je ſerois dans l'incer-
„ titude par rapport à l'avenir le princi-
„ pe, que je viens d'établir devroit
„ m'engager fortement à m'acquiter des
„ devoirs de la Réligion, puiſqu'elle a
„ pour but de bannir du monde le pé-
„ ché, qui eſt la ſource de tous les cha-
„ grins propres à l'ame. La nature du
„ péché conſiſte dans des paſſions déré-
„ glées & tumultueuſes, & dans des
„ penchants extravagants par rapport au
„ choix de leurs objets, ou bien mal
„ proportionnez à la valeur des choſes,
„ qui leur donnent une ſi grande fou-
„ gue.

„ En ſecond lieu, le *péché* nous pré-
„ cipite dans les plus grands périls, il
„ nous fatigue, il n us accable ſous des
„ travaux infinis, & ſouvent il nous en-

„ ſévelit

„ ſévelit ſous les ruines, dont notre pro-
„ pre imprudence nous enveloppe. En-
„ fin le péché remplit notre cœur de
„ honte, de défiances, & de craintes ;
„ Nous ne réuſſirons jamais à nous per-
„ ſuader pleinement, qu'il n'y a aucune
„ différence réelle entre le bien, & le
„ mal, & qu'il n'y a point de Légiſla-
„ teur, qui ſoit attentif à nos actions.
„ Tant que nous reſterons dans l'incer-
„ titude à cet égard, nous ne ferons que
„ de vains efforts, pour nous affranchir
„ des troubles & des remords de la con-
„ ſcience, nous ſerons toujours incapa-
„ bles d'établir dans notre ame une tran-
„ quillité parfaite, & de gouter dans nos
„ plaiſirs favoris une douceur pure, &
„ ſans mélange.

„ Suppoſé même que par des efforts
„ réïtérez nous puſſions à la fin nous
„ ménager cette indépendance abſolue,
„ que l'Athéïſme ſemble nous promet-
„ tre; nous ſerions toujours ſujets à ces
„ deux inconvéniens auſſi terribles qu'in-
„ évitables dans cet état : une vie cri-
„ minelle nous jettera dans certains de-
„ ſordres, qui ne peuvent qu'être ferti-
„ les en troubles & en chagrins ; en ſe-
„ cond lieu, notre ame ſera privée de

„ toute

„ toute ſa force, quand elle aura renon-
„ cé à la Religion, qui ſeule eſt ca-
„ pable de nous ſoutenir ſous le poids
„ des afflictions inſeparables de la con-
„ dition, où ſe trouvent les hommes
„ dans cette vie paſſagere.

AUTRE LETTRE.

„ MONSIEUR,

„ QUoique tous les Beaux-eſprits de
„ la Grande Bretagne ayent parlé
„ & écrit ſur *Caton*, & qu'ils en
„ ayent développé à l'envi les beautez
„ differentes, il me ſemble qu'ils ont
„ négligé de parler de l'habileté de
„ l'Auteur, conſidéré en qualité de Poe-
„ te. L'art Poetique à des graces, que
„ le Vulgaire ne ſauroit admirer, ſi on
„ ne lui en donne une idée nette, & ſi
„ on ne lui met devant les yeux tous les
„ efforts de génie, qu'il a fallu, pour
„ les produire. Il n'y a rien par éxem-
„ ple de plus admirable dans cette pie-
„ ce, que la beauté, la juſteſſe, & la
„ convenance des comparaiſons. Les
„ ſeuls eſprits du prémier ordre, ſont
„ capables d'en trouver de cette nature,

„ ſur

„ ſur-tout quand la matiere ſur la-
„ quelle on veut répandre de la lumiere
„ eſt grande & ſublime, & l'on n'y
„ réüſſit pas ſi l'on ne ſait joindre à la
„ plus grande force de l'imagination, le
„ diſcernement le plus juſte & le plus
„ délicat.

„ On en voit un éxemple très ſenſi-
„ ble dans la comparaiſon qu'employe
„ Syphax, Général Numide, après a-
„ voir expliqué ſon deſſein d'abimer,
„ par un ſeul coup inattendu, ſon pro-
„ pre Roi, & la famille de Caton. D'un
„ côté l'image dont il ſe ſert devoit
„ frapper extrémement un Numide, &
„ être plus familiere à ſon eſprit, qu'à
„ celui de tout autre. De l'autre côté,
„ quand l'Auteur eût parcouru tous les
„ objets de l'univers, il n'auroit pas été
„ capable de trouver un tableau plus
„ vif d'un deſaſtre auſſi inopiné que ter-
„ rible.

Tel, où l'on voit l'Afrique étendre ſes de-
ſerts,
Un Ouragan ſoudain tyranniſe les airs.
Son ſouffle deſtructeur dans les vaſtes cam-
pagnes
Fait naitre tour à tour, & périr les mon-
tagnes.

Il crée un Océan, qui bouillant, furieux,
D'un tourbillon de ſable enveloppe les cieux:
Le Voyageur ſurpris dans la plaine agitée
Voit approcher par tout cette Mer irritée,
Il voit autour de lui d'inévitables flots
Apporter mille morts, ouvrir mille tombeaux.

De la même nature eſt la comparaiſon qu'emploie *Sempronius* prêt à enlever la fille de Caton. Il ſe félicite déja d'avance du ſuccès de ſa trahiſon, & il ſe la dépeint à lui-meme ſous une image qui convient merveilleuſement à l'orgueil & à l'impieté qui conſtituent ſon Caractere.

Tel l'amoureux Pluton ſe ſaiſit de ſa proye,
Son œil farouche étale une maligne joye,
En vain le veut flechir la fille de Ceres;
Ses larmes, & ſa voix, relevent ſes attraits;
Dans ſon triſte palais il conduit ſa maitreſſe;
Et-là Maitre aſſeuré de la jeune déeſſe,
Il laiſſe avec plaiſir au Monarque des Dieux,
L'Empire de la terre, & l'Empire des Cieux.

DIS-

DISCOURS LIV.

—— Inter Scabiem tantam & contagia.
HORAT.

Faut-il que nous ſoyons environnez de ſi mauvaiſes mœurs, & que nous vivions dans une corruption ſi contagieuſe?

JE ne croi pas qu'il y ait un pais au monde où l'on parle tant de Religion, qu'en Angleterre, & où l'on ait de ſi belles occaſions de la pratiquer avec zêle. Il me ſemble que l'eſprit le plus beau ne ſauroit tirer du cœur le plus pieux des prieres plus pathétiques, & plus ferventes, que celles qu'on prononce dans nos Egliſes. Cependant, elles ne font pas ſur l'ame des auditeurs l'effet, que naturellement on devoit en attendre; & ce n'eſt pas toujours la dureté de notre cœur qu'il faut en accuſer. On lit ces prieres la plûpart du tems d'une maniere ſi peu convenable, ſi négligée, & avec tant de précipitation, qu'il n'eſt pas étonnant, qu'elles faſſent ſur les cœurs des impreſſions ſi foibles.

Pour moi, je ſuis tellement choqué de l'incapacité & de la négligeance de nos *Lecteurs* ordinaires, que bien ſouvent, je ſors de ma paroiſſe, pour courir à une autre bout de la ville entendre lire la Lithurgie, à un homme, dont je ne ſaurois aſſez admirer l'admirable méthode de prononcer tant d'excellents diſcours. Le ton de ſa voix, & tout ſon air, m'annoncent, que la devotion fait ſes plus grandes délices; & je ne croi pas qu'il ſoit poſſible de l'écouter, ſans être ſaiſi du plus profond reſpect pour les objets, qu'il nous met devant les yeux. J'ai vu plus d'une fois les jeunes-gens de l'un & de l'autre ſexe, qui ſe jettoient des regards ſignificatifs & fort eloignez de la pieté, s'interrompre bruſquement au ſon de ſa voix, dont l'autorité ſembloit attacher par force leur attention au ſervice divin? N'y a-t-il pas bien d'apparence, que ſi toutes nos Egliſes avoient de pareils Lecteurs, on n'y ſeroit pas choqué, par tant d'inattention, & par une irreverance ſi indigne?

Il y a quelques jours, que m'étant levé de meilleure heure que d'ordinaire, je ne crus pas pouvoir paſſer mieux les prémieres heures du jour, qu'en aſſiſtant aux

aux prieres qu'on lit dans l'Egliſe à ſix heures du matin. Je m'y vis d'abord tout ſeul, & j'eus tout le loiſir neceſſaire, en attendant l'aſſemblée, de faire quelques meditations utiles ſur moi-même. Je commençai par rappeller à mon eſprit toute ma vie paſſée, par faire l'examen de ma conduite dans toutes les differentes ſaiſons de mon âge. Enſuite, je me mis à conſiderer les avantages, qu'on peut tirer de cette deſtination fixe des prémieres heures du jour au ſervice de Dieu, quand, en nous offrant à lui, nous armons notre cœur, par ſon amour, & par la vive eſpérance d'une félicité éternelle, contre les attaques, que nous avons à attendre pendant le jour des affaires, & des plaiſirs. Il ſemble que la plûpart des gens ſeroient au deſeſpoir de renoncer à quelque vice favori, en ſe muniſſant de bonne heure des ſentimens, qui peuvent lui diſputer l'entrée du cœur. C'eſt pour cette raiſon, apparemment appuiée de pluſieurs autres, que pendant la *Confeſſion des Pechez* il n'y avoit encore à l'Egliſe perſonne, d'entre ceux, qu'on appelle *honneſtes-gens*. Je n'y voyois qu'un tas de pauvres pécheurs, dont les pechez étoient tous

renfermez dans la volonté, & qui n'étoient pas assez riches, pour pecher par des actions. Il ne paroissoit rien dans leur figure de propre à se tenter les uns les autres, & ils pouvoient avoir à loisir des cœurs humbles & froissez, sans avoir rien à craindre de la vanité & des delices du monde. A peine avions-nous, nous autres pauvres malheureux, mis nos péchez au pied du throne de grace, avec une contrition pieuse & proportionée à notre indignité, que je vis entrer plusieurs jeunes demoiselles par pelottons, se répandre par toute l'Eglise, fermer brusquement la porte des bancs, & lier conversation, derriere leur eventail, en guise de priere. Je remarquai parmi elles une des filles de Mylady Lizard, accompagnée de la digne suivante dont j'ai déja fait mention. Cette Belle Demoiselle ne manqua pas de faire dévotement le plongeon derriere son éventail, pendant que la fille de chambre, après avoir cherché par tout des yeux, quelque personage conduit dans ce lieu par une dévotion semblable à la sienne, les arrêta à la fin sur un jeune-homme très bien mis. Son air & son habit avoit quelque chose de militaire; mais, il y avoit

avoit trop d'arrangement dans l'un & dans l'autre, pour bien repréſenter l'extérieur d'un vrai guerrier. Ce petit-maitre s'appuioit nonchalement ſur le banc où notre jeune beauté s'étoit placée; & il la contemploit d'un regard ſi fixe, qu'il n'etoit pas difficile de deviner à quelle Divinité il addreſſoit ſes vœux. Un ſpectacle ſi impur me donna toute l'indignation imaginable, & me força de me diſtraire du ſervice divin, pour réfléchir ſur certaines gens, qui paſſent dans le monde pour des perſonnes d'honneur, quoiqu'ils ayent le cœur plus gâté, que ceux qu'on punit comme les derniers des ſcélérats.

Après avoir été abimé dans ces triſtes penſées pendant quelques momens, je vis l'aſſemblée accrue d'un bon nombre de gens de quelque choſe, parmi leſquels je trouvai pluſieurs de ces *ſalloppes du grand air*, qui, venant à l'Egliſe en deshabillé, font voir que c'eſt à leur beauté naturelle, & non pas a leurs habits, qu'elles doivent leur réputation. Outre celles-là, je découvris pluſieurs petites Groupes de ces honnetes Dames, qui aſſiſtent aux prieres, pour ſe parler à l'oreille, & pour s'aſſortir les unes les

tres, de ſujets de médiſance & de Calomnie. Il y avoit quelques perſonnes, il eſt vrai, dans les yeux deſquelles on remarquoit une joie pure, & qui ne paroiſſoient s'etre couchées le ſoir auparavant, que dans l'impatience d'entrer dans ce nouveau jour d'une maniere ſi chrétienne. Quoique le nombre des gens de ce Caractere ſoit très-petit, il vaut bien la peine de conſerver en leur faveur, le pieux établiſſement des Prieres du matin, pour leſquelles on ouvre les Egliſes dans tous les quartiers de Londres.

Il eſt vrai que la plûpart de ceux, qui aſſiſtent alors au ſervice divin, s'acquitent de ce devoir avec tant de nonchalance, & d'inſenſibilité, qu'on diroit que ce n'eſt pas un acte volontaire, mais un fardeau qu'un pouvoir ſupérieur leur a mis ſur les Epaules.

Il y en a d'autres, qui me paroiſſent encore plus dignes de mépris: ce ſont certaines gens familiariſez avec l'Egliſe, & qui à force d'y venir la regardent à peu près ſur le même pied, que leurs maiſons. Ils confondent l'heure de la priere, avec celles qu'ils deſtinent aux actions les plus ordinaires de la vie humaine. Chez eux, comme il y a un tems

tems fixe pour aller à table, il y en a un pour aller à l'egliſe; & ils ſont très contents de leur conduite, après y avoir cauſé enſemble ſur les bagatelles les plus pueriles, au lieu de répondre au veritable but de cette inſtitution Religieuſe: Ce ſont de ces gens, qui dans tous les quartiers de notre capitale font entre eux de petites ligues, contre le reſte du genre-humain. Ce ſont les honneſtes-gens par excellence, les gens de bien de profeſſion. En jettant un amas de vices & d'ordures ſur la réputation de leur prochain, ils croyent nettoyer leur caractere, & le garantir de toutes ſortes de taches.

La noire malignité a été de tous tems la mauvaiſe qualité eſſentielle de ceux, qui ſont habituez à l'exterieur de la réligion, ſans en poſſeder le véritable eſprit. Ils ne ſont, ni voleurs, ni adulteres, ni mondains; &, deſœuvrez à ces différens égards, ils ont un loiſir pernicieux, dont leur noire malice fait l'uſage le plus criminel. Les gens du monde, occupez continuellement par des paſſions, qui les jettent ſans relache dans de nouveaux projets, ne penſent pas aux affaires des autres, & ne réfléchiſſent point ſur ce

les Prieres, ou du moins que ceux à qui ils confient cette partie de leur charge, fuſſent plus à leur aize, & d'une condition un peu plus relevée. Ces pauvres gens paroiſſent ſi mal en ordre devant l'aſſemblée Chrétienne, que dans leur air mortifié, & dans les habits négligez qui les enveloppent, on voit plutôt la diſette, que le mépris des richeſſes. Le moyen qu'un homme, qui n'a que cincq cens francs pour vivre, donne toute ſon attention à la ſublimité de ſon emploi! Comment peut-il ſe conſidérer, ſinon comme une eſpece d'Ouvrier obligé de devancer le jour, & de travailler pour un maigre gain? Si ſon cœur n'étoit pas entiérement rempli du ſentiment de ſa miſere, il pourroit l'ouvrir à la ſatisfaction touchante de remplir un ſi noble devoir. Il ſeroit ravi de ſe regarder comme la bouche de tout un peuple, qui, détournant l'eſprit de tout ce qui diſtingue les hommes dans le monde, ſe confond enſemble, pour demander à Dieu ſa puiſſante protection contre les deſaſtres qui le menacent, ou ſon ſecours dans les afflictions dont il ſe voit déja accablé. Il parleroit avec une autorité décente, en mettant au pied du throne

de grace, les prieres de ſes auditeurs, qui s'attachent à ſes paroles, pendant qu'il demande pour eux, & ce qui eſt néceſſaire pour cette courte vie, & les biens ſpirituels, qui après quelque momens de ſoufrance, nous conduiront à la bienheureuſe immortalité.

Mais peut-il mettre ſon ame dans cette noble diſpoſition, lorſqu'il languit dans la pauvreté, ou du moins lorſque la diſette, qui menace ſa famille de loin, l'inquiete & le diſtrait? La choſe eſt preſqu'impoſſible. La vertu d'un homme devroit être égale à celle des martyrs, & des ſaints déja glorifiés, ſi dans cette triſte ſituation, il rempliſſoit ſa charge avec toute la dignité requiſe. Il ne faut attendre de lui, ſinon, qu'il s'en tirera au plus vîte, comme d'une tâche pénible, qu'il n'étalera à l'aſſemblée, qu'un air bas & rempli de défiance; & qu'il craindra de ſe rendre ridicule, en ſe donnant un certain air de ſupériorité, qui convient à ſon Miniſtere.

De quel ton, je vous prie, prononcera-t-il ces paroles*, *Dieu a donné ordre & pouvoir à ſon Miniſtre, de déclarer à ſon*

* *Voyez les Prieres Communes de l'Egliſe Anglicane.*

ſon peuple, &c? Oſera-t-il élever & affermir ſa voix d'une maniere propre à exciter l'attention, & à imprimer du reſpect ? Helas ! non : il craindra de ſe donner des airs importants devant des perſonnes, pour qui il eſt un objet de compaſſion, & même quelque fois de charité.

Cette triſte particularité me dérange, quand je ſonge à recommander ces exercices de piété à ceux dont la vertu n'eſt pas encore aſſez forte pour ſe ſoutenir d'elle-même, ſans être appuiée d'un *miniſtere* impoſant. Plut à Dieu qu'il fût poſſible de remedier à cet inconvenient, & que par là, on pût mettre en vogue, parmi les hommes d'un certain ordre, la coutume d'offrir à Dieu les Premices de chaque jour. Je ſuis ſûr que la ſociété en tireroit des avantages très conſidérables. Un air plus libre, une gayeté plus pure, regneroient dans la converſation, & dans les affaires ; la franchiſe & la probité prendroient la place de la diſſimulation, & de la fraude ; Une bonne conſcience peindroit ſa ſérénité ſur tous les viſages. Les premieres heures du jour rectifieroient l'uſage, qu'on peut faire des heures ſuivantes ; & des cœurs, qui

auroient commencé la journée par ſe mettre ſous la protection du maitre du monde, ſeroient en quelque ſorte pendant le reſte du jour inacceſſibles aux vices, avec leſquels cette Protection eſt incompatible.

DISCOURS LV.

Sæpe tribus lectis videas cœnare quaternos
E quibus unús avet quavis aſpergere cunctis
Præter eum qui præbet aquam, poſt hunc quoque.— HORAT.

Souvent vous voyez à une table entourée de Convives, un homme qui déchire tout le monde, excepté celui qui l'abbreuve; &, dez qae le vin l'étourdit, il n'épargne pas même l'hôte de la maiſon.

LA lettre ſuivante eſt pleine d'une heureuſe imagination; &, dans une allegorie juſte & ſuivie, elle unit des objets & des Caracteres, qui paroiſſent preſque incompatibles aux eſprits du commun. Comme je crois y connoitre le ſtile d'un de nos plus beaux génies, je donnerai cette piece ſans autre préambule.

LET-

LETTRE A L'AUTEUR.

„ MONSIEUR.

„ IL y a une eſpece de gens, qui s'oc-
„ cupe entiérement de l'emploi dé-
„ naturé de recueillir certains bruits
„ ſourds, qui courent dans le monde, &
„ de leur donner plus de force & d'é-
„ tendue. Plus ces bruits ſont injurieux
„ aux honneſtes-gens, & plus ces per-
„ ſonnes ſe font un délice de les répan-
„ dre au long & au large, avec les ad-
„ ditions néceſſaires.

„ L'indiſcretion, qui nous porte à
„ nous mêler des affaires d'autrui, peut
„ ſe défendre par certaines raiſons plau-
„ ſibles. Ce peut n'être qu'une curio-
„ ſité, qui n'eſt pas mal intentionnée;
„ ou bien un deſir naturel d'être infor-
„ mé des actions de ceux, dont il eſt de
„ notre intérêt de connoitre le Caracte-
„ re, parce qu'il faut de néceſſité que
„ nous ayons quelque commerce avec
„ eux: il n'eſt pas impoſſible même que
„ ce ſoit une envie raiſonnable de profi-
„ ter des fautes & des égaremens du
„ prochain, & d'éviter les écueils ſur

„ leſ-

„ leſquels il a fait naufrage. Il faut a-
„ vouër que cette derniere raiſon, quand
„ ce n'eſt pas un voile ſpécieux dont la
„ malice ſe couvre, fait une vertu, de
„ ce qu'on avoit conſideré comme une
„ indiſcrétion odieuſe; mais, dès qu'on
„ va plus loin, il n'y a plus de voile,
„ qui ne ſoit tranſparent, & incapable
„ de cacher un cœur deſtitué de charité
„ & rempli de la malice la plus noire.
„ Il n'eſt pas poſſible de trouver la
„ moindre excuſe, pour un homme, qui
„ peu content d'avoir découvert les
„ *maux ſpirituels* de ſon prochain, dé-
„ chire le bandage qui les couvroit, les
„ expoſe à l'air, & y fait naître la gan-
„ grêne par le venin de ſes railleries.

„ Quelque inhumanité, qu'il y ait
„ dans cette conduite, il y en a une au-
„ tre qui avilit bien d'avantage la digni-
„ té de notre nature. C'eſt peu de ré-
„ pandre par tout les foibleſſes, les ex-
„ travagances, & les crimes des hom-
„ mes: on ſe plait à en charger les ta-
„ bleaux, & à ſuppléer à la vérité par
„ l'invention. On enfante des caracte-
„ res afreux, afin de rompre les liens
„ de la charité, & de nous rendre o-
„ dieux les uns aux autres. C'eſt par

„ ce

„ ce noir procedé, que pluſieurs mem-
„ bres de la ſociété gémiſſent ſous les
„ chagrins, qui les accablent; & que
„ d'autres, agitez du démon de la van-
„ geance, méditent contre des innocents
„ les projets les plus terribles. C'eſt à
„ cette malignité Diabolique, qu'on
„ doit tant de Calomnies, qui courent
„ de bouche en bouche, & qu'on dé-
„ bite ſouvent de la meilleure foi du
„ monde. Elle eſt la ſource de mille
„ querelles, qui tirant leur origine d'u-
„ ne ſource chimérique roulent peu à
„ peu dans un triſte cercle de réalitez,
„ & ſe perpétuent par des offenſes mu-
„ tuelles.

„ J'ai réflechi ſouvent ſur cette abo-
„ minable difformité du cœur humain,
„ avec une profonde triſteſſe, & avec
„ un deſir auſſi ardent que ſincere d'en
„ découvrir les cauſes, afin de pouvoir
„ appliquer les remedes convenables à
„ cette maladie de l'ame. Un jour oc-
„ cupé de ces penſées, enſéveli dans
„ cette mortifiante méditation, je tom-
„ bai dans une eſpece d'extaze: je me
„ crus tranſporté *dans le monde des idées*,
„ & j'y vis différentes qualitez de l'eſ-
„ prit humain ſous une forme viſible, &

„ con-

„ convenable à leur nature.

„ L'endroit où mon imagination me „ plaça retentiſſoit du plus grand bruit „ que j'euſſe jamais entendu. Le ſifle- „ ment du vent, le murmure des fontai- „ nes, le tremblement des feuilles, & „ le gazouillement des oizeaux, y é- „ toient melez avec les ſons d'un grand „ nombre de langues humaines. L'*écho* „ repétoit quelque choſe de' tout ces „ bruits différents, & les raſſembloit „ tous dans un tintamare auſſi confus „ que deſagréable. Ce cachos de ſons „ devenoit fatiguant de plus en plus & „ j'étois ſur le point de me boucher les „ oreilles, quand je vis paroitre un „ homme habillé en Héraut. On l'ap- „ pelloit *Nouveauté*, & il s'avança d'u- „ ne démarche grave, pour annoncer „ une fête, qui devoit ſe donner dans „ le palais de la *Renommée*. Il avoit à „ ſa ſuite trois Nymphes d'une figure „ très irréguliere. L'une nommée *Cu- „ rioſité* étoit habillée en *Vierge*, & elle „ avoit autour de ſa tête monſtrueuſe „ cent oreilles, qui ſuffiſoient encore à „ peine à ſatisfaire à ſon penchant natu- „ rel. L'autre, qui paroiſſoit d'un âge „ plus mûr & qu'on nommoit *Babil*, a-

voit

„ voit l'air d'une *jeune femme*: ſa bou-
„ che étoit armée de cent langues con-
„ tinuellement occupées à répandre au-
„ tour d'elle les avantures les plus mer-
„ veilleuſes. La troiſieme étoit la *Sa-*
„ *tyre*: elle paroiſſoit ſous un habit de
„ *veuve*; ſa tête étoit remplie d'autant
„ d'yeux, qu'en eut autrefois Argus, &
„ elle étoit tellement louche de chaque
„ œil, qu'il étoit impoſſible de voir,
„ par le ſecours du quel elle s'inſtruiſoit
„ de chaque ſujet, qui donnoit de la
„ matiere à ſes malignes Cenſures. Ces
„ Dames à ce que j'appris, avoient ren-
„ du autrefois un important ſervice à la
„ *Déeſſe Renommée*, quand au milieu d'u-
„ ne fête qu'elle donnoit elle fut obli-
„ gée de ſe cacher dans la foule de ſes
„ adorateurs pour échapper aux recher-
„ ches de la Vérité. Elle fut retrouvée
„ d'abord par *Curioſité* ſa bonne amie.
„ *Babil* la ſauva du danger, & la con-
„ duiſit par des routes détournées chez
„ *Satyre*, qui lui prodigua tellement
„ toutes ſortes de nourritures les plus
„ friandes, qu'en peu de temps la Déeſ-
„ ſe parvint à une ſanté d'Athlête, à une
„ figure Giganteſque, & à l'empire de
„ l'univers. Elevée à ce haut degré de
gloire,

„ gloire, elle n'a pas oublié ſes bienfai-
„ trices, & elle les a honorées des
„ charges les plus conſidérables.

„ Derriere elles, marchoit d'un petit
„ air étourdi une jeune fille d'une Phi-
„ ſionomie ouverte, mais ſtupide. Son
„ nom étoit *Crédulité*. Elle portoit un
„ vaiſſeau * d'argent avec une Cuille-
„ re du même metail, & une Lampe
„ dont la lumiere étoit pénétrante,
„ quoiqu'un peu ſombre, & bleuatre.
„ Elle s'étoit miſe au ſervice de ces trois
„ Dames, parce qu'à cauſe du nombre
„ de leurs *oreilles*, de leurs *langues*, & de
„ leurs *yeux*, elle les avoit priſes pour
„ les fées de l'*attention*, de la *converſa-*
„ *tion*, & de l'*Evidence*.

„ Cette eſpece de proceſſion étoit
„ fermée par quelques perſonnes, cou-
„ vertes, de la tête juſqu'aux pieds, de
„ grandes robbes, qui m'empechoient
„ de les connoitre. Celle, qui étoit
„ la plus avancée, m'appella tout dou-
„ cement par mon nom; &, s'appro-
„ chant de mon oreille, *Je ſuis bien ai-*
„ *ze*, me dit-elle, *de vous voir ici: te-*
„ *nez vous toujours auprez de moi, & re-*
„ *marquez bien chaque particularité de*
tout

* *Tout l'attirail neceſſaire au Thé.*

„ *tout ce qui va ſe paſſer à nos yeux.* La
„ voix de cette perſonne étoit agréable;
„ il me ſembloit l'avoir entendue quel-
„ que part: la perſuaſion ſembloit cou-
„ ler de ſes levres, & il me paroiſſoit
„ impoſſible de ne ſe pas ſoumettre avec
„ plaiſir à l'aimable autorité de ſes or-
„ dres. Je lui obéis ponctuellement, &
„ & j'appris d'elle le but de tous les
„ *Miſteres*, dont je vais faire men-
„ tion.

„ Nous avançions toujours au milieu
„ d'un bruit ſourd de *Rumeurs trompeu-*
„ *ſes*, qui ſembloit s'augmenter à cha-
„ que pas, & enfin nous arrivames tous
„ enſemble au temple de la Renommée,
„ devant les autels de laquelle devoit
„ tomber ce jour là une Hécatombe de
„ réputations ſaines & ſans tache. Ce
„ batiment étoit placé ſur une éminen-
„ ce: il y avoit mille entrées, & au-
„ tant de ſouterrains artiſtement con-
„ ſtruits, pour conduire au long & au
„ large des parolles dites à l'oreille: &
„ la ſalle, où je fus conduit par la pro-
„ ceſſion, étoit voutée comme un théa-
„ tre d'Opera; ce qui augmentoit ex-
„ trémement la force de toutes ſortes de
„ ſons.

De

„ De ce lieu ſont bannis le répos & „ le ſilence. Des contes de différentes „ natures s'y meuvent, comme des nua- „ ges légers dans la moyenne région de „ l'air. Tantôt on y voit des véritez ſe „ heurter contre des menſonges, tantôt „ des fauſſetez choquer d'autres fauſſe- „ tez, & tantôt un nuage de menſonges „ ſe détruire, & tomber par ſa propre „ peſanteur. Au milieu du temps, on „ appercevoit nne table ornée de figu- „ res groteſques, à la mode des pais de „ l'Aſie les plus éloignez. C'eſt là que „ *Crédulité* placa le Vaiſſeau d'argent, la „ Lampe, & un bon nombre de petits „ Vaſes d'une terre blanche & tranſpa- „ rente. Enſuite, elle apporta certai- „ nes Herbes ſeches, qu'on avoit cueil- „ lies au Clair de Lune, aprez avoir „ imploré le pouvoir de la terrible *Hé-* „ *cate*. On répandit de l'eau bouillan- „ te ſur ces herbes magiques; & bien- „ tôt après on répandit, du vaze d'ar- „ gent, dans les coupes blanches, une „ liqueur odorante de couleur d'ambre. „ On y ajouta de la crême douce, avec „ l'extrait de certaines cannes d'Améri- „ que; & de ce compoſé on fit une „ libation ſolemnelle aux puiſſances in-

fer-

„ fernales, qui préſident à la *malignité*.
„ A peine ſe fut-on acquitté de ce
„ devoir miſtérieux, que *Curioſité* ſe re-
„ tira dans un autre appartement du
„ temple, dont bientôt apprés elle re-
„ vint en apportant avec elle les Vic-
„ times, qui ne paroiſſoient à mes yeux
„ que de petites images de cire de tou-
„ tes ſortes de grandeur. A meſure
„ qu'elle les poſoit ſur la table l'une a-
„ prés l'autre, *Babil* leur impoſoit le
„ nom de quelque *perſonne*, qu'elles de-
„ voient répréſenter pendant le ſacrifi-
„ fice; & *Satire* leur donnoit des coups
„ d'eguille au travers du corps, en char-
„ geant d'injures, & de malédictions,
„ ceux dont on leur faiſoit faire le per-
„ ſonnage. Dès qu'elle eut immolé de
„ de cette maniere barbare, toutes ces
„ pauvres Victimes, on entendit dans
„ les airs une *trompette parlante*, qui an-
„ nonçoit à ces Prêtreſſes, que leur ſa-
„ crifice étoit agréable à la Divinité du
„ lieu, & qui leur en promettoit la pro-
„ tection, & les faveurs. Là deſſus d'a-
„ freuſes tenebres s'etendent dans tout
„ le temple; & il s'y leve une tempête
„ horrible, dont le bruit reſſembloit
„ à des ſoupirs, & à des gémiſſements

„ mê-

„ mêlez de cris, & de menaces. Les
„ trois Prêtreſſes comprennent auſſi tôt,
„ par ce ſon effrayant pour tout autre,
„ que ceux, dont elles avoient donné
„ les noms aux *images de cire*, ſoufrent u-
„ ne douleur réelle, par les maux, dont
„ ils viennent d'être accablez en effigie.
„ Cette nouvelle les charme : elles la
„ reçoivent, avec de longs éclats de ri-
„ re; & elles ſe félicitent mutuellement
„ de leur pouvoir, & de leur habileté.
„ Mais la joye, qui ſemble inonder
„ leur cœur, n'eſt pas de longue Durée.
„ La Perſonne, dont je ne m'étois point
„ écarté d'un ſeul pas, ne pouvant plus
„ ſupporter un procédé ſi inhumain,
„ jette la robbe, dont la prudence la
„ couvre ſouvent, & ſe fait connoitre
„ tout-à-coup pour la *Vérité*. Dans le
„ moment, la trompette parlante arrê-
„ te ſes ſons afreux, l'air s'éclaircit, l'o-
„ rage ſe diſſipe, les gemiſſements ne ſe
„ font plus entendre, les ris inſultants
„ font place à la frayeur; & une lumie-
„ re pure, juſque là inconnue dans ces
„ lieux, ſe répand par tout le Temple.
„ En vain les trois Enchantereſſes veu-
„ lent s'échapper dans un nuage qu'el-
„ les s'efforcent de lever autour d'elles:

un

„ un ſeul regard de la Vérité le fait diſ-
„ paroitre, leurs charmes ſont impuiſ-
„ ſans, contre la force de cette Divini-
„ té ſupérieure.

„ J'étois ravi d'un changement ſi ino-
„ piné : j'attendois avec impatience les
„ punitions, qui devoient ſuivre natu-
„ rellement des crimes ſi noirs, & je
„ donnois carriere à mon imagination
„ ſur la nature des ſupplices, qui pou-
„ voient être infligés aux coupables. Si
„ j'avois été à la place de la *Verité*, je
„ n'aurois pas manqué d'arracher à la
„ *Curioſité* ſes cent oreilles, pour en fai-
„ re autant de girouettes : j'aurois atta-
„ ché à des tables de la Chine les Lan-
„ gues de *Babil*, comme on cloue les
„ oizeaux de proye aux portes d'un cha-
„ teau, afin de faire peur à leurs cama-
„ rades ; enfin j'aurois métamorphoſé les
„ yeux de la *Satyre* en feux folets. Pour
„ la pauvre *Crédulité*, je ne l'aurois pas
„ punie ſi ſévérement : peut-être qu'elle
„ en auroit été quitte à bon marché, &
„ que je ne lui aurois donné pour tout
„ ſupplice, qu'une réprimende des plus
„ fortes.

„ Mais, mes idées n'étoient pas cel-
„ les de la *Vérité*, que la paſſion ne

„ gouverne jamais. Elle ſavoit que ſes
„ cruelles ennemies ne pouvoient pas
„ être détruites abſolument, pendant
„ que le genre humain ſubſiſteroit; mais,
„ elle ſavoit en même tems, qu'il étoit
„ néceſſaire de leur imprimer une mar-
„ que d'infamie; propre à les faire con-
„ noître, & à nous inſpirer de l'horreur,
„ pour elles. Elle ſe plaça d'abord dans
„ un tribunal, & ordonna que les Cri-
„ minelles fuſſent conduites devant le
„ throne de ſa juſtice. Cet ordre fut
„ d'abord éxécuté par les deux perſon-
„ nages, qui l'avoient ſuivie, & qui a-
„ voient été deguiſés pendant quelque
„ tems, à ſon éxemple. C'étoit les
„ deux fidelles executeurs de ſes ordres
„ ſacrez, la *Honte*, & le *Rémords*, qui,
„ armez de fouets déchirants, forcérent
„ les trois enchantereſſes d'approcher du
„ tribunal de la Verité outragée. Là,
„ ils s'arretérent, tout prêts à executer
„ ſa ſentence. Elle ordonna d'abord,
„ que *Curioſité* ſeroit attachée au Babil,
„ par des liens indiſſolubles, afin que la
„ premiere ne laiſſât jamais un moment
„ de repos à la ſeconde, & que la ſe-
„ conde fût toujours prête à decouvrir
„ la premiere. Pour la *Crédulité étourdie*,
elle

„ elle la fit lier au *génie de la honte* un
„ de ſes miniſtres, qui le demanda lui-
„ même, afin de pouvoir être ſûr de ſa
„ priſonniere, dont il craignoit forte-
„ ment l'évaſion. La Vérité y conſen-
„ tit, en partie pour punir cette ex-
„ travagante, & en partie pour la reti-
„ rer de ſes égaremens. Le *Remords*
„ demanda, à l'imitation de ſon *Colle-*
„ *gue*, de pouvoir être enchainé à *Sa-*
„ *tyre*, afin d'en être le compagnon é-
„ ternel.

„ Dès que ces ſentences furent miſes
„ en éxécution, la Déeſſe chaſſa les cou-
„ pables de ſa préſence, & leur ordon-
„ na de ſe promener par tout le monde,
„ avec leur *Hérault de Caractere équivo-*
„ *que* nommé *Nouveauté*, qu'elle a con-
„ damné à leur frayer par tout le che-
„ min.

„ La Vérité s'étant vangée avec tant
„ de modération de ces ennemies com-
„ munes du Genre humain, duquel elle
„ a été toujours la Protectrice déclarée,
„ ſe retira dans le ſéjour de ſa Gloire.
„ La lumiere, qu'elle avoit ammenée
„ avec elle, dans ce temple funeſte, la
„ ſuivit, & auſſitôt les ſons confus re-
„ commencérent à ſe faire entendre,

„ dans ces lieux, qui étoient leur ſe-
„ jour ordinaire. Rien de diſtinct n'ex-
„ cita plus ma curioſité, & je trouvai
„ à propos de revenir du monde des i-
„ dées, bien mortifié d'être forcé de
„ vivre encore quelque temps, environ-
„ né des *réalitez*, dont elles ne ſont que
„ les *images*.

Fin du premier Tome.

5.3.223

MC

00563488